PER
R-334
CON

Notre Roman : UN MARI TOMBÉ DU CIEL, par MAGALI Octobre 1936

La Revue Populaire

29e ANNEE, No 10

15¢



Son rêve s'est enfin réalisé

LINOLEUM BATTLESHIP DOMINION



Le fond de ce magnifique Linoléum "Battleship" Dominion de fabrication spéciale est de teinte terra cotta. Les parties décoratives sont de teintes ivoire, buff et bleue.

QUEL est l'enfant *qui ne serait* pas ravi de posséder une chambre aussi coquette et gaiement aménagée? Ce serait la réalisation d'un beau rêve! Et que dire de ce plancher superbe? Il *serait* pour toute maîtresse de maison un juste sujet de fierté. Excessivement pratique et durable, le Linoléum Battleship Dominion résiste au plus dur usage. Mais ce n'est pas là son seul avantage: il amortit aussi le bruit, se nettoie très facilement et n'est pas coûteux d'entretien. *Il est de plus très hygiénique.* C'est le Linoléum qui a inspiré la décoration et l'aménagement de cette chambre — jusqu'au choix des meubles de métal Simmons, si jolis et si pratiques — car c'est le *plancher* qui est la base de la décoration dans une pièce.

Si vous voulez réaliser une telle chambre pour votre enfant, mettez-vous en relation avec le chef du rayon des couvre-planchers de votre magasin d'ameublement. Avec le Linoléum "Battleship" Dominion, il est possible de reproduire fidèlement tout dessin de votre choix.

Servez-vous de CIRE pour conserver la beauté du linoléum et le garder en parfaite condition — la "Dominion" ou toute autre marque de qualité supérieure. Brochurette sur le soin du linoléum envoyée sur demande.



Le linoléum convient parfaitement pour toute pièce de la maison. Le patron illustré ici est un incrusté moulé — le No. 7100.



Voici un patron idéal pour la cuisine. C'est un incrusté de tuiles marbrées—le No. 7641.

DOMINION OILCLOTH & LINOLEUM COMPANY LIMITED, MONTREAL

La Revue Populaire

29e année, No 10
Montréal, Octobre 1936

SOMMAIRE

	Page
Nul n'est Prophète	5
Le plus grand Aviateur de la Guerre *par* François Laroche	6-7
Les Livres du Mois	8
Les Soirées Littéraires *par* Thérèse Fournier	9
Etude d'Histoire Naturelle : Qu'est-ce qu'un Chameau ? *par* Fernand de Verneuil	10-11
Notre roman complet : **Un Mari Tombé du Ciel** *par* Magali	12
Poésie : Tes Yeux *par* Jean Dollens	18
L'Art Moderne est-il un Luxe ?	20
Fantaisie au crochet : Garniture au crochet et chemin de table	34
Shirley Temple dans l'Intimité	35
Comment donner un Thé *par* Francine	36-37
Robes et Manteaux Mordernes pour jeunes Filles et Costumes pour Fillettes	38-39-40
Les Mots Croisés	46
La Cuisine : Le Poisson, mets de tous les jours *par* Hélène Chagnon	55
Le Cinéma : Robert Taylor — Nouvelle Idole	59
Les 12 Signes du Zodiaque	62
Astrologie : Graphologie Céleste	62-63
Les Armes de la Province de Québec sont-elles Véridiques ? *par* Maurice Brodeur	64
Conseils pratiques à la Ménagère	70

NOTRE PROCHAIN ROMAN :

L'AMOUR L'EMPORTE

par Edouard de Keyser

(Voir annonce page 65)

LA REVUE POPULAIRE

Editeurs-Propriétaires

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE
975, rue de Bullion, Montréal, Canada
Tél. : PLATEAU 9638*

ABONNEMENT :

Canada : Un an $1.50 — Six mois .75
Etats-Unis: Un an $1.75 — Six mois .90

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

Membres de L'A. B. C.

Entered March 23, 1908, at the Post Office of St. Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd. 1879.



Pour répondre à ces besoins nouveaux
WM. ROGERS & SON *offre ce*

SERVICE DE . . **40** MORCEAUX POUR SIX A $**24.50**

Y compris deux plateaux qui servent en même temps de coffrets hermétiques pour la coutellerie

Acheté au morceau, le tout coûterait $30.00 — Vous épargnez $5.50

L'hôtesse moderne se rend fort bien compte que, pour servir correctement et goûter comme il faut les mets les plus variés, une coutellerie complète s'impose. Voici l'occasion d'enrichir à peu de frais votre coutellerie. Ce service de 40 morceaux comprend Fourchettes à salades, Couteaux à beurre, Fourchette et Cuiller à servir, c'est-à-dire les articles supplémentaires les plus utiles. Vous utilisez pour servir le thé ou les boissons les deux plateaux qui tiennent aussi lieu de coffrets. Choisissez l'un des charmants modèles WM. ROGERS & SON. Visitez votre bijoutier pendant que dure cette offre.



WM. ROGERS & SON.

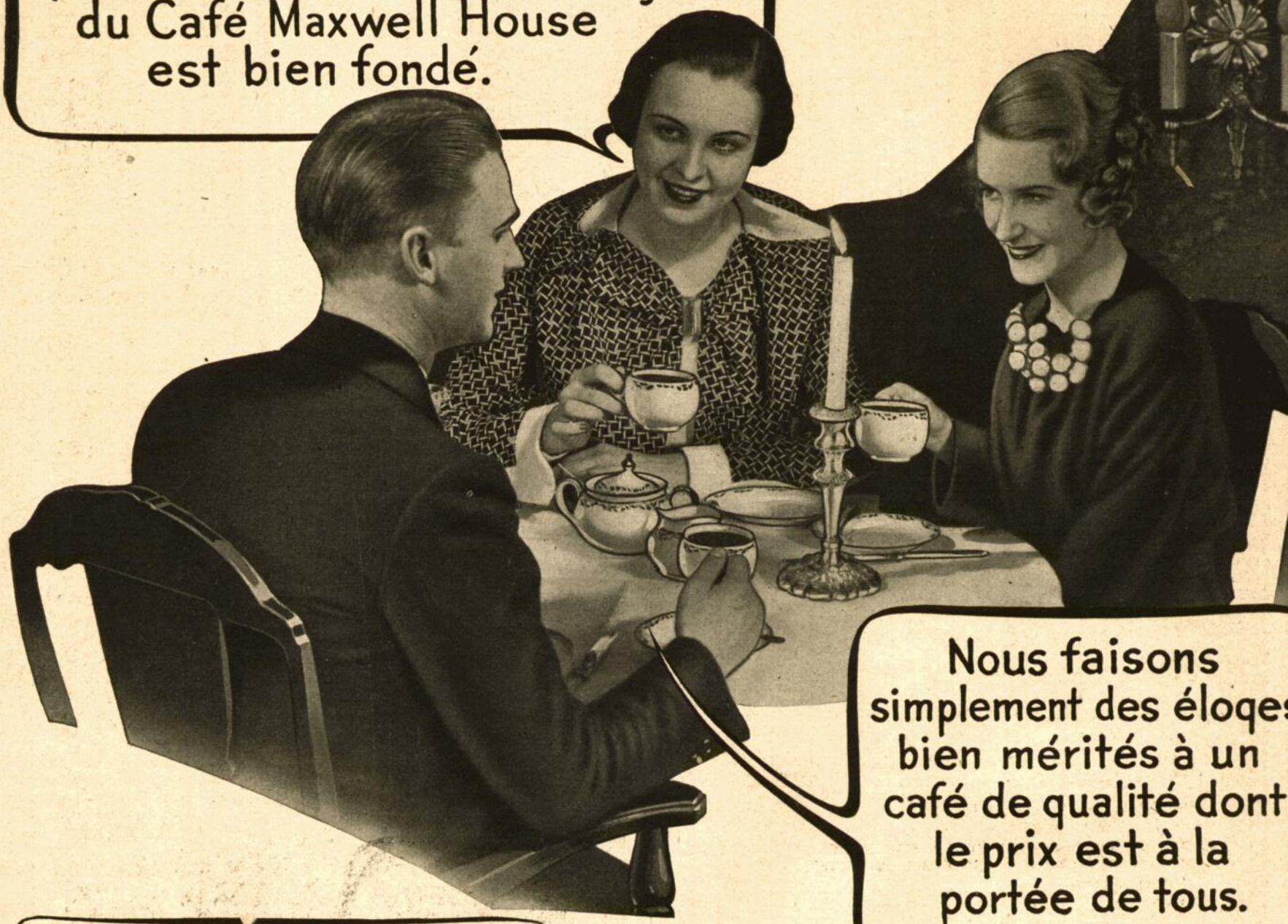
la coutellerie Rogers authentique
N'EST FABRIQUEE QUE PAR

Ecrivez pour recevoir brochure "ENTERTAINING UP TO DATE" — à International Silver Co. of Canada, Ltd., Sterling Tower, Toronto



INTERNATIONAL SILVER COMPANY OF CANADA LIMITED ••• TORONTO • HAMILTON • NIAGARA FALLS

Robert, Lucie dit qu'elle reconnait que notre enthousiasme au sujet du Café Maxwell House est bien fondé.



Nous faisons simplement des éloges bien mérités à un café de qualité dont le prix est à la portée de tous.

ROBERT A RAISON ! DES MILLIONS DE PERSONNES PRÉFÈRENT LE MAXWELL HOUSE POUR SON MÉLANGE PARFAIT, SA FRAÎCHEUR TELLE QU'À LA SORTIE DU TORRÉFACTEUR ET SA SAVEUR SPLENDIDE (QUELLE QUE SOIT LA MÉTHODE EMPLOYÉE) RÉSULTANT DE SA **NOUVELLE MOUTURE PARFAITE.**



La mise en boîtes étant faite d'après le procédé Vita-Fresh, toute la fraîcheur originale est sauvegardée dans la boîte que vous devez ouvrir à l'aide d'une clef.

"BON JUSQU'À LA DERNIÈRE GOUTTE"

Maxwell House Coffee

TORRÉFIÉ ET MIS EN BOÎTES AU CANADA

M



Deux Canadiens occupent les plus hauts postes au Metropolitan Opera de New-York : Edward Johnson et Wilfrid Pelletier.

M. WILFRID PELLETIER

DIRECTEUR D'ORCHESTRE DU " METROPOLITAN OPERA " DE NEW-YORK ET ANIMATEUR DE LA SOCIÉTÉ DES CONCERTS SYMPHONIQUES DE MONTRÉAL.

Nul n'est Prophète...

WILFRID PELLETIER est né à Montréal, en 1896, de parents canadiens-français. Il montra de bonne heure de grandes aptitudes pour la musique. Dès l'âge de sept ans, il commença à étudier le piano; il continua à développer son talent musical pendant qu'il suivait le cours commercial du Mont-Saint-Louis. Peu après, il apprit l'harmonie et la composition et, en 1914, il obtint le Prix d'Europe de la Province de Québec. A Paris, il fut l'élève d'Isidore Philipp pour le piano, de Rousseau pour l'harmonie, de Wider pour la composition et de Camille Bellaigue pour l'opéra. Dès son retour, il entra au Metropolitan Opera comme asistant chef d'orchestre pour le répertoire français et italien.

Chef d'orchestre de la Scotti Opera Company, il parcourut plusieurs fois tous les Etats-Unis; neuf années de suite, il dirigea aussi chaque été l'orchestre du Ravinia Opera de Chicago. C'est là qu'il connut et épousa, en 1924, Queena Mario, prima donna et célèbre soprano; de son premier mariage, Pelletier a deux fils, dont l'aîné naquit à Paris et l'autre à New-York.

Depuis 1917, c'est-à-dire depuis son entrée au Metropolitan Opera, Wilfrid Pelletier a exécuté toutes les grandes œuvres des répertoires allemand, russe, français et italien; de plus, il a lui-même orchestré et dirigé plusieurs œuvres américaines.

Au cours de ses tournées, notre illustre compatriote se vit confier l'Orchestre symphonique de Los Angeles, l'Orchestre symphonique de Chicago et l'Orchestre symphonique de San Francisco; à San Francisco, il remporta un véritable triomphe lors de la première représentation théâtrale de *Emperor Jones, Marouf* et *Coq d'Or*. Il dirigeait aussi l'orchestre lors de la première, à Chicago, du célèbre opéra de Deems Taylor : *Peter Ibbetson*.

Wilfrid Pelletier est le chef d'orchestre le plus estimé de la National Broadcasting. Il y a deux ans, il dirigea, aux studios RCA, l'orchestre des National Opera Concerts qui accompagnait les meilleures voix des Etats-Unis, notamment Lawrence Tibbett et Lily Pons.

Sa principale distraction — on pourrait dire la seule, car il travaille beaucoup — est le théâtre. C'est presque une passion; il s'y intéresse aussi en fonction de la musique. A son avis, l'opéra évoluera encore davantage vers la forme théâtrale; on ne demandera pas seulement au chanteur d'opéra une voix puissante et un registre étendu mais aussi de grandes qualités dramatiques. L'opéra se rapprochera ainsi de la réalité; le grand public, qui aime le mouvement, goûtera mieux le sens profond de certaines œuvres classiques ou modernes.

Wilfrid Pelletier est aussi un collectionneur. Il y a quelques années, son ami l'acteur Roland Young lui donna quelques pingouins sculptés; Pelletier en acheta d'autres. Et depuis, Pelletier et Young sont d'enragés collectionneurs de pingouins; Pelletier en a des centaines — pas en vie, naturellement — qui viennent de tous les coins du monde, en ivoire, en métal, en bois, en verre. Un grand nombre lui ont été envoyés par des amis. Il en possède deux minuscules qui lui sont particulièrement chers : l'un lui a été donné par Lily Pons et l'autre par Rose Hampton.

A sa maison de campagne de Bear Island, dans le New-Hampshire, Wilfrid Pelletier passe la plus grande partie de ce qu'il appelle ses loisirs à préparer ses programmes de radio et d'opéra.

En acceptant de diriger la première soirée des Concerts symphoniques de Montréal, Wilfrid Pelletier a montré qu'il n'oubliait pas ses compatriotes; il a gardé pour sa province natale un véritable attachement. Gardons-lui notre admiration. Comme Albani, comme Calixa Lavallée, il contribue à la gloire du Canada français !

EDWARD JOHNSON

Avant d'entrer au Metropolitan Opera comme directeur, Edward Johnson fut longtemps un ténor renommé. Né à Guelph, en Ontario, Johnson y fit ses premières études. Admis à l'université de Toronto, il se rendit à New-York où il fut soliste de l'église presbytérienne Brick; il n'avait que dix-neuf ans. Depuis, il n'a jamais eu le temps de poursuivre ses études universitaires.

Un jour que Johnson se trouvait dans le bureau du grand impresario Wolfsohn, Andreas Dippel, co-directeur du Metropolitan, entra; il cherchait un ténor pour l'opérette d'Oscar Strauss, *Rêve de valse*. Johnson s'offrit et, après audition, fut accepté. Du coup, il fut célèbre; après les représentations de *Rêve de valse*, le théâtre Broadway lui offrit $800 par semaine pour chanter dans des opérettes. Johnson refusa, préférant aller se perfectionner en Europe. C'est vers cette époque qu'il épousa cette charmante Portugaise qui est encore aujourd'hui la meilleure des conseillères !

A la déclaration de la guerre, il était à Milan où il chantait sous le nom d'Edouardo di Giovani. En 1922, Johnson entrait au Metropolitan Opera; on ne l'appela plus que le " ténor romantique ". Il a créé le premier rôle de plusieurs opéras américains, dont : *The King's Henchman* et *Peter Ibbetson*. Mais c'est dans le rôle de Pelléas, du célèbre opéra Debussy, qu'il remporta ses plus beaux triomphes.

" La radio, dit M. Johnson, a beaucoup contribué à l'éducation musicale aux Etats-Unis. En dépit du grand nombre de programmes insignifiants, les Américains ont appris à écouter la musique. Il faut bien avouer qu'auparavant l'Américain savait mieux voir qu'entendre. Nous constatons, depuis quelques années, que toutes les classes de société sont représentées aux soirées d'opéra. Le public entend à la radio des extraits des grandes pièces lyriques et il tient de plus en plus à les voir. C'est pourquoi nous avons ugé bon de donner, en été, des représentations à prix populaires; en plus de faire l'éducation musicale d'un plus grand public, nous pouvons mettre en valeur les talents nouveaux, et sans nuire aux artistes en place. "

Le Metropolitan Opera ne se maintient que par des sourcriptions. Il en a toujours été de même pour les grandes salles européennes, où l'Etat lui-même vient en aide aux particuliers.

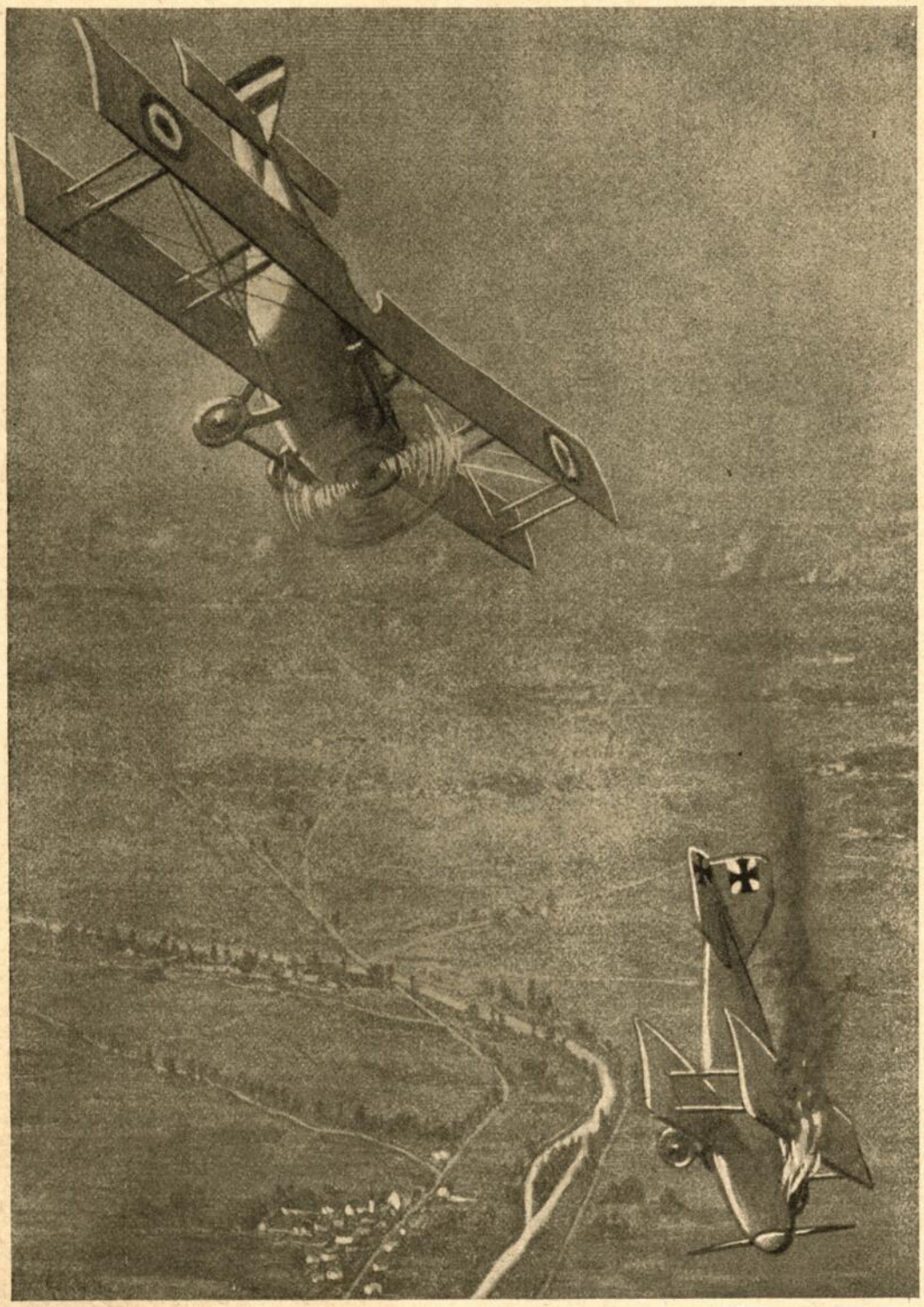


LE COLONEL BISHOP

Vice-Maréchal de l'Air, V.C., D.S.O., M.C. D.F.C., Chevalier de la Légion d'Honneur et Croix de guerre française, Vice-président de la McColl-Frontenac Oil Co., Ltd.

" Billy " Bishop, aviateur canadien, abattit pendant la Grande Guerre 72 avions allemands. Si toutes ses victoires avaient été homologuées, il l'emporterait sur Richthofen, l'as des as. Notre compatriote se classe donc avant Guynemer et Fonck.

Photo Rice



Le Plus Grand Aviateur de la Guerre

Après le baron von Richthofen, c'est à un aviateur canadien, " Billy " Bishop, que revient le titre d'as des as de la Grande Guerre

◆

par François Laroche

JE CONNAIS " Billy " Bishop, le plus grand aviateur de la guerre après Richthofen, depuis l'année 1918. Comme beaucoup de soldats de mon régiment d'infanterie, je le connaissais de réputation et pour l'avoir vu quelquefois (du moins nous le croyions) survoler nos tranchées. Ce devait être au mois de juin, alors qu'il descendit en douze jours vingt-cinq avions allemands. Mais nous étions tout de même bien loin de nous douter que ce jeune pilote canadien comptait plus de victoires que les as de l'aviation française dont les noms étaient dans toutes les bouches : Guynemer, Nungesser, Fonck et tant d'autres. En effet, le seul aviateur qui l'ait emporté sur Billy Bishop au cours de la Grande Guerre, c'est le baron von Richthofen. Ce dernier revendiquait 80 victoires homologuées, tandis qu'on en concéda 72 à Bishop et 64 à Udet, autre aviateur allemand. C'est à un tout jeune aviateur canadien, Roy Brown, que revient l'honneur d'avoir abattu Richthofen, encore qu'un mitrailleur australien ait prétendu l'avoir descendu de sa tranchée.

" Billy " Bishop, citoyen canadien, l'un des plus extraordinaires aviateurs de la guerre, V.C., D.S.O., M.C., D.F.C., est aujourd'hui un industriel fort important, étant depuis quelques années vice-président de la McColl-Frontenac, et le 30 janvier de cette année, le gouvernement du Canada lui conférait le titre, décerné pour la première fois chez nous, de Vice-Maréchal de l'Air.

Si nous tenions à parler de lui dans cette revue, c'est que Bishop est une de nos gloires nationales et qu'il n'est pas permis à un Canadien de l'ignorer.

Né à Owen Sound, en Ontario, W. A. Bishop habite Montréal depuis la fin de la guerre. Il avait vingt ans en 1914. Élève d'une école militaire, il s'engagea dans l'artillerie d'où il passa à l'aviation en juillet 1915, comme observateur. A l'automne de cette année-là, il est déjà au front où il passa quatre mois relativement calmes. Il reçut alors son unique blessure, une blessure au genou, en atterrissant au retour d'une tournée d'observation. Après un stage de quelques mois à l'hôpital, il obtint enfin le poste de pilote et fut affecté à ce titre à la 60e escadrille, en mars 1917, que commandait le capitaine Albert Ball qui était alors le plus célèbre aviateur britannique.

Les pilotes de la 60e escadrille montaient alors de petits appareils Nieuport à une place, armés d'une mitrailleuse Lewis. Comme la plupart des chasseurs de cette époque, Bishop n'avait fait que quelques heures de vol avant d'obtenir ses ailes, de sorte que son expérience du combat aérien était loin de valoir celle des aviateurs allemands, qu'il allait affronter. L'aviation anglaise avait subi de dures pertes au cours de l'année 1916 et les vides étaient si grands au printemps de 1917 qu'on expédiait en grande vitesse au front de jeunes pilotes qui n'avaient passé que quelques semaines dans les camps d'entraînement. On leur apprenait à voler et à combattre comme on apprend à nager à un jeune enfant, c'est-à-dire en le jetant à l'eau.

C'est le 25 mars 1917 que l'aviateur Bishop livra son premier combat et remporta sa première victoire. Il volait à une hauteur de 9,000 pieds entre Saint-Léger et Arras quand trois Albatros allemands se portèrent à sa rencontre. L'un des appareils se détacha du groupe et l'attaqua par derrière. Les deux plongèrent et Bishop ouvrit le feu à une portée de 50 yards. Finalement, l'avion allemand tomba en flammes et Bishop regagna en hâte les lignes anglaises qu'il n'espérait jamais atteindre, son moteur étant détraqué. A cette époque, Richthofen avait déjà remporté 31 victoires, Guynemer, 35 et Ball 25. Bishop était certainement loin de penser que,

quelques mois plus tard, le nombre de ses propres victoires excéderait celui de ces as.

Richthofen était beaucoup moins téméraire que Bishop. Il ne cherchait pas comme lui le combat, se contentant d'attendre l'adversaire au-dessus des lignes allemandes. Bishop, lui, se portait au devant de l'ennemi qu'il attaquait au-dessus de ses propres territoires. De plus, Bishop faisait cavalier seul, si l'on peut dire, tandis que Richthofen était presque toujours encadré par son escadrille.

Six jours plus tard, le 31 mars, Bishop remportait sa seconde victoire, alors qu'à dix milles à l'arrière des lignes allemandes, du côté d'Arras, il attaqua, à une hauteur de 15,000 pieds, un autre Albatros Scout et le descendit.

Au cours de la semaine suivante, il abattit encore trois autres avions allemands. Le 7 avril, ayant reçu l'ordre de détruire une " saucisse " (c'est ainsi qu'on appelait les ballons d'observation), il attaqua d'abord l'avion allemand qui faisait la garde auprès de ce ballon, le descendit et alla ensuite mettre le feu au ballon.

Il reçut alors, deux semaines seulement après son arrivée au front comme pilote, sa première décoration, la Croix Militaire. Il remporta encore d'autres victoires au cours du mois d'avril, victoires qui lui valurent bientôt le grade de capitaine. Le 2 mai, il avait déjà à son crédit près de vingt victoires homologuées, gagnées en cinq semaines de combats. Cette journée-là fut certainement une des plus occupées et des plus glorieuses de sa carrière. De 9 h. 50 du matin à 5 heures de l'après-midi il attaqua 13 avions allemands, en endommagea plusieurs et en abattit deux, c'est-à-dire qu'il livra en tout, ce jour-là, 9 combats. Il reçut alors le D.S.O. (Distinguished Service Order). En mai, il abattit encore cinq autres avions allemands, et c'est le 2 juin qu'il fit l'action d'éclat qui lui valut la médaille la plus convoitée du monde et la plus difficile à obtenir, la Croix Victoria. A l'aube de ce jour, il se dirigea seul vers un aérodrome allemand dans l'espoir d'y surprendre les aviateurs et les mécaniciens au moment de leur départ pour les lignes anglaises. Survolant à 300 pieds le parc d'aviation de cet aérodrome, il vit sept appareils prêts à s'envoler. Il ouvrit le feu sur les appareils, les pilotes et les mécaniciens et en blessa ou tua un grand nombre. Un avion ennemi prit le vol et il l'abattit à 100 yards. Deux autres s'envolèrent et il descendit l'un d'eux à une hauteur de 1,000 pieds. Durant ce combat, son Nieuport fut littéralement criblé de balles. Se trouvant alors à vingt milles de son propre aérodrome, il s'empressa de rebrousser chemin et réussit à atterrir sain et sauf après avoir échappé à quatre avions allemands qui le suivirent jusqu'aux lignes anglaises.

Quand il fut rappelé à l'arrière, au mois d'août suivant, ses victoires se chiffraient à 45. Il fut alors promu Major. Le Major Bishop rentra au Canada, en septembre 1917, pour s'y occuper du recrutement des pilotes canadiens. Il revint au front en mai 1918, comme commandant de la 85e escadrille. Il ne fit que quelques envolées pendant les premiers dix jours, mais, pendant les douze jours suivants, il prouva qu'il était incontestablement le plus grand aviateur de la guerre en abattant 25 avions allemands. Il pouvait à ce moment revendiquer 72 victoires homologuées. On le retira alors du front pour lui confier un poste au Ministère de l'Air, en Angleterre.

Le colonel Bishop habite Montréal où il est aujourd'hui Vice-Président de la McColl-Frontenac Limited, l'une des plus importantes compagnies pétrolières du Canada et où il s'occupe aussi très activement d'aviation civile.

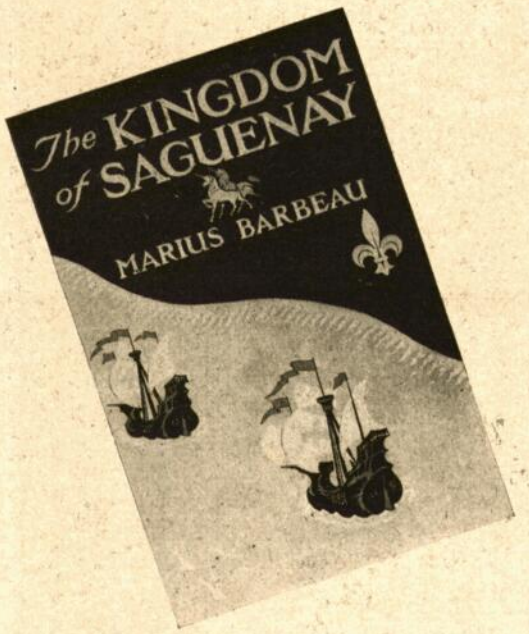






De haut en bas : *" Billy " Bishop, alors major, s'entretenant pendant la guerre avec S.M. le roi Georges V d'Angleterre qui vient de le décorer. — Il y a quelques années, Bishop fut reçu à Berlin par ses anciens adversaires, les as de l'aviation allemande. On le voit ici entre Goering, le bras droit de Hitler, et Udet, le plus grand aviateur allemand après Richthofen. — Tous les sports lui sont familiers et les plus dangereux aussi bien, tel le polo à cheval.*

LES LIVRES DU MOIS



Notre compatriote M. Marius Barbeau, ethnographe du gouvernement canadien, est un des rares écrivains canadiens qui appartiennent aux deux littératures du pays, la française et l'anglaise. La maison d'éditions de Toronto, The MacMillans in Canada, *vient de publier deux textes fort intéressants de M. Marius Barbeau:* The Kingdom of Saguenay *et* Quebec. *Ces deux ouvrages, magnifiquement présentés et illustrés à profusion, s'adressent aux amateurs d'histoire, d'art et de folklore canadiens. Aucune bibliothèque sérieuse ne saurait s'en passer.*



M. ANTONIO PERRAULT
AVOCAT ET PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.

UN MAÎTRE DE LA PEINTURE

ANTOINE-SEBASTIEN FALARDEAU

par M. Emile Falardeau

M. Emile Falardeau, généalogiste bien connu, livre enfin au public la biographie d'*Un Maître de la Peinture*, le chevalier Antoine-Sébastien Falardeau, dans la série des *Figures canadiennes* des Editions Albert Lévesque.

Cette curieuse physionomie méritait de retenir l'attention. Fils d'un cultivateur, violent et inculte, le petit Antoine-Sébastien Falardeau, dont le talent naissant de peintre s'exerçait à temps et à contretemps, sur la ferme ou à l'école, vit bientôt sa vocation contrariée. Son acharnement à dessiner, malgré les sévères défenses de son père fit que celui-ci le retira vite de l'école pour l'employer aux travaux des champs. Avec des moyens de fortune, le courageux artiste continua tant bien que mal, jusqu'au jour où il s'enfuit à Québec. Là, grâce à un héroïque effort, il conquit l'instruction qui lui manquait, la connaissance de l'anglais et de l'italien, sans compter, bien entendu, les notions première de son art.

Une souscription de quelques protecteurs lui permit de se rendre à Florence, pour y continuer ses études. Après des difficultés nombreuses, il réussit à s'attirer la bienveillance du pape, l'amitié de quelques nobles de son entourage et la protection du duc de Parme, qui le créa chevalier. Son succès dès lors s'amplifia et l'artiste connut la grande célébrité, reçut à son atelier des Empereurs et les Rois, fut comblé d'honneur et de richesses. Il habite désormais l'historique palais de Machiaval, et conclut un brillant mariage avec la fille du marquis Manucci-Benincaza, nièce du pape, descendante d'une vieille famille toscane qui comptait, entre autres gloires, sainte Catherine de Sienne.

Falardeau fit au Canada deux voyages, mais l'accueil de ses compatriotes ne fut pas celui qu'il était en droit d'attendre. Il retourna à Florence, où il devait mourir accidentellement en 1889, âgé de 67 ans.

Méconnu au temps de sa gloire, Falardeau est aujourd'hui encore presque complètement ignoré. Il faut savoir gré à son biographe de nous l'avoir révélé dans un livre dont M. l'abbé Olivier Maurault dit justement, dans sa préface, qu'il est " une précieuse contribution à l'histoire de l'art au Canada ".

Un Maître de la Peinture par Emile Falardeau, se recommande par sa sûre documentation, un style simple et direct, une élégante présentation. On trouve cet ouvrage en vente aux Editions Albert Lévsque, 1735, rue St-Denis, Montréal, au prix de $0.75 l'unité et dans toutes les librairies bien assorties.

♠

LE VENDEUR DE PANIERS

par Maxime

Les Editions Albert Lévesque ont déjà à leur actif de nombreuses et intéressantes réalisations dans le domaine de la littérature pour enfants. Elles n'entendent pas en rester là et continuent à doter leurs bibliothèques d'ouvrages de choix. Le nouveau livre qui vient s'ajouter aux titres déjà publiés dans la série *Contes et récits canadiens* est d'avance assuré du succès parmi le petit monde, où son auteur, Maxime, est si avantageusement connu.

Cette histoire, fertile en péripéties, est joliment racontée, avec un tour vivant et gai qu'apprécieront les jeunes de chez nous. Ce livre est de la meilleure veine de Maxime.

Le Vendeur de Paniers, volume de 104 pages, se présente sous une attrayante couverture en couleurs. Il se vend, de même que les autres titres de la série, au prix de $0.40 l'unité, aux Editions Albert Lévesque, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies. *(Suite page 69)*

•

Les tros photos qui ornent cette page nous viennent du studio Albert Dumas de Montréal. M. Edouard Montpetit vient de publier chez Albert Lévesque un livre fort intéressant sur les problèmes économiques de l'heure : *Le Front sur la Vitre.*
M. Antonio Perrault est l'auteur d'un traité de droit commercial en deux volumes, publié aux Editions Albert Lévesque, et M. Emile Falardeau, généalogiste bien connu et collaborateur de notre revue, a publié dernièrement, chez Lévesque encore, la biographie d'un maître de la peinture : Antoine-Sébastien Falardeau, peintre canadien mort à Florence en 1889.
La photo de M. Philippe Cantave, reproduite le mois dernier, nous avait également été fournie par M. Albert Dumas.



M. EDOUARD MONTPETIT
SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL.



M. EMILE FALARDEAU

Les Soirées Littéraires

par Thérèse FOURNIER



MADEMOISELLE HELENE GRENIER
VICE-PRÉSIDENTE
Photo Jacoby



MADAME YVONNE-B. MACE
SECRÉTAIRE-TRÉSORIÈRE
La Photographie La Rose

LES ASSOCIATIONS LITTÉRAIRES ont été en grande faveur chez nous. Si leur existence a été quelquefois de courte durée, il se trouvait toujours quelques fidèles amis des lettres pour mettre leurs efforts en commun et organiser une nouvelle société.

Les plus anciennes furent l'Union Catholique et le Cercle Ville-Marie. Vinrent ensuite l'Institut Canadien et son antagoniste l'Institut Canadien-Français. L'Alliance Française a chez nous plus de trente ans d'existence. Quoiqu'elle soit d'origine française et fasse venir des conférenciers étrangers, elle compte sur son comité plusieurs de nos compatriotes et ses présidents ont toujours été choisis parmi les nôtres. Il y a vingt-cinq ans environ, nous avons eu notre Cercle des Annales qui tenait ses réunions dans le salon du journal la " Patrie ". Son existence fut de très courte durée. Il avait eu pour fondatrice Mme Madeleine Huguenin et pour président le juge Emery Robidoux. Récemment nous avons eu l'occasion d'assister aux concerts-conférences des Arts et Lettres. Il convient d'ajouter à cette énumération incomplète deux groupes aux réunions amicales desquels le grand public n'était pas admis et qui ont cependant exercé une influence considérable sur notre littérature: l'*Ecole Littéraire* dont les membres se réunissaient au Château de Ramezay et le *Nigog* dont le logis fut plus modeste.

C'est le 6 novembre 1934 que furent fondées les Soirées Littéraires. Le comité était et est encore composé comme suit : Présidente : Mme Jean-Louis Audet; vice-présidentes : Mme Emmanuel Persillier-Benoit et Mlle Hélène Grenier; secrétaire-trésorière : Mme Yvonne Macé; directeur fondateur: M. Jean Lallemand.

Le but de cette association est de faire connaître, de mettre en valeur les talents artistiques et littéraires de chez nous. Les conférenciers et les artistes sont choisis avec le plus grand soin. Ainsi qu'il est légitime, chacun reçoit un cachet.

Le premier mardi du mois a lieu, à 8 heures et demie, dans la salle du Ritz-Carlton, un concert-conférence organisé par les Soirées Littéraires.

C'est au mardi, 13 octobre, qu'est fixée la première réunion de l'année 1936-37. Nous ne voulons trahir aucun secret, mais nous pouvons promettre que les conférenciers et les musiciens qui figureront au cours de cette année ne désappointeront pas leurs auditoires. Nous nous risquons à annoncer que Mlles Germaine Malépart et Annette Doré seront de nouveau au programme.

Rappelons en terminant les noms de quelques orateurs et artistes qui ont été les invités des Soirées Littéraires : le juge Amédée Monette, MM. Jean Penverne, René Guenette, Paul Morin, Jean Dufresne, René Garneau, Jean-Marie Laurence, Henri Letondal, Rodolphe Plamondon, Lionel Daunais, Arthur Laurendeau, Alfred Laliberté, Louis Bourdon. Mmes Hortense Lord, Jean-Louis Audet, Annette LaSalle-Leduc. Mlles Annette Doré, Germaine Malépart, Anna Malenfant, Jacqueline Defoy et beaucoup d'autres.



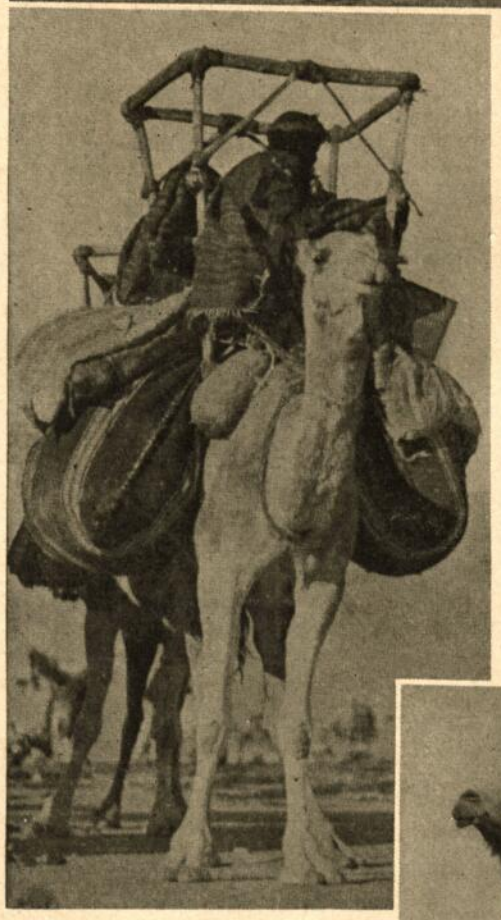
MADAME JEAN-LOUIS AUDET
PRÉSIDENTE
La Photographie La Rose



MADAME E. PERSILLIER-BENOIT
VICE-PRÉSIDENTE
La Photographie La Rose



UNE CARAVANE DE CHAMEAUX DANS LE DÉSERT.

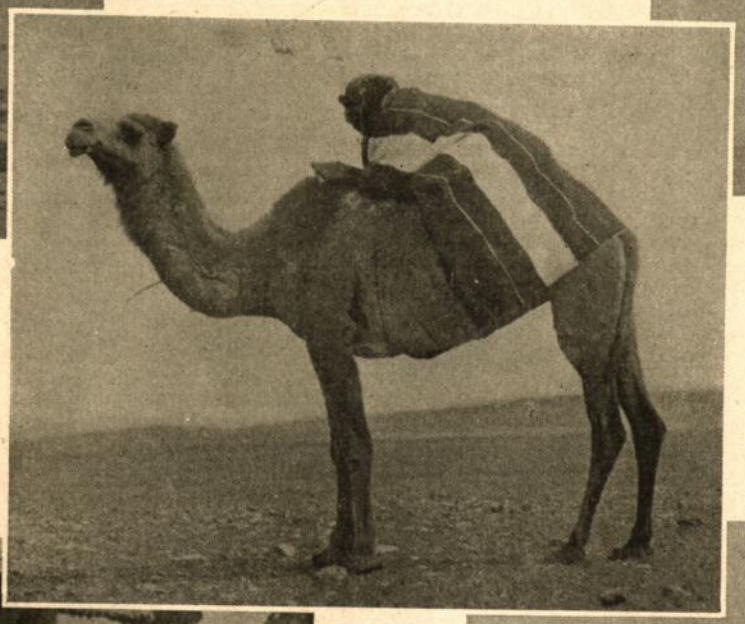


LA CHARGE D'UN CHAMEAU PEUT PESER JUSQU'À 1,300 LIVRES ET COMPREND PARFOIS TOUT CE QUE POSSÈDE LE PROPRIÉTAIRE DE L'ANIMAL.



UNE BELLE TÊTE DE CHAMEAU. OH, FAIS-MOI VOIR TES JOLIS YEUX...

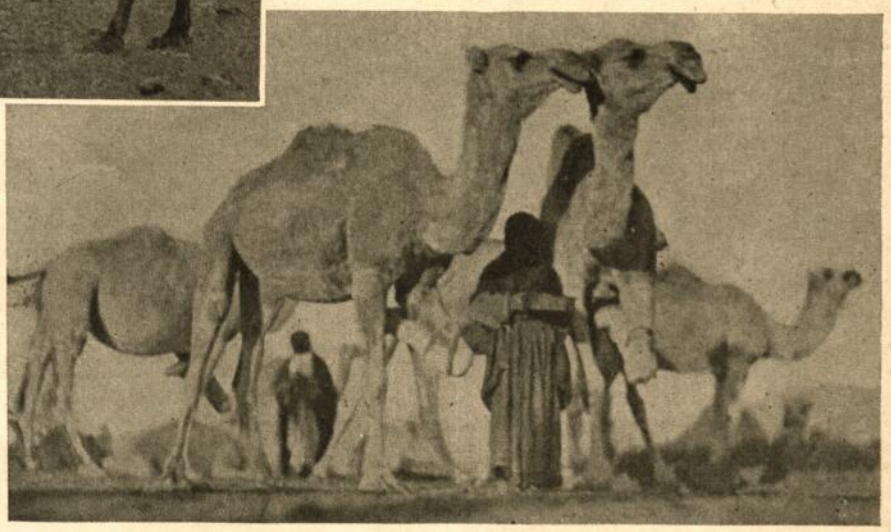
UN BERGER SAHARIEN À DOS DE CHAMEAU.



UNE PETITE ARABE TRÈS FIÈRE DE SA MONTURE.



C'EST L'HEURE DE LA TRAITE QUI VA DONNER LE BON LAIT.



Qu'est-ce qu'un Chameau ?

Petite Etude d'Histoire Naturelle et Générale

Est-ce une locomotive, un camion, un appareil électrique, un oiseau ou bien une étoffe ? – Ses anciennes origines. – Sa force considérable et ses quatre estomacs. – Trésor donné par le ciel aux Arabes. – Un animal rancunier. – L'explication d'une célèbre sentence.

Un chameau ? c'est tout autre chose que ce qu'on croit. Ce fut, aux quinzième et seizième siècles, une pièce d'artillerie de moyen calibre en usage au Portugal; plus tard, on donna ce nom à de pesantes locomotives remorquant les trains de marchandises; en Allemagne, ce fut le nom des premiers appareils de télégraphe Morse; dans l'art maritime, on appela ainsi de gros pontons servant à relever les bateaux coulés et l'on vit même le chameau, le vrai, figurer honorablement dans le blason où il représentait la patience et la sobriété.

Ce n'est pas tout. On appela ainsi l'ensemble des fils de la trame formant les poils ou partie veloutée des moquettes et velours et c'est aussi le " chameau de rivière ", plus connu sous le nom de pélican.

Enfin, nous arrivons à l'animal que les doctes naturalistes ont classé dans le genre des mammifères artiodactyles et la famille honorable des tylopodes et que nous appelons tout simplement chameau.

Ce qui ne l'empêche pas, quelquefois, d'être simplement un dromadaire.

Je dis " simplement " parce que le dromadaire n'a qu'une seule bosse tandis que le chameau a la fierté d'en promener deux sur son dos.

•

Il a de nobles origines, c'est-à-dire qu'il compta pour une valeur importante dans les biens terrestres possédés par les grands personnages de l'antiquité orientale. Nous lisons, dans le livre de Job, que ce saint homme possédait six mille chameaux au temps de son opulence et, dans le " Livre des Juges " nous apprenons que les Madianites et les Amalécites étaient puissants parce que leurs innombrables troupes de chameaux ne pouvaient se comparer qu'aux sables de la mer et bien des auteurs anciens nous disent que le chameau fut autrefois considéré comme une unité monétaire.

Il fut le " Kamelos " des Grecs, le " Camelus " des Romains mais, cette gloire évanouie, notre époque moderne qui ne respecte rien a fait, avec son nom, celui de " camelote " servant à désigner de la marchandise de peu de valeur.

Bien pire encore, elle l'a transformé, ce nom, en basse injure inscrite au répertoire de politiciens coléreux ou de gendres malappris. Si les chameaux le savent, quel nom doivent-ils, eux-mêmes, donner aux hommes ! . . .

Un seul peuple a conservé, de nos jours, des égards sincères pour le chameau, c'est le peuple arabe qui le déclare être un présent du ciel et lui a donné le surnom poétique de navire du désert.

Cette bonne bête possède, en effet, trois qualités essentielles: la force, l'endurance et la sobriété.

Un chameau adulte peut porter l'énorme charge de treize cents livres sur son dos, faire avec cela cent vingt milles dans une journée et se contenter d'une nourriture devant laquelle l'âne le moins difficile ferait la grimace. Le désert n'est pas un jardin; on y trouve assurément de l'agréable verdure dans les oasis mais, le plus souvent, le chameau doit se contenter de pousses rabougries, dures et sèches dont la digestion est tout un travail. Il est vrai qu'il possède quatre estomacs pour en venir à bout et qu'il y ajoute même un récipient supplémentaire dans lequel il emmagasine de l'eau pour plusieurs jours quand il en a la chance. C'est ainsi qu'il peut rester fort longtemps sans boire; il a sa réserve personnelle.

C'est donc une excellente bête de somme mais il ne borne pas à cela les services qu'il rend à son maître; il lui fournit du lait, par conséquent du beurre et du fromage et lui donne également son poil qui se tisse comme de la laine. Les Arabes en font de solides étoffes avec lesquelles ils fabriquent leurs vêtements et leurs tentes.

Enfin, suprême ressource, le chameau pousse la bonté jusqu'à donner sa chair et sa peau; j'entends par là que ce sont deux choses très bonnes et parfaitement utilisables mais qu'il ne donne évidemment que lorsqu'il ne peut pas faire autrement, c'est-à-dire quand on les lui prend.

Sa chair est très nutritive et n'a pas de mauvais goût comme certains le croient; quant à sa peau, elle sert à préparer un cuir souple et solide avec lequel l'Arabe fait des courroies, des selles et quantité d'autres choses.

On dit que l'ancien empereur romain Héliogabale aimait particulièrement la viande de chameau, surtout celle des pieds et qu'il décida même d'en lancer la mode. Elle fut, naturellement, suivie avec empressement par tous les courtisans d'abord et ensuite par le peuple tout entier. Pendant la durée de son règne, ses sujets furent donc au régime du chameau. Honni soit qui mal y pense.

Tant de qualités réunies dans un seul animal, même ayant deux bosses, seraient presque de l'exagération s'il ne s'y mêlait pas un petit défaut pour les tempérer. Et le chameau en a un petit; d'aucuns disent même un très gros: il est cabochon comme pas un quand il s'y met.

•

D'ordinaire, c'est un animal qui pousse la patience et la bonne volonté jusqu'au presque renoncement de soi-même; il accepte sans broncher des charges à faire frémir et se place même à genoux pour les recevoir. Il transporte ainsi, dans les régions sablonneuses du désert, l'Arabe et sa famille installés dans une sorte de maisonnette, il est vrai légère, mais dans laquelle on entasse encore, au petit bonheur, tout l'attirail de cuisine, de campement et jusqu'à des meubles rudimentaires.

Il marche avec cela d'un pas régulier, infatigable et sans murmurer . . . quand on ne dépasse pas certaines limites. Il arrive parfois, en effet, que des Arabes trop exigeants lui demandent un effort dépassant ses possibilités. Le chameau proteste alors à sa manière, en ne disant rien et en n'agissant pas davantage.

Il fait la grève des pattes croisées, si j'ose ainsi m'exprimer; c'est-à-dire qu'il se couche et ne bouge plus même sous les plus durs coups de bâton. Taper dessus pour le faire relever est inutile, vouloir le prendre par la douceur l'est tout autant; le seul remède à la chose est de lui enlever le surplus de charge qu'il ne veut pas porter ou alors il s'obstinera dans son immobilité.

Il arrive que l'Arabe s'obstine également à lui donner la râclée et voici ce qui arrive : le chameau crève tout simplement.

Quand les choses en sont arrivées à ce point, il est peut-être mieux, pour son maître que ce dénouement termine la discussion car le chameau est capable d'une rancune féroce qu'il mijotera, s'il le faut, pendant des mois et des mois jusqu'à ce qu'il trouve le moment favorable de l'assouvir.

Alors il saura, d'un coup de pied bien appliqué, ou d'une morsure bien tenace, faire payer cher à à son maître l'injustice autrefois subie. Aucun animal ne peut lui être comparé en cela; il n'y a guère que chez les hommes qu'on pourrait trouver l'équivalent et les Arabes le savent si bien que, pour exprimer une haine implacable, il disent que c'est une colère de chameau.

Il y a des gens qui le trouvent laid; c'est affaire de goût, mais à part ses grandes pattes un peu cagneuses, ses grosses babines, sa bosse unique ou double et son nez plat, le chameau a de bons yeux pensifs et pas méchants du tout qui lui donnent une beauté spéciale. L'une de nos gravures est édifiante à ce sujet.

•

Enfin, le chameau aurait l'insigne honneur d'avoir été cité comme comparaison dans les paraboles du Sauveur en ces termes : Il sera plus difficile à un riche d'entrer dans le royaume des cieux qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille. Disons que deux autre interprétations de la parole évangélique ont été faites sans rien lui enlever cependant de sa force.

Le mot grec " Kamelos " — chameau — ressemble de très près à l'autre mot " Kamlos " signifiant câble et il est possible que des traducteurs aient involontairement dénaturé la parole originale; on conçoit plus facilement, en effet, l'acte de passer un câble plutôt qu'un chameau par le trou d'une aiguille et l'impossibilité reste la même.

Voici encore une autre interprétation : il existait anciennement, à Jérusalem, une porte d'enceinte extrêmement étroite et désignée sous le nom de Porte de l'Aiguille, sans doute à cause de son peu de largeur. Un homme y passait facilement mais la chose aurait été nettement impossible à un chameau qui n'aurait pu s'introduire dans ce " trou d'aiguille ". Est-ce l'allusion qui a été faite ?

De toute façon, cela ne change rien à la parole elle-même, ou du moins à sa signification.

•

Malgré son caractère habituellement pacifique, le chameau s'est vu transformer en guerrier; des troupes africaines spéciales l'emploient comme monture dans des circonstances et sur des terrains où les chevaux ne pourraient rendre aucun service. Cela lui rappelle peut-être une date glorieuse du passé, date qui évoque d'ailleurs simplement son nom mais pas ses hauts faits car il s'agit de la bataille dite " du Chameau ", on ne sait au juste pourquoi et qui eut lieu en l'an 657 comme conséquence des intrigues d'Aïscha, seconde femme de Mahomet.

Voilà, dans un bref exposé, tout ce qui se rattache, de près ou de loin à cet animal sympathique que les hommes ont appelé chameau parce qu'il leur faut, presque toujours, gâter les meilleures choses par les plus vilains noms.

Il est vrai qu'ils ont, d'autre part, accordé une sorte de réhabilitation à ce mot en se le donnant, de temps à autre et avec générosité, les uns aux autres.

V. de Vesnauf



AUX CILS DE MARIETTE, DES LARMES S'AMORCENT ET RESTENT SUSPENDUES. EST-CE QU'ELLE NE VA PAS S'ÉVEILLER D'UN RÊVE INSENSÉ ?

NOTRE ROMAN COMPLET

Illustrations de Paul L. RABUT

Un Mari Tombé du Ciel

par Magali

LE PETIT TRAIN CRACHOTANT, comme époumoné par une course trop longue pour ses forces, s'arrêta à la gare de Voisin en exhalant une fumée noirâtre. Pour de courtes minutes, la fraîcheur blonde de cette printanière matinée en fut assombrie.

Mais, bientôt, le long des cloisons vertes, nouvellement repeintes, qui, avec leur décor fleuri, avaient valu à cette station pimpante le prix des " plus jolies gares de France ", les roses recommencèrent à étaler leur éclat joyeux.

Le train était reparti, toujours lent et poussif, sur le rail qui traversait comme un gué les jeunes prairies, fendant de son ruban brillant la houle des herbes hautes . . .

Avec surprise, l'employé de gare, qui assurait à la fois le service de la voie et celui du portillon de sortie, vit surgir une affluence inhabituelle de voyageurs.

D'un œil méfiant, il considéra ces gens bien vêtus, d'une élégance un peu provinciale, et qui, chargés de valises impressionantes, *en vrai cuir*, bien qu'un peu culottées, cherchaient vainement du regard un porteur absent.

— M'est avis, grommela-t-il dans sa moustache en brosse, que voilà des clients pour le " Manoir ".

Il les suivit sur le trottoir étroit au bord duquel était rangée une camionnette vétuste, laquelle, avec l'omnibus de l'hôtel du " Cheval Blanc ", haut sur pattes et d'un jaune délavé, constituaient tout le contingent des véhicules.

Il les vit hésiter, se concerter, mettre une main en auvent au-dessus des sourcils pour mieux scruter la route et conclut :

" Tout juste ! . . . Ils " espèrent " la voiture de M. Rochetaille . . . et, pour une fois, M. Rochetaille est en retard . . . "

Goguenard, il regarda la petite troupe errer, perplexe, sur l'asphalte, incommodée par le soleil déjà chaud et explorant l'horizon avec des yeux inquiets.

Enfin, au bout de l'avenue qui descendait vers la route nationale, le klaxon d'une auto aboya. Une huit-cylindres apparut, noire et bleue, basse, très moderne de ligne, avec un capot en coupe-vent qui fendait l'air comme une étrave.

Au volant, un chauffeur en livrée blanche, le profil rigide sous la casquette, le buste raide, le regard lointain . . .

La voiture, traçant un arc impeccable, vint se ranger contre le trottoir . . .

Or, son conducteur n'avait pas eu le temps de descendre du siège que la portière s'ouvrait vivement. Un homme en descendit, leste en dépit de son embonpoint, la face colorée, l'air affairé.

— Sapristi, que d'excuses ! . . . rugit-il d'une voix de stentor en se précipitant au-devant des voyageurs. Une crevaison stupide à trois milles d'ici . . . et cet animal qui n'en finissait pas de réparer.

Sous son élégante casquette, le " gentleman-chauffeur " esquissa une grimace. Il semblait aussi pénétré de son importance et de la dignité de ses fonctions que son maître paraissait débonnaire et, pour tout dire, un tantinet commun.

— Ah ! mes enfants, j'ai cru qu'on n'en finirait jamais ! . . . Pas trop fatigués ?

Le propriétaire de la huit-cylindres serrait des mains, prodiguait les embrassades, bruyant, verbeux, étalé dans son veston comme dans sa richesse.

— Hep ! . . . Jean ! . . . les valises ! . . .

Gourmé, le chauffeur ouvrait la malle arrière, tandis que son patron poussait rondement les arrivants vers l'intérieur du véhicule.

— Montez donc ! . . . Nous tiendrons tous largement . . . J'ai pris la " familiale " . . . C'est le jour ou jamais ! . . .

Il riait... et son rire sonore, un peu vulgaire, mais si empreint de bonne humeur, dégelait tous les visages.

— Alors, dit la plus âgée des dames, qui portait un piquet de violettes sur sa capote de tulle noir et qui se carrait avec un visible plaisir sur le velours des coussins, notre petite Mariette est contente de ce mariage ?

C'est tout juste si, dans sa jubilation, M. Rochetaille ne se tapa point sur la cuisse.

— Si elle est contente !... Ma bonne tante Clémence, elle est ravie !... Et fière !... Vous la trouverez transformée !...

— Ah ! mon cher Paul, déclara la seconde voyageuse que M. Rochetaille appelait " sa cousine ", et qui était sans contredit la fille de la précédente, ainsi qu'en témoignait la ressemblance assez fâcheuse de leurs nez démesurément pointus, c'est vraiment un grand honneur pour la famille que de s'allier à ce jeune homme dont la célébrité...

— Mon Dieu, Lucie, interrompit la vieille dame en apostrophant sa fille d'un air agressif, n'oublie pas, je te prie, que Mariette a trois millions de dot... sans compter les maisons, l'hôtel, la " campagne "...

— Et le revenu du Manoir, que je laisse au jeune couple ! triompha M. Rochetaille en se rengorgeant !

Il prit un petit ton désinvolte pour annoncer, avec un détachement que démentait la lueur satisfaite de ses yeux :

— Oui, l'exportation a bien marché, cette année, et... ma foi, je puis me permettre de rajouter ce cadeau dans la corbeille de ma fille unique !

— Là !... s'exclama la douairière. Que vous disais-je ?... C'est ce M. Sergines qui fait le beau mariage !... Est-ce qu'il a une belle situation, au moins ?

A cette question saugrenue qu'accompagnait un froncement de sourcils inquiet de la bonne dame, les occupants de la voiture eurent le même sourire de pitié.

— Voyons, tante Clémence, coupa la voix de fausset d'un jeune garçon dont le visage adolescent se marquait de fâcheux boutons, il n'est pas permis d'ignorer Sergines !... Vous ne savez pas qu'il est le plus grand aviateur de l'heure présente ?... Son raid sur l'Atlantique, il y a trois ans... et l'an dernier son record de durée, en compétition avec les plus célèbres as européens... Cela ne vous dit rien ?... Et, il y a trois mois à peine, cette performance magnifique qu'il a accomplie au-dessus des glaces du Pôle pour aller sauver les naufragés de l'expédition Colman... Pas un aviateur n'a osé se risquer... On prétendait que c'était un coup de folie... courir à une mort certaine... Lui est parti, seul, à bord de son avion... dans le brouillard perfide, l'ouragan, les trombes de neige... Il s'est posé sur la banquise où tous ces malheureux croyaient déjà leur dernière heure venue... et il a refait cinq voyages dans les mêmes conditions... Tout seul !... N'est-ce pas merveilleux ?... Ah ! je suis rudement fier et heureux qu'il devienne mon cousin ! acheva le jeune homme, surexcité.

— Et moi aussi ! soupira rêveusement Geneviève Duplan, la fille de Lucie, dont les yeux trop pâles manquaient un peu de vivacité, comme tous ses gestes.

— Voilà qui vous fera une belle jambe d'être les cousins de Vital Sergines, grommela un monsieur maigre et bilieux, le père du jeune garçon, apparemment, à qui l'on donnait de l' " oncle Emile " respectueux. Ah ! la jeunesse d'aujourd'hui !... Pourvu qu'on lui parle sport, mécanique, vitesse et records, elle s'émerveille.

Il jeta un regard torve sur le ruban rouge qui fleurissait sa boutonnière.

— Bon sang ! On les a vite baptisés " héros ", les jouvençaux de notre époque !... De mon temps !...

Gaillardement, M. Rochetaille lui coupait la parole :

— Dis donc, capitaine, nous ne sommes pas ici pour comparer, hé ?... Je marie ma flle, et, par ma foi, ces jeunes gens ont raison : je la marie à ce qui se fait de mieux comme vedette !...

Ses grosses mains, dans un geste d'intense jubilation, frappèrent fort ses genoux écartés.

— Oui, certes, mon gendre — mon *futur* gendre, si vous préférez — est un as... C'est le papa Rochetaille qui vous le dit et il s'y connaît !...

Il baissa la voix et accompagna la suite de son discours de hochements de tête pleins de sous-entendus :

— Ne savez-vous pas qu'il est à " tu " et à " toi " avec des ministres ?... Que le jeune roi des Belges l'a reçu dans son palais... et qu'il a été invité à la Maison Blanche, là-bas, à Washington... Pour ce qui est de Paris... il est obligé de se mettre tous les soirs en smoking pour dîner... Preuve qu'il ne s'attable pas avec des pédezouilles !

Et, là-dessus, le rire sonore emplit la voiture et se dispersa au vent de la vitesse.

L'auto filait entre les vastes espaces d'un vert dru où le trèfle en fleur épanouissait son rouge incarnat.

Geneviève avait mis à la portière son visage pâlot de Parisienne, avide de visions rustiques.

Employée toute l'année au Cercle Interallié, — poste que lui avaient valu les états de service de feu son père le commandant Duplan, mort à la guerre, — elle ne se permettait qu'une sortie par an, au mois d'août, lorsque l'administration lui octroyait généreusement trois semaines de vacances.

Elle allait les passer sur la Côte d'Azur, aux environs de Toulon, afin d'emporter, disait-elle, du soleil dans la peau et dans le cœur pour tout le reste de l'année.

Le mariage de sa cousine Rochetaille était pour elle une véritable aubaine, d'autant qu'avec une générosité qui ne lui était pas coutumière le " papa Rochetaille " offrait le voyage et les toilettes de ces dames, ce qui avait décidé sa mère et sa grand'mère à déserter, pour trois jours, le petit appartement de l'avenue de Versailles qu'elles n'abandonnaient point volontiers.

Le capitaine Blanchet et son fils Mario les escortaient depuis Paris, où ils les avaient rejointes le matin même à la gare Montparnasse. Tous deux habitaient Fontainebleau; le père y était en garnison, le jeune homme préparait son deuxième bachot.

Eux non plus ne fréquentaient guère, à l'ordinaire, le cousin Rochetaille. Ils formaient, avec les



— VOYONS, TANTE CLÉMENCE, IL N'EST PAS PERMIS D'IGNORER SERGINES ! VOUS NE SAVEZ PAS QU'IL EST LE PLUS GRAND AVIATEUR D'AUJOURD'HUI ? SON RAID SUR L'ATLANTIQUE... SON RECORD DE DURÉE... ET QUOI ENCORE ?

dames Duplan, le côté " militaire " de la famille; mais l'honneur qu'ils en retiraient ne compensait pas la richessse du " nabab ", ainsi qu'ils appelaient, entre eux, le châtelain du Manoir, avec une moquerie qui dissimulait mal leur secrète envie.

— Voyons, fit Lucie, curieuse, alors que le cousin, d'un mouvement familier d'homme éperdument content de lui, frottait ses mains grasses l'une contre l'autre, explique-nous comment s'est fait ce mariage . . .

" C'est si soudain . . . si inattendu !

Le visage de Paul Rochetaille reflèta une joie plus intense. Un large sourire épanouit sa mine, par ailleurs si florissante.

— Oh ! le plus romanesquement du monde ! . . . Et vous savez que Mariette aime ça . . . Elle n'aurait pas voulu un mariage arrangé, un . . . " mariage de présentation ", comme on dit. Ah ! elle tient de sa mère . . . Elle a passé sa jeunesse à lire des romans et à attendre le prince Charmant . . .

Sa voix ironique se nuance de complaisante adoration :

— C'est qu'elle voulait un *vrai* prince Charmant . . . non pas un petit jeune homme rencontré au hasard d'une saison de sport d'hiver ou sur quelque plage à la mode et qui lui aurait murmuré, entre une partie de canot et une séance au bar, des stupidités comme ils savent en débiter aujourd'hui, d'un air aussi peu convaincu que possible . . .

" Non . . . non . . . Mariette, malgré son allure un peu libre de jeune fille ultra-moderne, est restée, au fond d'elle-même, très " petite fleur bleue " . . . Il lui faut l'inconnu . . . le mystère . . . le trouble . . . bref, toutes les herbes de la Saint-Jean . . . Une rencontre banale l'eût éloignée du garçon le plus séduisant du monde . . . Elle voulait son petit roman. Eh bien ! elle a été servie, je vous assure ! . . .

Geneviève écoutait, détournée maintenant des prairies blondes et vertes qu'étoilaient les marguerites d'argent.

Sa mère, les lèvres un peu pincées, le nez plus pointu, prêtait une attention soutenue.

— Il était temps que Mariette se marie. Elle a vingt-deux ans, je crois? émit-elle, perfide.

— Vingt-quatre en juin prochain. Mais elle a refusé quinze partis, déjà ! . . .

— Quinze partis !

La voix de Geneviève s'alourdit d'on ne savait quel regret . . . Quinze partis ! . . . S'il s'en était seulement trouvé, dans le tas, un pour elle, pauvre délaissée à qui pas un jeune homme n'avait encore fait la cour ! . . .

— Je voudrais tant savoir comment Mariette a connu son fiancé, proféra-t-elle d'un ton plein de mysticisme en fixant sur le cousin Paul des prunelles qu'aiguisait la curiosité.

— Te voilà bien pressée ! émit aigrement sa grand'mère. Ah ! ces jeunes filles ! . . . Elles sont dévorées par le désir de se mettre la corde au cou . . .

— Devenir la femme de Vital Sergines, cela ne peut pas s'appeler " se mettre la corde au cou ", protesta Geneviève avec une brusque véhémence.

— Bref, coupa Lucie Duplan, impatienté, ces fiançailles ont une histoire ?

Paul Rochetaille inclina la tête en riant.

— " C'est une histoire et voilà tout ! ", comme dans la chanson . . . mais une histoire qui finit bien . . . Il y a deux mois, ma fille séjournait en Savoie, chez Mme d'Albières, sa marraine . . .

Ici, il perdit un peu de sa simplicité bon enfant, ce qui lui arrivait chaque fois qu'il évoquait cette noble personne dont l'amitié pour Mariette le flattait au plus chatouilleux de sa vanité de plébéien qui a gardé d'une ascendance lointaine le respect des titres.

— D'Albières, interrompit le capitaine, brusquement attentif . . . Voyons . . . voyons . . . j'ai connu un d'Albières au 18e régiment de cavalerie . . . quand j'étais en garnison à . . .

— Je vous en prie, Emile, nous allons arriver et Paul n'aura pas le temps de nous raconter ! protesta Lucie d'une voix plaintive.

— Au surplus, ton d'Albières et le mien ne sont pas les mêmes, répliqua Paul Rochetaille. Le mari de Mme d'Albières était officier de marine . . . sur un cuirassé. Et il est mort il y a plus de dix ans . . .

" Sa veuve, qui aimait beaucoup ma pauvre femme, a reporté sur Mariette cette affection et la petite va passer ses étés et quelquefois la saison de Pâques à Taillebois, près d'Annecy. Mme d'Albières a des relations très étendues et très choisies. J'avoue que je comptais un peu sur elle pour décider Mariette à un mariage raisonnable. Et . . . pourquoi le cacherais-je ? . . . c'est uniquement dans l'espoir que sa marraine la déciderait à accepter un des beaux partis qui se présentaient que je la lui avais envoyée, cette année . . .

— Je vois . . . je vois . . . gouailla la vieille Mme Galtier de sa voix pointue, cette dame est ce qu'on appelle une " marieuse mondaine " . . . Un genre assez à la mode . . . La commission se paie en cadeaux . . .

— Je vous en prie, tante Clémence, repartit vivement Paul Rochetaille, blessé, ne confondons pas ! . . . Mme d'Albières n'a rien de commun avec les personnes dont vous parlez . . . Si elle s'est occupée de Mariette, c'est que cette petite entêtée était disposée à coiffer Sainte-Catherine plutôt que de ne point se marier selon ses idées . . . Et ses idées étaient assez extraordinaires, comme vous avez pu en juger . . .

" Or, vous avouerez que voir sa fille rester pour compte lorsqu'elle est jolie et qu'on lui donne trois millions de dot, c'est vexant pour un homme dans ma situation.

— C'est toujours vexant de rester fille ! lança le jeune Mario en glissant un coup d'œil malicieux vers sa cousine.

— Cette année, poursuivit Paul Rochetaille, qui accélérait le débit parce qu'il sentait qu'on allait arriver au Manoir, j'avais mis tout mon espoir en Mme d'Albières, bien que l'opiniâtreté de ma fille me donnât quelque souci.

" Eh bien, le hasard a tout fait ! . . .

— Hum ! . . . Vraiment, le hasard ? émit Lucie, incrédule. Votre amie, Mme d'Albières, ne l'a-t-elle pas un peu aidé, ce hasard ? . . . Sans que Mariette le sache, bien entendu ! . . .

— Jamais de la vie ! . . . Au reste, elle m'a avoué par la suite qu'elle ne s'y serait pas risquée, car Mariette était capable de tout planter là, la veille du mariage, si elle avait eu vent du complot ! . . .

Il respire profondément, comme si l'horreur de cette éventualité l'avait soudain oppressé.

— Ah ! il faut bien croire que notre destin est marqué d'avance au livre d'En Haut . . . car, la veille du départ de Mariette, la *veille* même, vous entendez, alors qu'elle allait quitter Taillebois dans les mêmes dispositions où elle y était arrivée, Vital Sergines est tombé du ciel . . .

— Tombé du ciel ? répètent ces dames sur la même note ahurie.

— C'est assez indiqué pour un aviateur, approuve Mario, qui jubile.

Tandis que le capitaine grommelle, dans sa moustache hérissée :

— Les jeunes gens d'aujourd'hui ont de singulières façons de se présenter . . .

— Tombé du ciel dans le domaine de Taillebois, à vingt-cinq mètres de la terrasse vitrée où Mariette déjeunait avec sa marraine ! . . .

Et pendant qu'autour de lui les yeux s'écarquillent, le châtelain du Manoir, ravi de son succès, raconte avec force détails :

— C'est-à-dire que notre pilote a eu un accident . . . une panne . . . La tempête soufflait depuis la veille . . . Il fallait vraiment toute la témérité d'un Vital Sergines pour voler par un pareil temps, alors que tous les postes météorologiques annonçaient le danger . . . Bref, il a dû atterrir d'urgence . . . et il a choisi la pelouse de Taillebois ! Tout est prodigieux dans cette aventure, je vous dis ! . . . Au reste, c'est tout juste s'il ne s'est pas tué . . .

— Mais . . . attendez donc ! s'exclame Mario, les journaux ont parlé de l'accident . . . Est-ce que l'appareil n'a pas pris feu ? . . .

— Justement . . . En touchant terre, ou presque aussitôt . . . Vous pensez si Mme d'Albières et ma pauvre Mariette qui avaient suivi, horrifiées, les péripéties dramatiques de cet atterrissage forcé, ont reçu une commotion ! La première s'est presque évanouie . . . Quand Mariette, plus courageuse, est arrivée sur les lieux, croyant se trouver devant le plus effroyable spectacle, elle a vu surgir un jeune homme très calme qui, avec le plus magnifique sang-froid, s'est excusé de la peur qu'il lui avait faite . . .

" Il n'avait que de légères brûlures à la main et un poignet foulé, mais il n'avait pas l'air de s'en soucier le moins du monde . . . Il n'a manifesté de regret que pour son oiseau détruit.

" Du coup, Mariette a été conquise . . .

" Et ils se marient, voilà ! conclut Paul Rochetaille en exhalant son rire heureux . . .

" Mon histoire finit juste à point, acheva-t-il en jetant un coup d'œil à la portière, car nous voici à Bonneville.

Chacun des occupants de l'auto s'arracha aux pensées très diverses dans lesquelles l'avait plongé ce récit pour ramener son attention sur le décor extérieur.

La voiture traversait le passage à niveau où veillait une garde-barrière à face hilare et couperosée et s'engageait dans la grand'rue de Bonneville, entre les maisons proprettes

(Lire la suite page 16)



DANS " MEYERLING ", UN FILM FRANÇAIS MAGNIFIQUE, DANIELLE DARRIEUX S'EST RÉVÉLÉE GRANDE ACTRICE, TOUT À FAIT À LA HAUTEUR DE SON PARTENAIRE CHARLES BOYER.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres.



MISS KATHARINE ALDRIDGE — "Je conserve la finesse de mes pores, la fraîcheur de mon teint, avec le Cold Cream Pond's."

L'important est d'activer le DERME

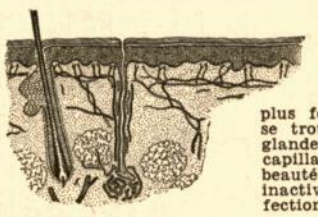
VOUS pouvez avoir les plus beaux traits du monde — mais si votre peau est tachetée de petits boutons, on ne peut dire de vous que vous êtes "une jolie fille".

Et certaines jeunes filles dont les traits sont moins réguliers paraissent bien — simplement *parce qu'elles ont un teint clair et frais.*

Vous aussi pouvez avoir un teint clair et frais ! Attaquez à leur point de départ — c'est-à-dire *sous* la peau — les rides, comédons et pores dilatés !

Pénètre à fond

Les affections cutanées apparaissent quand les minuscules glandes, capillaires et cellules de votre derme travaillent mal. Ils ont pour fonction de conserver saine et jeune votre peau *extérieure.* Vous devez les surveiller ! Et vous le pouvez — en suivant régulièrement le traitement fortifiant de Pond's — qui agit en profondeur.



LA PLUPART DES AFFECTIONS ORIGINENT DANS LE DERME

Juste sous sa bouche plus foncée dans le derme, se trouvent de minuscules glandes, cellules, fibres et capillaires qui gardent la beauté de votre peau. Leur inactivité provoque les affections cutanées !



Mrs. William Jay Islein
"Le Cold Cream Pond's tient mon teint en forme — superbe ! Je n'ai jamais de comédons ni de boutons."

Le Cold Cream Pond's, grâce à ses huiles spéciales, va jusqu'au fond des pores. Il en fait tout de suite sortir la saleté. Vous sentez que votre peau est propre — et elle l'*est* vraiment !

Tapotez maintenant avec plus de Cold Cream Pond's : traitement vivifiant qui stimule le derme. Sentez-vous circuler le sang ? . . . Que votre figure s'anime ? C'est la preuve que l'activité des glandes, cellules et capillaires reprend !

Faites cela régulièrement. Et remarquez l'amélioration rapide ! Votre teint s'éclaircit. Votre peau se raffermit. Les pores se referment. Les rides se changent en une peau bien unie. Peu à peu disparaissent ces vilains comédons.

Rappelez-vous ceci

Voici le simple traitement quotidien imaginé par Pond's. Il fait plus que nettoyer votre peau.

Chaque soir, tapotez votre peau au Cold Cream Pond's pour détacher la saleté, le maquillage. Essuyez. Avec une couche plus épaisse de crème, tapotez délicatement — pour stimuler votre *derme,* le garder en train et faire disparaître les affections cutanées qui *enlaidissent.*

Chaque matin, et au cours de la journée, répétez ce traitement au Cold Cream Pond's. Votre peau devient de plus en plus douce — la poudre s'étend mieux. Vous voilà jolie maintenant — tout simplement parce que vous avez un beau teint !

Commencez aujourd'hui ce traitement quotidien pour revigorer votre peau. Le coupon ci-dessous vous vaudra un tube spécial de ce célèbre Cold Cream Pond's, pour 9 traitements.

Demandez le
TUBE SPECIAL DE 9 TRAITEMENTS
et 3 autres auxiliaires de Beauté Pond's

Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.,
Dépt K, 142, avenue Brock, Toronto, Ont.

Veuillez m'envoyer un tube spécial de Cold Cream Pond's, pour 9 traitements, avec des échantillons de 2 autres Crèmes Pond's et de 5 teintes différentes de Poudre Faciale Pond's. Ci-inclus 10c pour frais d'emballage et d'expédition.

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Fabriqué au Canada

Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

LA FEMME DE MON DENTISTE ME MIT AU COURANT...

"LA MAUVAISE HALEINE EST ORDINAIREMENT CAUSÉE PAR LES DENTS!"



CETTE EPREUVE DU CURE-DENT MONTRE COMMENT GARDER VOTRE HALEINE DOUCE — VOS DENTS BLANCHES!

● Prenez un cure-dent ou un fil à dents INODORE. Nettoyez entre vos dents. Y trouvez-vous de petites traces d'aliments? Sentez. Si vous constatez une odeur désagréable, c'est que vos dents ne sont pas nettoyées comme il faut. Ces dépôts d'aliments, disent les dentistes, sont une cause commune de mauvaise haleine et de carie dentaire.

Nettoyez Vos Dents Suivant la Méthode Colgate

Brossez-vous soigneusement les dents avec de la Crème à Dents Colgate; les dents supérieures de haut en bas, les dents inférieures de bas en haut. Rincez-vous ensuite la bouche. Mettez après cela un peu de Colgate sur votre langue et prenez une autre gorgée d'eau. Gargarisez-vous bien le fond de la gorge et faites passer l'eau entre les dents. Rincez-vous de nouveau à l'eau claire. C'est tout.



Vous Obtenez ces Résultats de Colgate

La mousse pénétrante du Colgate va dans toutes les petites crevasses, entre les dents et même où la brosse à dents ne peut atteindre. Elle dissout les dépôts capables de causer des odeurs et les fait disparaître.

L'ingrédient de polissage du Colgate garde vos dents blanches et brillantes. La délicieuse saveur du Colgate laisse votre bouche fraîche et votre haleine parfumée. L'ingrédient est inoffensif et la saveur est de menthe.

VOTRE ARGENT REMIS EN DOUBLE

Employez un tube de Colgate. Après cela, si vos dents ne sont pas plus nettes, plus brillantes qu'auparavant, retournez le tube vide à Colgate-Palmolive-Peet Co., Limited, Toronto, Ont. Nous vous rembourserons deux fois son prix.



A ceux qui la préfèrent, la Poudre à Dents Colgate donnera les mêmes résultats. Grande boîte, 20¢.

(Suite de la page 14)

aux toits de chaume qui apparentaient ce hameau de la frontière beauceronne à ses frères normands.

L'église, au cœur du village, derrières ses ifs bien taillés, érigeait un clocher ajouré découpant sur l'espace d'étroites bandes de ciel que griffait par éclairs le vol noir et aigu des hirondelles.

On tourna derrière la scierie où chantaient des rouages compliqués tandis que les copeaux se déversaient jusque dans la rue, puis, tout de suite, aux portes mêmes de Bonneville, le Manoir apparut avec sa poterne enguirlandée de lierre.

— Mais cela n'a rien d'un château! murmura Lucie Duplan, déçue.

C'était *mieux* qu'un château à tourelles, une gentilhommière du plus pur dix-septième, avec son corps de logis un peu bas, au fronton triangulaire, ses vieilles pierres roussies au soleil des siècles, ses murs moussus...

Les granges, les celliers, les communs, tout était d'une ligne pure et harmonieuse. Au fond du jardin, une vieille tour s'encapuchonnait de feuillage, et, au-dessus d'une remise, sous le toit en auvent, un cadran solaire marquait les heures fugitives, depuis tant d'années révolues.

— C'est Mariette qui s'est enthousiasmée, il y a trois ans, pour cette bicoque, dit négligemment Paul Rochetaille, un peu vexé, au fond, du manque d'enthousiasme de ses parentes. Moi, ce qui m'a tenté, ce sont les mille hectares de prés en plein rapport qui l'entourent et où l'élevage rend bien...

" Au surplus, vous allez voir le parc et l'intérieur: un vrai musée!

L'auto déposait les voyageurs devant le logis.

De trois portes différentes, on vit sortir une femme de chambre et un domestique qui s'empressèrent, puis une dame aux cheveux niellés, mince, grande, le visage un peu meurtri sous un fard délicat et qui souriait très aimablement.

— Voici Mme d'Albières, annonce le maître de maison avec une gaieté forcée, car, bien qu'il s'en défendît, il était toujours très impressionné par les façons aristocratiques et le titre de la marraine de sa fille.

Le clan Duplan se figea aussitôt dans une attitude compassée et le capitaine Blanchet se cassa en deux pour un salut exagérément respectueux.

Mais Mme d'Albières mit tout le monde à l'aise.

Après les inévitables commentaires sur le voyage, — relativement bref, au reste, puisqu'on n'était qu'à cent quarante kilomètres de Paris, — l'aimable amphitryonne — c'était M. Rochetaille lui-même qui lui donnait ce rôle qu'elle semblait remplir de la meilleure grâce du monde — excusa tout le reste de la maisonnée, dispersée selon ses goûts à travers la propriété.

— Mariette est au tennis avec la petite Michel, et, naturellement Vital, qui est infatigable. Les Arsillon font du canot sur la Voise et votre tante Clara lit des romans sous le cerisier de la pelouse.

— Comment, Clara est ici? s'exclama la vieille Mme Galtier. Il y a bien dix ans que je ne l'ai vue!

— Elle est plus sourde que jamais, déclara Paul Rochetaille. Il paraît qu'elle n'avait pas quitté Melun depuis la mort de sa mère. Mais elle a tenu à assister au mariage de Mariette.

Mme d'Albières sourit.

— La pauvre demoiselle!... Elle est bien sourde, en effet... et je me demande comment nous aurions fait pour la distraire si elle ne manifestait un amour si exclusif pour la lecture... Elle est arrivée hier et, depuis, elle dévore des romans d'amour!...

— A son âge!... C'est une pitié... proféra Mme Galtier, méprisante, et sans se rappeler qu'elle précédait de trois ou quatre années ladite Clara.

Mme d'Albières accompagna les hôtes dans le vestibule, écoutant patiemment Mme Galtier s'évertuer à expliquer les degrés de parenté qui liaient les Galtier-Duplan à Clara, cousine des Rochetaille, au même titre qu'elle-même et à la branche Blanchet.

Lorsque sa mémoire était défaillante, Lucie venait à la rescousse, ce qui lui attirait une réflexion aigre de Mme Galtier:

— Tu n'a pas la prétention, ma fille, d'en savoir plus long que moi sur notre famille?

Elles se perdaient toutes deux dans les méandres de la généalogie, quand le téléphone résonna.

Paul Rochetaille avait disparu un instant pour aller donner des ordres, laissant à Mme d'Albières le soin de faire les honneurs de la maison à ses invités.

Une femme de chambre se précipita vers l'horloge ancienne dont le corps sculpté cachait ingénieusement l'appareil, écouta et avisa Mme d'Albières:

— C'est pour vous, madame...

A l'appel du téléphone, Paul accourait, essouflé.

Mme d'Albières émit quelques exclamations, l'écouteur à l'oreille, l'air joyeux.

Puis elle raccrocha avec allégresse.

— Ce sont les Dorange, confia-t-elle, les yeux brillants, à Paul qui se rapprochait. Ils seront là vers six heures. Micheline téléphone à Rambouillet...

— Ah! ah! la surprise!... Vital va être stupéfait! jubila ce dernier.

— Et ravi!...

Paul Rochetaille expliquait à Lucie, curieuse:

— C'est un ami d'enfance de mon futur gendre qui devait s'embarquer la semaine dernière pour Madagascar avec sa jeune femme... A la dernière minute, ils ne sont pas partis... et ils m'ont écrit qu'ils viendraient au mariage.

— Tu les connais?

— De nom... Tiens! ils étaient parmi les naufragés de la croisière Colman... tu sais, cette expédition polaire qui a été sauvée grâce à l'héroïsme de Vital. Entre nous, je crois que ce qui a surtout décidé mon futur gendre à tenter cette folie, c'est qu'il savait que son ami Dorange et sa femme faisaient partie de la troupe des malheureux... Ils avaient choisi cette croisière comme voyage d'agrément. Il y a des gens qui ont vraiment des idées malencontreuses! Bref, Sergines a eu la chance de les arracher tous deux à une mort certaine.

" Aussi, lorsqu'ils ont appris le mariage, ils ont décidé de retarder leur embarquement... Seulement, nous voulons faire la surprise à Vital et nous ne l'avons pas prévenu.

— Oh! que c'est amusant! s'exclama Geneviève, que la joie de se trouver au Manoir, en pareille circonstance enthousiasmait.

" Naturellement, Mariette non plus n'est pas au courant?

— Oh! elle n'aurait pas pu garder le secret. Elle ne peut rien cacher à son fiancé! dit Mme d'Albières en escortant Lucie qui rejoignait sa mère sur le palier du premier.

" Par ici, madame Duplan. Je vais vous montrer votre chambre... Elle communique avec celle de Mme Galtier. On a logé le capitaine et M.

Mario au second... Pour votre charmante fille elle partagera la chambre de Mariette.

— Quelle chance ! acquiesça Geneviève avec une chaleur soudaine.

Ses joues pâles avaient pris, depuis qu'elle était là, un rose inaccoutumé qui la rendait presque jolie, en tout cas lui restituait sa jeunesse.

— Ce sera sans doute la dernière fois, prononça Mme d'Albières non sans mélancolie, car elle éprouvait à l'endroit de la future petite mariée des sentiments tout maternels.

Diligente et stylée, la femme de chambre s'effarait, ouvrant les placards, réclamant respectueusement les clefs des valises.

— Si vous voulez, proposa Mme d'Albières, tandis que les dames s'installent, je pourrai conduire les jeunes gens au tennis... Il faut bien qu'ils profitent de la campagne... et Mariette sera heureuse de les embrasser.

— Je serai prête dans une minute ! promit Geneviève, enchantée.

Mme d'Albières se retira discrètement.

Dans son allégresse, Geneviève en oubliait d'admirer encore une fois la fraîche toilette de cérémonie, don fastueux de son oncle Rochetaille, que sa mère retirait respectueusement du carton.

Elle échangea son costume de voyage pour une robe printanière en cretonne à petits bouquets — elle l'avait guignée tout un mois sur le catalogue d'un grand magasin avant de pouvoir aller la chercher — et courut hors de l'appartement, plus vive et pressée qu'à l'habitude.

Dans l'escalier, elle croisa Mario, lequel avait troqué son veston contre un pull-over à manches courtes d'un rouge impressionnant.

Lui aussi nageait dans la joie.

— Tu es sûr qu'il n'y a pas de vaches dans la propriété ? taquina Geneviève, qui se sentait d'humeur badine...

Mario ne s'offusqua pas.

Il confia à sa cousine, dans son argot de collégien impénitent :

— Crois-tu que c'est bath, ici !... Tante Lucie trouve que cela manque de tourelles... Mais regarde-moi cet escalier... et ces tapis... et ces meubles...

— Dans ma chambre, il y a une harpe soupira béatement Geneviève, les yeux brillants.

— Et dans la mienne, des yatagans... et tout un choix d'armes exotiques !... Ça fait très homme... se rengorgea-t-il.

— Dis donc, tu as vu la salle à manger, avec les vitraux ?... Cette maison est un vrai musée... Le cousin n'a pas exagéré...

Une porte ouverte sur le couloir leur révéla la richesse d'un salon Empire aux rideaux de velours cramoisi qui arracha un sifflement plus admiratif au jeune Mario :

— Mince, alors !...

Et, la bouche entr'ouverte, il resta figé dans sa contemplation.

Mme d'Albières les surprit en plein émerveillement.

— N'est-ce pas que c'est charmant, ici ? formula-t-elle. C'est Mariette qui a présidé à l'aménagement du Manoir. Elle a un goût exquis.

Elle les précédait, tout en parlant, vers l'extérieur.

La lumière dorée et chaude de ce jour de mai étincelait sur les feuillages printaniers dont les jardins se paraient avec grâce.

Le sol était tapissé d'un gravier doux au pied comme un sable de grève.

Du poulailler, qu'une floraison touffue de glycines et de chèvrefeuilles, mêlés en harmonieux désordre, dissimulait aux regards, des bruits d'ailes venaient avec des glousse-ments joyeux.

Geneviève sentait son cœur se dilater en même temps que ses prunelles. Que l'on était loin de l'appartement de l'avenue de Versailles, de son bruit, de sa fumée.

Que cette Mariette était heureuse !...

Mariette en personne surgit, comme les arrivants longeaient le mur bordant la vaste pelouse qui entourait le terrain de tennis.

Elle avait sa raquette à la main, des jupes courtes, des sandales rayées aux pieds. Dans sa robe blanche, largement échancrée, sa peau déjà hâlée par ces premières journées de soleil éclatait de santé, comme tout son brun visage, où l'ardeur du jeu avait mis une sorte de moiteur, étincelait de joie.

Elle aperçut le petit groupe, s'élança :

— Geneviève !... Déjà arrivée ? Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue ?

Souple, agile, elle atteignit son but en quelques foulées, embrassa sa cousine qui eut l'impression d'effleurer de ses lèvres la peau duveteuse d'un beau fruit et regarda Mario, qui rougissait.

— Tu ne reconnais pas le petit Mario Blanchet ? Tu sais... nous étions allées ensemble à sa première communion...

Clair, le rire de Mariette s'égrena :

— Ah ! oui !... Mais il a tellement grandi, depuis !...

— Et vous, ma cousine, vous avez embelli... riposta l'adolescent, s'efforçant de prendre de l'aplomb.

— Voyez-vous ça !...

Elle échangea avec Mario une robuste poignée de main, s'enquit des parents, puis entraîna Geneviève et le jeune garçon vers le tennis, d'où arrivaient de brefs éclats de voix.

— Vital dispute un " simple " avec Paulette Michel...

" J'allais justement voir si vous étiez arrivé, expliqua-t-elle en les précédant dans le petit chemin. Moi, je suis vannée... Il y a une heure que je joue et Vital me fait des balles impossibles à rattrapper...

Vital...

On sentait qu'elle prononçait le nom de l'aimé avec une douceur particulière où passait une volupté secrète et sans doute ignorée d'elle-même. Tout lui était prétexte à les moduler, ces deux petites syllabes qui, maintenant, contenaient pour elle tant d'enchantement... et elle les proférait d'une voix dont les inflexions devenaient soudain plus chaudes.

Geneviève passa timidement son bras sous le sien.

Ainsi qu'il arrive pour la plupart des jeunes filles romanesques qui attendent l'amour sans beaucoup oser l'espérer, l'état de " fiancée " la troublait et l'impressionnait à la fois.

Parce que sa cousine venait d'entrer de plain-pied et si victorieusement dans ce " noviciat " profane qu'osait à peine souhaiter sa ferveur secrète, elle était à ses yeux une autre femme, plus lointaine, plus... sacrée...

N'était-elle pas la créature choisie que l'amour avait touchée de son aile mystérieuse et qu'il emporterait bientôt vers ces domaines inconnus et éblouissants, vers ces rivages merveilleux où les filles pauvres comme elle, et d'un physique assez ingrat, ne sont pas certaines d'aborder un jour ?...

— J'ai été si contente, dit-elle en rougissant... si contente quand j'ai appris que tu te mariais... et surtout *qui* tu épousais !

Deux ans plus tôt, elles avaient passé une saison dans un hôtel de

Toutes illustrations de photos Copyright Star News Service



Maintenant qu'elles sont de si grandes filles...
les Jumelles ne font usage
QUE DE PALMOLIVE

Le savon fait d'Huile d'Olive douce

Heureuses petites Jumelles ! Leur tendre peau de bébé a toujours reçu le soin le plus scientifique. Lors de leur naissance, et pendant quelque temps dans la suite, elles ne furent baignées que dans l'Huile d'Olive. Parce que la science n'a rien trouvé de si doux, de si soulageant que l'Huile d'Olive pour une peau délicate !

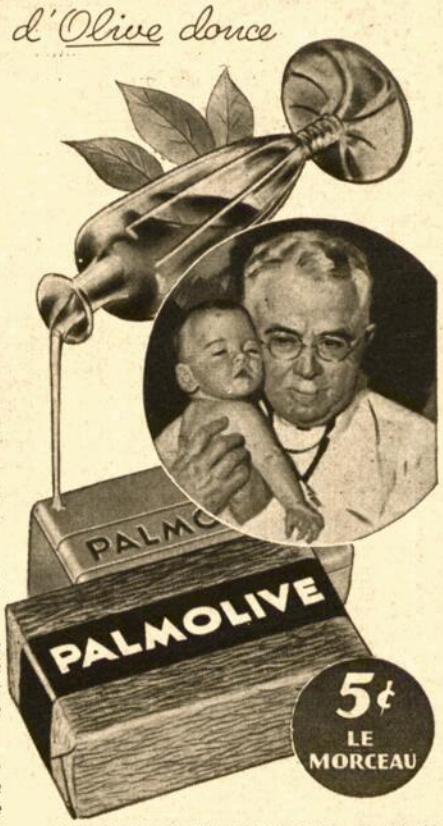
ET APRÈS CELA, RIEN QUE LE SAVON PALMOLIVE

Puis vint le temps des bains au savon et à l'eau. Et avec quel soin les spécialistes ne choisirent-ils pas un savon assez doux pour la peau extraordinairement sensible des jumelles Dionne. Ils choisirent le Palmolive... le savon doux fait à l'Huile d'Olive. De tous les savons disponibles, le Palmolive fut choisi exclusivement pour les bains quotidiens de ces fameuses petites filles.

QUELLE LEÇON POUR TOUTE MERE ... POUR TOUTE FEMME !

Mère ! Votre précieux bébé, ou n'importe lequel de vos enfants, devrait-il être baigné avec un savon moins doux, moins soulageant que celui qu'on a choisi pour la peau tendre des petites Dionne ?

Et vous aussi, belle dame... vous qui désirez garder au cours des années le charme de votre teint ! Pourquoi pas donner à *votre* peau le soin incomparable que seul le mélange secret d'Huiles de Palme et d'Olive du Palmolive puisse donner ? Pourquoi pas faire un usage exclusif du Palmolive sur votre visage et dans votre bain ?



LISEZ CE QUE DIT LE Dr. DAFOE:

" Lors de leur naissance, et pendant quelque temps dans la suite, les jumelles Dionne furent baignées dans l'Huile d'Olive... Lorsque vint le temps des bains au savon et à l'eau, nous choisîmes le Savon Palmolive exclusivement pour usage quotidien dans le bain de ces bébés célèbres dans le monde entier. "

FAIT D'HUILE D'OLIVE POUR GARDER LE CHARME DE LA PEAU AU COURS DES ANNÉES

Chamonix où Geneviève était l'invitée de ses parents Rochetaille.

Les deux cousines s'étaient liées alors plus qu'elles ne l'avaient encore fait dans les rares circonstances où elles s'étaient rencontrées. Et Geneviève avait reçu des confidences de Mariette, exaspérée par les instances de son père qui la harcelait sans cesse pour qu'elle se décidât à fixer son choix sur l'un de ses nombreux prétendants.

Mariette, d'un mouvement charmant et spontané, fréquent chez cette nature primesautière, cerna de son bras frais le cou de sa cousine et l'embrassa.

— C'est vrai... je réalise mon rêve!... Ah! vois-tu, depuis qu'*Il* est entré dans ma vie, je suis comme une reine heureuse. Tout m'appartient!... Tout me sourit!... Il me semble que, devant moi, mon âme vole sur la route...

Un sourire entr'ouvrait ses lèvres charnues et l'on sentait que dans son cœur toutes les sources d'espoirs, bruissantes, s'étaient ouvertes.

De toute sa détresse de fille peu gâtée par le sort, Geneviève l'envia... mais cette Mariette était trop évidemment sincère, trop sympathique aussi, pour qu'on pût éprouver à son endroit quelque amertume.

— Voilà Vital! annonça Mariette d'une voix éclatante.

Elles débouchaient en face du tennis.

Mario, qui cheminait derrière les deux cousines, les rejoignit.

Derrière le grillage, un couple se renvoyait la balle. Geneviève vit à peine la jeune fille en jupe blanche qui lui tournait le dos... Elle fixait ses regards avides sur la silhouette masculine qui bondissait d'un bout à l'autre du court.

Par suite d'un revers savant, la balle effleura le sol devant la joueuse, puis fila sous son nez avec la rapidité de l'éclair.

— Jeu! conclut le jeune homme en s'avançant vers le filet pour porter ses condoléances à sa partenaire. Ne faites pas cette tête-là, vous avez failli gagner...

— Ouh! ouh!... criait Mariette derrière son grillage... Assez de lauriers comme ça, Vital!... Venez donc que je vous présente à mes cousins.

Le jeune homme abandonna les balles sur le terrain et vint au-devant de sa fiancée que traînait ses compagnons vers la porte du tennis.

Il salua Geneviève, troublée, avec une aisance qui augmenta l'embarras évident de cette dernière.

Que ce garçon en pull-over, d'apparence simple, qui lui serrait la main comme eût pu le faire n'importe quel autre camarade de Mariette, fût le grand Sergines la confondait!...

— Je vous admire tant, commença-t-elle d'une voix un peu faiblissante, que l'émotion enrouait... Mario aussi... Nous avons suivi tous vos exploits...

Il coupa, d'un geste un peu brusque :

— Je vous en prie, mademoiselle, ne parlons pas de moi...

— Voilà!... exulta Mariette. Ce garçon-là est un modeste, ma mie Geneviève. Il a horreur qu'on fasse allusion à sa jeune gloire.

— Comme tous les héros! ajouta la petite Michel, qui se rapprochait en boitillant parce que, tout en marchant, elle rajustait sa sandale... Là!... là!... ne vous hérissez pas, Vital. On n'en parlera plus, continua-t-elle en voyant le geste d'agacement de son partenaire.

" En attendant, vous m'avez joliment battue!



LES PLUS BEAUX YEUX DE L'ÉCRAN FRANÇAIS, CEUX DE VERA KORÈNE

TES YEUX

•

T'on regard trop cruel a la sombre attirance
D'un gouffre ténébreux
Dont mon âme recherche avec désespérance
Le fond mystérieux.

L'infini de tes yeux parfois me fait descendre
Dans l'abime glacé
Du destin qui s'acharne à remuer la cendre
Des rêves du passé.

Leurs mortes profondeurs ont des reflets de songe
Etranges et pervers,
Car leur funèbre nuit semble un néant où plonge
L'âme de l'univers.

T'on cœur désert ressent la joie intense d'être
L'intangible glacier
D'où l'Amour révolté, banni, doit disparaître
Comme un vil meurtrier.

Je voudrais contempler un désir de caresse
En ton regard voilé
Afin d'y accéder en te versant l'ivresse
De mon cœur isolé.

L'amour et la douleur possèderaient des charmes
Dans tes yeux veloutés
Qui deviendraient plus doux s'ils connaissaient, des larmes,
La tragique beauté.

Je ne verrai jamais ces larmes de détresse
En ton regard trembler
Car les yeux d'une idole insensible aux tendresses
Ne savent pas pleurer!...

Sherbrooke, P.Q.

JEAN DOLLENS

— Si l'on allait rejoindre les Arsillon sur la Voise? proposa Mariette dans ce petit silence un peu gêné qui succède habituellement aux présentations. Cela donnerait à Geneviève et à Mario l'occasion de faire le tour du propriétaire...

— D'autant que, par eau, le trajet est charmant, approuva Vital.

Il avait une belle voix aux notes basses qui s'accordait profondément avec ses traits virils.

Geneviève s'étonna qu'il fût si jeune : il paraissait à peine vingt-cinq ans, bien que Mariette lui eût confié qu'il approchait de la trentaine.

La jeune fille s'était accrochée à l'épaule de son " promis " et ils marchaient côte à côte dans le chemin, sous le prétexte de montrer la route à leurs invités; en réalité, pensa Geneviève, pour le secret plaisir d'être plus près l'un de l'autre et d'accorder le rythme de leurs pas.

— Ça, ma vieille, ce sera un beau couple! souffla dans l'oreille de sa cousine le collégien Mario qui les suivait d'un regard éperdument admiratif.

A son tour, Paulette Michel appréciait :

— Il est beaucoup plus grand qu'elle... mais cela ne choque pas. Au contraire, moi, je trouve que c'est plutôt attendrissant...

— Comme ils ont l'air de s'aimer! dit encore Geneviève d'une voix où tremblait une convoitise ingénue.

Et Paulette rétorqua, en agitant les mèches frisottées de sa permanente que les évolutions du match avaient coiffées en toison de chien :

— Oh! vous savez, Vital n'est pas très expansif... Pour ma part, j'aimerais un mari qui parle davantage... Lui, c'est un silencieux... un genre grave... Il paraît qu'ils sont tous ainsi, dans le métier. L'habitude de la solitude, du plein ciel... Bref, c'est tout à fait le type d'homme qui devait plaire à Mariette...

Geneviève examinait, avec des yeux surpris, cette jeune fille qui s'exprimait d'une manière aussi désinvolte sur le compte du grand Sergines.

— Vous voulez dire qu'il ne vous plaît pas? risqua-t-elle d'un ton qui n'arrivait pas à cacher sa parfaite stupeur.

Paulette Michel lui coula un regard ironique.

— Je n'ai rien dit de pareil... Vital Sergines est un des jeunes hommes les plus populaires parmi la jeunesse féminine d'aujourd'hui...

Elle poussa un petit soupir. Sa voix s'alourdit de regret.

— Quelle est la femme qui n'est secrètement amoureuse de lui?...

CHAPITRE II

—Quelle femme ne serait amoureuse de Vital!...

La voix tendre de Mariette tremblait sur l'aveu.

— C'est justement ce que me disait, cet après-midi, ton amie Paulette... celle qui sera avec moi ta demoiselle d'honneur, je crois?...

Dans les deux lits jumeaux qu'ombrageait un même baldaquin de toile ancienne, les jeunes filles échangeaient, pour la dernière fois, leurs confidences.

Mariette était trop surexcitée pour dormir...

Quant à Geneviève, il lui restait de cette journée tant d'étonnements et d'enchantements divers, tant d'émoi intérieur aussi, qu'elle eût voulu parler avec sa cousine toute la nuit.

Il lui semblait vivre un merveilleux conte de fée. Bien entendu, elle n'en

(Lire la suite page 21)

Répondant à la Question

QUOI de NEUF en RADIO

VOYEZ *et* ENTENDEZ VOUS-MÊME

WESTINGHOUSE marque l'inauguration de la saison de radio de 1937 en présentant le plus grand nombre de perfectionnements incorporés dans un poste récepteur. Et ce ne sont pas que des perfectionnements techniques — de simples dispositifs — mais des améliorations pratiques définies que vous notez en *voyant* et en *écoutant* l'appareil.

Beaux meubles, les radios nouveaux se caractérisent par un rendement amélioré. Le haut-parleur donne une reproduction fidèle et claire. Les postes de longueurs d'ondes adjacentes s'isolent avec une facilité encore inconnue. La stabilisation de la syntonisation élimine les ajustements. Le "Pilote de l'Air" — exclusivité Westinghouse — a été encore perfectionné. Le Croiseur Universel 1937 de Westinghouse remporte la suprématie des airs. Une audition vous en convaincra. Vous ne voudrez pas d'autre radio.

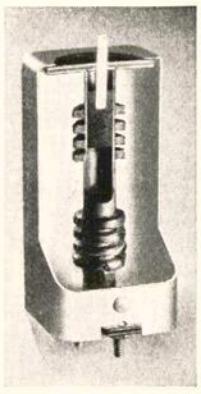
CANADIAN WESTINGHOUSE CO. LIMITED

MONTRÉAL - HAMILTON



CHAMBRE DE SON ORTHOCOUSTIQUE

Nouvelle chambre de résonnance munie de tuyaux spéciaux comme des tuyaux d'orgue pour adoucir les sons rauques de la basse et leur donner une sonorité riche et veloutée.

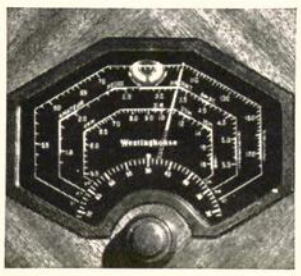


TRANSFORMATEUR A NOYAU DE FER

Vérifié à l'oscillographe. Solidement scellé. Précis indéfiniment.



Croiseur Universel Westinghouse — Modèle 813Y — Huit lampes — Toutes-ondes.
L'un des 20 nouveaux modèles maintenant à l'étalage des dépositaires.



ISOLEMENT PARFAIT

Chaque longueur d'ondes isolée de ses voisines — en dépit de la puissance ou de la proximité de l'émission.



LAMPE TOUT-METAL A RAYON CONCENTRÉ

Rendement amélioré



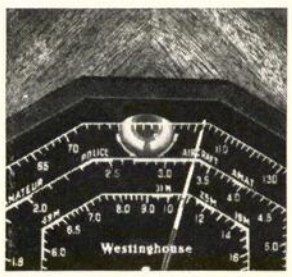
HAUT-PARLEUR CURVILIGNE

Spécialement courbé. Moulé d'une pièce. Reproduction haute-fidélité.



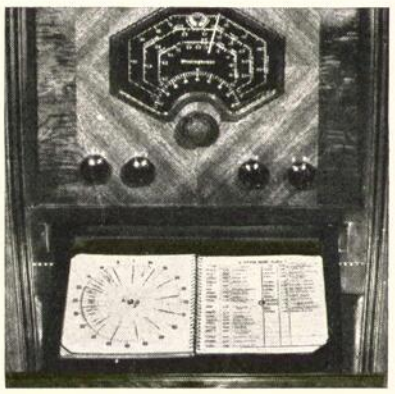
BOBINES DE SYNTONISATION

Précises. Engrenage ajusté.



SYNTONISATEUR CATHODIQUE

Oeil électrique qui vous dit que votre poste est bien syntonisé.



"PILOTE DE L'AIR"

Cadran illuminé en couleurs. Repérage ultra-sensible. Cadran vernier. Indicateur de postes et horaire "Pilote de l'Air". Un poste "ondes-courtes" repéré se retrouve avec une facilité surprenante. Pas de tâtonnements ni d'hésitations.

RADIO CROISEUR UNIVERSEL

WESTINGHOUSE

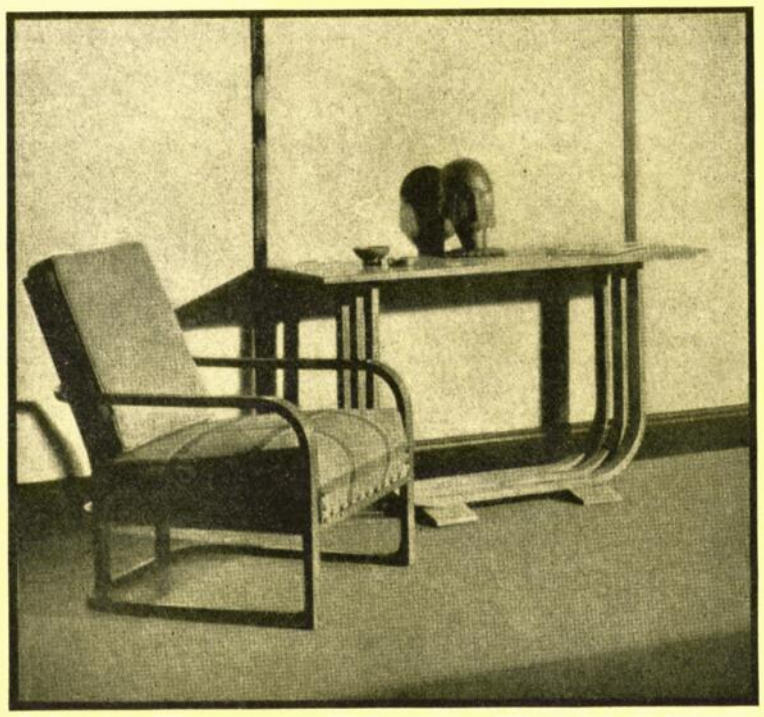
AVEC "*Pilote de l'Air*"



Ci-contre, on voit un grand boudoir bien aménagé pour le confort. Les meubles aux tons chauds se détachent sur le tapis acajou et le mur beige; les tentures sont en deux tons; orange clair et brun.

Ci-dessous, deux applications de bois pliés pour donner un aspect moderne. Le dessus de la table peut être en verre ou en métal poli. Le dos du fauteuil est un tissu uni brun et le siège est un quadrillé brun deux-tons.

L'Art Moderne est-il un Luxe?



L'art moderne est-il un luxe? Assurément non. Beaucoup de gens ayant quelque fortune hésitent à aménager leur appartement dans la note moderne, c'est-à-dire sans fioriture, avec la belle simplicité qui caractérise toutes les œuvres de goût. On l'a maintes fois répété, il faut le sens de la couleur et des lignes. En se dépouillant des dentelles, sculptures — vraies ou fausses — les meubles ont dû accepter la couleur pour éviter la monotonie. Ajoutons que l'emploi de matériaux comme le verre — teinté ou non — l'acier chromé, les mosaïques de bois est devenu indispensable. En résumé, une pièce moderne doit être simple sans monotonie, variée sans surcharge, harmonieuse sans froideur

(Suite de la page 18)

était pas l'héroïne... à peine une humble comparse. Pourtant, lorsque, revenue vers les grisailles de sa morne existence, elle se remémorerait ces heures, il lui resterait une petite fierté d'avoir été mêlée à cette belle aventure sentimentale.

Elle eût voulu n'en rien perdre... feuilleter le cœur de Mariette amoureuse comme un beau livre secret aux tendres enluminures. Jamais roman ne l'avait passionnée davantage.

En dépit de sa timidité, elle ne peut retenir les questions indiscrètes qui lui brûlent les lèvres.

— Dis-moi... cela t'est venu " comme ça ", ce grand amour?... En voyant Vital?... La première minute a déclenché le coup de foudre?

Ses yeux pâles cherchent le regard de Mariette comme pour lui rencontrer l'âme.

Mariette sourit. Dans les voiles roses de sa chemise de nuit, sa tête brune débordant de boucles lâches, appuyée sur son coude, elle ferait un joli modèle pour un peintre amateur de portraits d'intimité. La lueur adoucie de la lampe de chevet met sur ses cheveux noirs un reflet brillant.

Geneviève ne peut s'empêcher de penser que la nature a été prodigue envers elle : charme, jeunesse, fortune; elle a tout ce que peut désirer un cœur de vingt ans...

Et voici que le destin lui fait un présent plus royal encore : l'indicible douceur d'un amour partagé!...

La voix de Mariette vibre de tendresse... et aussi d'une sorte d'émerveillement continu, comme si toutes ces semaines n'avaient pu encore lui donner l'habitude de son bonheur.

— Dès que je l'ai vu sortir de sa carlingue, le visage noirci, les yeux luisants, — après avoir tant tremblé pour lui pendant les minutes qui ont précédé, alors que son avion décrivait des cercles affolés sur le parc! — il m'a subjuguée. Je l'ai admiré... comme j'aurais admiré... je ne sais pas, moi... un jeune dieu, brusquement surgi au milieu des éléments qu'il dominait... Quand il a parlé, cela m'a étonnée comme si je n'eusse pas dû m'attendre à ce qu'une voix humaine sortît de ce masque magnifique et terrifiant...

Elle joint ses mains brunes d'icone dans un geste qui est un rappel de son épouvante d'alors.

— Si tu l'avais vu!... L'avion commençait à fumer dans l'air, déjà... et Vital n'était pas plutôt hors de l'appareil que ce dernier flambait dramatiquement... Ah! tiens! je ne peux y repenser sans être reprise d'un frisson, exhale-t-elle puérilement en se cachant le visage.

— Que tu as dû être émue! soupire Geneviève, frémissante... Et *lui*?

— Lui?... Imperturbable!... Une aisance folle, une énergie que tu n'imagines pas, s'excusant de nous avoir effrayées, dérangées... absolument comme s'il était entré par mégarde et qu'il regrettât sa méprise.

" Le plus joli, c'est que la réaction a eu un tel effet sur marraine que, tandis qu'il lui parlait, elle s'est évanouie!... Lui et moi, nous avons dû la soigner, alors que Vital avait encore les mains noires et le visage meurtri... Sans prendre le temps de quitter sa combinaison salie, il l'a emportée dans ses bras jusqu'à la maison... C'est même à cause de cela qu'il a gardé ensuite si longtemps le bras en écharpe, car il était déjà blessé et il n'aurait pas dû fournir un tel effort...

" Naturellement, les domestiques accouraient. Ils avaient vu le drame... Quelques voisins aussi... Mais ces gens étaient si troublés qu'ils n'osaient approcher. Je présume, ajoute-t-elle en riant de son beau rire éclatant de femme heureuse, qu'ils n'étaient pas loin de considérer Vital comme un être d'une autre planète, tombé par hasard sur cette terre, au milieu des flammes et du bruit!...

" L'un d'entre eux est allé chercher le garde-champêtre, celui qu'on appelle le père Tambour, là-bas, parce qu'il fait les publications sur la place du village, à grand renfort de baguettes sonores...

" Le bonhomme est arrivé, tout pénétré de son importance, avant même que le médecin, qu'on avait mandé par téléphone pour marrraine, ne soit sur les lieux. Il a interrogé Vital comme il eût fait d'un vagabond pris en flagrant délit de maraude... J'étais indignée!...

" Lorsque Vital a décliné son nom, cet imbécile n'a même pas sourcillé. En dehors de ses fonctions, il est fermé au monde extérieur et je suis sûre qu'il confondrait facilement le Négus avec Ladoumègue!...

" Mais, moi, la révélation de l'identité de notre rescapé m'a plongée dans l'extase... Tu penses si je connaissais le nom glorieux de Vital Sergines!... J'avais suivi ses performances avec ce cœur chaviré qu'ont dû avoir, chaque fois qu'elles lisaient ses exploits, toutes les jeunes filles sensibles et enthousiastes!... Aucun nom ne convenait mieux à celui que j'appelais déjà, dans le plus secret de moi-même : " mon héros ".

" Quant à marraine, l'idée qu'elle avait l'honneur d'abriter sous son toit le grand Sergines, — aussi étonnante et inattendue qu'ait été l'arrivée de cet invité qu'on n'espérait pas! — eut pour résultat immédiat de la remettre de sa passagère faiblesse.

" Lorsque le vieux docteur Lartigue survint, une demi-heure plus tard, dans sa petite cinq chevaux, marraine avait chassé tout le monde et installé son grand homme sur un fauteuil du salon.

" Elle lui faisait avaler un grog qu'elle avait préparé elle-même, tandis que je tenais compagnie, avec ravissement, à notre hôte imprévu.

" Le médecin examina Vital, dont le poignet avait démesurément enflé durant ces derniers instants et qui se plaignait aussi de contusions. Le thermomètre accusa de la fièvre et, bien que notre rescapé s'en défendît, marraine insista pour lui faire accepter une hospitalité provisoire à Taillebois.

" — A condition que vous fermiez la porte aux journalistes! finit par accepter Vital.

" Le lendemain, l'inflammation s'était aggravée et marraine a fait venir un docteur d'Annecy qui a prescrit un complet repos pendant quelques semaines et l'immobilité absolue.

"J'étais aux anges!... Tu penses qu'il n'était plus question pour moi de repartir!... J'avais défait mes valises avec une hâte pleine d'entrain et télégraphié à papa qu'une circonstance imprévue m'obligeait à prolonger mon séjour à Taillebois...

" Je suis sûre que le cher homme a dû se frotter les mains en lisant mon message. Il m'avait envoyée chez marraine dans un but tout à fait intéressé et il ne fut pas loin de croire, à cette minute, que la diplomatie de celle-ci était arrivée à ses fins...

" En quoi il se trompait... Marraine n'était pour rien dans l'aventure, cette aventure qui la plongeait, elle aussi, dans un éblouissement voisin du mien...

" Je dois dire qu'à cette époque n'était pas encore née, ni dans son esprit ni dans le mien, l'idée de... enfin du beau miracle d'amour qui s'est produit...

— Un miracle d'amour, c'est vrai, approuve rêveusement Geneviève qui, toute tendue, les yeux sur le visage empourpré de sa cousine, suit le récit avec son âme.

Maintenant, Mariette demeure silencieuse. Les paupières basses, un sourire léger révélant ses dents nacrées, elle est bien loin de cette chambre. Elle revoit toutes les phases de cette période de sa vie où son cœur émerveillé, tel un champ lorsqu'a sonné l'heure des semailles, s'est ouvert, tout frissonnant, à l'amour qu'elle attendait...

— Comment cela s'est-il produit? interroge la voix avide de Geneviève.

Les grands yeux de Mariette se moirent de scintillantes lumières.

— Est-ce que je sais?... Je ne peux retrouver la minute où j'ai senti qu'*il* était désormais indispensable à ma joie sur la terre... Je sais que, la première nuit, je ne dormis pas... Je regardais le ciel d'où Vital était venu... je le suivais en esprit, là-haut, dans ces solitudes... Je pensais que chez de tels hommes le cœur était vaste, à la mesure de cet infini où ils ont établi leur domaine et que l'amour devait y labourer profond. Je songeais que celle qu'il aimerait — qu'il aimait peut-être déjà? — serait une femme heureuse... Je me souviens que la pensée de cette dernière éventualité — qu'il y avait peut-être une femme dans sa vie — m'a alourdie d'une soudaine tristesse... Je crois que je l'aimais déjà...

— Oh! certes, tu l'aimais! renchérit ardemment Geneviève qui, dans son émoi, s'identifie à sa cousine.

— Je sais que, dès le lendemain, j'ai commencé une neuvaine à saint Christophe pour le remercier d'avoir sauvé la vie de Vital Sergines, car il m'apparaissait bien — ainsi du reste qu'à tous les témoins de l'accident — que Vital avait échappé miraculeusement à la mort...

—Et lui... comment était-il avec toi?

— Au début, un peu lointain... je dirais presque distant... En tout cas, extrêmement réservé. Au surplus, il souffrait... Son bras lui a fait mal longtemps... Il paraissait supporter difficilement une présence... Je lui trouvais parfois un air triste et cela le rendait plus intéressant à mes yeux.

" Alors, je m'ingéniais à lui faire plaisir. Je lui apportais des fleurs... je lui jouais des disques mélancoliques et beaux qui, me semblait-il, devaient s'accorder avec son état d'esprit... Les premiers jours, marraine s'était informé discrètement s'il n'avait point quelqu'un de particulièrement cher à prévenir de son état, à rassurer sur les suites de cet accident dont, forcément, les journaux avaient parlé.

" Je t'avoue que j'ai attendu sa réponse avec un peu d'anxiété... et j'ai senti mon cœur s'alléger lorsqu'il a donné l'adresse d'une vieille tante qui l'a élevé et qui habite Gérardmer, dans les Vosges...

"Cette dame est impotente : elle ne peut voyager et nous avons continué seules à soigner Vital.

" Peu à peu, il s'est humanisé... Il a perdu sa réserve courtoise, mais un peu farouche... Il a commencé à sourire lorsque j'entrais... Il disait:

" — Comme vous êtes printanière, mademoiselle Mariette!... Tous les parfums de la montagne vous escortent dans cette chambre...

" C'est que je mettais pour lui mes robes les plus fraîches... Je m'attifais plus minutieusement... J'avais un si ardent désir de lui plaire!...

" Et j'ai défendu sa porte comme une petite lionne sauvage!... Il avait une phobie : il ne voulait absolument pas recevoir de journalistes.

" — Surtout, dites-leur bien que je ne suis plus ici... que vous ignorez où je suis parti...

" Or, tu penses quelle avalanche de reporters s'est abattue sur Taillebois après l'événement!... Il en venait de partout, tous se croyant plus malins les uns que les autres. Il a fallu déjouer mille ruses, — ces gens-là ont toutes les audaces! — obtenir le silence des domestiques, celui des fournisseurs, renvoyer les plus hardis qui, grâce à on ne savait quel subterfuge, réussissaient à s'introduire dans la maison.

" A ceux-là, je répondais :

" — M. Sergines fait une retraite chez les pères chartreux... Son accident l'a rendu mystique... Il va probablement se faire moine...

" Je disais cela sur un ton si sérieux, avec un air si ingénument candide, que mon interlocuteur s'en allait, presque convaincu, en tout cas fort perplexe...

" Et je venais raconter mes exploits à Vital qui finissait par rire avec moi de la déconvenue de ses persécuteurs.

" Si bien que les bruits les plus étranges ont couru, car les journalistes étaient bien obligés de raconter quelque chose à leurs lecteurs...

" Au surplus, notre blessé semblait se désintéresser totalement du monde extérieur. Il ne recevait pas de lettres... n'ouvrait pas de journaux... et s'était réjoui visiblement de ce que, grâce à Dieu, marraine n'ait pas eu l'idée saugrenue de faire installer à Taillebois un poste de T. S. F....

" Je lui lisais mes poètes préférés... Je l'entraînais dans d'interminables parties d'échec où je le faisais toujours " échec et mat ", car Vital est un terrible distrait... Mais j'étais si contente de gagner que mon enthousiasme le faisait rire...

" Il disait :

" — Que vous êtes jeune, Mariette!... Quelle folle petite fille! Un rien vous amuse...

" Ah! ce n'était pas un " rien ", pourtant, ce sentiment profond et grave, exalté, qui m'avait chaviré le cœur!...

" Et puis... le temps a travaillé pour moi... Peu à peu, j'ai vu naître de l'intérêt dans les yeux de Vital... de la curiosité... de la douceur... Sa figure s'éclairait lorsque j'arrivais... et, lorsque je demeurais à son chevet, silencieuse, victorieuse de ma turbulence naturelle pour ne pas le fatiguer, il soupirait en fermant à demi les paupières :

" — Quel havre que cette maison, Mariette!... Quelle douce chose que votre présence!... Votre vue me rafraîchit...

" Et, d'autres fois, il ajoutait, d'un ton un peu mélancolique, comme s'il regrettait des années perdues :

" — Que vos vingt ans vous vont bien! Vous avez l'élan des plantes saines... A vous seule, vous feriez aimer la vie!...

" Moi, je me détournais en rougissant... mais, tremblante de joie, j'emportais ces paroles dans mon cœur et je me les répétais toute la nuit...

" Marraine assistait en souriant à ce qu'elle appelait " mon idylle "... Chère marraine! Elle s'est faite un

peu ma complice . . . C'est à elle que je dois les longs tête-à-tête avec Vital qui ont favorisé le rapprochement de nos deux cœurs . . .

" Je la soupçonne même de s'être entendue avec le vieux docteur Lartigue pour prolonger le repos forcé de notre hôte et mes fonctions d'infirmière . . .

" Parfois, elle me demandait, en me retenant contre elle, mon visage tout près du sien :

" Eh bien . . . où en êtes-vous ?

" Je me détournais, le cœur un peu gros. A la vérité, Vital ne m'avait encore rien dit des paroles graves que j'attendais avec tant d'anxieuse ferveur ! . . .

" Finalement, j'ai cru comprendre: il a beau être Vital Sergines, il n'est pas riche. Et moi, j'ai tant d'argent ! profère Mariette avec une moue dégoûtée.

"Alors, j'ai pris les devants . . . Mais oui . . . Il faut un peu d'audace dans la vie . . . Et pourquoi nous dénierait-on le droit de choisir ? semballe-t-elle, tout à coup véhémente . . . Pourquoi seraient-ce seulement les hommes qui pourraient décider de notre bonheur ? . . . J'ai sauté pardessus les convenances . . . les conventions établies . . . et j'ai demandé la main de Vital ! achève-t-elle dans un éclat joyeux de son beau rire.

— Mon Dieu ! tu as osé ? . . .

— Dame ! . . . Sans cela, nous en serions toujours au même point . . .

— Mais comment as-tu fait ? exhale Geneviève, sidérée.

— Oh ! le plus simplement du monde . . . Je me rappellerai toujours ces minutes, dit-elle d'une voix plus basse, tandis que ses brunes paupières se baissent sur une vision pleine d'enchantement . . . Vital allait partir . . . Nous étions sur la terrasse tous les deux . . . Le ciel était couleur de roses mouillées . . . et, près de nous, les feuillages devenaient noirs . . . Il y avait des appels de berger qui traînaient dans le soir et des sonnailles lointaines, sur la montagne où de petites lueurs folles trouaient l'ombre . . .

" L'air était merveilleusement doux. Et moi, à la pensée qu'il allait m'échapper, éloignant pour toujours le beau mirage qui depuis des semaines me tenait en haleine, je sentais une tristesse perfide me peser sur la nuque . . .

" Vital a dit tout à coup, comme répondant à une question que je n'avais pas formulée, mais que mon cœur répétait tout bas :

" — Je regretterai ce pays . . . cette maison . . . votre douce présence, chère petite infirmière ! . ..

" Alors, j'ai joint les mains . . . et j'ai crié, suppliante :

" — Vital, ne partez pas ! . . .

— Oh ! murmure Geneviève, extasiée, c'est absolument comme dans les romans ! . . .

— Et, comme dans les romans, cela a fini par des fiançailles . . . achève Mariette sur un ton triomphant.

Dans le feu de son récit, elle s'était assise sur son lit, jambes pendantes, mimant la scène, ses inquiétudes, ses émotions, avec sa coutumière vivacité.

— Mais alors, proféra sa cousine, surexcitée, si tu . . . enfin, si tu n'avais pas fait le premier pas, tu crois qu'il serait parti sans . . . sans t'avouer qu'il t'aimait, lui aussi ?

Mariette secoua gravement sa petite tête fine que le halo de la lampe nimbait d'un brouillard d'or.

— Sait-on jamais, avec les hommes ? . . . Avec de tels hommes surtout . . . C'est fier, ombrageux . . . comme un pur sang !

— Comme tu l'aimes ! . . . Est-il possible que si peu de semaines suffisent à tout transformer dans le cœur . . . et l'existence ?

Mariette ramena vers sa compagne son regard lumineux qu'habitait en permanence une chère image :

— Lui a tout bouleversé ! . . .

La rougeur seyait à merveille à son visage fin et mat, à son front grave, un peu bombé, où la volonté se décelait, ainsi que dans le petit menton légèrement carré qu'adoucissait une fossette.

— Il a un métier dangereux, observa Geneviève . . . Tu vas trembler souvent !

— Mais il ne repartira pas ! protesta Mariette avec fougue. Ah ! finie, la vie dangereuse ! . . . Je lui ai arraché la promesse qu'il renoncerait à cette terrible carrière . . . Au surplus, il a fait ses preuves. Il n'a plus besoin désormais de conquérir la gloire dont il rêvait, puisque la gloire est venue à lui. . . Non, l'heure des folies est passée, heureusement ! . . . Car, vois-tu, je ne pourrais pas supporter de le savoir encore là-haut ! Il me semble que je mourrais d'angoisse ! . . .

Elle s'était levée maintenant et marchait par la chambre, le talon de ses petites mules de soie battant frénétiquement le tapis.

L'idée que celui qu'elle aimait pouvait encore affronter le péril la hérissait toute.

— Il a consenti sans difficulté à te donner ces apaisements ? interrogea Geneviève sur un ton où pointait le doute. Pour un homme aventureux comme Vital Sergines, il doit être pénible de renoncer aux hasards de sa périlleuse carrière . . .

Mariette releva la tête. Il y avait une sorte de défi joyeux dans ses yeux étincelants :

— Voyons ! . . . Il m'aime !

Et cela sonna si orgueilleusement que sa cousine ne trouva plus rien à dire . . .

♠

Maintenant, Mariette avait soulevé le rideau léger sur la vitre. Une lune éclatante et sans mystère tendait du ciel au jardin une gaze bleuâtre. Les arbres et les massifs s'enveloppaient de blancheur comme si le cœur de cette nuit claire eût été l'aube, déjà . . .

Au bout du jardin, une étoile plus basse que les autres brillait, dans la masse ténébreuse que formait le pavillon de l'atelier.

La petite fiancée retourna vers sa cousine une face attendrie :

— *Il* veille aussi . . . chuchota-t-elle. Il ne peut pas dormir . . .

— Il pense à toi, exhala Geneviève qui se coula hors de son lit pour venir s'accouder à la fenêtre que sa cousine ouvrait sans bruit.

Les yeux amoureux de Mariette ne pouvaient se détacher de la petite lumière; dans la nuit bleue, ils luisaient comme un velours ardent, tandis qu'elle soupirait profondément en aspirant de ses narines mobiles l'odeur des roses nouvelles.

Geneviève eut un rire où sonnait une note triste, un peu fêlée :

— C'est comme une veillée d'armes !

Elle songeait que cette nuit chaste et troublante qui précède le grand jour des épousailles, le matin fatidique où seront prononcés les mots éternels, ne viendrait peut-être jamais à elle, avec son mystère et sa grave douceur.

Tout à coup, dans le pur silence, le chant du rossignol jaillit. Son ardeur légère et véhémente fit naître une chaleur dans la poitrine des deux jeunes filles qui l'écoutaient : on eût dit que la voix même de la nuit, vivante, ailée, aérienne, montait en cantique d'amour vers le ciel profond.

Mariette proféra, dans une sorte d'inconscience :

— Cette nuit est si belle que je voudrais qu'elle durât toujours . . .

— Vital trouverait peut-être ce souhait saugrenu ! remarqua Geneviève.

— Tu as raison, sourit Mariette . . . Je suis un peu ridicule . . .

Or, à cette seconde, brusquement, la petite lumière que ses prunelles fixaient s'éteignit. Là-bas, Vital, renonçant à poursuivre son rêve, cherchait le sommeil.

Mariette en ressentit comme un coup au cœur, une tristesse soudaine et imprécise.

La nuit lui parut plus fraîche et dépouillée de sa douceur . . .

— Rentrons . . . j'ai des frissons, dit-elle en refermant la fenêtre.

Elle alla pousser le commutateur tandis que sa cousine regagnait son lit à tâtons. La lampe de chevet reprit son aspect nacré de coquillage.

Alors, la conversation des deux jeunes filles — elle ne pouvaient décidément dormir, aussi surexcitées l'une que l'autre — s'orienta sur des sujets plus pratiques.

On parla du lendemain; le mariage avait lieu dans la chapelle de Bonneville, en toute simplicité, car Vital répugnait aux manifestations ostentatoires.

Il avait voulu tenir son mariage secret pour éviter la ruée des journalistes et des photographes, toujours avides de documents sensationnels.

Les plus proches parents, seuls, seraient de la fête, avec un camarade de Sergines, l'aviateur Laurent Brévalles, qu'on attendait le lendemain matin et qui servirait de témoin au jeune pilote.

— Je te l'ai réservé comme cavalier annonça Mariette.

Geneviève devint rêveuse et interrogea sa cousine sur la personnalité du garçon d'honneur . . . Était-il aussi séduisant que Vital . . . et aussi brave ?

— Ma foi, dit Mariette en dissimulant un bâillement, — enfin ! — derrière ses mains brunes que le reflet de la veilleuse nacrait, je ne le connais pas. Je ne connais personne des relations de mon futur mari. Tout me sera nouveau . . . mais j'aime mieux qu'il en soit ainsi. Il me semble que j'entre à son bras dans un monde inconnu où il va me conduire, comme un prince fait les honneurs de son royaume . . .

— Tu n'avais pas encore vu les Dorange alors ?

Mariette secoua la tête.

— Pas davantage . . . Quand Mme Dorange est arrivée ce soir, j'ai été bien surprise. Vital ne m'avait jamais parlé d'eux . . . Sauf qu'il a mentionné une fois que René Dorange était parmi les passagers échoués sur la banquise, lors de son sauvetage sensationnel.

" Mais marraine m'en a dit plus long. Il paraît que ce jeune homme est le plus intime ami de Vital. C'est même grâce à lui que mon fiancé a pu effectuer son premier vol que Dorange — qui tient de son père une usine de construction d'avions — a financé.

" Pauvre Vital ! ajoute Mariette en souriant, il était tellement ahuri, ce soir, quand la voiture des Dorange a débouché devant la maison, qu'il est resté sans voix . . . Il a fallu que je le secoue pour qu'il se décide à me présenter à Mme Dorange !

— En effet . . . J'ai entendu qu'il répliquait à Mme d'Albières, d'un ton plutôt fâché :

" — Vous saurez que je n'aime pas les surprises.

" Et la pauvre dame, qui était si heureuse du petit coup de théâtre qu'elle avait imaginé, a paru toute déconcertée.

Mariette hausse les épaules insoucieuses.

— Que veux-tu, Vital a horreur de cette journée de demain . . . Il déteste l'apparat, les convenances . . . Il voudrait m'emporter tout de suite vers le Tyrol où nous devons passer notre lune de miel . . . Alors, je crois que ce qui l'a indisposé c'est la pensée qu'il y aurait plus de monde qu'il n'avait prévu pour assister à la cérémonie . . .

" Pourtant, les Dorange lui portent, paraît-il, beaucoup d'affection.

— Mme Dorange est bien belle ! murmura Geneviève d'un accent admiratif. Et si élégante ! . . . Dans cette robe noire, hier, tiens . . . elle ressemblait à Marlène Dietrich . . .

Elle a dit cela d'un tel ton qu'on sent tout de suite que la belle *vamp* personnifie pour la petite Geneviève Duplan le comble de la séduction féminine.

— Tu ne trouves pas ? s'informe-t-elle en jetant un coup d'œil interrogateur vers Mariette.

Mais Mariette se pelotonne dans son lit, en chien de fusil, sa tête câline posée comme une fleur lasse parmi les dentelles froissées de l'oreiller.

— Oh ! moi, soupire-t-elle, allongeant la main vers le commutateur, je ne vois personne en dehors de Vital . . . Et comme Vital est allé se coucher de bonne heure, à cause de cette migraine qu'il avait prise en jouant trop longtemps au soleil, le reste de la soirée est devenu pour moi tout à fait dépourvu d'attraits.

" Là-dessus, exprime-t-elle encore d'une voix ensommeillée, je te dis bonsoir, petite cousine ! . . . Ne rêve pas de Mme Dorange qui ressemble à Marlène Dietrich . . . mais plutôt de ce cher Brévalles, dont l'uniforme sombre escortera demain ta robe rose de demoiselle d'honneur . . .

Et, sur cette dernière taquinerie, le silence se fit dans la chambre heureuse où le clair de lune, insoucieux du fragile obstacle des vitres closes, glissait son mystère bleu, propice aux jeunes rêves . . .

CHAPITRE III

Dès le matin, la joie des cloches fut dans l'air . . . La journée de mai s'annonçait radieuse, couleur de rosée, de vermeil, d'azur . . . pour tout dire, couleur d'espoir triomphant.

Bonneville s'éveilla dans une animation, une impatience qui tenaient de la frénésie. Chacun éprouvait l'émotion du grand jour.

Les paysans s'étaient endimanchés comme s'ils eussent été eux-mêmes de la fête . . . Et ils l'étaient pour la plupart, car presque tous travaillaient, peu ou prou, sur les terres du châtelain du Manoir. Or, M. Rochetaille, qui se carrait dans sa popularité naissante et n'échappait point au travers commun à tout propriétaire terrien de fraîche date qui rêve de jouer le seigneur dans son petit royaume et caresse en secret quelque ambition politique, M. Rochetaille avait bien fait les choses afin que cette journée fût une journée de liesse pour tous.

Aussi, les habitants de Bonneville n'en étaient que plus empressés à pavoiser . . .

(Lire la suite page 24)

Au Pays des Pharaons



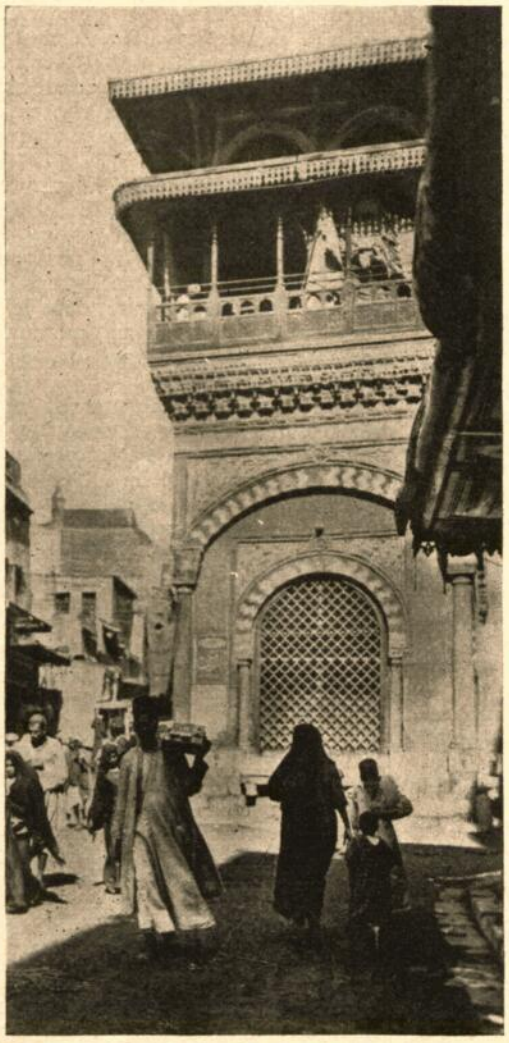
Le Caire, capitale de l'Egypte, 'est une des villes les plus pittoresques et les plus intéressantes du monde. Dans ses rues grouille une foule colorée et bruyante : Arabes, Turcs, Ethiopiens noirs et Nubiens.

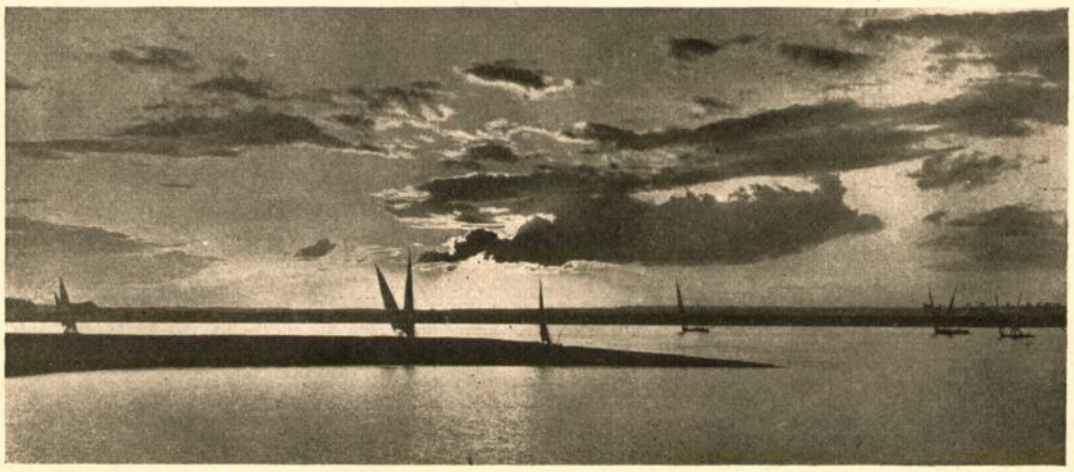
Ses plus beaux monuments sont la Citadelle, les Mosquées de Mahomed Ali et du Sultan Hassan, les Tombes des Mameluks, et dans le Musée Egyptien les touristes peuvent contempler les trésors récemment trouvés, presque intacts, dans le tombeau du roi Tut-Ank-Ammon.

Du Caire, on va à dos de chameau et d'âne, ou en recourant aux moyens de locomotion modernes, vers les Pyramides et le Sphinx.



Les photos du Caire et de ses environs qui ornent cette page nous ont été fournies par la Dollar Line.







(Suite de la page 22)

Engoncés dans leurs vêtements noirs — quelques-uns avaient revêtu leurs habits de noces lointaines — ou serrés dans leurs blouses roidies d'empois, la face émerillonnée par l'alléchante perspective de beuveries et de bonne chère, ils s'étaient assemblés de bonne heure sur la place de l'église où les tilleuls formaient autour du monument aux morts une grave farandole.

Il s'agissait de montrer aux Parisiens ce qu'on savait faire à Bonneville ! . . .

A la tête d'une équipe bénévole, le père Cornu, le chef des pompiers, avait entrepris la décoration de la rue où devait passer la noce.

Juché tout en haut d'une échelle, il agençait artistement, sur les cordes tendues à cet effet, les guirlandes de papiers de couleur, le feuillage, les lanternes, les oriflammes, mêlant ingénument le sacré et le profane, ce qui donna bientôt au rustique hameau un petit air démocratique de 14 juillet.

Plus protocolaire, une autre équipe — commandée, celle-là, par le régisseur du Manoir — déroulait des tapis sur le chemin qui menait à l'église, au grand émerveillement de la troupe enfantine qui, l'œil écarquillé, les joues gonflées et la lèvre en O majuscule, assistait à cet étalage de munificence.

A partir de neuf heures, les autos commencèrent à circuler, emmenant au château les gens qui étaient arrivés par le train de Paris.

D'autres invités, venus par leurs propres moyens, rangèrent leurs véhicules sur la place qui s'avéra bientôt trop petite pour les contenir tous.

Rayonnant, M. Rochetaille accueillait tout le monde avec sa jovialité habituelle, recevant les congratulations, distribuant les poignées de mains et baisant la main des dames, cela sans cesser d'avoir l'œil à tout et de distribuer des ordres au personnel, en dépit des efforts d'un " majordome " requis pour la circonstance et qui s'essayait en vain à suppléer le châtelain dans cette tâche domestique.

On amena un coupé de haute marque superbement carrossé qui arracha un gloussement de satisfaction au propriétaire du Manoir et des cris d'admiration à son entourage.

— C'est une surprise que je fais à ma fille et à mon gendre, annonça, tout heureux, Paul Rochetaille à d'Albières . . . Trois cents billets ! . . . Il n'y en a pas deux comme celui-là sur le marché . . .

— Chut ! . . . Ne le dites pas trop haut ! gronda indulgemment cette dernière, en posant un doigt discret sur sa bouche aristocratique . . . Au surplus, tout le monde s'en doute, vous savez ? ajouta-t-elle en lui voyant allonger une lippe contrite.

Elle déclara, en s'éloignant :

— Je vais annoncer la nouvelle aux enfants . . . parce que, vous savez, depuis hier, je me méfie des surprises ! . . .

Mariette était aux mains de son essayeuse, dans le petit salon qui précédait sa chambre.

Les bras hauts, elle disparaissait dans un flot de tulle blanc et de lamé dont elle se dépêtrait avec peine.

— Je suis tellement énervée, dit-elle à sa marraine d'un accent plaintif, que j'ai déchiré ma robe . . . Mademoiselle est obligée de faire un pli pour cacher le désastre . . .

— Ne vous inquiétez donc pas, mademoiselle ! sourit l'essayeuse . . . Nous avons tout ce qu'il faut pour réparer le malheur. Dans vingt minutes, je pourrai vous passer votre robe et draper la traîne . . .

Prestement, la mariée enfilait son peignoir. Derrière Mme d'Albières, Geneviève accourait, déjà prête, étonnamment changée dans sa juvénile toilette de moire rose, un bouquet aux doigts . . .

— Je l'ai vu ! . . . Je l'ai vu ! . . . Il est splendide !

— Qui ? . . . s'inquiéta Mariette. Ton cavalier ? Brévalles est là ?

— Non. . . le cabriolet . . . *Ton* cabriolet !

— Justement, dit Mme d'Albières, je venais t'annoncer la nouvelle. Ton père a fait une véritable folie.

Mariette courut à la fenêtre. Elle avait du mal à contenir sa fébrilité et tout lui était prétexte à bouger . . . à s'agiter . . .

Elle avisa la voiture neuve au milieu d'un cercle admiratif de jaquettes noires qui se courbaient dévotement vers elle comme vers un nouveau dieu.

— Tous les messieurs la guignent avec des yeux d'envie ! affirma Geneviève, réjouie autant que si elle eût été l'heureuse bénéficiaire d'un aussi précieux cadeau.

— Magnifique ! admit Mariette avec conviction.

Elle se retourna pour s'accrocher aux épaules de Mme d'Albières :

— Marraine, je voudrais être grave un jour comme celui-ci . . . Le bonheur n'a pas besoin de s'accompagner de tant de fièvre . . . Pourquoi suis-je aussi nerveuse ? . . . Je ne me reconnais pas . . . Il me semble que ma joie touche à l'angoisse . . .

" Ah ! tenez, ajouta-t-elle, prête aux larmes, Vital avait raison . . . Il aurait voulu que nous nous mariions dans une petite église inconnue, sans autre public que les témoins indispensables . . .

Mme d'Albières s'employa de son mieux à l'apaiser.

— Allons, dit-elle tendrement, nous sommes toutes passées par là et l'on t'excuse ! . . . Une journée de noces n'a été faite que pour les invités, tout le monde sait cela ! . . . Dans quelques heures, tu en auras terminé avec cette . . . " représentation " qui te pèse . . . Et puis, bientôt, à l'église, tu reprendras le contrôle de toi-même . . . Cette fébrilité tombera . . .

" Ma chérie, es-tu heureuse ?

Les yeux bruns de Mariette scintillèrent.

— A tel point que . . . j'ai peur que le rêve ne soit trop beau ! . . . Tout ceci est si merveilleux . . . si féerique . . . Il y a deux mois, j'étais encore une petite fille ignorante . . . et pourtant désabusée . . . et, aujourd'hui, l'enchantement de cet amour ! C'est . . . c'est presque inhumain . . . Marraine, si j'allais m'éveiller ?

Des larmes jaillirent sur le petit visage exalté et Mariette cacha sa tête bouclée sur l'épaule de Mme d'Albières.

— Allons ! allons ! veux-tu te calmer, petite fille ? gronda cette dernière maternellement, en lui caressant les cheveux. Tu n'es pas raisonnable !

— Ah ! ne me demandez pas d'être raisonnable aujourd'hui ! protesta fougueusement la jeune fille.

Mais, tout aussitôt, elle sourit à travers ses larmes.

— Quelle enfant tu es ! soupira Mme d'Albières, tandis que, légère, Mariette s'échappait de ses bras pour aller faire disparaître dans le cabinet de toilette proche la trace de ce puéril accès de nervosité.

— Ne faites pas attention, lança sa voix joyeuse qui arriva avec le bruit clair de l'eau . . . Le bonheur me tourne la tête !

— Sa joie fait plaisir à voir ! constata Geneviève, toute pensive.

Mme d'Albières ne répondit pas tout de suite . . . Son fin visage un peu meurtri s'était assombri . . .

En vérité, l'exaltation de sa filleule avait toujours été pour elle un réel sujet de souci . . . et la véhémence qu'elle apportait à cet amour, soudainement surgi dans sa vie d'enfant gâtée, l'inquiétait.

— Mariette ne fait rien à moitié, murmura-t-elle en hochant la tête. Cette enfant n'a pas assez de mesure . . . Dieu veuille que Vital ne la déçoive pas ! . . .

— Vital est un être à part, madame . . . ne croyez-vous pas ?

Sous les cheveux d'argent niellé, les traits de Mme d'Albières s'imprégnèrent de mélancolie . . . La question juvénile lui arracha un sourire légèrement désabusé.

— Hélas ! mon petit, Vital n'est qu'un homme ! . . .

♠

— Monsieur fera attention pour le costume gris, le gilet est dans la valise bleue. Il n'a pas pu tenir dans le porte-habit . . . Pour les chaussures de tennis, que Monsieur ne s'inquiète pas . . .

— Ça va . . . Je verrai bien ! fit la voix lasse de Vital . . . Ne te tourmente pas . . . et dépêche-toi. Nous partons dans un quart d'heure . . . Ah ! ce que j'ai hâte, soupira-t-il pour lui-même, d'en avoir fini avec ces corvées ! . . .

Bertrand comptait, tout en s'affairant autour des bagages qu'il achevait de boucler :

— Certes, c'est une dure journée pour Monsieur . . . Six heures de parade . . . Cette messe qui n'en finissait pas, ce matin . . . la mairie, les compliments, les repas . . . Ah ! je sais ce que c'est ! . . .

Vital regarda Bertrand, dont le respect se nuançait de cette familiarité qu'autorisaient les huit années durant lesquelles cet ancien *mécano*, mué en valet de chambre, l'avait fidèlement servi.

— Comment, tu sais ce que c'est ? Tu es donc marié ? . . . Première nouvelle ! . . .

— Non, monsieur . . . mais j'ai assisté à des enterrements . . . C'est un peu la même chose, n'est-ce pas ?

— Si l'on veut ! grommela Vital en haussant les épaules.

— Je me permettrai de signaler à Monsieur que ce que je dis n'est pas si bête . . . Depuis hier, Monsieur a un air d'enterrement. . . Je demande pardon à Monsieur de l'avoir remarqué . . . mais ce matin je lui ai trouvé les traits tirés . . . les yeux fiévreux . . . Ah ! je connais bien Monsieur . . . C'est comme cette migraine, hier soir . . . Monsieur dira ce qu'il voudra, mais cette migraine n'est pas naturelle. Monsieur n'y est pas sujet. Si Monsieur voulait m'autoriser . . .

— Je t'autorise à me ficher la paix, tu as compris ? coupa brusquement Vital.

—Parfaitement, monsieur, approuva Bertrand, digne.

Le jeune homme rajustait sa cravate devant la glace avec des gestes vifs et excédés. Comment eût-il pu cacher cette nervosité qui lui était si peu familière aux yeux avertis dudit Bertrand ?

Lorsque Vital avait fait ses premières armes au camp militaire de Marignane, Bertrand, déjà presque un vétéran, y remplissait les fonctions de mécanicien.

Son rôle était de voir " ce que les coucous avaient dans le ventre " . . . Mais ses yeux agiles, bien à l'abri sous une brosse de sourcils drus et ébouriffés qui lui donnaient l'air féroce et faisaient mentir sa bouche débonnaire, quittaient parfois la mécanique pour scruter l'homme qui la conduisait vers leur double destin.

Quand il avait vu ce " bleu " à l'œuvre, qu'il avait pu noter que, dès les débuts de son entraînement, le jeune homme ne flanchait pas et qu'il gardait dans les circonstances critiques ce sang-froid, cette audace tranquille et sûre, ce flegme, indices des forts, il avait décrété, en caressant sous son menton une barbe absente :

" J'ai idée qu'il ira loin, ce petit ! "

Et comme il aimait la bravoure et la victoire, il s'était attaché au sort de Vital.

Le jeune homme avait reçu de lui d'utiles conseils qu'il prisait à sa juste valeur, car il n'est rien tant que le danger couru en commun pour détruire les barrières conventionnelles qui parfois séparent les hommes.

Puis, Bertrand avait eu cet accident qui l'avait privé de la main droite: il avait dû renoncer, la mort dans l'âme, au métier qui le passionnait.

Aussi, quand Vital, venu à l'aviation civile, son temps terminé, lui avait offert de le prendre à son service, il avait accepté avec reconnaissance. Très habile de la seule main qui lui restait, il remplissait consciencieusement son rôle auprès du jeune homme à qui il était éperdument dévoué.

Son admiration pour lui se nuançait de gratitude à cause de la façon dont ce dernier le traitait, de cette brusquerie familière qui rappelait les rapports de quasi-camaraderie noués autrefois sur le terrain.

L'appel de Vital l'avait surpris à Paris, dans l'appartement dont il avait la garde et où il se morfondait, sans nouvelles de l'aviateur depuis des semaines et se demandant avec anxiété dans quelle clinique son jeune patron faisait soigner les suites de son dernier accident.

Sauf le télégramme qu'il avait reçu : " Ne t'inquiète pas, tout va bien ", il n'en savait pas plus long que les journaux . . . et il s'effrayait en lui-même, car son cœur simple avait pressenti bien des choses dans la vie du grand silencieux qu'était Vital Sergines . . .

Comment en eût-il été autrement?

Jadis, là-haut, dans les solitudes célestes, au milieu des vastes espaces vierges, alors qu'ils naviguaient tous deux, attentifs et calmes, l'œil aiguisé et le cœur ferme, dans le ronronnement soumis du moteur, ils n'avaient point besoin de paroles pour se comprendre . . .

Un geste, un échange de regard leur suffisaient. Or, depuis cinq jours qu'il était arrivé au Manoir, apportant sur son ordre les vêtements du patron, — ainsi qu'il se plaisait à l'appeler, réservant le protocolaire " Monsieur " pour les grandes circonstances — Bertrand se disait que " quelque chose ne marchait pas " . . .

Et, d'abord, la décision de Sergines, qui avait annoncé qu'il renonçait à voler, l'avait empli d'indignation en même temps que de stupeur.

Il l'avait apprise par des ragots d'office et avait démenti le fait avec la dernière énergie; mais lorsque Sergines, interrogé, lui en avait donné confirmation avec une impatience mal dissimulée, Bertrand s'était presque mis en colère, oubliant pour un instant le respect qu'il devait à celui qui l'employait.

— Ah ! mais . . . Ah ! mais . . . si cette petite demoiselle, qui a un sourire si gentil et une paire de phares à vous éblouir à trois cents mètres, se met à prendre la direction, mainte-

nant, moi, je vous le dis, patron, gare au capotage !

— Mêle-toi de ce qui te regarde ! avait riposté Vital, furieux.

— Je ferai respecueusement remarquer à Monsieur que cela me regarde énormément, parce que je suis entré au service d'un aviateur, moi . . . et non pas d'un cambrousard . . . Ils disent que Monsieur va s'occuper des propriétés comme un vulgaire rentier . . .

Rageusement, il élevait son moignon ébranché . . . Ses sourcils foisonnants se hérissaient comme des touffes de genêts.

— S'occuper des propriétés . . . patauger dans la boue . . . tripoter des engrais, du fumier . . . regarder pousser l'herbe, l'échine courbe, quand on a navigué là-haut, dans le bleu, libre comme le vent qui passe, quand on s'est débarbouillé la prunelle avec de l'azur ? . . . Tenir la charrue quand on a tenu le manche à balai . . . devenir un canard quand on a été un aigle et M. Un Tel quand on a été le grand Sergines, c'est pas Dieu possible ! . . . Vous n'y pensez pas, patron ! . . . Vous déraillez . . . Y a quelque chose dans le carburateur, vingt dieux ! . . .

— Il n'y a plus de grand Sergines, avait protesté, tout pâle d'une émotion qui lui crispait les narines, le fiancé de Mariette . . . Je te prie de ne plus me rebattre les oreilles avec tes récriminations stupides . . . Et s'il ne te plaît pas de rester à mon service, si tu ne trouves pas cela assez glorieux, eh bien ! tu es libre ! . . . La route est large ! . . .

— Ouais ! . . . Tout est paré . . . Lâchez tout, pas vrai ? . . . Et vous croyez que je vais vous laisser décoller tout seul? . . . Ça démarre mal, patron . . . C'est moi qui vous le dis. Mais j'ai jamais quitté mon poste . . . C'est pas maintenant que je comprends pas ce qui se passe dans la machine et qu'il n'y aura pas trop de deux paires d'yeux pour y voir clair, — quoi que vous en pensiez, patron ! — oui, c'est pas aujourd'hui que je vous lâcherai ! . . .

Cette sortie avait provoqué un haussement d'épaules chez Sergines.

— T'u es fou et je ne sais pas ce que tu veux dire ! . . .

Cela, jeté d'un ton sec et sans réplique, qui avait fermé la bouche de l'ancien mécano. Le valet de chambre était réapparu avec sa déférence et son langage protocolaire.

Mais le brave Bertrand en gardait " gros sur le cœur " . . . et il ne cherchait que l' " occasion de remettre ça ", comme il disait.

La dernière valise bouclée, il s'attardait encore autour de Vital, se résignant mal à le laisser partir avant de l'avoir encore admonesté avec sa franchise bourrue de bon serviteur dévoué, lorsque la porte de la petite entrée précédant l'atelier s'ouvrit, annoncée par le tintinnabulement des clochettes suspendues au-dessus du chambranle.

Il y eut un froissement de robe sur le tapis et, soudain, Vital se releva brusquement, jetant le sac qu'il s'apprêtait à fermer.

Une odeur tendre de chypre venait de se glisser dans la pièce, submergeant tous les autres effluves venus de l'extérieur.

— Oh ! je vous demande pardon, dit une voix féminine aux accents un peu voilés . . . Je croyais que l'atelier était désert et il m'a paru, du dehors, tellement adorable, que je me suis risquée à monter . . .

Dans la lumière chaude de l'étincelant après-midi, une femme souriait.

Grande, svelte, son corps sinueux dessiné par la souple étreinte de sa robe de satin gris argent, ses cheveux blonds flambant sous les ailes d'un vaste chapeau noir, elle avait l'air de l'incarnation éclatante de la radieuse journée . . .

A sa vue, Bertrand avait eu un sursaut de stupeur. Puis, rapide, un éclair avait traversé ses yeux fureteurs.

— Bonjour, Bertrand, dit la dame.

— Bonjour, madame ! riposta Bertrand, faisant mine de s'affairer autautour des valises.

— Va-t'en ! lui intima Vital d'un ton brusque.

Et comme il n'obéissait pas assez vite, réunissant les menus bagages pour les descendre, le jeune homme esquissa un mouvement violent vers lui et répéta, les dents serrées :

— Voilà ! . . . Voilà ! . . . monsieur. Tout de suite ! . . .

Il s'esquiva, décochant au passage une œillade complice à la belle visiteuse.

En curieuse, le nez en l'air, la jeune femme examinait les aîtres . . .

Sans quitter du regard les toiles accrochées au mur qui semblaient prodigieusement l'intéresser, elle proféra :

— Comme vous êtes nerveux, ce matin !

Vital Sergines n'avait pas bougé. Le front baissé, tel un taureau qui va attaquer, il la regardait en dessous, la lèvre mauvaise . .. Ses doigts se crispaient sur le dossier de la chaise placée devant lui.

Continuant sa minutieuse inspection, la jeune femme, d'un pas dansant, fit le tour de l'atelier. Sous la robe légère et soyeuse, le corps parfait avait une souplesse animale. A chaque instant, ses cheveux, que soulignait la paille sombre et brillante de la capeline, accrochaient des rayons.

— C'est vraiment charmant, ici ! modula sa voix harmonieuse, un peu trop étudiée, peut-être . . . On vous a bien logé . . . Ces toiles sont délicieusement mises en valeur par cet éclairage cru . . .

Vital fit trois pas vers elle. Il était plus blême que tout à l'heure et l'on eût dit qu'il se retenait de bondir.

— Pourquoi êtes-vous venue ? formula-t-il d'une voix basse, hachée . . . Pourquoi *aujourd'hui ?* . . .

— René a tenu à ce que l'un de nous assistât à votre mariage, répondit-elle sans ce détourner.

— Allons donc ! . . . C'est un mensonge de plus ! René avait parfaitement résolu de s'embarquer la semaine dernière. Il me l'avait écrit à Paris. Mon domestique m'a apporté sa lettre.

— Eh bien, il est resté parce que j'étais malade . . .

— Je connais ce genre de prétexte ! . . . Allons ! avouez que vous avez simulé ces malaises pour retarder le départ . . . pour avoir l'occasion de venir me narguer ? . . . Mais je vous préviens que le charme est rompu . . . Je suis marié, oui, madame . . . et je suis heureux . . . ravi . . . je nage dans la joie . . . J'épouse une jeune fille qui m'adore . . . qui passerait sa vie à mes pieds si je le lui demandais et qui m'apporte, avec la fortune, le moyen de mener l'existence qui me conviendra . . .

— Ah ! ah ! Mariage d'argent ? . . .

Comme il lui eût jeté un projectile au visage, il lança :

— Pourquoi pas ? . . . N'est-ce pas celui que vous avez fait ? . . . Ne vous êtes-vous pas vendue ?

— Ah ! c'est pour m'imiter que . . .

Un petit sourire — peut-être moins ironique qu'il ne voulait le paraître — effleurait sa bouche sinueuse.

Tout est prévu pour lui

De nos jours, rien ne manque à l'enfant dans sa jeunesse!
Tout est préparé spécialement pour lui . . .
il a même un laxatif spécial!



MADAME, vous savez, n'est-ce pas, que pour bien se porter et se développer, un bébé a besoin de soins spéciaux? Son petit système est si frêle, si délicat!

C'est pour cela que vous lui donnez une nourriture spéciale . . . que vous avez une baignoire spéciale pour lui, un savon spécial, une poudre de talc spéciale.



Les médecins disent qu'il faut agir de la même façon au sujet des laxatifs . . . et qu'il importe d'administrer à un bébé un laxatif préparé spécialement pour lui. Si son petit estomac est trop délicat pour recevoir les aliments qui conviennent aux adultes, à plus forte raison doit-on lui éviter les laxatifs pour adultes. Les médecins recommandent CASTORIA — le laxatif fait spécialement et seulement pour les enfants.

Le CASTORIA est doux et efficace . . . et offre entière *sécurité*. Comme son effet se produit dans l'intestin inférieur surtout, il ne dérange pas l'estomac. Et comme il ne contient pas de narcotique ni de drogue purgative violente, il ne peut être contraire au système du bébé le plus délicat. Un spécialiste réputé pour les enfants a déjà admis ne pouvoir prescrire rien de supérieur au CASTORIA.

Autre grand avantage: les enfants aiment le goût du CASTORIA et le prennent toujours de bonne grâce. C'est important, car le fait de forcer un enfant à prendre un laxatif qui lui répugne peut déranger tout son système digestif.



Pensez-y donc à deux fois, Madame, lorsque votre enfant a besoin d'un laxatif. Donnez-lui-en un qui lui convienne . . . le CASTORIA, le laxatif prescrit par des milliers de médecins et vendu dans toutes les pharmacies. Achetez la grosse bouteille de famille.

CASTORIA

Le laxatif préparé spécialement pour les bébés et enfants en croissance

La mâchoire dure de Vital Sergines s'accusa davantage.

— Vous n'avez rien à faire chez moi... Allez-vous-en !

Brutal, il lui montrait la porte, du même geste exaspéré qu'il avait eu tout à l'heure avec Bertrand... Mais, cette fois, le tremblement de la voix altérée et la véhémence outrée du ton traduisaient le trouble intérieur.

La jeune femme lui fit face.

Elle sembla tout à coup dépouiller son aplomb comme on se débarrasse d'un vêtement trop lourd et, le timbre changé, appuyant sur lui un admirable regard doux sur lequel jouaient des cils immenses, savamment recourbés, elle gémit :

— Oh ! Vital ! Qu'avez-vous fait, mon chéri !...

Les traits de l'aviateur se crispèrent sous une brusque souffrance... Une grimace les déforma. Il fit deux pas en arrière comme pour fuir tout à coup un gouffre ouvert sous ses pas.

— Micheline, vous êtes le démon ! gronda-t-il en serrant les poings.

Elle se cacha le visage dans ses mains gantées. Il ne vit plus, sur les bords de la capeline sombre, que la torsade de velours qui tremblait...

Quelques secondes, le silence fut maître de l'atelier qui était comme un vaisseau amarré au milieu des verdures du parc.

Les bruits extérieurs devinrent perceptibles. Des cris de joie montèrent du jardin, mêlés au bruit d'un moteur qui démarrait difficilement. Jeune et légère, une voix de servante lança le nom d'un chauffeur qui répondit : " Présent ! " avec un accent du Midi qui roulait drôlement les r...

Au bord de la baie, les branches de lilas qui se balançaient déversaient, par brusques à-coups, dans la pièce, des odeurs de miel entêtantes et sucrées...

— Vital... dit une voix de détresse, si vous vouliez seulement vous rendre compte que je vous aime... et que je n'en peux plus !

Sergines s'était laissé tomber sur un siège, tournant délibérément le dos à sa visiteuse.

Ses paupières basses cachaient son désarroi.

— Moi, je ne vous aime plus, Micheline... Je suis guéri de ce mauvais amour... et de ma déception... Folle que vous êtes, vous imaginez-vous que le sentiment que je vous portais était éternel ?

Ses yeux étaient revenus vers elle, tout chargés de ressentiment et de courroux.

Elle retira vivement ses mains et sa face apparut, constellée de larmes brillantes qui n'enlevaient rien à sa beauté.

— Bonté divine !... Si vous ne m'aviez pas aimée encore, auriez-vous tenté cette périlleuse aventure ?... Seriez-vous venu me chercher, là-bas, au mépris de votre vie?

— La simple humanité m'a dicté ma conduite.

D'un brusque élan, elle avança vers lui.

Ses mains distraites firent voler vers le divan gants et chapeau... Avant qu'il ait pu s'en défendre, elle avait entouré sa tête de ses bras nus, appuyant la main de Vital contre sa joue satinée, encore humide et d'une fraîcheur de pétale.

— Et comme il faut que vous m'aimiez encore, ô Vital ! pour avoir cherché la mort afin de me fuir davantage !...

Belle et féline, elle retenait contre sa chair douce cette main qui cherchait à se dégager.

— Vous dites des sottises, Micheline...

— Vital !... taisez-vous !... Ne mentez pas !... Quand j'ai lu dans les journaux le récit de votre... accident, j'ai eu comme un pressentiment funèbre... Une grande angoisse m'a prise... Je vous connais trop... Je sais quel pilote habile et prudent vous êtes... vous étiez, du moins !... Or, depuis quelque temps, vos prouesses touchent à la folie !... Ah ! Vital... depuis que nous nous sommes retrouvés, je ne suis plus la même... Tous ces mois sans rien savoir de vous... à me battre, les nuits, les jours, avec l'angoisse la plus folle... Ah ! je ne peux plus le supporter, Vital, je ne peux plus !

Frénétiquement, elle serrait contre elle la tête de Vital, effleurait les paupières closes de ses doigts odorants.

— Laissez-moi, Micheline ! gronda-t-il, presque menaçant.

— Je ne vous laisserai plus, Vital... Je suis venue vous dire...

Il s'arracha d'elle, brutal, se leva et, la toisant de son regard gris qui dardait sur elle une pointe acérée, presque meurtrière :

— Mais vous ne comprenez donc pas que votre présence ici est inconvenante, odieuse ?... que tous les mots que vous prononcez sont inutiles ?... Je suis marié... *marié* depuis quelques heures... Où voulez-vous en venir ?... Qu'espérez-vous donc ?...

— C'est ridicule, dit-elle avec une colère soudaine qui la pâlit tout entière. Ce mariage est une folie !... Vous n'aimez pas cette petite !

— Qui vous dit que je ne l'aime pas ?

Le rire aigu de Micheline éclata, railleurs, insultant. Elle vit l'aviateur serrer les mâchoires... les yeux pleins de feu... et, une seconde, elle soutint son regard comme si elle le défiait. Puis son visage mobile changea brusquement d'expression.

— Allons donc !... Pas de ces mensonges entre nous, Vital... Je ne suis pas une enfant crédule comme votre fiancée, moi... Je ne crois pas qu'un homme de votre trempe puisse devenir amoureux d'une petite dinde parce qu'il l'a vue trois fois. L'histoire du coup de foudre, c'est bon pour les fillettes romanesques à l'imagination périmée... celles dont Mariette me paraît être le prototype... Mon pauvre ami, que faites-vous dans ce milieu, entre cette gazelle édulcorée et son pataud de père qui a toute la finesse d'un éléphant lâché dans un rayon de porcelaines ?... Mais vous ne vous rendez donc pas compte ?... Et il paraît que vous avez renoncé à votre carrière parce que cette jouvencelle en a exprimé le désir... Mon Dieu !... faut-il que vous ayez eu du chagrin et un dégoût de tout pour en arriver à envisager une telle extrémité !

— C'est à cause de vous que j'ai pris cette décision ! jeta Vital, en enfonçant ses mains dans ses poches... Pour éviter de vous rencontrer... pour vous rayer à jamais de ma route, vous et tout ce qui pourrait me rappeler votre souvenir... Et je vous avertis que votre démarche d'aujourd'hui — dont je continue à ne pas comprendre le but — est non seulement déplacée mais parfaitement inutile !

" Serviteur, madame...

Pour lui indiquer que l'entretien n'avait que trop duré et qu'il n'avait plus aucun instant à lui accorder, il prit son sac et son manteau...

Il serait sorti de la pièce si, plus vive que lui, elle ne s'était précipitée vers la porte qu'elle barra de sa silhouette dressée, mains au dos, air résolu.

Alors, il eut un soupir d'agacement. Il posa ses affaires sur la table et marcha brusquement vers la fenêtre qui donnait sur les champs.

Là, lui tournant le dos, hostile et rigide, il sembla s'absorber dans la contemplation du ciel où le vol noir des hirondelles dessinait de frêles arabesques.

Dès lors, il affecta de ne plus entendre ce qui se passait à l'intérieur de l'atelier.

Micheline le regarda un moment, les sourcils rejoints, le masque durci. Puis elle fit le tour de la table, vint derrière lui.

Il sentit son souffle sur son cou et ne se retourna pas. Seulement, il déplaça un peu la tête, comme s'il était incommodé par cette odeur de chypre, douce et insinuante, qu'elle traînait partout avec elle.

Tout à coup, elle recommença à parler, de cette voix tendre aux inflexions câlines, qu'un léger accent exotique — pris on ne savait où — rendait puérile et en apparence inoffensive.

— Vital, j'ai tout raconté à René...

Ce fut comme si une bombe éclatait derrière Sergines, qui se retourna tout d'une pièce.

Suffoqué, il la dévisagea sans parler, tandis que, d'un geste machinal, elle tapotait ses ondulations, comme si ce qu'elle venait d'annoncer était la chose la plus naturelle du monde.

— Tout ?... Quoi, tout ?... Qu'avez-vous dit ?..

Et son ton était celui d'un homme à la fois furieux et incrédule.

— Nos fiançailles... Et que je t'avais promis ma vie avant de devenir sa femme... Les deux ans pendant lesquels tu m'avais attendue... accumulant prouesses sur prouesses, pour me conquérir... pour me faire l'existence plus belle... Et puis... et puis, ma lâcheté, lorsqu'il était venu avec sa puissance, sa fortune, tout ce qu'il représentait pour moi et qui m'avait éblouie... Et qu'ensuite tu t'étais volontairement effacé parce que tu avais compris qu'il m'aimait et que tu estimais que tu lui devais beaucoup, à lui qui a fait ta carrière... et que, depuis que tu nous as sauvés, sur le *Livingstone*, depuis que nous nous sommes retrouvés dans des circonstances si dramatiques qu'il faut bien y voir le doigt du destin, nous avons compris tous les deux — tous les deux, Vital ! — que l'amour était toujours notre maître... et que nous n'y pouvions rien ni l'un ni l'autre...

— Mais vous avez menti, Micheline.. En ce qui me concerne...

Elle le fit taire, d'un geste de sa main levé :

— Assez de comédie ! Vital, écoutez-moi, écoutez-moi bien... Et regardez-moi...

Elle ouvrait les mains. Toute droite et sculpturale dans sa robe, elle était comme une offrande tendue vers lui.

— Je ne suis plus la même femme, Vital... Mon égoïsme, mes ambitions mesquines, ma soif d'argent, de luxe, tout cela a été balayé... Il ne reste plus, dans mon cœur dépouillé, que cet amour ardent, tenace, que j'avais essayé en vain d'écraser, sotte que j'étais, et qui se redresse aujourd'hui, plus fort que jamais, plus vivace, et qui veut vivre comme je veux vire, Vital...

Sa voix s'était faite vibrante. Ses yeux roux flambaient, son visage vermeil se nimbait de lumière fauve.

Le cœur contracté, Vital pâlit. Il se souvint de ce soir d'été où il l'avait prise chastement entre ses bras et lui avait promis :

— Tu seras mienne... ma femme, pour toujours !...

Elle était pure, alors, et belle comme la nuit du printemps provençal qui les environnait et où montaient les premières étoiles.

Depuis plusieurs jours... depuis qu'elle était venue visiter le camp et qu'il avait été choisi par elle pour lui donner le baptême de l'air, il était poursuivi par son image.

Elle avait changé pour lui le prix de la vie.

Il était allé la voir, à l'hôtel des Martigues, où elle demeurait avec sa mère... Il n'avait pas senti, tout d'abord, combien étaient redoutables son visage pur couleur d'azalée, son air de rose lourde sur une tige frêle, son sourire ambigu...

C'est lui qui lui avait appris à voler... qui lui avait donné ces goûts sportifs qui étaient les siens maintenant... Tout l'été s'était enchanté de sa présence.

Il avait appris la vie de Micheline... que son père, médecin, était mort à Paris quelques mois plus tôt, laissant la veuve et la jeune fille dans un cruel embarras, car il les avait assez imprudemment habituées à vivre sur un pied que n'autorisaient plus leurs ressources actuelles.

Le Mois Prochain

L'Amour l'Emporte

Grand Roman d'Amour

par

Edouard de Keyser

Micheline, dès sa rentrée, devrait se mettre en quête d'un emploi.

Il ne pouvait être question pour Vital de l'épouser tout de suite: sa notoriété naissante ne lui avait pas encore apporté la fortune et les deux femmes — on ne pouvait laisser livrée à ses précaires ressources la veuve, Mme Gerlis, qui suivrait évidemment le sort de sa fille — eussent été, dans ces difficiles débuts, une charge trop lourde et un sérieux handicap.

Ils s'étaient donc fiancés... en attendant l'heure de pouvoir s'installer confortablement dans l'existence.

— Deux ans seulement... attends-moi deux ans... Nous nous marierons. J'ai ta promesse et je ferai de toi une femme choyée... comblée... heureuse...

Elle était jeune... elle avait vingt ans... Toute la vie leur appartenait!...

Lorsqu'elle regagna Paris, Micheline emportait une lettre de recommandation — une lettre amicale, chaleureuse, mais qui ne dévoilait point leur secret — pour le patron et ami de Vital : René Dorange.

Et Vital s'entraînait à ce moment-là sur les appareils de René pour son raid transatlantique...

Micheline était entrée chez René Dorange en qualité de secrétaire.

Lorsque Sergines était revenu, triomphant, après le raid, il avait retrouvé Dorange nageant dans la félicité amoureuse la plus complète et ce dernier lui avait annoncé avec une joie qui transfigurait sa face ingrate d'homme de chiffres qu'il épousait son employée...

Vital était reparti sans revoir Micheline.

Coup sur coup, il avait réussi deux épreuves sensationnelles qui avaient fait éclater son nom dans un ciel de gloire, nouvelle étoile au zénith des célébrités du sport.

On vantait son audace, son courage, la chance qui, déesse fantaisiste, semblait l'avoir adopté et qui faisait réussir ses tentatives les plus folles.

Il venait à peine de se poser à Hammerfest, après un vol fameux, lorsque lui était parvenue la nouvelle que l'expédition Colman était en péril, prisonnière des banquises polaires. Plusieurs aviateurs avaient essayé de porter secours aux malheureux naufragés... sans résultat. Une nouvelle tentative s'avérait inutile, dangereuse, impraticable...

Parmi les noms des passagers du *Livingstone* se trouvaient ceux du constructeur René Dorange et de sa jeune femme.

Avec une témérité sans nom, Vital Sergines était parti...

— Pourquoi m'avez-vous écrit cette lettre, Micheline? s'enquiert la voix âpre et troublée de Vital... C'est d'elle que vient tout le mal...

— Parce que je ne pouvais plus contenir le secret qui m'étouffait... Depuis que ce hasard miraculeux vous a remis sur ma route, je sais que rien n'est changé... que ma trahison — oui, j'avoue ma trahison! — n'a servi qu'à faire trois malheureux : René, toi et moi... Ah! il ne m'a pas fallu longtemps, va, pour découvrir l'effroyable monotonie de ma vie... et combien comptaient peu tous ces biens que j'avais voulus si fort, jusqu'à en être lâche et parjure...

Tandis qu'elle parlait, de cette voix ardente et câline qui faisait un sort émouvant à tous les mots qu'elle prononçait, Vital pensait à tout ce qu'il avait souffert par cette femme, par la vertu de ce cœur trop léger qui n'avait, hélas! pas fini de faire le mal!...

Dieu sait pourtant qu'il avait cherché à l'oublier... qu'il avait essayé d'arracher de son âme ce mauvais amour comme on extirpe une herbe empoisonnée... d'effacer de sa mémoire jusqu'au reflet de ce visage trop charmant...

Et toujours le destin malicieux les remettait en présence...

Mieux... Elle avait osé lui écrire... après ce sauvetage mouvementé qui lui avait valu les protestations de reconnaissance éternelle de René.

Elle lui avait adressé cette lettre brûlante, toute vibrante de repentir et de promesses, où elle lui proposait de tout abandonner des hochets qu'elle avait voulus avec tant d'ardeur et qui ne lui avaient apporté aucune joie, une lettre où elle lui jurait de revenir à lui fidèle, soumise, disposée à réparer le mal qu'elle avait fait inconsciemment, disait-elle... et par enfantillage!...

La folle! Comme si elle pouvait ainsi, d'un trait de plume, rayer ce qui était: son union dûment consacrée... son mariage avec René Dorange.

Au vertige qui l'avait pris, il avait mesuré combien cette femme lui tenait encore au cœur... et qu'il fallait fuir plus que jamais, pour ne pas sombrer dans la plus vilaine, dans la plus salissante aventure.

La main de Micheline est venue toucher son poignet et, bien qu'il s'écarte de ce contact, elle se coule près de lui, se suspend, légère et chaude, à son bras qui se raidit.

— Vital... le soir même où les journaux me révélaient votre accident... j'ai filé au camp... J'ai vu Garnier, votre mécanicien... Il m'a exprimé sa stupeur... et, en même temps, cette sorte de pressentiment qu'il avait eu. Il m'a dit dans quel état vous étiez parti, après avoir lu une lettre que vous aviez déchirée rageusement en petits morceaux comme si vous aviez craint qu'elle n'entamât vos résolutions... Vous étiez, paraît-il, nerveux, taciturne, le regard fixe, comme si vous nourrissiez un mauvais dessein...

" Et, quand il vous a objecté que c'était une pure folie d'entreprendre ce vol, alors que tous les postes alertaient leurs hommes, vous avez répondu :

" — Moi, c'est pour cela que je m'en vais...

" Ah! Vital... alors, j'ai compris que ce départ était une sorte de suicide... Vous laissiez aux éléments le soin d'accomplir le geste dont vous ne vouliez pas prendre vous-même la responsabilité... J'ai compris, j'ai compris!..... Et j'ai eu tant de remords... un tel épouvantement dans tout mon être, si vous saviez!...

— Il était temps! lâcha amèrement Vital.

Elle gémit, plaintive :

— Je n'étais qu'une enfant, Vital. Je m'étais laissé griser par ce que m'offrait René, par ce qu'il représentait pour moi... Ma mère aussi m'a poussée... et vous ne vous êtes même pas défendu!

— Me défendre?... Contre votre désir d'être riche?... Contre le bonheur de ce pauvre garçon à qui vous aviez fait croire qu'il était pour vous le centre du monde?... Ah! non... J'étais bien trop écœuré!

— Mais, Vital, en vous défendant, c'était moi que vous défendiez... contre moi-même... contre mon ignorance... ma faiblesse... ma veulerie... ma jeunesse, Vital!...

Ses yeux s'élargissaient dans son visage anxieux que l'émotion pâlissait. Une douleur confuse passait en ondes frémissantes sur ses traits.

Il eut un geste de désespoir :



Elle est Anglaise...

et jolie... et à la page.

Elle sait quoi porter, comment le porter et son parfum favori est infailliblement la Lavande de Yardley, dont l'arome frais et exquis exerce un tel charme en même temps qu'il est du meilleur goût pour toute heure du jour ou de la soirée.

Lavande en bouteilles-aspersoirs, bouteilles à bouchon de verre et flacons de poche, de 40c à $12.

Il existe une série complète de préparations de beauté offrant la même odeur délicieuse, et qui comprennent :

Savon "Old English", à la Lavande (l'Aristocrate des Savons de Toilette). Sa mousse molle et veloutée nettoie et affine la peau. 3 morceaux pour $1.00.

Crème de Beauté, Anglaise : complète le nettoyage de la peau en amenant à la surface les impuretés qui s'accumulent dans les pores. Elle laisse la peau assouplie, affinée, embellie et constitue une base parfaite pour la poudre. $1.10.

Poudre de Riz, à la Lavande, une poudre fine comme la bruine, en teintes s'adaptant à votre teint. $1.10.

Rouge pour les Lèvres, $1.10.
Sels pour le Bain, $1.10.
Talc, 40c & 85c.

Par Décret



LAVANDE de Yardley

· LONDRES · TORONTO · NEW-YORK · PARIS ·

— En tout cas, nous ne pouvons plus rien maintenant sur ce qui est ! Entre nous, nous avons mis l'irréparable, Micheline . . .

Son geste sabra l'air, brutalement.

— Mais puisque René consent à me céder à vous, Vital !

Il la regarda, ahuri.

— Quoi ? . . . Qu'avez-vous dit ?

Elle acquiesça, d'un lent mouvement de la tête, sans cesser de l'implorer du regard.

Ses mains s'accrochèrent aux épaules du jeune homme, que la surprise immobilisait.

— Vital, quand, après tant de semaines d'angoisse sur votre sort, m'est parvenue, il y a trois jours, la nouvelle stupéfiante de votre mariage, j'en ai éprouvé une si forte, une si atroce commotion, que je n'ai pas eu la force de cacher davantage la vérité à mon mari . . .

— Ah ! vous avez fait là du joli travail ! grommelle-t-il, en mordillant sa lèvre inférieure d'un air exaspéré.

— Oh ! il y a longtemps qu'il avait compris, allez . . .

— Compris quoi ? jette Vital, la dévisageant brusquement.

— Que je ne pourrais jamais arriver à l'aimer . . . Mais il ne savait pas qui était dans mon cœur. Je crois qu'il était férocement jaloux . . . et amer. C'est assez naturel. Mais, quand il a appris qu'il s'agissait de vous, sa colère est tombée . . . Vous étiez, avant lui, mon fiancé . . . vous vous êtes volontairement effacé pour son bonheur . . . et pour ce que vous pensiez être le mien . . . Et puis, vous l'avez sauvé de la mort, vous *nous* avez sauvés de la mort . . . Comment pourrait-il l'oublier ?

" Alors, quand je lui ai dit que je voulais faire cette tentative auprès de vous, il ne m'a pas retenue. Lui-même m'a autorisée à vous révéler qu'il me rendrait ma liberté. Il sait que vous êtes désormais *tout* pour moi et que rien n'y pourra changer quelque chose . . .

Il la considère un instant, sans parole, puis, presque brutal, il hausse jusqu'à lui le beau visage tendu pour mieux scruter ces yeux clairs tout pleins pour lui de mystère et d'ombre.

— Micheline . . . vous êtes sincère ?

Sa voix est complètement changée.

Elle, sans baisser les paupières, presque humblement, en offrant toute la séduction de sa nuque ployée, de ses traits aux lignes si émouvantes dans leur perfection, de ses cheveux qui flamboient, mèches éparses, comme des flammes tordues :

— Serais-je ici, sans cela ?

Un moment, il la tient sous son regard . . . la fouille, comme s'il voulait lui dénuder l'âme.

Et puis, il se reprend, avec un grand soupir :

— Vous venez trop tard, Micheline . . .

— Vital, ne dites donc pas de sottises . . . Est-ce ma faute si, depuis quelques mois, vous me fuyez et si je n'ai pu vous joindre qu'à cette minute ? achève-t-elle avec désespoir.

Il a un geste vers les valises bouclées, son sac, son manteau de voyage.

— Rendez-vous compte, voyons, dit-il rudement. Vous me mettez dans une situation terrible . . . Cette petite s'est fiée à moi . . .

— Et moi ? s'exclame-t-elle en redressant son corps orgueilleux. Ne me suis-je pas fiée à vous ? . . . Vous sentez bien qu'après l'aveu que je lui ai fait, la vie n'est plus possible pour moi auprès de René . . . Certes, il ne demande qu'à me garder — *quand même.* — Il m'aime, lui ! . . . jette-t-elle avec défi . . .

— Et, moi, je ne vous aime pas. Vous avez raison ! . . .

—Ne dites pas de stupidités, Vital . . . Mais je m'irrite de vous voir mettre en balance notre bonheur et celui d'une gamine que vous ne connaissiez pas il y a trois mois . . . que vous avez épousée par dépit . . . avouez-le, Vital . . .

— Pour mettre le destin entre nous, je l'avoue, dit-il fermement.

Il continue, sur un ton de reproche véhément :

— Vous l'avez bien compris : elle ou une autre, il me fallait le mariage, comme une sorte de suicide moral qui jetterait son gouffre entre ma route et la vôtre. J'ai pris des engagements . . . à tort ou à raison, ce n'est point cela que je discute. Mais, ces engagements, je suis homme à les tenir . . . Au surplus, cette enfant m'aime.

— Peuh ! elle oubliera ! . . . C'est une fille romanesque, nourrie d'histoires sentimentales, une créature insignifiante, sans personnalité, une de ces jeunes filles qui ont la tête farcie de contes idéalistes et s'est amourachée de Vital Sergines parce que c'est la célébrité du moment . . .

Sa lèvre féline se relève, dédaigneuse, laissant voir la lisière des dents, l'ourlet écarlate des gencives saines, un peu animales.

— Elles sont toutes ainsi, dès qu'il s'agit d'un acteur de cinéma, d'un champion de tennis ou d'un héros des airs comme vous . . . Cet amour enfantin ne compte pas, voyons . . . et je suis blessée que vous puissiez le comparer à la passion que je porte au cœur comme une blessure !

Ses yeux d'or, une seconde, ont abandonné leur séduisante douceur.

— Je ne compare pas, Micheline... J'ai pitié ! . . .

—Mais l'Amour ne veut pas de pitié ! .. L'Amour passe sur tout, Vital . . .

Elle a un geste bref de sa main délicate comme pour trancher un fil invisible.

Il la regarde.

— Et c'est vous qui me faites cette profession de foi . . . vous pour qui l'amour comptait si peu que vous le sacrifiiez allégrement aux ambitions les plus mesquines ? . . .

— Vital . . . je ne connaissais pas mon cœur !

Elle le vit ciller . . . Elle avait le pouvoir de trouver les mots qui achevaient la déroute des âmes. Elle comprit que sa victoire était proche et cela lui communiqua une exaltation qui passa en flamme brusque dans sa voix, soudain plus chaude:

—Tu dois lui parler, Vital. . .

Il prononça, comme à regret :

— Ce n'est pas possible . . .

Persuasive, elle appuya, pressée contre lui de tout son poids :

— Tu ne peux plus reculer . . . Il faut que je sois fixée tout de suite . . . René veut prendre le bateau lundi . . . Il faut que, dimanche, je me retrouve sous ta protection . . .

— Après demain ? Vous êtes folle!

— Il vaut mieux que ce soit tout de suite . . . Il faut que cette petite sache, dès ce soir, que ce mariage est une faute, un leurre . . . Au besoin, vous lui direz la vérité !

Abasourdi, perplexe, affreusement dérouté, il la considérait, incapable de lier ensemble deux pensées.

Tout à coup, il leva les bras :

— Micheline, ce que vous me demandez est insensé ! . . . Cette petite . . . indépendamment de la peine que pourrait lui faire un abandon aussi . . . injustifié . . . est en droit de me demander des comptes pour le dommage moral que je lui cause ! . . . Que dira le monde ? . . . Quelle figure fera-t-elle aux yeux de ses amis, de ses relations ? . . . Son avenir est compromis . . .

— Allons donc, avec sa jeunesse ? . . . sa fortune ? . . .

— Vous parlez comme une enfant . . . Il est des coups que ni la jeunesse ni la fortune n'arrivent à parer . . .

Les jolis traits de Micheline se crispèrent. Une minute, elle observa Vital avec des prunelles d'où toute tendresse parut exclue.

— Eh ! de quoi vous mettez-vous en peine ? . . . Serait-ce la première à qui arriverait . . . disons pareil malheur, si vous y tenez ? . . . Ne craignez-vous donc pas un malheur plus grand ? . . .

— Que voulez-vous dire ?

Il la dévisageait, inquiet en dépit de son apparence de calme.

Tout près de sa face impassible, elle articula :

—Vous préférez que je me livre à un acte désespéré ?

— Quoi ? fit-il, les sourcils hauts, avec un air de penser qu'elle ne parlait pas sérieusement.

Mais une angoisse soudaine séchait ses lèvres.

— Naturellement ! . . . Que me reste-t-il à faire, si vous m'abandonnez ? . . . Elle, elle a son père . . . sa famille . . . son argent . . . son cœur vierge et puéril qui ne connaît pas les affres d'une passion qui vous dévore les nuits et les jours . . . Moi, je n'ai que vous . . . et le déchirement de vous avoir perdu par ma faute . . . de vous savoir malheureux par ma faute . . . Pensez-vous que je sois femme à subir longtemps semblables torture?

Le feu qui flambait à ses prunelles rousses s'éteignit. Elle eut le visage mélancolique et touchant d'une pécheresse qui a pris conscience de son indignité et qui implore.

— Je vous ai tout sacrifié, Vital . . . Avant de venir, j'ai pris soin de couper les ponts derrière moi. René est au courant de tout, je vous le répète . . . Il sait que je ne pourrai jamais arriver à être tout à fait sienne, puisque le meilleur de mon âme, toujours, lui échappera . . . Qu'y pouvons-nous, mon chéri ?

Charme tout-puissant de la femme qui demande aide et protection ! Vital n'échappait point à la loi commune : devant cette forme fragile qui maniait avec tant d'art la plus puissante des armes féminines, — la faiblesse, — il sentait sa poitrine se gonfler d'un émoi indicible.

Il n'était qu'un homme, après tout.

Elle reprit, d'une voix basse, attristée, où le reproche mettait des sonorités voilées :

— Je viens à vous repentante, dépouillée, compréhensive, enfin . . . et vous ne me parlez que de cette gamine pour qui vous n'avez été qu'un parti . . . un peu plus flatteur que les autres, voilà tout ! . . . Ah ! j'attendais mieux de notre amour . . . et de votre soi-disant désespoir !

L'accent sombrait dans un halètement sourd, comme si son cœur eût soudain été lacéré par l'indifférence apparente de Vital.

Ses yeux clairs gardaient des larmes où jouait la lumière et elle les fixait sur son interlocuteur sans baisser les cils, avec un air à la fois indigné et désespéré.

Il la vit ployer ses fières épaules. Elle sembla tout à coup renoncer et, d'un pas plus lourd, s'éloigna de lui avec un geste résolu qu'il qualifia de " brave " intérieurement.

Maintenant, elle reboutonnait ses gants, calme, presque lointaine. Mais, sous les cheveux ondés, au milieu du front poli, entre les sourcils qui s'évasaient comme des ailes, un pli têtu se creusait.

Vital lui connaissait cette moue obstinée, cette face absorbée et féroce qu'elle avait quelquefois lorsqu'un entêtement aveugle la possédait.

A quelle extrémité tragique sa déception n'allait-elle pas la porter ? . . . Elle était de ces êtres qui n'admettent pas d'*impossibilité* devant leur désir. Entière, capricieuse et sauvage, elle était capable de décider le pire et de l'accomplir . . . par orgueil, en vertu d'une sorte de folle gageure . . .

Elle releva vers lui ses yeux immenses et dit avec ce timbre rare, émouvant, qui se prolongeait comme une note de violoncelle :

— J'étais venue chercher un refuge sur ton cœur . . . Tu me le refuses tant pis pour moi ! . . .

Le jeune homme fut bouleversé par cette douceur triste . . . par la menace que contenait l'ambiguïté de la petite phrase.

Il se rapprocha . . . Tendre, insinuante, l'odeur de chypre lui incendia le cerveau. Il articula, comme honteux :

— Je parlerai à Mariette . . .

Les yeux sur lui, elle interrogea :

— Quand ? . . .

Puis, elle s'éloigna un peu, comme si elle était décidée à lui laisser désormais le champ libre, à ne pas insister davantage.

La tête penchée, les cils baissés, elle referma soigneusement son sac avec de petits mouvements précis et résignés . . . Puis elle eut, pour remettre son chapeau, un geste d'une grâce mélancolique qui donna à toute sa silhouette, aux bras levés, un charme infini.

Comme une lame au cœur, la peur soudaine de la perdre à jamais poigna Vital.

— Je lui parlerai dès ce soir . . . Je tâcherai de la convaincre . . . de lui faire accepter notre séparation . . . et la rupture, acquiesça-t-il avec la honte de sa lâcheté inscrite en rougeur brusque sur son front.

— Pourquoi pas maintenant? . . . A quoi bon prolonger une situation aussi délicate ?

— Au milieu de cette foule en liesse, ce serait cruel . . . Mais, dès ce soir, Mariette saura que je ne puis être son mari . . . que j'ai commis le plus déraisonnable des coups de tête, que je l'ai épousée sans amour, sans amour pour elle, Dieu me pardonne !

— Enfin ! . . .

Elle lui faisait face avec un cri de triomphe. Une joie orgueilleuse la tendait. Mais un instinct secret l'avertit à temps qu'il ne fallait pas trop se targuer de sa victoire. Elle éteignit l'éclat de son visage, s'enquit d'un ton de circonstance :

— Où comptiez-vous passer la nuit ?

— A Auxerre . . .

— Vous n'y resterez pas ce soir ? C'est promis, Vital ?

— Naturellement . . . maugréa-t-il, sombre.

Sous les cils palpitants, les yeux dorés aiguisèrent leur lumière.

— Chéri ! modula Micheline, la voix chavirée, en offrant son visage en fleur.

Mais Vital prit seulement ses mains qu'il effleura de ses lèvres.

— Je vous confie notre bonheur, chuchota-t-elle, tandis qu'elle marchait légèrement vers la porte.

La rumeur du jardin, à nouveau, envahit l'atelier.

Déjà, Micheline, au seuil de la pièce, avais repris sa voix aimable et mondaine :

— Mon Dieu, mon cher, entendez-vous tous ces cris ? On vous réclame . . . et je m'excuse de vous avoir retenu si longtemps à me faire les honneurs de cette pièce ravissante . . . Votre Mariette a décidément un goût exquis !

Dans l'atelier, son talon sonna, victorieux, et les petites cloches du chambranle tintinnabulèrent sur sa triomphale sortie.

En bas, des voix s'éparpillaient, vibrantes, aiguës :

— Mariette ! . . . Vital ! . . . La voiture est prête ! . . . Allons ! venez boire la dernière coupe ! . . .

Mme d'Albières, escortée de toute la jeunesse surexcitée par la bonne chère, les danses, le plaisir de cette journée, s'empara du bras de Micheline :

— Venez avec nous . . . Cette bande de jeunes fous a préparé aux nouveaux mariés un départ sensationnel. On va faire la haie sur leur passage et, selon l'usage anglais, leur jeter les pantoufles et le riz traditionnels, afin de leur souhaiter pittoresquement bonheur en ménage et prospérité . . .

— Bravo ! . . . C'est une idée charmante ! approuva Micheline en se laissant entraîner vers le parc.

Et, bientôt, son rire un peu voilé parvint jusqu'à Vital qui endossait à la hâte son manteau de voyage . . .

CHAPITRE IV

On avait posté le jeune Mario derrière les fusains pour qu'il signalât l'arrivée du jeune couple.

— Attention ! . . . Les voilà ! criat-il, très excité, au moment où Mariette débouchait hors de la maison et rejoignait Vital sur les dalles du trottoir.

Munis de projectiles divers, les garçons d'honneur et leurs cavalières s'étaient rangés à la poterne, le long de l'allée.

Là-bas, sur la pelouse, Mariette, en costume de voyage, passait des bras de Clara, la parente sourde, dans ceux du capitaine Blanchet, subissait les sermons de la grand'mère Galtier, les recommandations de Lucie Duplan, qu'un attendrissement de circonstance enrouait un peu.

Autour du groupe, bas sur pattes, noirs de poil et tout frisés, les trois chiens anglais, Patou, Quenee et Bobby, jappaient à qui mieux mieux en remuant drôlement leur petite queue en saucisse.

Geneviève arriva, tout essoufflée. Elle portait le nécessaire de voyage.

— Mon Dieu, dit-elle à sa cousine, je t'ai cherchée dans toute la maison. Où étais-tu donc ?

— Mais . . . dans ma chambre . . .

— J'y suis allée . . . Elle était vide.

— Alors, c'est que je venais d'en sortir . . . Je devais être dans le cabinet de toilette . . .

— J'aurais tant voulu t'embrasser avant tout le monde et te souhaiter du bonheur . . . Oh ! et puis, tu n'as pas besoin de mes vœux . . . Tu as la joie peinte sur ton visage.

Elle agrippa les épaules de sa cousine qui était très occupée à caresser les chiens :

— Tiens . . . J'ai mis de l'alcool de menthe dans la poche du nécessaire. Tu emmènes Quenee ?

Mariette donna ses joues à Geneviève.

— Non. J'y ai renoncé.

— Comme tu as chaud ! remarqua la jeune fille en l'embrassant avec effusion.

Mariette avait pris la chienne dans ses bras et appuyait contre son visage le museau noir et lustré.

— Comment ! s'étonna Mme d'Albières, tu avais décidé de prendre Quenee avec toi, sous prétexte que tu ne pouvais t'en séparer, que c'était ton fétiche . . . Tu as changé d'idée, à présent ?

— Pourquoi ? intervint Vital . . . Emmenez-la donc ! Elle ne nous gênera pas . . .

Ils avaient déjà discuté la question et, depuis plusieurs jours, c'était une affaire réglée.

Au surplus, Mariette montrait une affection particulière à Quenee, qu'elle prenait toujours avec elle dans ses voyages.

La femme de chambre se tenait déjà près de l'auto, portant la corbeille de la petite chienne.

— Non . . . s'entêta Mariette avec une brusque impatience, je préfère la laisser.

— Pauvre Quenee ! . . . soupira Geneviève . . . Elle, qui croyait qu'elle était du voyage, va être déçue . . . Regarde les yeux qu'elle te fait . . . et cette façon de frétiller . . .

— Tiens ! . . . Je te la donne ! déclara Mariette en posant brusquement l'animal entre les bras de sa cousine.

— Tu me la donnes ? s'exclama cette dernière, interloquée . . . *T'a* Quenee ? . . .

— Tu ne la veux pas ? . . . C'est une bête que j'ai beaucoup aimée ! . . . dit Mariette, soudain mélancolique.

— Mais si . . . je ne demande pas mieux, au contraire . . . Seulement, cette décision . . . me surprend. Je croyais que tu ne voulais à aucun prix te séparer de Quenee . . . Ah ! on a bien raison de dire, ajouta-t-elle en coulant un regard malicieux vers Vital, que, lorsqu'on est marié, plus rien ne compte ! . . .

— Eh bien ! voilà qui est gai pour moi ! . . . intervint M. Rochetaille.

Il était ému, bien qu'il s'appliquât à ne point le paraître, et il mordillait sa moustache en riant pour cacher son embarras.

— Allons ! allons ! ma petiot, bon voyage ! Et bonne chance ! . . .

Il héla Vital qui s'était un peu éloigné :

— Et vous, mon gendre, je vous *la* confie . . . Souvenez-vous qu'elle est ce que je possède de plus cher, sapristi !

" Mais . . . mais . . . balbutia-t-il, tandis que ses grosses mains lourdes effleuraient le visage de l'enfant tendrement chérie, voici que tu pleures, toi aussi ? . . .

Mariette eut une contraction de la gorge pour réprimer un sanglot :

— Ne vous inquiétez pas, père . . . c'est . . . c'est la joie !

— Et moi aussi, bégaya le bonhomme en frappant sur l'épaule de sa fille, moi aussi je pleure du bonheur de te voir heureuse . . . Ah ! sapristi de Sergines, va ! . . .

Ici, seconde bourrade à l'adresse du jeune époux qui répondit par un sourire contraint.

A son tour, Mme d'Albières étreignait Mariette.

Soudain, M. Rochetaille se pencha vers elle :

— Vous ne trouvez pas que la petite est bien pâle ? s'enquit-il, le sourcil inquiet.

— C'est vrai . . . La fatigue de cette journée. C'est toujours ainsi, vous savez ! . . .

M. Rochetaille rattrapa la mariée au moment où les hurrahs de la troupe postée au bout de l'allée de fusains retentissaient.

— Dis-moi, fillette, tu n'es pas malade ? . . . Tu n'as plus tes belles couleurs . . . Si tu ne partais que demain ? . . .

Mariette le rassura :

— Voyons, père, ne vous mettez pas en souci. Un peu de lassitude seulement . . .



Pour obtenir un bon maquillage durable . . . vous devez faire fondre d'abord toute rugosité

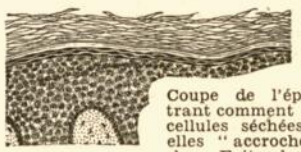
UNE fois habillée . . . vous commencez à vous poudrer le visage. Mais voilà que votre poudre ne veut pas s'étendre uniment. Elle "s'accroche" à toutes les petites rugosités de la peau.

Ne savez-vous pas que vous pouvez faire *fondre* toutes ces petites rugosités en un rien de temps ? Ce qui rend ainsi votre peau rugueuse, ce sont des cellules séchées et mortes, à la surface de la peau . . . Et plus votre peau s'assèche, plus ces cellules la rendent rugueuse . . .

Quelques explications

Une *seule* application d'une crème kératolytique (Vanishing Cream) fait aussitôt fondre ces cellules — et restitue à votre peau toute sa beauté !

Un célèbre dermatologiste explique ainsi la chose : "Dès qu'une crème kératolytique (Vanishing Cream) vient en contact avec ces cellules mortes, elles fondent immédiatement. Et les cellules fraîches surgissent à



Epiderme

Coupe de l'épiderme montrant comment s'écaillent les cellules séchées et comment elles " accrochent " la poudre. Faites-les *fondre !*

la surface pour rendre à la peau sa beauté première.

"De plus, une Vanishing Cream, utilisée régulièrement, entretient la peau douce et fraîche."

Vous comprenez maintenant pourquoi la Vanishing Cream Pond's adoucit à la fois la peau et constitue le meilleur fond de poudre. Ayez-en toujours sous la main !

Maquillage velouté — Après vous être nettoyée de la manière ordinaire, appliquez une légère couche de Vanishing Cream Pond's, pour donner à votre peau une fine texture et une douceur soyeuse. La poudre et le rouge se posent alors aisément. Votre maquillage est bon pour plusieurs heures.



"Tient la poudre en place et conserve la fraîcheur de mon maquillage."

Mme Eugène du Pont III

Pour accentuer ce velouté—Pour toujours avoir la peau douce et souple, appliquez Vanishing Cream Pond's tous les soirs après vous être lavée. Gardez-la toute la nuit, cette crème n'étant pas luisante et ne tachant pas l'oreiller. Votre peau s'adoucit pendant votre sommeil.

Paquet de 8 articles

Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.,
Dépt. K, 142 Brock Ave., Toronto, Ontario.

Veuillez m'expédier le paquet de 8 articles contenant un tube spécial de Vanishing Cream Pond's et 5 nuances différentes de Poudre Faciale. Ci-joint 10¢ pour frais d'emballage et d'expédition.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Province .....

Fabriquée au Canada

Tous droits réservés par Pond's Extract Co. of Canada, Ltd.

Pour Rehausser Votre Mise



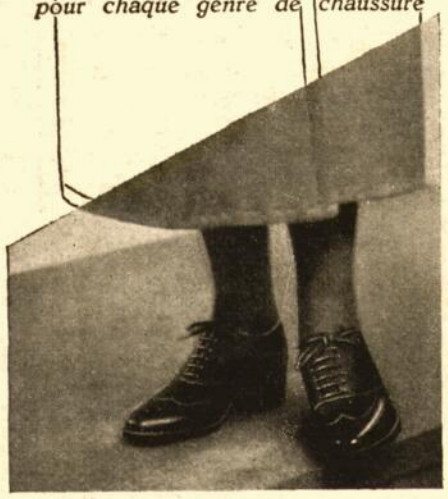
Que votre mise soit des plus soignées cet automne: confiez au Poli Nugget le soin de conserver à vos chaussures l'éclat qu'elles avaient lorsque neuves.

Nugget donne un lustre intense et riche aux nuances du cuir et les cires spéciales qu'il contient pénètrent profondément dans le cuir, le nourrissant et l'assouplissant, ce qui signifie confort durable pour les pieds.

Nugget imperméabilise les chaussures, écartant l'humidité qui fait POURRIR le cuir et empêchant la sécheresse qui le fait FENDILLER.

L'emploi régulier du Poli à Chaussures Nugget conservera les chaussures de la famille en bon état et élégantes — et vous épargnera en même temps de l'argent.

Il y a une nuance de Nugget pour chaque genre de chaussure



POLI À CHAUSSURES

NUGGET

Si c'est du "kid" blanc, conservez-le blanc avec le

178F

NETTOYEUR DE "KID" BLANC NUGGET

Elle s'attardait sur l'épaule du brave homme, se pressant contre lui de façon un peu convulsive.

— Tu es toujours contente ? interrogea M. Rochetaille en relevant vers lui, avec sollicitude, le petit visage que blêmissait l'émotion des adieux.

Ses bons yeux interrogeaient les traits tirés, la bouche palpitante, et son masque de brave homme était agité de tics anxieux.

Mariette se mit à rire nerveusement :

— Oh ! papa, voyons ! . . . Je pars en voyage de noces ! . . . Et vous me demandez si je suis contente !

Un peu plus loin, Vital, déjà aux prises avec les jeunes fous, l'engageait du geste à se presser.

— Voyez plutôt, dit-elle avec un peu d'emphase . . . l'Amour m'appelle!

Son rire aigu se brisa . . . Elle s'arracha des bras de son père, interloqué, et se mit à courir.

Sur son passage, les projectiles jaillirent, les exclamations joyeuses la suivirent jusqu'au cabriolet dont Vital ouvrait les portières.

Elle l'écarta avec une sorte de brusquerie pour s'installer au volant.

— Comment, fit Vital, surpris, c'est vous qui conduisez ?

— Laissez-moi essayer ma nouvelle voiture . . . pria-t-elle, reprenant son air câlin.

— Bien . . . bien ! . . . acquiesça-t-il.

Et, déférent, il monta près d'elle.

La portière claqua . . .

— Hurrah ! . . . Bonne chance ! . . . Longue vie et bonheur aux mariés ! Vivent les mariés ! . . .

Lancés d'une main sûre, les grains de riz vinrent sonner dru contre la carrosserie. Sous cette avalanche les occupants du cabriolet durent précipitamment courber la tête.

Vital riait, d'un rire contraint, en protégeant de la main sa casquette de voyage.

— Ils sont insupportables ! marmonna Mariette qui ne semblait pas d'humeur à goûter le sel de cette manifestation.

Et elle démarra presque brutalement.

Dans la lumière de l'après-midi finissant, le cabriolet fila, poursuivi par les cris de la troupe joyeuse et par les clameurs des gamins du village, massés sur la place de l'Eglise et très soucieux de jouer leur partie, eux aussi, dans cette importante cérémonie.

Bientôt, il disparut au bout de la grand'rue, dans la direction du passage à niveau.

— S'ils vont de ce train, murmura Mme d'Albières, ils seront à Lyon cette nuit . . .

— Vous pensez bien qu'ils s'arrêteront en route, formula joyeusement M. Rochetaille en souriant d'un air finaud. Mais, cristi, avez-vous vu si ça gaze ?

— Je trouve que Mariette va un peu vite, tout de même, émit Mme d'Albières pensive.

— Bah ! elle est grisée . . . Elle veut éblouir son mari . . . Patience ! elle se calmera . . . Au surplus vous savez qu'elle conduit de façon remarquable . . .

— Vraiment ? fit la jolie Mme Dorange qui revenait vers le châtelain et sa compagne. Mlle Mariette — Mme Sergines, se reprit-elle avec un ravissant sourire qui s'excusait — est-elle donc une conductrice si experte ?

— C'est-à-dire, éclata M. Rochetaille avec orgueil, que, pour avoir un accident, il faudrait qu'elle le fît exprès ! . . .

— Oh ! oh ! intervint vivement Mme d'Albières, superstitieuse, touchez du bois, je vous prie ! . . .

Mme Dorange hocha sa tête fauve que le grand chapeau noir ombrageait d'un seul côté, soulignant la grâce du profil :

— Alors, il ne nous reste plus qu'à souhaiter un heureux voyage aux tourtereaux . . . et à leur passager . . .

— A leur passager ? proféra le papa Rochetaille, étonné.

Le sourire de Micheline Dorange devint mystérieux :

— Mais oui . .. N'ont-il pas embarqué l'Amour ? . . .

Mme d'Albières se mit à rire, entourant de son bras la taille gracile de la jeune femme :

— Chère madame, vous avez l'esprit le plus joli qui soit . . . et vous avez été le plus bel ornement de cette noce villageoise . . . Quel dommage que ce contretemps de la dernière heure ait empêché M. Dorange de vous accompagner, comme votre lettre nous l'annonçait tout d'abord. Vital a dû être navré d'être privé de son ami . . . Dire que celui-ci avait eu la délicate attention de reculer la date de son départ pour la colonie dans le seul but d'assister au mariage ! . . .

Rêveuses, les mains fines de Micheline égrenaient les perles de son collier.

— Hélas ! . . . Les affaires sont absorbantes ! . . .

En réalité il n'avait jamais été question que René vint à Bonneville et Micheline avait volontairement créé le quiproquo pour les besoins de sa cause, afin d'éloigner toute suspicion prématurée.

— Enfin, concluait Mme d'Albières, c'est une véritable chance qu'en dépit de la fâcheuse affaire qui a retenu loin de nous votre mari vous ayez pu être des nôtres !

Le regard perdu sur la route par où venait de disparaître la voiture des nouveaux mariés, Micheline répéta :

— Une véritable chance, en effet.

Entre ses lèvres relevées par un sourire ambigu, ses petites dents luisaient d'un humide éclat.

CHAPITRE V

— Et maintenant, on danse !

Le cri fut salué d'une approbation.

Déjà, le jeune Mario s'était précipité vers la salle et branchait le pick-up.

— Moi, j'emmène les parents dans la propriété, annonça M. Rochetaille, tout réjoui et gonflé d'un peu de vanité à l'idée de faire admirer son domaine.

Irrésolue, Micheline guignait de l'œil Mme d'Albières.

— Si nous causions ? proposa-t-elle . . . Je n'ai pas envie de danser et j'ai peur de tourner mes talons dans l'herbe.

Mais Mme d'Albières s'excusa de différer le plaisir d'une conversation à bâtons rompus avec la jeune femme.

— Il faut que j'aille m'assurer que tout va bien à l'office. Je serai à vous dans un instant, promit-elle en s'éclipsant à l'intérieur.

Force fut à Micheline de se joindre aux " jeunes " qui gambadaient déjà dans la salle de bal.

C'était une vaste pièce dallée qui faisait suite à la salle de billards. On l'avait aménagée en salle de danse rustique, décorée avec des girandoles, des lanternes vénitiennes, et pavoisée de rubans tricolores . . .

Les murs en étaient peints d'un ocre foncé où le vert cru du mobilier tranchait de façon assez heureuse.

Des fauteuils vastes et profonds y étaient disséminés dans les coins, un peu partout, autour de guéridons bas . . . Un des panneaux supportait le comptoir du bar derrière lequel Geneviève agitait déjà les shakers, aidé par son cavalier. Brévalles, qui, légèrement éméché par le champagne, ne la quittait pas d'une semelle.

Micheline alla s'asseoir près du pick-up et s'offrit à choisir les disques.

Elle refusa la compagnie du jeune Mario qui, dès son apparition dans la salle de bal, s'était élancé vers elle, et, avec une audace qu'il devait certainement aux nombreux cocktails déjà absorbés, se risquait à lui faire la cour.

Dépité, Mario alla porter aux jeunes filles son cœur de collégien avide et indécis.

La frénésie d'un shimmy entraîna les couples . . . Une voix britannique, nasillarde et saccadée, accompagnait le rythme, tandis que les pieds des danseurs glissaient sur les dalles cirées.

Dans son coin, mollement couchée au creux du fauteuil, Micheline rêvait, bercée agréablement par le bruit qui l'isolait de la foule.

Lorsqu'un disque était terminé, ses mains distraites le remplaçaient aussitôt par un autre, mais sa pensée n'avait aucune part à ce geste machinal.

Elle suivait, cette pensée, le cabriolet noir qui emportait à travers la route Mariette et son mari.

Son mari ! . . . Le mot la faisait rire tout bas, de ce rire un peu cruel qui lui relevait la lèvre supérieure et la rendait moins jolie.

Cette petite s'était crue bien forte, décidément ! S'imaginait-elle qu'un Vital Sergines l'épouserait pour ses beaux yeux ! . . . qu'il était arrivé à vingt-huit ans sans avoir le cœur brûlé par une belle aventure amoureuse ? . . .

Vital . . . Elle ferma les yeux pour voir se profiler sa haute silhouette découplée, telle qu'elle l'avait aperçue le premier jour de leur rencontre, sous un tendre ciel de Provence . . .

Autour d'eux, dans le champ où s'affairaient les hommes, les appareils roulaient, s'envolaient, se posaient, comme de gros hannetons aux ailes trop lourdes.

Elle l'avait vu venir à elle, grave et souriant.

Au premier choc, elle avait compris qu'elle avait conquis ce cœur sans décor . . .

Sergines lui avait plu avec sa maigreur robuste, ses épaules solides, ses larges yeux épris qui touchaient les siens, sans rien pouvoir celer de leur secret . . .

Dieu merci ! elle était autrement mystérieuse, à cette époque . . . Elle savait, mieux que lui, profiter de son charme . . . de ses armes perverses de petite femme observatrice et rouée qui a déjà compris beaucoup de choses de la vie.

En face de ce garçon audacieux et brave, que tous ses compagnons prisaient, elle avait été tendue d'orgueil à la pensée qu'il l'avait choisie d'emblée . . . Ne pressentait-elle pas, à cette époque, son brillant avenir ?

Pourquoi avait-il fallu qu'il l'envoyât chez René Dorange ? . . . De là venait tout le mal . . .

Le jeune patron lui avait fait la cour . . . A cette époque, Vital n'était pas encore le *grand* Sergines . . . pas tout à fait . . . C'était un pilote heureux et qui avait devant lui une belle carrière : un point c'est tout . . .

Mais René, lui, avait son prestige de patron, d'abord, sa fortune, ses relations, le monde où il ramenait cette fille pauvre que la ruine en avait éloignée et qui ne pouvait s'en passer . . .

Comment le cœur léger de Micheline n'eût-il pas été ébloui par tous les avantages que représentait le prix de sa loyauté ? . . . Et elle avait sacrifié Vital presque allégrement . . . sûre de l'impunité, car Vital était l'*obligé* de René Dorange . . .

Elle avait vu juste : Vital était parti, sans récriminations, sans colère, du moins apparente.

Seulement, il avait quitté la firme René Dorange pour entrer chez " Michel Béchet ".

De cela, René, qui ne pouvait comprendre les raisons de ce qu'il appelait une " défection ", avait tenu quelque rigueur à son ami.

Et puis, il y avait eu le drame . . . cette expédition à laquelle Micheline, qui s'ennuyait ferme depuis son mariage, avait voulu prendre part . . . et qui avait failli si tragiquement se terminer . . .

Quels affreux souvenirs ! . . . Micheline ne peut se les remémorer sans frissonner. . . Elle avait failli mourir, elle . . . et de quelle abominable mort: la faim, la soif, le froid, l'épouvante . . . voilà tout ce qui menaçait les prisonniers exténués de la banquise ! . . .

Et, cette fois, René, avec toute sa fortune, ne pouvait rien ! . . . Ni chèques ni valeurs n'avaient cours dans ce pays de cauchemar où les retenait leur destin !

Comme elle lui en avait voulu, de toute son âme noyée de panique, sa petite âme lâche et sans courage ! . . .

Ils avaient passé des jours et des jours, dépourvus de toutes communications avec le monde extérieur, tandis que les provisions s'épuisaient et que la radio, muette, ne leur apportait aucun encouragement.

. . . Et puis, un beau jour, dans le ciel tragique, blafard, moite, lourd, de la nuit polaire . . . un oiseau s'était risqué . . . Un grand oiseau de rêve qui était venu se poser sous leurs regards enfiévrés, à quelques mètres de leur solitude, tel un merveilleux mirage.

Ce que n'avaient pu la fortune et la puissance de René Dorange, le courage de Vital Sergines l'avait réalisé: il avait arraché Micheline à la mort . . .

Car, pour Sergines, seule, à ce moment, comptait Micheline ! . . .

Ce ne fut que plus tard qu'elle apprécia à sa valeur l'exploit de Sergines revenant cinq fois pour sauver ses compagnons . . .

Et, depuis, elle avait résolu de reconquérir Vital. Elle ne pensait qu'à lui . . . l'âme lourde de regret, d'un regret âpre qu'elle appelait du remords . . .

Une douleur confuse l'étreignait; était-ce vraiment le sourd reproche qu'elle se faisait d'avoir méconnu Sergines et le don magnifique que le Ciel lui avait fait en plaçant cet homme sur sa route ? . . .

N'était-ce point, plutôt, le dépit de voir qu'elle l'avait laissé échapper, que Vital, glorieux, triomphant, aimé de toutes les jeunes femmes qui le traitaient de héros et lui tressaient des couronnes en leur cœur, lui était devenu étranger . . . qu'une autre partagerait sa vie . . . et sa gloire ? . . .

Sans pouvoir démêler ces obscurs motifs, Micheline se livrait à d'amères constatations. Son ambition l'avait bien mal guidée.

Elle n'aimait pas René . . . Elle le détestait, depuis qu'elle avait compris que, dans certains cas, la valeur *humaine* compte plus que tous les biens . . . Ce qu'elle aimait, avec son instinct de femme sans grandeur, c'était uniquement la victoire . . . Et Vital était un vainqueur ?

Alors, elle avait décidé de jouer son va-tout. Elle lui avait écrit une lettre habile, tendre, humiliée . . . une lettre de repentir et de tendresse propre à toucher ce cœur faible et sans rouerie.

Elle y dépeignait sa vie morne sous les plus sombres couleurs . . . disait sa peine, son déchirement . . . son regret désespéré de ne pouvoir même pas apporter au compagnon qu'elle avait choisi par erreur l'affection à laquelle celui-ci avait droit.

Devant l'abîme qui s'ouvrait, Vital avait fui . . . Son âme, loyale, se révoltait, mais, d'autre part, il avait peur de lui-même. La lettre de Micheline avait touché en lui des fibres trop profondes, trop sensibles aussi et trop douloureuses encore pour qu'il ne s'effrayât pas . . .

Dès lors, Micheline comprit qu'elle était encore aimée; dès lors, elle avait juré de reconquérir Vital.

Que peut un cœur crédule d'homme brave et confiant devant la duplicité d'une femme résolue à tout pour conquérir ce qu'elle convoite ? . . .

En venant à Bonneville, Micheline savait d'avance la partie gagnée.

Malheureusement, elle n'avait pas prévu quelle ne pourrait toucher Vital avant la cérémonie. Elle espérait déclencher son offensive dès l'arrivée et provoquer le départ immédiat, en tout cas une réaction soudaine de celui qu'elle venait relancer.

Or, le fiancé de Mariette s'était évanoui comme un météore, aussitôt après son arrivée. S'informant de lui, elle avait appris qu'il s'était réfugié dans sa chambre, en proie à une violente migraine, et qu'il avait donné l'ordre qu'on ne le dérangeât pas.

D'autre part, Mme Dorange avait été accaparée par toute la famille et il lui avait été absolument impossible de tenter la moindre démarche auprès du jeune homme.

Elle n'était pas femme à se décourager aussi facilement. Submergée par les événements, elle avait laissé aller les choses avec un fatalisme que corrigeait sa ferme volonté d'atteindre son but, coûte que coûte.

Puisqu'elle ne pouvait empêcher ce stupide mariage, eh bien ! elle s'arrangerait pour le dénouer.

Tandis que le rythme du jazz l'enveloppait d'une ardeur alanguie, elle ferma les yeux, satisfaite.

" Il ne me reste plus maintenant qu'à avoir une explication avec René, songea-t-elle. Il sera furieux . . . et vexé comme un daim. Mais je suis sûre qu'il n'osera rien tenter contre Vital ! . . . "

Car, en prétendant qu'elle était d'accord avec René, elle avait menti à Sergines. René ignorait même la présence de sa femme au Manoir. Comme tout le monde, il avait été laissé à l'écart, depuis l'accident, des faits et gestes de l'aviateur . . . et sa femme s'était bien gardée de lui révéler ce que lui avait appris son enquête personnelle.

Pour l'heure, il la croyait chez sa mère, à Nantes . . . Il avait trouvé tout naturel qu'avant de s'embarquer la jeune femme voulût aller embrasser une dernière fois Mme Gerlis . . . d'autant que Micheline venait d'être victime d'une crise de fièvre qui avait forcé René à différer son départ, prévu pour la semaine précédente.

Micheline était bien trop avisée pour avoir tout brisé derrière elle avant d'assurer l'avenir . . .

Mais, pour convaincre Vital, ne fallait-il pas jouer le grand jeu et prendre des airs de victime ?

Cet argument seul, elle s'en rendait bien compte, avait triomphé des hésitations du jeune homme . . . et, à cette heure, elle se félicitait d'avoir si habilement manœuvré.

LES FLÈCHES DE CUPIDON
NE PORTAIENT PAS—
PARCE QU'ELLE SE LAVAIT
LES MAINS
TROP SOUVENT !



Ses mains, embellies par cette lotion... *reconquirent son coeur*

VOICI de quoi vous surprendre ! Vous vous lavez les mains, en moyenne 8 fois par jour, et vous les trempez dans l'eau 8 autres fois ! Des centaines de femmes ont vérifié la chose. L'eau, tout comme le froid, met en péril la beauté de vos mains !

C'est avec la Lotion Jergens qu'on conserve le mieux l'humidité indispensable à la beauté de la peau. Jergens pénètre plus profondément dans la peau qu'aucune autre lotion éprouvée. Ses deux ingrédients adoucissants vont rapidement humecter les cellules sèches de la peau, gardant ainsi vos mains douces et jeunes !

Que Jergens soit toujours à votre portée, dans la salle de bains, la cuisine, le bureau. Mettez-en après vous être mouillé les mains ou les avoir exposées au froid. Avec Jergens, vous aurez toujours de jolies mains et l'Amour vous sourira !

La Lotion Jergens, dans ses quatre dimensions — $1.00, 50c, 25c, 10c — contient *plus de* lotion que les mêmes flacons d'autres grandes marques. Le flacon d'un dollar est le plus économique de tous.



JERGENS LOTION

GRATIS! Généreux ECHANTILLON
Voyez vous-même comment Jergens *pénètre dans* la peau, rapidement et à fond, conserve et renouvelle les huiles et l'humidité que requièrent vos mains pour être belles.

The Andrew Jergens Co., Ltd.
1222 Sherbrooke St., Perth, Ontario.

Nom ..... EN LETTRES MOULÉES

Adresse .....

FABRICATION CANADIENNE

Bouleverser une maison, déchaîner le scandale dans une honorable famille, semer le discrédit sur un garçon qu'elle prétendait aimer et qu'elle vouait au jugement de l'opinion qui ne manquerait pas d'apprécier sévèrement sa conduite, semer le désespoir dans le cœur d'une enfant de vingt ans, voilà qui n'était pas pour arrêter dans la réalisation de ses projets une fille aussi résolue, aussi dénuée de scrupules que l'était Micheline lorsqu'elle pensait que son bonheur et son intérêt — en l'occurence les deux se confondaient assez bien — étaient en jeu.

CHAPITRE VI

Le lendemain, vers sept heures, le téléphone grésilla dans la maison, tardivement endormie après des heures de liesses et de ripailles.

Ce fut la femme de chambre qui prit la communication.

Dès les premières secondes, elle manifesta la plus intense stupeur.

— Comment ? . . . Voulez-vous répéter ?

Elle écouta, tandis que ses yeux s'élargissaient.

— Non ! . . . Pas possible ! . . . balbutia-t-elle, consternée. Attendez, je prends un crayon . . . Une minute, s'il vous plaît ?

Elle lâcha l'appareil et courut vers la commode placée près de l'entrée.

Justement, alerté par la sonnerie, Bertrand, qui rôdait par le jardin, montrait sur le seuil sa figure intriguée :

— Qu'est-ce qui se passe donc, la belle enfant ? . . . On dirait qu'y a quelque chose qui ne gaze pas ?

Sous le ton blagueur, l'inquiétude pointait.

— Ah ! taisez-vous, monsieur Bertrand . . . j'en ai les sangs retournés. Un malheur ! . . .

— Un malheur . . . Bon sang de sort ! Le patron ?

La jeune fille fourrageait convulsivement dans le tiroir. Ayant réussi à trouver le crayon, elle jeta, haletante :

— Oui, un accident . . .

Et elle courut reprendre l'appareil.

— Ça y est ! . . . Allô ! Vous pouvez dicter. Je vous écoute. Vous dites . . . d'Auxerre ?

Bertrand avait lâché sa pipe. Il s'approcha de l'appareil et, saisissant le crayon que les doigts de la jeune fille ne pouvaient arriver à manier, il souffla :

— Appuyez l'écouteur contre mon oreille. Je vais écrire. Vous voyez bien que vous bafouillez . . .

Il se mit à transcrire, se servant de sa main valide, tandis que son moignon retenait le papier contre le meuble.

La servante gémissait :

— Mon Dieu . . . pauvre demoiselle ! . . . Pauvre madame, je veux dire. Ah ! nous voilà jolis !

Et les larmes jaillirent à flots.

Le masque dur, les sourcils rapprochés, Bertrand écoutait la voix lointaine lui relire le texte du télégramme qui venait d'être dicté.

— Quelle signature ? . . . Aucune ? Merci . . .

Il s'éloigna de quelques pas, silencieux, oppressé, tandis que la soubrette raccrochait l'appareil sans cesser de se lamenter.

Elle se pencha sur son épaule pour relire avec lui le télégramme, pour se convaincre de la réalité de cette phrase, si tragique en sa sécheresse :

Grave accident route d'Auxerre. Mme et M. Sergines transportés hôpital. Venir d'urgence.

Le mécano leva vers le ciel son unique main :

— Sapristi de cabriolet, va ! . . . J'ai toujours dit que les avions étaient plus sûrs . . . et les chemins du ciel moins dangereux que le plancher des vaches !

Toute sa face se fronça dans une grimace.

— Pas d'erreur ! . . . Le patron n'a pas de chance, en ce moment, constata-t-il avec amertume.

— Et Mademoiselle ? Vous croyez qu'elle en a, de la chance ? protesta la jeune fille d'une voix véhémente que coupaient les sanglots.

Au seuil de la salle à manger, la cuisinière apparut, une louche à café à la main, la figure hilare, traînant avec elle une savoureuse odeur de moka :

— Dites donc, mes agneaux, vous en faites un potin, alors que toute la maison dort . . . Bon Dieu ! qu'est-ce qui vous arrive ? . . .

A l'aspect des deux domestiques, son sourire s'était figé.

— Il nous arrive . . . ça ! déclara Bertrand, dramatiquement, en tendant le papier à la cuisinière.

Et comme elle regardait l'objet sans comprendre, la femme de chambre la mit au courant et relut tout haut le télégramme.

— Miséricorde ! cria l'autre dans une clameur aiguë.

Déjà, Bertrand l'avait prise rudement par le bras et lui faisait réintégrer la salle à manger.

Il avisait la jeune fille :

— C'est votre boulot . . . Allez porter ça à votre patron . . . Allons, ouste ! en vitesse . . .

— Je l'avais bien dit à Mademoiselle que cela lui porterait malheur de se marier au mois de mai ! . . . se lamentait la soubrette . . . Ecoutez, monsieur Bertrand . . .

— Mais démarrez, bon sang de sort ! . . . Vous n'êtes pas encore partie ?

Epouvantée et reniflant dans son mouchoir, elle s'en fut vers les étages.

Comme elle émergeait sur le palier, M. Rochetaille sortait de la salle de bains, l'œil clair, la lèvre vermeille, la face épanouie, dans une fraîche odeur de lavande.

— Pon . . . pon . . . pon . . . Ma petite Juliette . . . vous arrivez bien ! . . . J'ai une faim d'ogre. Faites servir mon café d'urgence.

— Ah ! monsieur ... il s'agit bien de café !

— Comment ? s'ébahit M. Rochetaille, qui vit sa servante s'écrouler en sanglotant sur le canapé de paille du couloir.

Pressant une main convulsive sur ses yeux, elle tendait, de l'autre, le message, incapable d'annoncer elle-même la terrible nouvelle

M. Rochetaille contempla le papier froissé dont il ne pouvait soupçonner l'importance.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Un télégramme . . . d'Auxerre, monsieur.

— D'Auxerre ! . . .

Sa voix sonna l'alarme. Il cherchait machinalement ses lunettes et, ne les trouvant pas, s'élança vers sa chambre, emportant le précieux papier.

Une minute plus tard, on entendait son cri d'effroi . . . un cri rauque, éperdu, qui amena sur son seuil Mme d'Albières, affolée.

— Qu'y a-t-il ?

Elle courait à l'appartement du père de Mariette.

M. Rochetaille pouvait à peine parler. Il tendit la dépêche :

Paul Rochetaille se précipita sur elle, comme mû par un ressort :

— Il faut partir tout de suite . . . La voiture ! . . . Je vais prévenir Jean. Vite, mon veston . . .

Sans souci de la présence de Mme d'Albières, avec qui il se montrait d'ordinaire plus protocolaire, il enlevait à la volée sa robe de chambre et la jetait à terre.

Il apparut en bretelles, pitoyable et congestionné, courant comme un fou par la pièce pour chercher ses vêtements et bousculant dans son désarroi la pauvre dame qui cherchait avec lui, de la même allure éperdue.

Déjà, une rumeur emplissait la maison. On entendait battre les portes dans les coins. Sur le palier, les gens chuchotaient, ayant déjà appris le malheur par la femme de chambre qui restait affalée, gémissante, au creux du canapé de paille.

Mme d'Albières gagna sa chambre en vitesse.

Elle eut à répondre à toutes les questions qui la harcelèrent au passage. Elle ne savait rien : les mariés avaient eu un accident . . . Grave ? Dieu seul pouvait le dire.

— Cela devait finir comme ça ! annonça Mme Galtier d'un air de catastrophe.

— Pourquoi ? s'insurgea sa petite-fille. Ils étaient si heureux . . . C'est injuste !

La pauvre Geneviève était toute pâle et sanglotait. Elle fit rentrer la tante Clara qui arrivait à son tour, la tête hérissée de bigoudis qui gonflaient son bonnet et qui, n'ayant entendu qu'un bruit vague, s'inquiétait, d'une voix joyeuse :

— Est-ce que la fête recommence ?

Mme Dorange parut la dernière. Elle portait un peignoir de satin bleu lavande qui laissait passer l'ourlet de son pyjama . . . Ses cheveux flous auréolaient sa tête charmante dans un artistique désordre . . . et sur sa gorge à demi nue un bavolet de dentelle qui soulignait hardiment les beautés qu'il voulait cacher.

Une odeur de chypre l'enveloppait comme un encens . . .

— Mais qu'est-ce qu'il y a donc ? s'enquit-elle en souriant au jeune Mario qui avait soudain rougi.

Mme Duplan l'informa de la terrible nouvelle. . .

Alors, on vit la belle dame en bleu tourner de l'œil et, avec un soupir d'oiseau, s'abattre dans les bras de Geneviève qui faillit choir sous le choc.

Tandis qu'on s'empressait autour d'elle et que des cris divers retentissaient de la cave au grenier, la robuste huit-cylindres de M. Rochetaille venait se ranger dans l'allée.

A la hâte, tout en vérifiant le réservoir d'eau, Jean achevait de boutonner son cache-poussière

— A Auxerre ! . . . Brûlez la route ! soufla la voix haletante de M. Rochetaille.

Il traversait la cour, l'air un peu égaré, le dos voûté subitement, le teint gris comme après une nuit de mauvaise noce.

Avant qu'il n'eût fermé la portière, Mme d'Albières l'avait rejoint. Elle aussi s'était préparée dans l'affolement. Sa valise était à demi fermée et elle n'avait pas pris le temps de passer un manteau qu'elle emportait sur le bras et qu'elle jeta sur la banquette.

— Vous pensez bien que je ne vais pas vous laisser partir seul ! . . .

Paul Rochetaille lui étreignit les mains. Déjà, la souple voiture, traversant le village, où les gens commençaient à arriver sur le seuil des portes, — les nouvelles vont vite dans les petits endroits comme Bonneville, — bondissait sur le passage à niveau et s'élançait à la conquête de l'espace.

M. Rochetaille tourna sa face blafarde vers le visage bouleversé de sa compagne :

— Vous ne pensez pas . . . commença-t-il d'une voix étranglée, que . . . qu'elle soit . . . qu'elle soit . . .

Le dernier mot d'angoisse et d'horreur s'étrangla dans sa gorge.

Mme d'Albières protesta :

— Voyons, mon ami, calmez-vous. N'envisagez pas une telle extrémité !

Le châtelain ouvrit les mains, y enfouit son masque convulsé :

— Dire qu'il n'y a plus rien à faire qu'à attendre . . . attendre ! . . .

Il se redressa; nerveusement, ses poings s'abattirent avec force sur ses genoux.

Les yeux de Mme d'Albières disaient son affolement intime. Avec épouvante, elle regardait ce grand corps affalé à côté d'elle, ce lutteur qu'une immense angoisse abattait . . . Est-ce que l'irréparable les attendait au bout de la course ? . . . En face de quel drame affreux allaient-ils se trouver ?. . .

Elle s'exclama sourdement :

— Je me demande ce qui est arrivé ! . . .

Paul Rochetaille haussa ses fortes épaules.

— Dieu le sait ! . . . Un dérapage . . . Avec une voiture aussi bien équilibrée que la leur ? . . . Et un pilote comme mon gendre . . .

— C'était peut-être Mariette qui conduisait encore . . .

— A Auxerre ? . . . A deux cent cinquante kilomètres ? Et dans l'état de fatigue et de tension nerveuse où elle se trouvait ? . . . Je ne pense pas qu'elle ait commis cette imprudence . . . D'autant qu'elle a de la difficulté à conduire la nuit . . . Or, si je juge bien, il devait être tard, quand ils ont atteint cette ville . . .

— Ils nous ont quittés hier soir à six heures . . .

Par-dessus la vitre, M. Rochetaille interrogeait le chauffeur :

— Jean combien de temps pensez-vous que Mademoiselle ait pu mettre pour couvrir ces deux cent cinquante kilomètres ?

Le chauffeur apprécia :

— Peut-être trois heures . . . peut-être un peu plus . . .

— C'est bien ce que je pensais . . .

— J'ai assisté au départ de Mademoiselle . . . Je veux dire de Mme Sergines . . . elle avait l'air pressée. Elle a filé à très vive allure . . .

— Avec une voiture qu'elle ne connaissait pas ! C'est de la folie ! . . . J'aurais dû me rendre compte . . . lui conseiller la prudence . . . faire des recommandations à son mari . . . Ah ! je suis bien coupable ! . . . Et maintenant ! . . .

Il secouait sa tête énorme comme un taureau qui cherche à se débarrasser des banderilles, taraudé d'impatience, d'angoisse, du sentiment déprimant de son impuissance.

Tassée dans son coin, les yeux fixes, Mme d'Albières n'osait bouger ni parler, comprenant l'inutilité de tout effort. Désormais, ils étaient entre les griffes du destin qui, peut-être, avait déjà rendu la sentence définitive, là-bas, en cette salle d'hôpital inconnu vers laquelle ils étaient emportés à une vitesse de bolide.

Par moments, le regard effrayé de Mme d'Albières accrochait le compteur de vitesse. L'aiguille oscillait entre cent vingt et cent trente . . .

Intérieurement, la pauvre dame, émue par la si proche catastrophe, sentait une petite angoisse lui griffer le cœur. Mais, bientôt, l'atroce inquiétude dans laquelle elle était au sujet du couple en péril chassait toutes autres craintes de son esprit.

Un vol noir de corbeaux cisailla le ciel. Mme d'Albières tourna la

tête vers son compagnon. Il avait, lui aussi, le regard fixé sur les sinistres oiseaux de malheur et elle comprit que, dans l'état d'esprit où ils étaient, le même superstitieux pressentiment les avait mordus.

Que la raison est une chose précaire lorsque nous sentons, aux heures aveugles, déchaînées contre nos pauvres forces humaines, les terribles puissances inconnues ! . . .

Mme d'Albières joignit les doigts et se mit à prier, les paupières basses, pour s'isoler dans la suppliante invocation qui montait de son cœur anxieux.

D'une pression de main, M. Rochetaille la remercia :

Auxerre : 130 . . . Auxerre : 100 . . . Auxerre : 90 kilomètres . . . Les bornes, inexorables dans leur lenteur mathématique, jalonnait leur angoisse.

Les villes, les villages passèrent, les uns après les autres, n'offrant aux voyageurs impatients que l'ennui du ralentissement obligatoire.

Paul Rochetaille, maintenant prostré, ne voyait plus rien que son tourment intérieur.

Enfin, ce fut Auxerre et ses rues pittoresques . . . ses vieilles maisons . . . le pont sur l'Yonne . . . l'hôpital . . . La voiture stoppa.

Le malheureux père se sentait défaillir.

♣

— C'est arrivé à neuf heures du soir . . . expliquait Vital d'une voix chavirée.

Il parlait bas, à cause de la blessée qui reposait dans la chambre à côté.

Depuis une heure, il s'évertuait à rassurer son beau-père que la vue de la jeune femme, exsangue sous les linges, le visage meurtri, méconnaissable, avait si fort bouleversé qu'il s'était évanoui.

Et c'était une chose lamentable que de voir cet homme d'apparence robuste, aux membres trapus, au fort cou de taureau, effrondré sur un siège et interpellant d'un accent plaintif tous les gens qu'il supposait susceptibles de lui dire la vérité.

Enfin, on l'avait amené dans la chambre de Vital qui, contrairement à ce que l'on avait cru tout d'abord, n'avait que des égratignures insignifiantes.

— Sur le moment, j'ai été choqué, disait-il à Mme d'Albières qui s'affolait de lui voir le bras en écharpe et un pansement à la joue . . . Mais, ce matin, il n'y paraissait plus. Il ne me reste qu'une question de l'articulation . . . Encore une fois, j'ai eu de la chance ! fit-il avec un petit rire amer . . .

Il pensait à cet autre accident auquel il n'avait échappé que par miracle . . .

— Mais *elle ?* interrogea Mme d'Albières, tandis que le malheureux M. Rochetaille se remettait peu à peu et avalait le grog chaud qu'on venait de lui apporter.

— Aujourd'hui le docteur est plus affirmatif . . . Les blessures de la tête ne sont pas aussi graves qu'on ne l'avait cru tout d'abord . . . Mais les jambes ! . . .

— Vous ne pensez pas qu'on va l'amputer ? s'enquit anxieusement la marraine de Mariette.

Les yeux de Vital noircirent . . . Nerveusement, il se mordit les lèvres.

— Ce serait affreux ! gémit Mme d'Albières . . . pour elle, la pauvre petite, et pour vous ! . . .

— Plus que vous ne pensez ! rétorqua Vital sur un ton âpre . . .

Une silhouette blonde, au séduisant regard roux, passa dans son esprit comme un mirage. Il serra les poings.

— Il faut qu'elle guérisse ! dit-il passionnément en mettant dans son accent résolu toute sa volonté de forcer le destin.

La main de Mme d'Albières se posa, compatissante, sur son épaule:

— Mon pauvre ami ! . . . Comme vous l'aimez ! . . . Mais, voyez-vous, j'ai confiance . . . Elle guérira . . . Dieu ne peut pas vouloir vous frapper ainsi en plein bonheur . . . Ce serait injuste, inhumain . . . Pauvre petite Mariette, si exaltée, si heureuse . . . . si romanesquement heureuse ! . . . Et, voyez-vous, c'est curieux, ajouta Mme d'Albières en passant son mouchoir sur ses paupières humides, on aurait dit qu'elle avait le pressentiment de cette catastrophe ! Hier matin, elle était nerveuse, presque angoissée . . . Elle ne tenait pas en place . . .

" Elle n'a paru se calmer qu'un peu avant le départ . . . Mais, alors, elle était si pâle qu'on voyait bien que ses nerfs seuls la soutenaient.

Vital n'écoutait que distraitement.

Depuis cette nuit, depuis qu'il avait recouvré l'usage de ses sens et qu'il s'était trouvé en face de la réalité terrible et redoutable, une anxiété le tenaillait . . . Mais ce n'était pas, comme on eût pu le croire, uniquement à cause de la petite blessée, sur le sort de qui les médecins ne se prononçaient pas encore . . .

Une pensée plus égoïste taraudait son esprit en émoi.

Avidement, il s'interrogeait, scrutant cette conscience obscure qui, au dedans de nous-mêmes, émet parfois des prolongements qui nous dépassent.

Qui sait s'il n'était pas pour quelque chose dans l'accident terrible qui mettait en danger la vie de Mariette ? . . . Certes, il n'avait jamais envisagé que la jeune femme pût mourir : il repoussait cette idée révoltante avec horreur.

Pourtant, à *une minute de son existence,* il l'avait jugée encombrante; il avait regretté de l'avoir épousée. Poussé par sa malheureuse passion pour Micheline, tenté par les merveilleuses perspectives qu'elle offrait à son tenace amour, il avait souhaité être débarrassé de Mariette ! . . .

Mieux, il avait même formé le projet têtu, arrêté, de la rejeter hors de sa vie . . . et il n'avait pensé qu'à *cela* durant tout le temps qu'avait duré leur bref voyage . . .

Qui peut savoir si ce souhait n'avait pas déclenché, contre l'innocente enfant, les mystérieuses forces du mal ? . . . Qui peut savoir si le désir obscur de Vital n'avait pas, peu ou prou, forcé la marche du destin ?

Il se le demandait, depuis la veille, avec un épouvantement de tout l'être et se sentait bourrelé de remords.

Il répéta, pour M. Rochetaille, obsédé, pour Mme d'Albières, attentive :

— C'est arrivé à neuf heures du soir . . . Elle n'avait pas voulu abandonner le volant . . . Deux ou trois fois, j'ai essayé de prendre sa place. Chaque fois, elle disait :

" — Non, je vous en prie, tout à l'heure ! Quand nous nous arrêterons . . .

" Or, à part une halte forcée en cours de route pour ravitailler en essence, on ne s'arrêtait pas. Mariette semblait animée par le démon de la vitesse. Je ne savais pas qu'il la

(Lire la suite page 41)



La charmante simplicité du dessin Deauville, Community Plate, est bien caractéristique de l'art moderne tel qu'appliqué aux modèles d'argenterie.

Les fabricants de l'Argenterie Community recommandent SILVO pour conserver à votre argenterie toute sa beauté.

L'ARGENTERIE, tout comme la fine toile et la dentelle ancienne,

est un bien d'une nature telle qu'elle nous le rend on ne peut plus cher.

Votre argenterie mérite des soins affectueux. Il n'y a aucune raison, toutefois, pour que vous ne vous en serviez pas tous les jours. Avec Silvo sous la main, il est facile de conserver à l'argenterie son lustre éclatant. La surface brillante, qui est pour vous un sujet de juste fierté, restera toujours fraîche et comme NEUVE.

Silvo est un poli d'action douce, toujours plein d'égards pour la beauté dont il a le culte. Vous pouvez compter sur Silvo pour conserver à toute votre argenterie sa beauté.

" Veuillez m'envoyer gratuitement la boîte d'essai de Silvo ".

NOM .....

ADRESSE .....

77F

Silvo

POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE

RECKITTS (OVERSEA) LIMITED, 1004, RUE AMHERST, MONTREAL



COL, MANCHETTES ET CEINTURE AU CROCHET

FANTAISIES AU CROCHET

GARNITURE AU CROCHET et CHEMIN DE TABLE

La vogue favorise, en ce moment, les fantaisies au crochet. Celles-ci sont particulièrement seyantes sur une robe de jour, et lainage sombre, qu'elles égayent d'une touche fraîche et pimpante. On n'en pourrait trouver un plus charmant exemple que dans l'ensemble présenté ici; il comprend col, poignets et ceinture. Il est à la fois très simple à faire et très gracieux.

TENSION :

10 mailles et 10 rangs au pouce.

MESURES :

COL FINI : encolure 16", largeur 3½".

POIGNETS : au bas du poignet 7", hauteur 3½".

CEINTURE FINIE : longueur 27", largeur 1½".

User du fil double.

COL : Monter une chaînette de 28 mailles.

1er rang : Dans la 3e maille à partir du crochet faire 1m.s., 1 m.s. dans chaque p. de ch. jusqu'à la fin du rang (27 m.s. en tout, les 2 premiers p. de ch. comptent pour la première m.s.).

2e rang : * 2 p. de ch., (comptant pour la première m.s.) en relevant seulement le fil arrière du point de la rangée précédente, faire 1 m.s. dans chacune des 15 m.s. suivantes, tourner.

3e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chaque m.s. jusqu'à la fin du rang.

4e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chacune des 15 m.s. suivantes, 1 m.s. dans chacune des 11 m.s. suivantes (27 m.s. en tout).

5e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chacune des m.s. jusqu'à la fin du rang :

6e rang : * 2 p. de ch., (comptant pour la première m.s.) relevant seulement le fils arrière du point, faire 1 m.s. dans chacune des 15 m.s. suivantes, tourner.

7e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chacune des m.s. jusqu'à la fin du rang.

8e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chacune des 15 m.s. suivantes, 1 m.s. dans chacune des 11 m.s. suivantes (27 m.s. en tout).

9e rang : 2 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante, en prenant le point complet, * 1 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante, répéter depuis * jusqu'à la fin du rang.

10e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chaque maille jusqu'à la fin du rang, faire 1 m.s. dans chacun des 2 p. de ch. à la fin du rang. (27 m.s. en tout).

11e rang : 2 p. de ch., relevant seulement le fil arrière du point, faire 1 m.s. dans chaque m.s. jusqu'à la fin du rang.

Répéter depuis * au 2e rang, pour obenir la longueur requise, terminer au 8e rang, quand on répète pour la dernière fois. Arrêter.

Nouer le fil au bas du col pour faire 1 rangée de m.s. tout le long du bord extérieur du col, fasant 2 m.s. dans chaque espace. Arrêter.

BORDURE : Nouer le fil à l'encolure.

1er rang : 4 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante, * 1 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante. Répéter depuis * tout le tour du bord extérieur du col, faisant 3 s.b. avec 2 p. de ch. entre chaque s.b. dans les coins, tourner.

2e rang : Faire 2 m.s. dans chaque espace et 3 m.s. dans chacun des 2 espaces des coins, tourner.

3e rang : 2 p. de ch. (comptant pour la première m.s.) 1 m.s. dans chaque m.s., arrêter.

BANDE DU COU : Faire 5 rangées de m.s. à l'encolure. Arrêter.

POIGNETS : Travailler exactement comme le col.

CEINTURE : Monter une chaînette de 242 mailles, ou de la longueur requise.

Pour donner plus de solidité à la ceinture travailler en prenant le point complet, au lieu de ne lever que le fil arrière.

1er rang : Dans le 3e p. de ch. à partir du crochet, faire 1 m.s. dans chaque p. de ch., jusqu'à la fin du rang (241 m.s.s en tout).

2e rang : 4 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante, * 1 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante, répéter depuis * jusqu'à la fin du rang.

3e rang : 2. p. de ch., faire 2 m.s. dans chaque espace.

4e rang : 2 p. de ch., faire 1 m.s. dans chaque m.s. Répéter ce rang encore 4 fois.

9e rang : 4 p. de ch., sauter 1 m.s., 1 s.b. dans la m.s. suivante, * 1 p. de ch., sauter 1 n.s., 1 s.b. dans la m.s. suivant, répéter depuis * jusqu'à la fin du rang.

10e rang : 2 p. de ch., 2 m.s. dans chaque espace. Faire 1 rangée de m.s. tout le tour de la ceinture, faisant 3 m.s. au même endroit, dans les coins. Arrêter.

BOUTONS AU CROCHET : Commencer avec 3 p. de ch., joindre par un point coulé pour former un anneau.

1er rang : 2 p. de ch., faire 7 m.s. dans l'anneau, joindre par un point coulé au-dessus des 2 p. de ch. (8 m.s. en tout).

2e rang : 2 p. de ch., faire 2 m.s. dans chaque m.s., joindre par un point coulé.

3e rang : 2 p. de ch., faire 1 m.s. dans chaque m.s., joindre par un point coulé.

4e rang : 2 p. de ch., * 1 m.s. dans la m.s. suivante, gardant 2 mailles sur le crochet, 1 m.s. dans la m.s. suivante, gardant 3 mailles sur le crochet, 1 jeté, tirer les 3 mailles à la fois, 1 m.s. dans la m.s. suivante, répéter depuis * tout le tour, joindre par un point le fil, faufiler tout le tour et serrer pour former un bouton en forme de boule. Faire 7 boutons semblables.

Coudre les boutons de chaque côté du col et des poignets. Faire des ganses pour correspondre. Coudre 2 boutons à un bout de la ceinture, à 1" du bord. Faire 2 ganses pour correspondre. Bien presser.

ABRÉVIATION

p. de ch.	point de chaînette
m.s.	maille simple
s.b.	simple bride

MATÉRIEL REQUIS

12 balles de fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 20 écri. 1 crochet d'acier à tricoter de Milward, No 2 anglais ou No 4 américain.

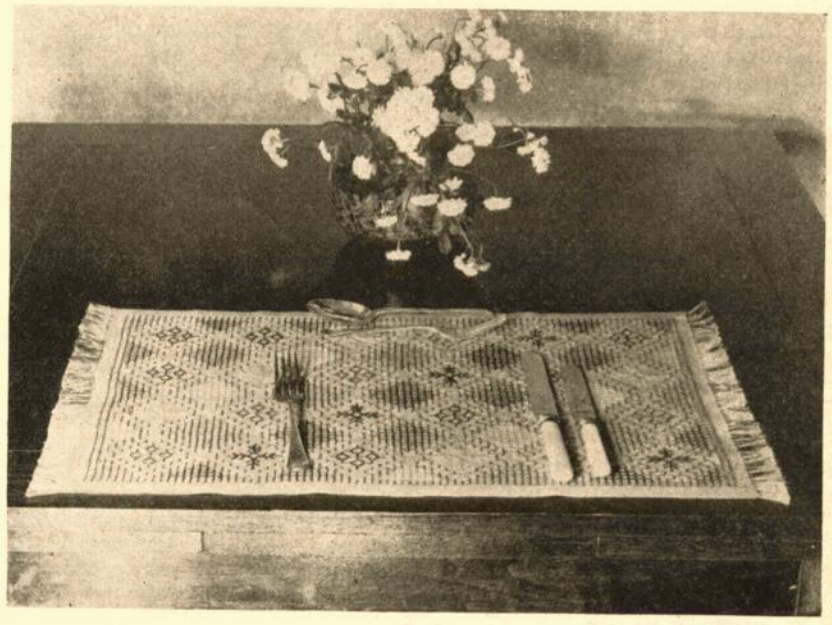
Matériel requis pour col et poignets seulement : 10 balles de fil Blue Label Mercer-Crochet de Coats, No 20, écru.

LE POINT DE TIGE FAIT UN JOLI CHEMIN DE TABLE

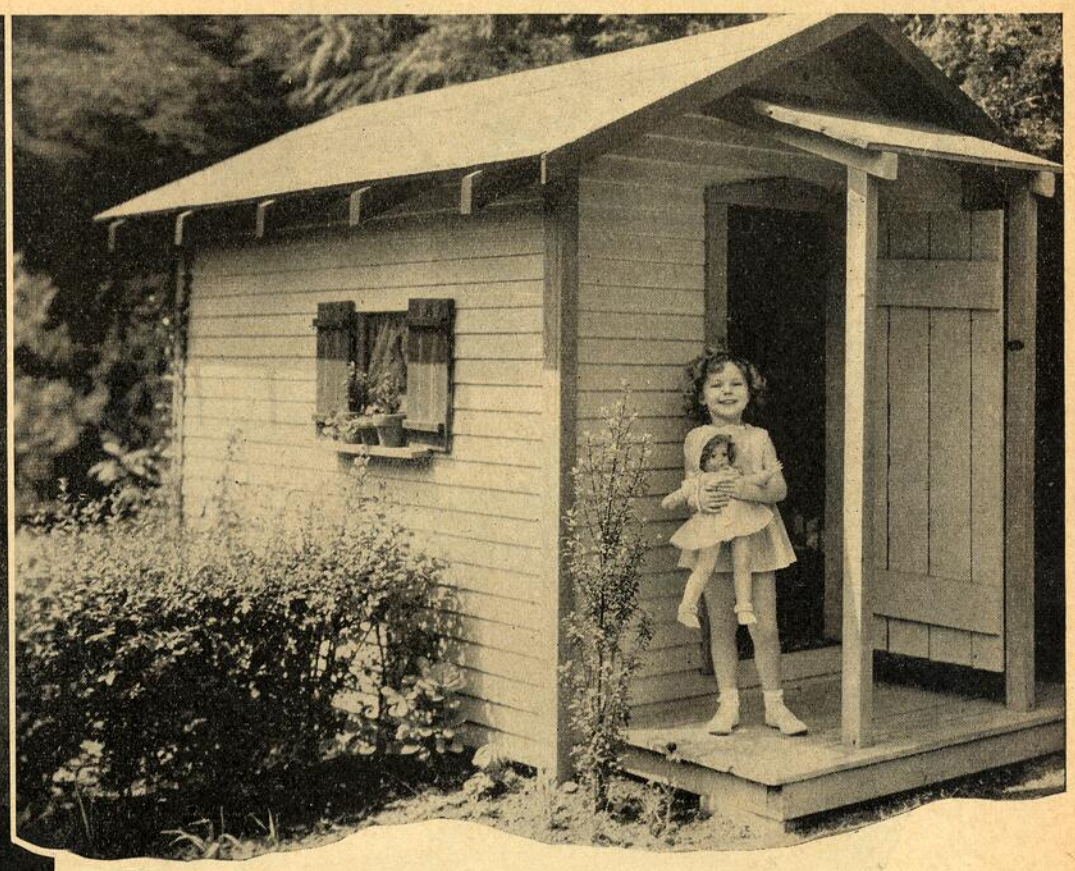
Ne vous étonnez pas si la broderie devient si populaire aux heures de loisirs. Il y a beaucoup de plaisir à manier son aiguille à broder pour faire des garnitures de tables élégantes et colorées. Et il y a un sentiment d'orgueil légitime quand le joli travail est terminé. Qui ne serait pas contente, par exemple, en finissant le ravissant chemin de table illustré ici ? Oui, il est fait au point de tige. Voici les instructions complètes :

Le dessin est entièrement travaillé au point de tige, sur un tissu à

(Lire la suite page 67)







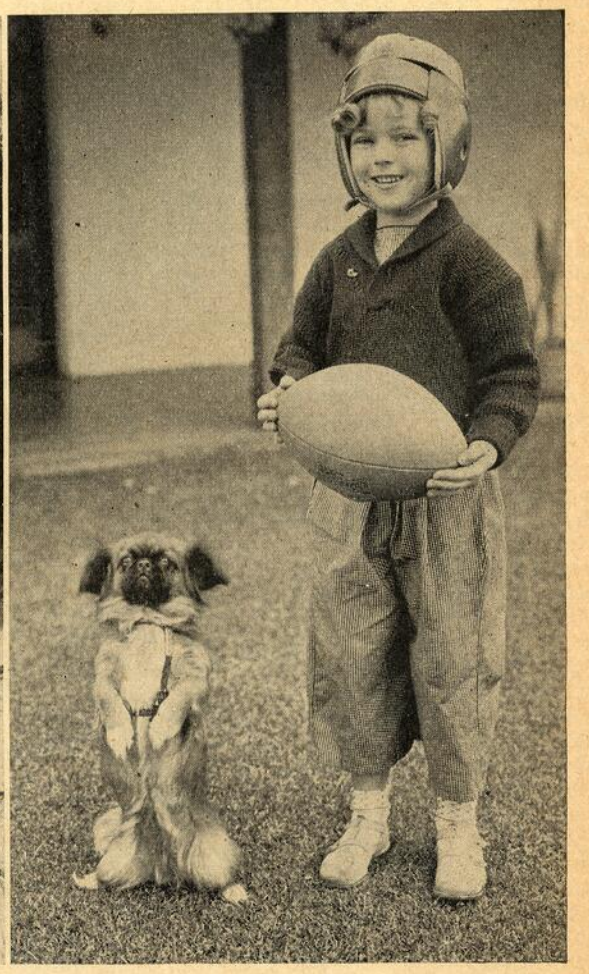
SHIRLEY TEMPLE
dans l'intimité

Le père de Shirley et le service de publicité de la 20th Century-Fox ont bien voulu choisir dans l'album de famille de la petite vedette ces quelques photos que nous voulions grouper ici à l'intention des nombreuses lectrices de *La Revue Populaire* admiratrices de Shirley On la voit dans divers costumes, de l'âge de trois ans (au centre) à nos jours. C'est dans sa maison de poupée, ci-dessus à droite, que Shirley est le plus heureuse et c'est encore là qu'elle retourne de préférence au sortir du studio.









Comment Donner un Thé

par Francine

Francine est le pseudonyme d'une dame de la société montréalaise qui porte l'un des plus beaux noms de l'aristocratie canadienne. — Nos lectrices peuvent donc sans crainte suivre à la lettre les conseils de notre distinguée collaboratrice.





Photos gracieusement fournies par le *Tea Market Expansion Bureau*, de Montréal.

Il y a bien des manières de servir le thé : cela varie selon les pays et les circonstances. Ce qui nous importe, pour le moment, c'est de connaître exactement les usages adoptés chez nous. Pour cela nous allons supposer quatre occasions différentes dans lesquelles une maîtresse de maison doit servir le thé.

Commençons par un petit thé intime. Cinq ou six amies, au plus. Le service à thé sera disposé dans un plateau qu'on placera sur la table à thé. On peut offrir indifféremment du lait ou de la crème avec le thé. Dans les maisons anglaises la crème est jugée indispensable, mais il n'en est pas de même chez nous. Il est bon d'avoir aussi un pot rempli d'eau chaude, car beaucoup de personnes boivent un thé très léger. D'autres le prennent à la russe, c'est-à-dire avec du citron. Ayez donc la précaution d'avoir des tranches de citron dans un petit plat en verre et une minuscule fourchette. Le sucre en morceau est préférable au sucre granulé parce que plus commode à servir. Les tables Gigogne qui s'emboîtent les unes dans les autres sont fort utiles, pour ne pas dire indispensables, à l'heure du thé. A chaque tasse de thé on joint une assiette et une petite serviette. Aussi une fourchette, si votre gâteau est glacé. La plus jeune ou la plus intime des invitées assiste la maîtresse de maison. Les menus peuvent être variés selon l'inspiration ou le talent culinaire de chacune. Suggérons, en hiver : les galettes chaudes, les crumpets, les pailles au fromage, les butter puffs. On les sert dans des plats couverts. En été : les tartines de pain brun ou de pain aux raisins. Les sandwichs dont on peut si facilement varier la forme et le contenu s'offrent en toutes saisons. Si vous avez deux sortes de gâteaux, arrangez-vous pour que l'un soit sucré et l'autre pas, afin de satisfaire tous les goûts. Ainsi, avec un gâteau glacé à l'érable ou au chocolat, mettez des petits fours secs, des madeleines ou des janoises. Au contraire, un gâteau aux fruits ou un pain d'épices sera accompagné de petits fours glacés. On peut aussi passer des bonbons et des amandes salées, mais ce n'est pas indispensable.

Voici un deuxième cas: un thé auquel vous invitez une douzaine de personnes qui toutes ne sont pas des intimes et auxquelles vous désirez rendre des politesses. Surtout si c'est un thé mixte, faites passer vos invités dans la salle à manger et asseyez-les autour de la table. Il est remarquable à quel point un homme assis sur le bout d'une chaise, tenant d'une main sa tasse et de l'autre son assiette, a l'air malheureux; tandis que confortablement installé devant une grande table bien servie, il a un air tout réjoui et il est disposé à faire des frais de conversation. Le plateau à thé sera placé à un bout de la table, devant l'hôtesse. La place de chaque convive sera indiquée par un napperon disposé devant lui. Au centre, il y aura des fleurs naturelles ou toute autre décoration conforme à la mode du jour. Les assiettes de sandwichs et les gâteaux, ainsi que les plats d'argent ou de porcelaine qui contiennent les biscuits chauds seront disposés sur la table, à la portée de chacun. Le menu sera à peu près le même que pour le thé dont nous avons parlé tout à l'heure. Cependant, si c'est à l'époque du carême et si la maîtresse de la maison sait que plusieurs de ses invités jeûnent, elle peut leur servir du thé qui leur tiendra lieu de souper, en ajoutant au menu des pâtés aux huîtres ou une salade de légumes.

Quand le thé suit une partie de bridge, il arrive qu'on le serve à chaque table. On enlève alors le tapis à cartes et on le remplace par une petite nappe blanche ou de couleur. Cette manière est la plus simple et la plus commode pour celle qui reçoit. Elle n'est pas toujours très goûtée des joueuses de cartes qui souvent ont envie de bouger un peu et aussi de causer avec leurs amies des autres tables. Elles sont donc, à l'ordinaire, bien aises de passer dans la salle à manger où on peut les faire asseoir autour de la table, si elles ne sont pas trop nombreuses. Autrement, elles mangeront debout tout en circulant de l'une à l'autre.

Le cas d'un grand thé diffère sensiblement des précédents. Supposons qu'une centaine d'invitations ont été lancées. On peut le faire, soit en téléphonant ou, ce qui est mieux encore et beaucoup moins compliqué, en adressant une invitation gravée. Une invitation imprimée n'est pas du tout dans la note et un téléphone vaut cent fois mieux. Si on doit toujours répondre, et d'une façon formelle quand on est invité à un mariage, à un bal ou à un dîner, il n'en va pas de même pour un thé. Cependant, si l'on ne peut s'y rendre, il est plus poli de téléphoner

pour s'en excuser, soit avant, soit après le thé, mais jamais pendant. La personne qui reçoit a alors assez à faire, elle n'a pas besoin d'être dérangée par un appel téléphonique.

Pour une réception aussi nombreuse que celle dont nous parlons, il va de soi que le salon, la bibliothèque et la salle à manger de votre maison seront envahis et qu'un bon nombre de personnes devront rester debout. Les renseignements qui vont suivre: manière de procéder, décoration, menu, conviennent également à une réception de visites de noces, à un thé du dimanche avec messieurs et dames, ou à un grand thé pour dames seules. La seule différence est que quand des messieurs sont présents ils aident les jeunes filles à servir, à moins qu'il ne s'agisse de messieurs vénérables par l'âge ou la situation.

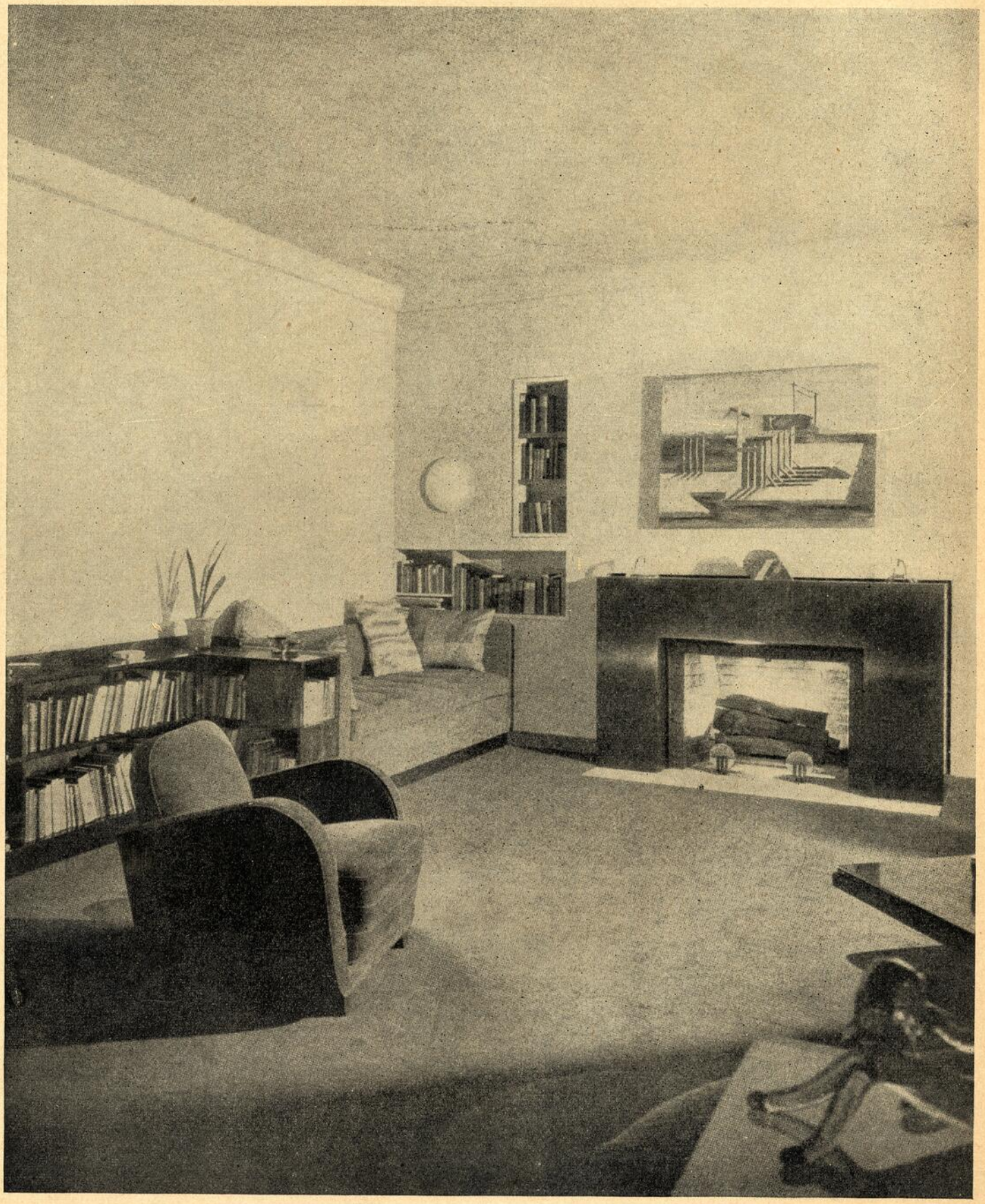
Le goûter sera disposé sur la table à manger, recouverte d'une nappe de toile fine, brodée et, le plus souvent, garnie de dentelle. Au centre, il y aura des fleurs ou tout autre décoration à la mode. On met aussi des vases de fleurs, dans les autres pièces de la maison où les invités ont accès. Mais revenons à la salle à manger. Des bougies de la même couleur que les fleurs sont d'un fort joli effet. Il faut s'arranger, si possible, pour que tout s'harmonise : fleurs, bougies, porcelaine, glaces, bonbons et gâteaux. Le rose et le jaune sont les deux nuances qui se prêtent le plus facilement à ce genre de décoration harmonisée. A chaque extrémité de la table, mettez un plateau. Dans l'un on place une cafetière, dans l'autre une théière, ainsi que tous les accessoires nécessaires pour servir le café et le thé. Les tasses à café sont de forme droite et plus petites que les tasses à thé.

Il en est de même pour les cuillers. Le menu sera du même genre que dans les trois exemples précédents, mais plus varié et plus abondant. On y ajoutera, cependant, des glaces, des sorbets ou des crèmes italiennes, toujours si décoratives, ce qui, de nos jours, est considéré un dessert de grand luxe parce qu'il est très coûteux. On aura soin d'attendre pour démouler les glaces et les apporter sur la table qu'un bon nombre d'invités soient arrivés.

Le thé, le café et les glaces sont servis par des parentes ou des amies très intimes de la personne qui reçoit, jamais par l'invitée d'honneur, s'il y en a une. Ces dames doivent au besoin prévenir les domestiques si quelque chose fait défaut et voir à ce que la vaisselle qui a servi soit transportée à mesure dans la cuisine. L'invitée d'honneur, au contraire, se tient le plus possible dans le salon, avec la maîtresse de la maison, et accueille avec elle les personnes qui entrent. Les jeunes filles qui aident à servir ont fort à faire car elles doivent circuler habilement à travers la foule, une tasse pleine d'une main, une assiette de sandwichs ou de crème à la glace de l'autre, servir d'abord les premiers arrivés, se rappeler si telle dame désire du thé avec du citron, si telle autre préfère le café. Sera-ce trop leur demander, puisqu'elles sont venues là dans l'intention de se rendre utiles et agréables, de s'interrompre de fumer et de ne pas tenir de la même main leur cigarette et une assiette de sandwichs ? Si elles savaient comme cela est peu appétissant de manger un sandwich saupoudré de cendre, je suis sûre qu'elles ajouteraient aimablement ce léger sacrifice aux autres.

La maîtresse de maison doit avoir l'œil ouvert : voir à ce que tout le monde soit bien servi, à ce qu'aucun invité ne reste isolé, à faire les présentations quand cela est nécessaire. On se demande parfois quelle est la meilleure formule à adopter en pareille circonstance. Mon avis est qu'il faut nommer d'abord la personne la plus importante des deux, soit parce qu'elle est plus âgée, soit à cause de sa situation sociale. C'est donc à elle qu'on s'adresse, en disant : madame Sigouin, permettez-moi de vous présenter Mlle Boisonnault. Si l'on peut glisser adroitement un bref commentaire qui renseignera les personnes en présence sur les occupations ou leurs goûts réciproques, on leur rendra parfois un service signalé et qui méritera leur reconnaissance.

Voilà autant de petits conseils pratiques qui vous permettront, chère lectrice, de donner un thé suivant toutes les règles de la plus stricte étiquette.



Quand le thé suit une partie de bridge, on peut le servir dans la pièce où l'on joue, salon, boudoir ou bibliothèque. On enlève alors le tapis à cartes et on le remplace par une petite nappe blanche ou de couleur. Cette manière est la plus simple et la plus commode.

Les jours froids approchent

2145 — Manteau de gr. 34 à 46. Pour un 40 : 4¼ v. de 54" Doublure : 3⅞ v. de 35" ou 3½ v. de 39"; entredoublure : 2⅝ v. de 54" 1¾ v. de canevas de 24" ou 1¼ v. de mousseline de 35" Col détachable, en fourrure. Entredoublure de flanelle pour le col : ⅜ v. de 35". 25 cents.

2114 — Manteau de gr. 32 à 42. Pour un 36 : 3⅜ v. de 54". Doublure : 2¾ v. de 35" ou 2½ v. de 39". Entredoublure : 1¼ v. de canevas de 24" ou de mousseline de 35". Aussi inclus un joli patron de robe. 25 cents.

2155 — Robe et manteau pour gr. 14 à 40. Pour un 16 : le manteau, 4¼ v. de 35". Doublure : 2¾ v. de 35" ou 2½ v. de 39". Entredoublure : 1⅞ v. de 54" Col détachable. ½ v. de flanelle de 35" à 54" pour l'entredoublure du col. Aussi inclus, un patron de robe. 25 cents.

2131 — Manteau très pratique. Gr. 12 à 20. Pour un 18 : 3⅛ v. de 54". Doublure : 3½ v. de 35" ou 3 v. de 39" 25 cents.

2148 — Manteau et chapeau de fillette. Gr. 2 à 8. Pour un 6 : le manteau, 2⅜ v. de 35. Collet et manchettes : fourrure de votre choix. Le chapeau, ⅝ v. de 35" Doublure : 1½ v. de 35" ou 1¼ v. de 39"; entredoublure : ⅞ v. de canevas de 24" ou ½ v. de mousseline de 35". Doublure du chapeau : ⅜ v de 35" à 39" 15 cents.



PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY Département " P " 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Pour une journée bien remplie

2126 — Robe très moderne. Gr. 32 à 42. Pour un 36 : 4 v. de 35" ou 3¾ v. de 39". 1½ v. de ruché. 15 cents.

2095 — Robe pratique pour l'intérieur. Gr. 32 à 42. Pour un 36 : 4⅞ v. de 32", 4¾ v. de 35" ou 3⅞ v. de 39". Ceinture de votre choix. 15 cents.

2093 — Très élégante toilette pour gr. 12 à 20. Pour un 14 : la robe, 5⅝ v. de 35", 5 v. de 39" ou 4⅝ v. de 44"; la ceinture, ¼ v. de 35" à 39"; le gilet, 3¼ v. de 35". 25 cents.

2119 — Robe de gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3⅞ v. de 35", 3⅝ v. de 39" ou 2½ v. de 54". Contrastant : ⅜ v. de 35" à 44". Ceinture de votre choix. 15 cents.



PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY. Département " P " 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Charme de la Jeunesse

2115 — Pour fillette, gr. 2 à 8. Pour un 4 : 1⅞ v. de 27", 1¾ v. de 35" ou 1½ v. de 39". 1⅛ v. de ruban. Bouffants : ¾ v. de 35" ou ⅝ v. de 39". 15 cents.

2083 — Jolie robe de fillette. Gr. 2 à 8. Pour un 6 : modèle 1, 2¾ v. de 32", 2½ v. de 35" ou 2¼ v. de 39". ⅜ v. de contrastant de 35" à 39". Modèle 2 : 2½ v. de 32", 2¼ v. de 35" ou 1⅞ v. de 32" ou ¾ v. de 35" à 39". 15 cents.

2096 — Simple robe pour écolière. Gr. 12 à 20. Pour un 16 : 3⅞ v. de 35", 3½ v. de 39" ou 2½ v. de 54". ¼ v. de contrastant de 35" à 39". ¾ v. de ruban de 2" pour la boucle. 15 cents.

2134 — Costume de fillette, gr. 10 à 16. Pour un 12 : 4⅛ v. de 35" à 39" ou 2⅜ v. de 54". Contrastant : ¼ v. de 35" à 44". Si désiré, on peut acheter une ceinture. 15 cents.

2078 — Gentille robe de fillette. Gr. 2 à 6. Pour un 4 : 2 v. de 35" ou 1¾ v. de 39". 2 v. de "braid" pour border le col et 1½ v. de ruban de ½" pour la boucle. Bouffants : ¾ v. de 35" ou ⅝ v. de 39". 15 cents.













PATRONS SIMPLICITY — Si votre marchand ne peut vous les fournir, commandez-les, avec votre remise, à l'adresse suivante :
PATRONS SIMPLICITY. Département "P" 8368, rue St-Denis, Montréal, P.Q.

Un Mari Tombé du Ciel

(Suite de la page 33)

possédât à ce point, sans cela je me serais méfié . . . Mais moi-même, fatigué par ces dernières journées, soucieux, je me laissais emmener sans bien me rendre compte . . .

— J'ai bien remarqué, interrompit Mme d'Albières qu'il y avait, chez Mariette, lorsqu'elle est partie, un désir fébrile de vitesse. Son énervement y était pour quelque chose . . .

— Je m'en voudrai toujours de n'avoir pas veillé davantage ! murmura Vital en baissant la tête avec accablement. Mais j'étais absorbé dans mes pensées . . . Durant toute cette première partie du trajet, nous avons très peu parlé . . .

La vérité est qu'il cherchait en son esprit comment aborder avec elle le difficile entretien qu'il s'était promis d'avoir dès le même soir.

— Deux ou trois fois, j'ai essayé d'engager la conversation . . . Mariette répondait à peine . . . Elle, si bavarde d'ordinaire et si gaie, ne semblait pas avoir envie de parler. J'ai attribué cela à la fatigue . . . et c'était probablement, en effet, l'épuisement de cette journée qui l'accablait. Mais elle s'entêtait à continuer sa course. D'autre part, je n'osais pas la troubler; l'allure à laquelle elle nous menait était trop dangereuse pour que je me hasardasse à détourner son esprit de ce qui n'était pas la route.

" J'avoue que j'ai vu approcher Auxerre avec une sorte de soulagement. Là, nous allions être obligés de nous arrêter. J'ai proposé à Mariette de souper dans cette ville. Elle a paru hésiter, puis, comme je lui faisais observer que nous ne pouvions ainsi rouler toute la nuit, elle s'est mise à rire et à acquiescé :

" — Soit ! . . . Ce sera donc Auxerre, puisque vous y tenez . ..

" Dès lors, elle a semblé moins tendue, presque gaie.

Il se tait un instant pour se remémorer les minutes qui ont précédé la catastrophe. Il avait décidé qu'à Auxerre aurait lieu l'explication à la fois désirée et redoutée. Il fallait bien en finir . . .

Malgré lui, une sorte de gêne, un remords, le poignaient . . . De temps en temps, il tournait les yeux vers elle, figée à son volant, la tête droite, le regard dirigé sur la route.

Elle sentait l'acuité de ce regard . . . et, deux ou trois fois, ses prunelles abandonnèrent une seconde l'horizon pour se poser sur lui avec une vivacité singulière.

Une fois même, la voiture avait fait une embardée.

— Hé là ! avait-il protesté, regardez devant vous, Mariette vous allez nous mettre dans un fossé . . .

Dans le rire de Mariette avait sonné un défi glorieux :

— Pensez-vous ! . . . Un jour comme aujourd'hui ! . . . Vous ne voudriez pas ! . . .

M. Rochetaille observe, en haussant furieusement les épaules :

— Naturellement ! Elle se croyait si sûre d'elle . . . et de l'avenir ! . . . Bon Dieu ! que la jeunesse est imprudente !

Et puis, tout soudain, le drame . . . Un éclat de rire de Mariette coupé net comme par une hache . . . le fossé qui grandit . . . un gouffre noir, des éclairs de feu dans la nuit qui sont les lumières du passage à niveau . . . et le grand choc qui abolit tout : sensation et conscience . . .

Une seconde après, il n'y avait plus, au fond du ravin, qu'une voiture éventrée . . . tordue . . . de la ferraille et des vitres mêlées . . . Et, à quelques mètres, deux corps que les sauveteurs avaient d'abord pris pour des cadavres . . .

— Cette fois encore, je m'en tire ! conclut Vital, le masque serré . . . Dieu veuille qu'il en soit de même pour Mariette ! . . .

M. Rochetaille, que l'angoisse serrait à la gorge, faisait la navette entre la chambre de la blessée et celle de Vital . . .

—Asseyez-vous ! pria Mme d'Albières, pitoyable. Vous n'en pouvez plus, mon pauvre ami.

Il obéit, avec un geste las.

On frappa discrètement à la porte.

Mme d'Albières se précipita; dans le chambranle, une infirmière encadra son avale attentif, serti du bandeau bleu.

— Je n'y suis pour personne ! dit vivement Sergines. . . J'ai donné une consigne formelle.

— Ce ne sont pas des journalistes, monsieur Sergines, rétorqua l'infirmière. Ce sont des invités de votre mariage, des personnes qui viennent de Bonneville en auto.

— Ce doit être Mme Dorange, intervint Mme d'Albières. Elle avait sa voiture.

— Justement, cette dame m'a dit son nom . . . C'est bien elle . . . Elle est accompagnée d'une demoiselle et d'un jeune garçon.

— Geneviève et Mario ! . . . On peut les faire monter, n'est-ce pas, Vital ?

Vital s'était détourné. Il souleva les épaules :

— Si vous voulez . . .

Ils attendirent, silencieux. On entendait dans la chambre voisine un faible murmure qui était le gémissement inconscient et continu de la blessée.

La porte s'ouvrit à nouveau et l'infirmière introduisit les visiteurs.

Les deux enfants entrèrent les premiers, timides et consternés, avec l'air de parents de province qui viennent pour un enterrement. Mme Dorange les suivait, le visage empreint d'une tristesse de circonstance qui ne lui enlevait rien de son aisance coutumière.

Elle alla droit au père de Mariette à qui elle serra les mains avec effusion, puis se retourna vers Vital :

— Mon pauvre ami !

Sans qu'il ait pu esquisser un geste pour prévenir son mouvement, elle lui avait entouré les épaules de ses bras et l'embrassait dans une étreinte spontanée et fraternelle :

— Je suis si heureuse . . . si heureuse d'apprendre que vous vous en êtes heureusement tiré pour votre part . . . Comment va Mariette ?

Elle se tournait anxieusement vers Mme d'Albières et vers le père Rochetaille qui s'était affalé à nouveau sur la chaise.

Des hochements de tête dubitatifs lui répondirent.

— Hélas ! . . . formula Mme d'Albières, le choc a été rude ! Les médecins sont très inquiets.

Elle revint à Vital comme pour lui offrir des condoléances.

Le jeune homme était allé s'appuyer à la fenêtre.

Depuis que Micheline était entrée, il éprouvait une gêne inexplicable . . . une sorte de rancœur contre elle. Il lui en voulait d'être venue, comprenant confusément qu'elle n'était pas à sa place, à proximité de la couche où la pauvre créature qu'elle eût voulu dépouiller se débattait contre les noires puissances destructrices.

Mais Micheline fut parfaite.

Une peau sensible
comme la vôtre...exige la protection
infaillible de ces
Crèmes de Beauté à l'abri des microbes



LES MICROBES . . . cause de nombreux boutons, bannis des Crèmes de Beauté Woodbury. Un nouvel élément " solarisé " conserve la peau jeune !

POURQUOI parler de beauté de la peau, quand les microbes nichent dans vos pores et provoquent la formation de boutons ?

Pour vous permettre d'obtenir le maximum de beauté de la peau les dermatologistes de Woodbury ont mis ces crèmes de beauté *à-l'abri-des-microbes*. Le germicide spécial que contiennent les crèmes Woodbury empêche la formation de boutons d'origine microbienne.

L'élément " solarisé " facilite la respiration de la peau

Le Cold Cream Woodbury vous rend un autre service important. Le soleil est indispensable à un bon teint. Certains rayons qui produisent la Vitamine Solarisée D, facilitent la *respiration* de la peau. Ces bienfaisants rayons " filtrés " sont désormais incorporés dans un ingrédient du Cold Cream Woodbury. Cet élément " solarisé ", la vitamine D, augmente la respiration *rapide* de la peau. La beauté en profite, puisque la peau doit respirer *rapidement* pour rester jeune, sans se rider ni s'assècher.

Employez le Cold Cream Woodbury matin et soir. Sur la Crème de Visage, la poudre et le fard s'étendent bien. Cette crème protège aussi contre le vent, la poussière et les microbes. Seulement 50c, 25c et 15c en pots : 25c et 10c en tubes.

WOODBURY'S



Crèmes de Beauté à l'abri des microbes

UN NÉCESSAIRE DE 9 ARTICLES

Tubes d'essai de Cold Cream Woodbury avec l'élément " solarisé ", et la Crème de Visage Woodbury à-l'abri-des-microbes. Aussi morceau de savon Woodbury pour le visage, grandeur d'hôte; 6 échantillons de Poudre de Visage Woodbury (à l'abri des microbes) dans les 6 teintes à la mode. Envoyez 10c pour affranchissement. Adressez John H. Woodbury, Ltd., Dépt. 1535, Perth, Ontario.

Nom .....

Adresse .....

FABRIQUÉ AU CANADA

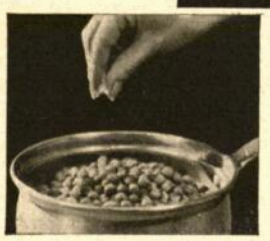
Maintes Utilisations Culinaires



Biscuits très agréables à voir et encore plus à manger. Faciles à préparer quand vous employez le Soda à Pâte "Cow Brand".



L'on a confectionné, depuis trois générations, des brioches pour le thé plus légères et plus savoureuses avec le Soda à Pâte "Cow Brand".



Une pincée de Soda à Pâte "Cow Brand" dans la casserole dégage la couleur et la saveur naturelles des légumes verts frais.



Vous trouverez, dans notre Livre de Cuisine offert gratuitement ci-dessous, une excellente recette de Gâteau au Chocolat.



Vos crêpes seront croustillantes, légères et d'un brun doré si vous les faites au Soda à Pâte "Cow Brand".



C'est facile de faire du pain d'épice délicieux, de texture légère quand vous employez le levain recommandable: le Soda à Pâte "Cow Brand".



Le Pudding au Chocolat, à la vapeur, quand on le fait d'après la recette de notre Livre de Cuisine, est léger et facile à digérer.



Vous avez la certitude d'obtenir une texture et une mie tendres dans les gâteaux faits avec le Soda à Pâte "Cow Brand".

SODA À PÂTE "COW BRAND" pour Obtenir les Meilleurs Résultats en Cuisine



Envoyez ce coupon par la poste

CHURCH & DWIGHT LIMITED,
2715, rue Reading, Montréal, P.Q.

Veuillez m'envoyer les brochurettes gratuites décrivant les utilisations du Soda à Pâte "Cow Brand" pour fins médicinales et culinaires.

Nom .....

Adresse .....

METTEZ VOS NOMS ET ADRESSE EN IMPRIMÉ
R-26 54F

LE SODA À PÂTE "COW BRAND" EST DU BICARBONATE DE SOUDE PUR

Pas une seconde son regard ne chercha à accrocher celui de Vital qui se dérobait.

Elle prodiguait maintenant aux parents de la blessée les paroles d'espoir et d'encouragement.

Mariette était si jeune ! ... Elle portait en elle de miraculeuses ressources ... Du moment que l'accident ne s'était pas révélé imédiatement mortel, elle vivrait certainement.

Vital se retourna tout d'une pièce et jeta sèchement :

— Elle vivra peut-être ... mais probablement infirme et diminuée !

Dans son apostrophe, il y avait une sorte d'ardeur violente comme s'il l'eût rendue un peu responsable.

— Je ne peux pas le croire ! répliqua nettement Micheline.

" Quant à vous, Vital, reprit-elle en plantant droit sur lui son regard d'or, rien ne m'ôtera de la pensée que vous êtes destiné à de grandes choses ... Cette fois encore, la mort n'a pas voulu de vous ...

Audacieuse et calme, elle continuait à le dévisager, sûre d'elle, de son pouvoir, en dépit de ce pli insolite qu'elle apercevait à son front et qui lui donnait l'air plus âgé, plus dur aussi.

Elle sourit :

— C'était écrit ! ...

Et les tendres inflexions de sa voix lui dirent mille autres choses que ne révélaient pas les mots ...

— Est-ce qu'on peut voir Mariette ! s'informa anxieusement Geneviève qui n'osait parler qu'à voix très basse, dans un chuchotement peureux.

— Elle ne reconnaît personne, dit brièvement Vital. La religieuse est auprès d'elle.

Dans le silence leur parvint le gémissement plus aigu de la blessée ... et puis, soudain, son rire, un rire égaré que Mme d'Albières ne reconnut pas ... un rire de malade en délire où il y avait de la révolte ... du sarcasme ... de la douleur.

Vital se cacha la tête dans sa main valide.

♣

Au seuil de la chambre qui ouvrait ses fenêtres sur le calme jardin, l'infirmière s'avança.

Dans le soleil, son voile eut un éclat d'aile blanche.

— Bonjour, dit-elle, la voix gaie. Comment va ce bras malade, aujourd'hui ?

— Mieux ... Je n'ai pas souffert du tout, cette nuit.

En pyjama, Vital regardait, par la fenêtre, les jeunes verdures printanières débordant le faîte du mur.

Il retourna vers l'arrivante sa face songeuse.

— Qu'a dit le médecin ? s'enquit-il avec une soudaine vivacité.

Active, effleurant à peine le sol de ses semelles feutrées, l'infirmière circulait dans la pièce, préparait une cuvette, roulait une bande, débouchait un flacon d'alcool, avec ces gestes précis que donne l'habitude.

— Au sujet de Madame ? ...

— Naturellement, dit-il avec un léger haussement d'épaules.

— Le médecin est en conférence avec le docteur Sandry, le chirurgien dont votre beau-père a tenu à avoir l'avis. Ils iront ensuite examiner la malade.

Vital appuya nerveusement la paume de sa main valide sur sa joue.

— Que c'est long, toutes ces consultations ! ...

Il soupirait, se mordant les lèvres dans une impatience qu'il lui devenait de plus en plus difficile de contenir.

En huit jours, il avait maigri de façon très apparente : son nez paraissait plus long et sa bouche mordante et victorieuse, plus blême, s'était amincie.

Debout près de lui, Mlle Lisa, l'infirmière, qui, depuis une semaine, commençait à s'habituer à son humeur, défaisait paisiblement l'écharpe qui ceignait le bras.

— Je comprends votre angoisse, mon cher monsieur ... mais, enfin, Mme Sergines est à présent hors de danger. Même si l'on doit pratiquer l'opération prévue, vous n'avez pas à vous tourmenter : M. Sandry est un grand chirurgien. Avec lui, la jeune dame est en excellentes mains. Et puis, votre femme est si pleine de jeunesse et de santé qu'il n'y a vraiment aucune complication à redouter.

" Madame Sergines ' ... · " *Votre* jeune femme " ... Toutes ces appellations, si nouvelles aux oreilles de Vital, l'agaçaient obscurément, en lui rappelant sa dépendance.

— J'avoue que, pour un voyage de noces, vous n'avez pas beaucoup de chance ! ajouta-t-elle avec un rire puéril.

— Ah ! vous trouvez, railla Vital, amer.

— Mais comme vous voilà fébrile ! ... Laissez ce bras en paix un moment ...

Elle commença de légers massages le long de l'humérus où se prolongeaient jusqu'au delà du coude des ecchymoses bleuâtres.

— Dites-moi, mademoiselle ... si l'on opérait Mar ... Mme Sergines, cela durerait combien de temps ?

— L'opération ?

— L'opération ... la guérison ... Enfin, quand pourrait-elle se lever ?

Sous le bandeau bleu, les yeux fanés de Mlle Elisa marquèrent son incertitude.

— Je ne suis pas médecin, sourit-elle. Le chirurgien seul pourra donner des précisions ... et encore ! ... Il faut compter avec la nature, les ressources personnelles du sujet ... Naturellement, même après qu'elle aura quitté l'hôpital, il s'écoulera un certain temps avant que Mme Sergines puisse être considérée comme tout à fait guérie ... Il y aura mille précautions à prendre.

— Mais encore ... Il s'agit de semaines ... de mois ! ...

Mlle Elisa esquissa un sourire attendri.

— Mon Dieu ! vous aimez votre jeune femme, pour vous tracasser ainsi ! ... Allons, je crois bien que, dans un mois ou deux, au plus tard, Mme Sergines ne se ressentira plus de son accident. J'ai déjà vu des cas semblables ...

Elle remuait ses souvenirs ... citait des noms ... expliquait avec force détails d'autres cas similaires.

Vital ne l'écoutait pas ...

Un mois, deux mois ! ... Son front se plissait au-dessus de ses yeux fiévreux. Quelles pensées obsédantes s'agitaient derrière ce masque soucieux, tendu, serré, qu'il gardait depuis qu'il avait repris conscience ?

— Ah ! voilà votre domestique, ce bon M. Bertrand, annonça joyeusement Mlle Elisa qui avait jeté un coup d'œil dans le jardin.

Vital lui échappa pour se précipiter à la fenêtre.

Bertrand était déjà sous le porche et quelques minutes s'étaient à peine écoulées qu'il faisait son apparition, derrière une énorme botte de roses.

— Encore des fleurs ! s'exclama l'infirmière, ravie ... Comme vous êtes gâté, monsieur Sergines ...

— Je t'ai déjà dit de ne plus m'en apporter ! gronda Vital en fixant sur Bertrand un regard dépouillé de douceur.

— Elles sont arrivées ce matin ... La concierge me les a données quand je suis passé, tout à l'heure. Elle m'a dit comme ça que l'adresse portait : " A remettre en mains propres " ...

— Mais, monsieur, intervint Mlle Elisa, si l'odeur des roses vous incommode, on peut les porter chez Madame ?

— Non, intima le jeune homme, si brutalement que l'infirmière lui coula un regard étonné.

Le front bas, il reprit, au bout d'un petit silence inquiet :

— J'ai téléphoné au fleuriste pour que Mme Sergines ait des fleurs fraîches dans sa chambre tous les jours ... Cela suffit ...

— Alors, qu'est-ce qu'il faudra faire de celles-ci ? ... dit Mlle Elisa d'un air incertain.

Elle regardait pitoyablement les magnifiques corolles que Bertrand tenait gauchement, avec le visible espoir d'en être débarrassé au plus tôt.

— Laissez-les ici ... acquiesça Sergines après un temps et comme à regret.

— J'ai le courrier, annonça Bertrand dès que l'infirmière l'eut allégé de son fardeau fleuri.

— Donne ...

Vital éparpilla d'une main distraite les nombreux messages qui apportaient quotidiennement à sa jeune gloire l'hommage de toute une foule d'amis et d'admirateurs inconnus.

Tous les journaux avaient naturellement parlé de ce nouvel accident auquel il venait d'échapper encore une fois ... et ils faisaient chorus pour conclure, dans une allégresse générale :

— Vital Sergines est né sous le signe de la Chance ... "

" Ah ! oui ... de la chance ! " raillait amèrement Vital, quand il descendait au fond de lui-même.

Il retint un long moment sous son regard pensif une étroite enveloppe bleue, discrètement parfumée.

Bertrand s'était assuré que l'infirmière s'absorbait près du lavabo, emplissant d'eau fraîche un vase qu'elle destinait à recueillir les fleurs dédaignées par son inquiétant malade.

— J'ai trouvé un télégramme à la poste restante, souffla-t-il avec un clin d'œil complice.

Ce disant, il glissait le papier bleu sous les yeux tout à coup durcis de Vital.

Ce dernier le considéra un instant avec méfiance ... presque avec colère ... Il froissa lentement le message, puis le repoussa comme s'il avait peur de prendre connaissance du contenu.

Ensuite, il s'enfonça dans une morne songerie.

Un séduisant visage d'enchanteresse traversa sa pensée, s'imposa, victorieux, à ses soucis présents, à ses scrupules, à l'angoisse qui le torturait.

La voix de Micheline revint le hanter :

" L'amour ne veut pas de pitié ... L'amour passe avant tout ... Vital, mon chéri ! ... "

Il se souvint brusquement de ce clair matin — il y avait de cela un peu plus de deux années — où il s'était envolé pour son raid.

C'était une aube de printemps, animée d'une vue féerique. A la lisière du champ, les pruniers en fleurs mettaient une clarté de neige et dans l'herbe les fleurs étaient brillantes de rosée.

Les hommes tiraient son coucou hors du hangar tandis qu'il avalait un verre de café bouillant qu'on ve-

nait de lui préparer. Micheline était là, dans la lumière bleue de l'aube, seule silhouette féminine mêlée aux mécanos, aux pilotes, à tous les travailleurs rudes et pressés.

Dans son manteau de cuir, toute mince et légère, elle avait l'air d'un adolescent et elle posait sur lui ses yeux éblouis pendant qu'il l'environnait d'un grand regard d'amour.

Elle lui avait apporté des roses — elle avait toujours aimé les roses, ces fleurs orgueilleuses qui lui ressemblaient . . .

Au moment de monter dans la carlingue, il l'avait soulevée dans ses bras, l'enlevant du sol comme pour la porter jusqu'à son âme . . . et, dans ce geste, les corolles s'étaient éparpillées, meurtries par la force de l'étreinte.

La dernière vision qu'il avait eue d'elle, c'était ce geste de ses mains ouvertes pour disperser les pétales comme si elle avait voulu les offrir au vent voyageur afin qu'il les emportât dans l'espace sur la route de celui qui s'en allait . . .

Ah ! pourquoi tous ces souvenirs, qu'il s'efforce pourtant de chasser, reviennent-ils vers lui avec tant de déprimante obstination ? . . .

Ses yeux se reportent sur ce télégramme.

— Ouvre ! . . . ordonna-t-il à Bertrand.

Car son unique main ne peut déchirer le billet.

Ai décidé René à me laisser un mois ici. — MICHELINE.

Le regard fureteur de Bertrand le scruta avec insistance, tandis qu'il relisait le bref message.

Non que le brave garçon fût d'un naturel curieux, mais, enfin, il se passait de si drôles de choses dans la vie du grand Sergines, depuis quelque temps, que Bertrand s'était promis de veiller au grain.

L'expression obsédée de son maître ne lui disait rien qui vaille.

Tout d'abord, il s'était réjoui de l'arrivée de Mme Dorange. Certes, il avait été jadis au courant de la tendre idylle qui s'était nouée entre le patron et " la belle fille aux yeux de chatte ", comme on appelait, au camp, cette jeune personne délurée, audacieuse et cassecou, qui, à l'époque, était toujours fourrée sur le terrain, interrogeant les ouvriers, plaisantant avec les pilotes et s'entêtant témérairement à monter dans tous les appareils.

— Une qui n'a pas froid aux yeux! déclarait sentencieusement Bertrand, lorsque Mlle Gerlis fréquentait le camp.

Mais, depuis que Mlle Micheline — contrairement à toutes les prévisions — était devenue la femme de M. René, — celui-là aussi, on le connaissait bien, car il avait patronné son ami, M. Sergines, — elle ne semblait point dangereuse à Bertrand.

Il lui demandait, tout au plus, d'user de son influence sur l'aviateur pour lui faire abandonner cette idée saugrenue de délaisser l'aviation et de borner son activité à des besognes prosaïquement terriennes. Il était même persuadé que l'entretien que Mme Dorange était venue chercher dans l'atelier, le matin du départ de M. Sergines pour ce fatal voyage de noces, n'avait pas d'autre but que de morrigéner le jeune homme sur ce sujet.

Or, depuis, bien des choses avaient fait réfléchir Bertrand . . . et les " manigances " de l'ex-fiancée du patron avaient alerté ses susceptibilités.

Et, d'abord, qu'est-ce que signifiaient ces façons d'écrire à M. Sergines *poste restante ?*

Pourquoi ne pas lui écrire à l'hôpital, comme tout le monde ? Et cette recommandation qu'elle lui avait faite, avant de quitter le Manoir, au lendemain de l'accident :

— Je compte sur vous, Bertrand, pour m'avertir en temps utile de *tout* ce qui pourrait intéresser votre maître, n'est-ce pas ?

En prononçant ces paroles, elle glissait un billet dans les phalanges de l'unique main que possédait Bertrand.

Un billet de cinquante francs ! . . . Quels étranges services entendait-elle rémunérer ainsi, par avance ? . . .

" Me prend-elle pour un espion ? " s'était dit tout à coup Bertrand, le rouge de la honte sur le visage.

— Comment, vous me bandez le bras à nouveau ? se récria Vital en voyant Mlle Elisa renouveler ses préparatifs de pansement.

— Naturellement ! . . . Vous n'avez pas l'intention de faire des moulinets avec ce membre malade ?

— Mais j'ai besoin de mon bras !

— Pourquoi faire ? s'informait l'infirmière, souriante et placide. Si c'est pour entourer le cou de votre petite blessée, vous vous servirez du bras gauche, voilà tout ! . . .

— J'ai des lettres à écrire . . . Laissez-moi tracer quelques lignes avant de remettre cette écharpe . . .

— Jamais de la vie ! . . . C'est tout à fait contraire à l'ordonnance du docteur.

— Mais puisque je vous dis qu'il s'agit d'un message urgent !

— S'il est si pressé, M. Rochetaille, qui attend dans l'antichambre de sa fille, pourra l'envoyer pour vous...

Vital rougit légèrement.

— Non, fit-il, bourru. Mon beau-père ne peut pas me rendre ce service.

— Alors . . . M. Bertrand . . .

L'ancien mécano eut un haussement d'épaules et, sur un ton mi-chagriné, mi-goguenard :

— Vous blaguez, mademoiselle . . . Avec ma patte ébranchée, il y a longtemps que j'ai renoncé à écrire . . .

— Alors . . . moi ? proposa ingénument l'infirmière .

— Vous ? . . . Mais non. C'est impossible.

Dans la véhémence du refus, Mlle Elisa devina une réticence qu'elle apprécia mal.

— Le costume que je porte et les fonctions que j'occupe dans cette maison vous mettent à l'abri de toute indiscrétion de ma part . . . répliqua-t-elle, blessée.

— Ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, voyons ! . . .

Et pour détourner de lui les yeux pensifs de son infirmière et mettre fin à un entretien qui l'embarrassait, Vital Sergines se plongea dans la lecture de son courrier.

CHAPITRE VII

— Et vous dites, docteur, qu'après votre intervention je marcherai immédiatement comme tout le monde ?

La voix qui tremblait ne déguisait pas son anxiété. La même anxiété avait, sans doute, cerné les yeux sombres qui posaient sur le praticien leur farouche interrogation.

Le docteur Sandry se prit à rire joyeusement.

Cette petite mariée de vingt ans qui, au seuil de son bonheur tout neuf, avait failli être victime du stupide et brutal hasard, l'intéressait et l'attendrissait. Il était heureux d'a-

Soyez en Train avec PEP



VOICI UN ALIMENT CROUSTILLANT POUR LES GENS ACTIFS

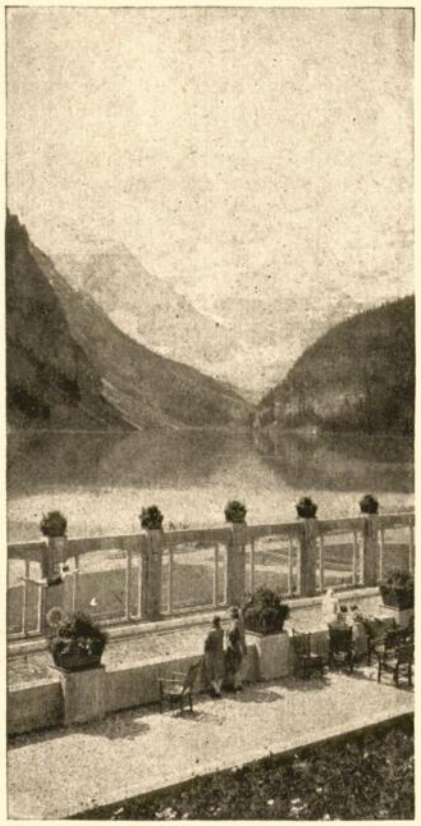
La saveur du PEP est la saveur du blé et du son. Céréale croustillante, délicieuse et prête à manger. C'est l'aliment des appétits vigoureux. Vous l'aimerez.

Le PEP Kellogg tel qu'empaqueté est nourrissant. Il se digère facilement. Une petite quantité de son rend PEP légèrement laxatif.

Goûtez une bolée de PEP pour le déjeuner. Toujours prêt à manger, avec du lait ou de la crème. Il est bon n'importe quand. Des fruits ou du miel ajoutent beaucoup à la saveur. Achetez PEP chez votre épicier. Toujours frais dans le sac intérieur breveté WAXTITE, scellé à chaud — exclusif à Kellogg, London, Ontario.



KELLOGG COMPANY OF CANADA LIMITED, LONDON, CANADA



Banff, dans les Rocheuses — Photo C.P.R.

Point de jolies vacances sans voyages

Vous risquez votre vie
en bateau



ou en aéroplane



parce que seules de puissantes compagnies ont assez d'*expérience* pour construire des machines qui donnent confiance.

Pourquoi donc, lorsqu'il s'agit de votre prestige personnel, ne pas utiliser

LES POUDRES,
LES ESSENCES,
LES LOTIONS

Pompéia Fétiche
Safranor Le Trèfle

Créations de l'une des plus vieilles parfumeries du monde

L.T. PIVER

PARIS, MONTREAL
1030, rue St-Alexandre

paiser ses craintes, de faire refleurir l'allégresse et l'espoir sur le jeune visage dont une insoutenable angoisse avait altéré les traits.

— Comme tout le monde, chère petite madame, je vous en donne l'assurance !

Comme elle le considérait sans rien dire, de ses vastes yeux énigmatiques, il éprouva le besoin de la rassurer mieux :

— Il s'agit d'une opération de rien du tout. Une semaine d'immobilité et vous pourrez ensuite, en toute liberté, aller vous reposer avec votre époux dans l'endroit que vous aurez choisi . . . en attendant de poursuivre à loisir le beau voyage si mal commencé ! . . .

Elle répéta : "Avec mon époux..." et eut un petit rire de la gorge qui — jugea le chirurgien — traduisait probablement la joie que lui causait cette perspective.

Pourtant, à ses prunelles, l'épouvante des heures qu'elle venait de vivre ne s'effaçait pas.

— Admirez les ressources de la chirurgie moderne ! s'exclama Sandry. En d'autres temps, on vous aurait demandé six mois pour vous remettre sur pied . . . Que dis-je, six mois ! . . . Un an . . . Peut-être deux. Il aurait fallu plâtrer cette hanche et cette jambe . . . vous imposer de dures souffrances, laisser faire la nature . . . Aujourd'hui, grâce aux progrès de la science, je peux vous promettre de vous remettre sur pied avant un mois . . .

— Un an . . . peut-être deux . . . murmurait Mariette, rêveuse.

Comment le médecin eût-il pu comprendre la convoitise de sa voix?

Il se méprit sur la valeur de l'intonation, sur le timbre frémissant.

— Allons . . . allons . . . chassez cette sombre prespective, puisque je vous affirme que rien de cette sorte n'est à craindre pour vous.

D'une caresse paternelle, il effleura les joues pâles, le front grave, qu'alourdissaient les boucles brunes emmêlées.

Puis, repris par le souci professionnel, il se dirigea vers le petit bureau qui occupait un angle de la chambre.

Elle le vit consulter longuement son carnet.

— Ce sera pour mercredi, annonça-t-il en inclinant son grand buste sur le papier où sa plume courut, griffonant une ordonnance.

— Docteur . . . est-ce qu'on peut opérer une malade de force ?

Surpris, Sandry fit volte-face. Elle vit l'expression attentive de cette longue figure léonine dont toutes les clientes du docteur Sandry connaissaient l'autoritaire bonté.

Le stylo en l'air, il scruta le visage puéril qui, au creux des oreillers empilés, gardait la même pose lasse.

Ses gros sourcils se détendirent. Il se prit à rire.

— Dans les cas désespérés, sans doute . . . Il arrive que le médecin, se trouvant placé dans l'alternative ou de laisser mourir son patient ou de pratiquer une intervention à laquelle, par faiblesse ou entêtement, celui-ci se refuse, il demande à ses proches de lui donner l'autorisation d'agir . . .

— Naturellement, mon cas n'est pas désespéré ?

Le praticien retint mal un petit geste d'impatience. Il commença à se demander où cette étrange malade voulait en venir.

— Naturellement, non, dit-il, très net. Votre vie n'est pas en danger.

Elle écoutait, le profil tendu vers lui, avec une anxieuse attention.

— Mais je ne pense pas que la perspective de rester plusieurs mois immobilisée sur un lit ou sur une chaise longue vous sourie plus que celle d'une opération insignifiante, dont, au surplus, je vous garantis les résultats ? . . .

— De sorte, demanda-t-elle encore — comme si la première phrase seulement du docteur l'eût intéressée, — de sorte que, dans les circonstances présentes, vous n'attendez de permission que de moi-même?

— Certes . . . Mais vous êtes trop raisonnable . . .

— Encore une question, docteur, interrompit-elle en s'excusant d'un geste de sa main levée . . . est-ce que je puis vous prier de garder absolument secret l'entretien que nous avons actuellement ?

Le masque autoritaire du médecin se fronça. A l'ombre des noirs sourcils, l'œil vif darda, plus aiguë, cette flamme qui s'y allumait aux heures où le diagnostic s'avérait délicat.

Pourtant, aussi perspicace et expérimenté qu'il fût, il ne put déceler nulle trace de fièvre sur les traits fatigués, nul égarement dans le regard direct qui soutenait le sien.

Sa cliente avait bien toute sa lucidité.

Il pensa à une de ces lubies dont sont parfois coutumières les femmes nerveuses.

— Il y a le secret professionnel, déclara-t-il sèchement.

Une joie brève brilla dans les yeux de la malade.

— Alors, docteur, je me fie à votre loyauté d'homme et de médecin. Et d'abord ceci : je-ne-veux-pas-me-laisser-opérer !

La voix sonna étrangement ferme sur cette curieuse déclaration.

Le docteur Sandry ne broncha pas. Il était accoutumé à ces revirements, fréquents chez les patients qu'effraye toujours, par avance, l'idée du chloroforme et du scalpel.

Il savait ce qu'il en est de ces protestations de la première heure. Peu à peu, on s'habitue : les influences de l'entourage agissent, persuasives . . . . et, bientôt, c'est la malade elle-même qui presse le chirurgien d'intervenir.

Impassible, il rétorqua :

— Je n'ai ni les moyens ni le droit de vous y forcer . . . Si vous préférez souffrir pendant un an ou deux... ou davantage . . . Si la perspective de cette immobilité d'infirme, de cette diminution physique, ne vous épouvante pas, à votre aise ! . . .

— Je préfère, docteur . . .

Elle serrait les maxillaires comme pour donner plus d'énergie à ses paroles.

— J'en référerai à vos proches . . . à votre père, à votre mari . . .

— Ah ! surtout pas à lui !

Le cri venait d'éclater, si véhément, que Sandry, stupéfait, considéra la jeune blessée avec une acuité nouvelle. Tout de suite, il se rendit compte qu'il y avait là quelque chose qui avait échappé à son diagnostic : quelle autre blessure plus profonde et plus grave, cachée dans les tréfonds de l'âme et que son scalpel ne pourrait découvrir ? . . .

Comme si elle venait de laisser dénuder un coin secret d'elle-même et que sa pudeur en fût offensée, Mariette porta ses mains jointes à son visage. Durant un instant, le médecin n'eut plus, en face de lui, que la tête brune, la nuque gracile, si pure dans l'échancrure de la veste de nuit, si enfantine encore ! . . .

Résolument, il rapprocha une chaise du chevet, s'y assit.

— Voyons, mon enfant, dit-il avec une douceur toute paternelle, qu'y a-t-il ? . . .

Il essayait de dégager la petite figure pressée sous les paumes convulsives. Il y parvint, releva vers lui le menton qui tremblait.

— Ce n'est pas l'opération en elle-même qui vous fait peur ?

Il avait pris, pour ne pas l'effaroucher, le ton à la fois interrogateur et indulgent du confessseur qui cherche à sonder les plaies de l'âme.

Elle fit : " Non ", farouchement.

— Alors ? . . .

Il plantait dans le sien son dur regard impérieux.

— Je ne veux pas guérir ! . . . gémit-elle avec une désolation qui fit chavirer sa voix.

— Vous ne voulez pas . . . guérir ? . . .

La stupeur le figeait. Certes, il avait été témoin de beaucoup d'inconséquences dans sa longue carrière; il avait reçu bien des confidences extraordinaires . . . Mais c'était la première fois qu'il entendait dire à une enfant de vingt ans — avec quelle sombre véhémence ! — " Je ne veux pas guérir ! . . . "

Sévèrement, il protesta :

— Vous n'avez pas le droit de parler ainsi. Pour vous, pour votre mari . . .

A nouveau, comme s'il venait d'appuyer un doigt brutal sur une meurtrissure, elle frémit.

— Ah ! vous ne savez pas ce que signifierait pour moi la guérison . . .

— Mais si . . . Vos forces reconquises, votre jeunesse épanouie à nouveau, votre bonheur revenu . . .

Deux larmes jaillirent des yeux d'ombre . . . s'attardèrent, brillantes, au bout des cils.

— Mon bonheur . . . Quelle dérision ! . . .

Elle se mordit les lèvres pour refouler les sanglots qui voulaient sourdre.

— Voyons, mon petit . . . je ne vous comprends pas . . . On m'a dit que vous étiez mariée du matin même, le jour de l'accident . . . Vous ne me ferez pas croire que vous avez épuisé en quelques heures toutes les belles illusions qui s'offraient à vous ? . . .

— Illusion . . . vous avez dit le mot . . . Tout n'a été qu'illusion : le bonheur . . . l'amour . . . les rêves . . .

Ses mains fébriles se saisirent tout à coup des mains du docteur que ces confidences gênaient visiblement, en même temps qu'elles l'apitoyaient, tant il y avait de pathétique sur ce pauvre visage maintenant tiraillé de tics douloureux . . .

— Docteur . . . si vous avez . . . la moindre pitié de moi-même, il ne faut pas tenter de me guérir . . . Il ne faut pas, m'entendez-vous ! C'est la seule chance qui me reste . . . non pas d'être heureuse . . .

Elle hocha la tête avec une désolation indicible, puis souffla :

— Mais de garder mon mari . . .

L'étonnement du médecin se changea en incrédulité. Décidément, ce n'était plus de sa compétence : le choc avait ébranlé ce jeune cerveau.

— Voyons, mon petit, vous divaguez . . . S'il est quelque chose qui peut éloigner de vous — en admettant qu'il ait assez peu de cœur pour vous en garder rancune — M. Serginnes, c'est justement une longue, une *trop* longue maladie. Les hommes n'aiment guère le spectacle de la souffrance : ils le fuient . . . Croyez-en ma vieille expérience. Que d'amours ont sombré au chevet d'une épouse dolente, à qui le mal avait enlevé sa vivacité et ses sourires ! . . . L'amour est une longue lutte . . .

Sur la face tendue, l'expression de détresse s'atténua pour faire place à une flamme résolue. Les pommettes se colorèrent . . . le regard s'anima :

— Alors, ne m'enlevez pas les moyens de lutter . . . Le jour où je serai une femme comme les autres,

une femme devant qui on ne s'apitoie plus, je serai une épouse délaissée . . . Délaissée pour une rivale, docteur . . . Et cela, je ne le veux pas . . . A aucun prix . . .

Le ton se haussait d'un diapason. Dans les yeux jaloux, un éclair flamba . . . La révolte secouait le petit menton volontaire . . Le docteur constata combien, en une seconde, la passion pouvait transformer la pureté de cet ovale, faire de ce visage d'enfant un visage de femme, meurtri et mûri.

— Et votre mari, au lendemain de votre union, songerait déjà à vous abandonner ? . . à vous trahir ? . . Ce n'est pas possible, voyons ! . . . Vous déraisonnez. En ce moment, vous êtes victime de votre nervosité, de l'état maladif dans lequel vous a laissée le contre-coup de ce malheureux accident.

— N'est-ce pas que c'est incroyable? proféra-t-elle, triomphante, et comme si les dénégations du docteurs lui donnaient une nouvelle force.. N'est-ce pas qu'on ne peut ajouter foi à une si abominable lâcheté ? .

Elle s'animait en parlant. Son débit devenait plus rapide, plus haché, et le docteur Sandry, un peu inquiet, fut impuissant à arrêter ce débordement de paroles. A vrai dire, depuis un moment, il se rendait compte que le mal qu'on lui avait demandé de soigner était beaucoup moins grave que celui qui avait tout d'abord échappé à son examen . . .

Alors, tandis qu'il la fixait, attentif et calme, elle raconta ce qu'elle savait : les projets de trahison de Vital — projets surpris quelques heures après la minute solennelle où ils s'étaient juré, devant l'autel, de s'appartenir pour la vie . . .

— Amour et fidélité ! . . . railla-t-elle, douloureusement. Voilà le serment que nous a demandé le prêtre. Et il a suffi de l'arrivée d'une femme pour que, sans remords, le misérable oublie tout ! . . .

Elle eut un rire brisé.

Avec un éclat de haine qui modifia soudain sa voix, elle gronda, railleuse :

— Je croyais que nous partions ensemble pour l'existence . . . j'avais tout remis entre ses mains, sans rien réserver : mon bonheur, mon avenir, toute ma foi. Je partais, — avec quelle tendresse éperdue et confiante ! — ivre de mon amour, insoucieuse du passé, oublieuse de tout ce qui n'était pas lui : ma maison, mes affections anciennes, mon vieux papa Tout m'était devenu étranger hors lui-même . . . Cette femme a ouvert une porte . . elle est entrée . elle lui a parlé . . . elle a égrené son rire insolent . . . éparpillé son odeur dans toute la pièce, et cet homme que je croyais fort, que j'admirais, que . . .

Le timbre sombre, misérablement, dans un sanglot . . . Elle avale sa salive, se mord les lèvres, articule plus bas :

— . . Que j'adorais, je n'ai pas plus compté pour lui qu'un animal soudain devenu encombrant et qu'on écarte de sa route . . .

Pensif, le docteur se taisait, ému dans qu'il y parût. Ah ! il en avait tant reçu, de ces confidences de femmes qui, lasses parfois de traîner leurs douleurs morales, s'imaginent que le médecin des corps pourra devenir le médecin de l'âme . . .

Aucune ne l'avait autant troublé. Il y avait, dans la jeunesse de Mariette, un charme qui captait irrésistiblement la pitié. Elle n'était pas de celles dont on pouvait dire : " Elle a l'avenir devant elle . . Elle oublie-a ! "

Elle se retourna brusquement vers lui, lui planta dans la face la chaleur de son regard :

— Mais enfin, gémit-elle, on m'a enseigné que le mariage était une chose sacrée . . Alors, les serments, faits devant l'autel, les engagements pris devant la conscience humaine, ils n'ont donc plus aucune valeur parce qu'une folle et aveugle passion s'est emparée du cœur d'un homme ?

— Allons, formule Sandry, vous me racontez là un roman bien incroyable . . . Comment avez-vous appris? . . .

— Ma misère et sa lâcheté? explose-t-elle sans lui laisser le temps d'achever la phrase commencée . . . Oh ! bien par hasard, allez . . Mon père nous avait offert une voiture . . . ce cabriolet qui . . . enfin, que je conduisais l'autre jour quand s'est produit notre accident . . . J'étais joyeuse . Je pensais que la voiture lui plairait. Papa avait voulu nous en faire la surprise le matin même de notre mariage . . et j'ai couru à l'atelier où Vital finissait de préparer les bagages . .

Au souvenir de ce qu'elle évoque, la voix lui manque . . Ses beaux yeux de jalouse se ferment à demi.

Inquiet, le docteur Sandry se penche vers elle. Mais, déjà, elle s'est remise et redressée . Et, le regard fixe, suivant dans l'espace les phases du film pathétique que reconstitue sa mémoire, elle poursuit, d'une voix chuchotante, qui se hausse par instants jusqu'à devenir métallique :

— *Ils* ne m'ont pas entendue venir . Pourtant, la sonnette de l'entrée à tinté . . . mais ils discutaient si fort que leurs voix couvraient les autres bruits . . Moi, j'arrivais, le cœur en fête, rayonnante de bonheur, de confiance, d'illusions . . . J'allais ouvrir la porte et crier : " Coucou " . Et, à ce même moment . . . à ce même moment . . .

Elle suffoque . . . Le médecin, gêné atrocement, a un geste pour arrêter ces confidences qu'elle achève pourtant sans vouloir remarquer la répugnance de cet auditeur forcé :

— J'ai entendu . une phrase qui m'a édifiée . . . Ah ! l'horrible chose !

Les larmes lui sautent aux yeux et elle enfouit son visage empourpré dans ses mains frémissantes.

— Tenez . . . j'ai honte pour *elle !* balbutie-t-elle, sourdement.

" Il m'a semblé . . il m'a semblé . . qu'une grande lumière s'éteignait dans mon cœur profère-t-elle encore d'une voix brisée.

Le docteur la contemple, pitoyable . Elle lui apparaît si menue, si fragile, si ingénue aussi pour porter un aussi vaste chagrin . .

Elle était si jeune encore pour se mesurer avec la faiblesse humaine, si ignorante de ce qui fait parfois la vie noire et décevante

Il risque, pour essayer d'apaiser cette âme en peine :

— Mon pauvre petit . vous vous exagérez le mal, peut-être . . . Vous avez pu mal interpréter . .

Brutalement, elle dégage sa face ravagée par une intolérable angoisse . Au fond de ses prunelles obsédées, il voit passer le souvenir de la scène qu'elle a dû tant de fois remuer au fond d'elle-même, toute hérissée de révolte et de douleur.

— Interpréter ! . . . Il n'y avait pas à interpréter ! Tout était clair, évident ! . Ah ! comme il était différent avec elle ! . Quelles intonations nouvelles, quelle joie dans son accent, en dépit de ses dénégations ! Et moi, sotte, qui avais voulu voir dans certaines prévenances, dans des gestes que mon cœur accueillait comme les signes mêmes de l'amour, la marque de sa tendresse pour moi ! . . .

Un thé vert d'une saveur incomparable

THÉ VERT "SALADA"

319F



OFFRE SPÉCIALE

DE

La Revue Populaire

POUR LE CANADA SEULEMENT

$2.00 pour 2 ans

TARIF REGULIER : $1.50 POUR UNE ANNEE

Abonnez-vous sans tarder ! C'est l'offre la plus avantageuse que nous ayons jamais faite, à l'intention de tous ceux et celles qui depuis longtemps attendaient une occasion pour s'abonner à cette grande revue mensuelle canadienne-française. Pour $2.00 — au lieu de $3.00 — vous recevrez LA REVUE POPULAIRE pendant DEUX ans : 24 beaux romans d'amour et des centaines d'articles divers richement illustrés.

COUPON D'ABONNEMENT D'OFFRE SPECIALE

Poirier, Bessette & Cie, limitée
975, rue de Bullion
Montréal, P Q.

Ci-joint veuillez trouver $2.00 pour un abonnement de DEUX ans à la REVUE POPULAIRE. (Pour le Canada seulement).

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Province* .....

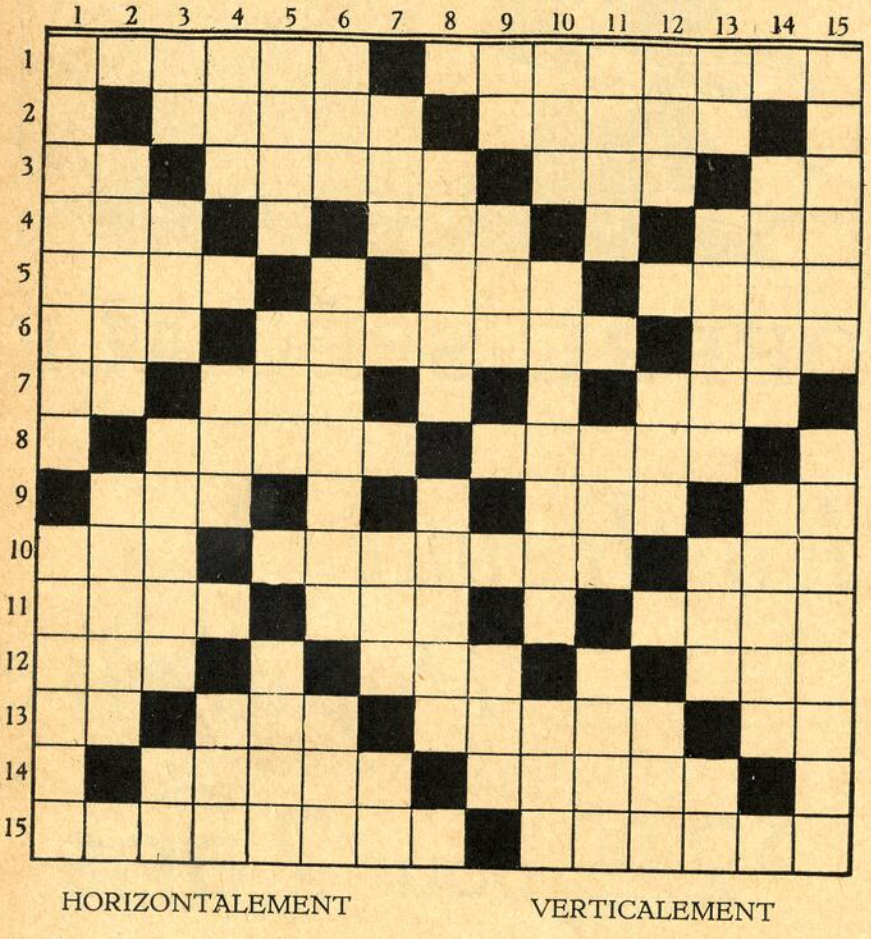
Les Mots Croisés de " La Revue Populaire "

SOLUTION DU PROBLEME DE MOTS CROISES

O	U	R	S	■	T	A	N	N	E	■	E	R	O	S
I	V	E	■	B	I	■	O	■	P	O	■	E	V	E
N	E	■	D	O	M	E	■	R	I	D	E	■	E	R
D	■	E	■	G	A	L	I	O	T	E	■	R	■	V
R	I	P	E	■	R	A	N	C	E	■	R	I	G	A
E	R	E	■	B	■	N	■	K	■	T	■	V	A	L
■	E	U	R	O	S	■	N	■	G	O	Y	A	Z	■
H	■	S	■	G	A	D	E	N	A	S	■	L	■	H
E	R	■	B	A	C	■	Z	■	I	C	A	■	M	E
P	O	U	■	L	■	P	■	C	■	A	■	V	E	R
A	I	S	E	■	B	A	D	I	N	■	T	A	R	I
T	■	E	■	P	O	T	O	R	O	U	■	L	■	S
I	L	■	C	A	S	E	■	E	N	N	S	■	P	S
T	A	S	■	U	S	■	M	■	N	E	■	I	S	O
E	S	A	U	■	E	C	U	M	E	■	C	O	I	N

PARU DANS LA REVUE POPULAIRE DE SEPTEMBRE

LES MOTS CROISES — NOUVELLE SERIE — No 12



HORIZONTALEMENT

1—Sujet à tomber. — Folie de jeunesse.
2—Mathématicien anglais (1765-1842). — Amphithéâtre pour les combats.
3—Pron. dém. — Anneaux de cordage. — Affluent du Danube.— Article esp.
4—Contraction du visage. — Ville forte sur le Danube. — Gendre de Mahomet.
5—Dfférence des monnaies. — Qui exprime la douleur. — Terre relevée en talus.
6—Pron. pers. — Qui vit dans les bois. — Durée de la vie.
7—Note. — Pron. pers. — Longue pièce de bois de la charrue.
8—Contourné en tire-bouchon. — Fourneau de chauffage.
9—Vergue qui s'appuie au mât. — Genre de loxanthacée. — Conj.
10—Mois. — Bagues. — Partie d'une chemise.
11—Instrument de cuivre à pistons. — Argile rouge. — Ustensile de cuisine.
12—Patriarche. — Près de — Colère.
13—Pron. relatif. — A la hardiesse. — Attaque brusque (fig) — Conj. copulative.
14—Salpêtre. — Troisième personne.
15—Etudiante. — Lié par une promesse.

VERTICALEMENT

1—Qui a rapport au lait. — Exercices que l'on fait faire à un cheval.
2—Le plus courageux des oiseaux. — Ruban.
3—Préfixe. — En deçà. — Echappement d'un gaz. — Lac d'Afrique.
4—Sorte de germandrées. — Triage. — Ancienne forme de oui.
5—Genre d'oiseaux grimpeurs. — Pron. pers. — Vin mousseux d'Italie.
6—Dont le type est la lentille. — Divisions de l'année. — Epoque.
7—Ile de la côte française. — Grand fleuve d'Afrique. — Term.
8—De la famille indo-européenne. — Oter du poil.
9—Coups de baguette. — Nom des temples japonais. — Intj.
10—Epoque. — Petit poème pastoral. — Du verbe avoir.
11—Os de la mâchoire. — Pron. pers. — Paradis.
12—Vieillesse. — Gendre de Mahomet. — Unité de travail mécanique.
13—Diphtongue. — Proverbe. — Eclat de voix. — Adj. pos.
14—Louange. — Qui vaut la moitié d'une blanche (mus)
15—Temple. — Jeune fille.

Ah ! comme une jeune fille peut se tromper . . Quelle âme ignorante et crédule on nous forge, toute disposée à se satisfaire de son illusion ! . . .

Ses mains s'abattirent avec une sorte de colère chagrine sur le drap. Elle eut devant les yeux ce visage inconnu de Vital, surpris par elle dans l'entre-bâillement d'une portière d'atelier, ce visage noyé d'amour qu'il offrait à l'Autre . . et dont elle n'avait jamais connu la mystérieuse ardeur.

— Mon Dieu ! remarqua-t-elle avec amertume, nous arrivons au mariage, nous autres, jeunes filles, bien démunies, bien désarmées ! . . . Que savons-nous de Celui qui entre délibérément dans notre vie, comme un vainqueur dans une ville conquise et, d'avance, livrée ? . Tout son passé nous échappe ! . . . Tout est mystère en lui . et, dans notre ignorance, nous ne pouvons même pas nous en apercevoir ! . . .

Le docteur Sandry gardait un silence pensif.

Il laissa passer l'orage, attendit que l'ombre qui s'attardait dans les sombres yeux pleins de révolte se fût évanouie peu à peu.

— Ainsi, dit-il enfin, grave, vous espérez retenir votre mari auprès de votre lit d'infirme ?

— J'espère l'empêcher de rejoindre cette femme, cria-t-elle, et d'être heureux avec elle malhonnêtement, criminellement ! . .

Il hocha la tête.

— La pitié est une arme bien faible contre l'égoïsme masculin . . . et la pitié ne satisfait pas l'amour. Avez-vous réfléchi aux souffrances que vous vous prépariez, si vraiment vous avez vu juste et si vos suppositions son exactes ? . . .

— Qu'importe, s'il me reste ! dit-elle, éclatant brusquement en sanglots.

Le docteur Sandry espérait cette détente. Il la laissa pleurer un long moment, avec des soubresauts, des hoquets, des plaintes misérables de petite fille perdue que la souffrance est venue chercher au milieu de l'émerveillement d'une existence jusque-là sans nuage, et qui s'effare, et qui se révolte de sa propre impuisance en face du destin . . . de ses pauvres moyens en face de la douleur.

Il lui échappe des gémissements puérils et pitoyables d'enfant à qui l'on a brisé son plus beau joujou :

— Je l'aimais tant . . . docteur . . . si vous saviez ! . . . Je croyais tellement . . . en lui . . Il était pour moi . . le plus brave . . . le plus loyal . . . Oh ! le monstre ! . . .

A nouveau les sanglots étaient plus éperdus, plus amers . . .

— Allons . . . allons . . . encourageait Sandry, radoucissant sa voix rude . . .

C'était la première fois qu'il se trouvait à bout d'arguments devant une créature en détresse. Que dire, pour consoler celle-ci ? . . . Elle était victime d'une de ces misères humaines que le savant le plus averti est impuissant à secourir.

Il eût fallu parler à Vital . . . faire la part de l'exagération et de la vérité dans les propos de la jeune femme. Certes, elle avait surpris un secret dans la vie de son mari et Sandry admettait qu'une telle révélation, l'atteignant en pleine confiance, en plein espoir, l'ait profondément ébranlée. Mais il avait peine à croire queVital Sergines ait formé un projet aussi définitif, aussi répréhensible, que celui de se séparer de sa femme au lendemain des noces ! . . .

Un brave comme Sergines, qui a fait ses preuves, est-il capable d'un tel acte ?

Elle avait suivi sur son visage — ordinairement indéchiffrable pourtant — le thème de ses pensées. Elle eut un sourire désabusé en essuyant ses paupières humides.

— Je sais ce que vous pensez . . . La dignité de votre vie vous met à l'abri des vilenies de cette sorte que réprouve la conscience d'un honnête homme . . . Ah ! on ne reste pas longtemps un honnête homme entre les griffes d'une femme comme celle-là !

Le médecin fronça le sourcil. L'entretien prenait un tour qui l'embarrassait et lui déplaisait. Comme tous les hommes et malgré la sympathie que lui inspirait sa cliente, il était porté, par esprit de solidarité, à défendre ceux de son sexe.

— Je souhaite pour M. Sergines, madame, qu'il ignore toujours le jugement que vous portez sur sa personne morale. Pour moi, je suis persuadé que vous vous trompez . . .

Il s'était levé, pressé maintenant de quitter cette chambre où il ne pouvait apporter — il s'en rendait compte — aucune aide efficace.

Elle s'exclama, anxieusement :

— Mais je peux compter sur vous ?

Il eut un geste évasif.

— Mon Dieu, madame, du moment que vous refusez mes soins, je n'ai plus qu'à me retirer . . .

— Et . . . qu'allez-vous donner comme raison à . . . ?

Elle allait dire : " Mon mari ", mais rava la le mot :

— A ceux qui vous ont envoyé ? . . . A mon père . . . à M. Sergines ? . . .

— Mais que voulez-vous que je dise, sinon que vous vous opposez à l'opération et que je ne peux agir malgré vous ?

Elle se pressa la tête de ses deux pauvres mains crispées :

— Alors . . alors . . . si, vous aussi, vous m'abandonnez, je suis perdue !

Pour chuchoter les mots désespérés, sa voix se brisa . . . Son pâle visage tendu marquait une détresse, un découragement si absolu, si profond, que Sandry, remué, se rappprocha du chevet :

— Enfin, madame, que me demandez-vous ?

Elle leva vers lui ses yeux qu'emplissait une poignante prière :

— Un an . . . deux ans . . . Le temps de reconquérir mon mari . de le gagner . . de lui faire oublier une créature indigne dont il est la victime . . .

Abasourdi par cette requête, il ouvrit les bras en signe d'impuissance :

— Voyons . . . c'est enfantin ! . . . En quoi puis-je . . . ?

— Dites que l'opération est inopportune, que vous ne pouvez la tenter . qu'il faut attendre . . Il n'osera pas abandonner une femme infirme, diminuée — vous l'avez dit. — L'amour-propre, la pitié parleront plus haut que cette misérable passion qui le possède ! . . . Il restera près de moi, contraint, forcé, mais *il restera !* . . .

Avec un étonnement où il y avait de l'incrédulité, Sandry regardait cette femme . . . Il ne savait s'il devait la trouver monstrueuse ou admirable.

— Ainsi, pour conserver près de vous, malgré lui, cet homme dont vous dites que le cœur est ailleurs, vous sacrifieriez allégrement votre santé, des mois, des années, peut-être, de votre jeunesse ? . .

— Ma jeunesse n'est plus à moi. Je la lui ai donnée. Tant pis pour lui s'il ne lui accorde plus aujourd'hui aucun prix. Et tant pis pour moi, acheva-t-elle, sombre . .

une femme devant qui on ne s'apitoie plus, je serai une épouse délaissée... Délaissée pour une rivale, docteur... Et cela, je ne le veux pas... A aucun prix...

Le ton se haussait d'un diapason.

Dans les yeux jaloux, un éclair flamba... La révolte secouait le petit menton volontaire... Le docteur constata combien, en une seconde, la passion pouvait transformer la pureté de cet ovale, faire de ce visage d'enfant un visage de femme, meurtri et mûri.

— Et votre mari, au lendemain de votre union, songerait déjà à vous abandonner?... à vous trahir?... Ce n'est pas possible, voyons!... Vous déraisonnez. En ce moment, vous êtes victime de votre nervosité, de l'état maladif dans lequel vous a laissée le contre-coup de ce malheureux accident.

— N'est-ce pas que c'est incroyable?... proféra-t-elle, triomphante, et comme si les dénégations du docteurs lui donnaient une nouvelle force... N'est-ce pas qu'on ne peut ajouter foi à une si abominable lâcheté?...

Elle s'animait en parlant. Son débit devenait plus rapide, plus haché, et le docteur Sandry, un peu inquiet, fut impuissant à arrêter ce débordement de paroles. A vrai dire, depuis un moment, il se rendait compte que le mal qu'on lui avait demandé de soigner était beaucoup moins grave que celui qui avait tout d'abord échappé à son examen...

Alors, tandis qu'il la fixait, attentif et calme, elle raconta ce qu'elle savait : les projets de trahison de Vital — projets surpris quelques heures après la minute solennelle où ils s'étaient juré, devant l'autel, de s'appartenir pour la vie...

— Amour et fidélité!... railla-t-elle, douloureusement. Voilà le serment que nous a demandé le prêtre. Et il a suffi de l'arrivée d'une femme pour que, sans remords, le misérable oublie tout!...

Elle eut un rire brisé.

Avec un éclat de haine qui modifia soudain sa voix, elle gronda, railleuse :

— Je croyais que nous partions ensemble pour l'existence... j'avais tout remis entre ses mains, sans rien réserver : mon bonheur, mon avenir, toute ma foi. Je partais, — avec quelle tendresse éperdue et confiante! — ivre de mon amour, insoucieuse du passé, oublieuse de tout ce qui n'était pas lui : ma maison, mes affections anciennes, mon vieux papa... Tout m'était devenu étranger hors lui-même... Cette femme a ouvert une porte... elle est entrée... elle lui a parlé... elle a égrené son rire insolent... éparpillé son odeur dans toute la pièce, et cet homme que je croyais fort, que j'admirais, que...

Le timbre sombre, misérablement, dans un sanglot... Elle avale sa salive, se mord les lèvres, articule plus bas :

— ... Que j'adorais, je n'ai pas plus compté pour lui qu'un animal soudain devenu encombrant et qu'on écarte de sa route...

Pensif, le docteur se taisait, ému sans qu'il y parût. Ah! il en avait tant reçu, de ces confidences de femmes qui, lasses parfois de traîner leurs douleurs morales, s'imaginent que le médecin des corps pourra devenir le médecin de l'âme...

Aucune ne l'avait autant troublé. Il y avait, dans la jeunesse de Mariette, un charme qui captait irrésistiblement la pitié. Elle n'était pas de celles dont on pouvait dire : "Elle a l'avenir devant elle... Elle oubliera!"

Elle se retourna brusquement vers lui, lui planta dans la face la chaleur de son regard :

— Mais enfin, gémit-elle, on m'a enseigné que le mariage était une chose sacrée... Alors, les serments, faits devant l'autel, les engagements pris devant la conscience humaine, ils n'ont donc plus aucune valeur parce qu'une folle et aveugle passion s'est emparée du cœur d'un homme?

— Allons, formule Sandry, vous me racontez là un roman bien incroyable... Comment avez-vous appris?...

— Ma misère et sa lâcheté? explose-t-elle sans lui laisser le temps d'achever la phrase commencée... Oh! bien par hasard, allez... Mon père nous avait offert une voiture... ce cabriolet qui... enfin, que je conduisais l'autre jour quand s'est produit notre accident... J'étais joyeuse... Je pensais que la voiture lui plairait. Papa avait voulu nous en faire la surprise le matin même de notre mariage... et j'ai couru à l'atelier où Vital finissait de préparer les bagages...

Au souvenir de ce qu'elle évoque, la voix lui manque... Ses beaux yeux de jalouse se ferment à demi.

Inquiet, le docteur Sandry se penche vers elle. Mais, déjà, elle s'est remise et redressée... Et, le regard fixe, suivant dans l'espace les phases du film pathétique que reconstitue sa mémoire, elle poursuit, d'une voix chuchotante, qui se hausse par instants jusqu'à devenir métallique :

— *Ils* ne m'ont pas entendue venir... Pourtant, la sonnette de l'entrée à tinté... mais ils discutaient si fort que leurs voix couvraient les autres bruits... Moi, j'arrivais, le cœur en fête, rayonnante de bonheur, de confiance, d'illusions... J'allais ouvrir la porte et crier : "Coucou"... Et, à ce même moment... à ce même moment...

Elle suffoque... Le médecin, gêné atrocement, a un geste pour arrêter ces confidences qu'elle achève pourtant sans vouloir remarquer la répugnance de cet auditeur forcé :

— J'ai entendu... une phrase qui m'a édifiée... Ah! l'horrible chose!

Les larmes lui sautent aux yeux et elle enfouit son visage empourpré dans ses mains frémissantes.

— Tenez... j'ai honte pour *elle!* balbutie-t-elle, sourdement.

"Il m'a semblé... il m'a semblé... qu'une grande lumière s'éteignait dans mon cœur profère-t-elle encore d'une voix brisée.

Le docteur la contemple, pitoyable... Elle lui apparaît si menue, si fragile, si ingénue aussi pour porter un aussi vaste chagrin...

Elle était si jeune encore pour se mesurer avec la faiblesse humaine, si ignorante de ce qui fait parfois la vie noire et décevante...

Il risque, pour essayer d'apaiser cette âme en peine :

— Mon pauvre petit... vous vous exagérez le mal, peut-être... Vous avez pu mal interpréter...

Brutalement, elle dégage sa face ravagée par une intolérable angoisse... Au fond de ses prunelles obsédées, il voit passer le souvenir de la scène qu'elle a dû tant de fois remuer au fond d'elle-même, toute hérissée de révolte et de douleur.

— Interpréter!... Il n'y avait pas à interpréter! Tout était clair, évident!. Ah! comme il était différent avec elle!.. Quelles intonations nouvelles, quelle joie dans son accent, en dépit de ses dénégations! Et moi, sotte, qui avais voulu voir dans certaines prévenances, dans des gestes que mon cœur accueillait comme les signes mêmes de l'amour, la marque de sa tendresse pour moi!...

UN ALIMENT POUR LES

NERFS

et un breuvage délicieux

La nervosité est un symptôme d'épuisement. Confiez au grand air, au sommeil, à une alimentation bien soutenante et à Ovaltine le soin de raffermir votre santé.

Ovaltine est l'aliment — tonique — liquide pur que recommandent les médecins du monde entier. Nourrit les nerfs, l'organisme et le cerveau.



OVALTINE

Aliment – Tonique – Liquide

fils de coton, lin, soie pour tous les ouvrages de dames

D·M·C

MARQUE DE FABRIQUE DEPOSEE

qualité supérieure couleurs solides



TOUS DROITS RESERVES

LES GENERATIONS PASSENT·LA MARQUE D·M·C DEMEURE

GRATIS



FORTIFIEZ VOTRE SANTE ET EMBELLISSEZ VOTRE POITRINE

Toutes les femmes doivent être belles et vigoureuses, et toutes peuvent l'être grâce au Traitement Myrriam Dubreuil

Vous pouvez avoir une santé solide, une belle poitrine, être grasse, rétablir vos nerfs, enrichir votre sang avec le *Traitement Myrriam Dubreuil*, approuvé par des sommités médicales. Les chairs se raffermissent et se tonifient, la poitrine prend une forme parfaite sous l'action bienfaisante du Traitement. Il mérite la plus entière confiance, car il est le résultat de longues études consciencieuses. Le

Traitement Myrriam Dubreuil

est un tonique reconstituant et possédant la propriété de raffermir et de développer la poitrine en même temps que sous son action se comblent les creux des épaules.. Seul produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le *Traitement* est très bon pour les personnes maigres et nerveuses. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

Engraisse rapidement les personnes maigres

GRATIS. Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons Gratis notre brochure illustrée de 24 pages avec échantillon Myrriam Dubreuil. Notre *Traitement* est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

Correspondance strictement confidentielle

Les jours de bureau sont :

Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

Demandez notre brochure illustrée de 24 pages

Madame MYRRIAM DUBREUIL
5920, rue Durocher (près rue Bernard)
Boîte Postale 2353 MONTREAL, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillon du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure.

Nom .....

Rue .....

Ville ..... Prov. .....

℞ *La prescription*
BILOCOLATE
aux sels biliaires
Soulage les **douleurs du foie** et élimine les poisons de l'intestin.
50¢ *la boîte.*



2 *En vente partout.*

failli la déchirer, comme elle avait fait pour l'autre message... et puis... elle s'était dominée... par quel prodigieux effort!...

Elle épiait son mari et elle nota le brusque changement de sa physionomie quand il aperçut le billet.

— Vous permettez?...

Pour le lire, il allait à la fenêtre... et, comme il lui était difficile d'ouvrir l'enveloppe, à cause de son bras encore bandé, l'infirmière, obligeante, intervint.

— Désirez-vous que je décachète votre lettre, monsieur?

Après une légère hésitation qui n'échappa point aux yeux aigus de Mariette, il confia à Mlle Elisa le précieux papier.

"Il n'a pas honte... pas honte!..." se répétait mentalement Mariette, les dents serrées sur son indignation secrète.

Mais, quand Vital se détourna, sa lecture terminée, il s'était si bien composé un masque indifférent, presque serein, que la jeune femme, ulcérée, jugea :

"L'hypocrite! Qu'il cache bien son jeu!"

— Vous avez de bonnes nouvelles de vos amis Dorange?

Elle n'avait pu retenir la mordante question.

Vital réprima un léger sursaut, puis acquiesça légèrement :

— Ils me renouvellent leur satisfaction de nous savoir sortis indemnes de notre accident...

Mariette reconnut ce tic de la lèvre inférieure qu'il avait quand il cherchait à dominer une émotion ou un énervement.

Appliqué à le blesser, elle continua :

— Quel excellent garçon que ce René Dorange!... Vous m'en avez dit tant de bien, au temps de nos fiançailles, que je l'aime presque autant que vous l'aimez...

En d'autre temps, elle ne se fût point complue à ce jeu de banderilles. Elle détestait le mal qu'elle faisait, mais la lettre de Micheline avait disparu dans la poche de Vital... Il n'en fallait pas plus pour transformer sa douceur ordinaire en une fureur jalouse qui la rendait cruelle.

— C'est un ami d'enfance, n'est-ce pas?... Votre plus *grand* ami?

Elle soulignait le mot, le maniant avec une habileté de prestidigitatrice.

— C'est lui qui vous a aidé à vos débuts... qui a permis que vous soyez devenu le grand Sergines... Quelle reconnaissance vous devez lui garder!...

Il la considérait avec étonnement.

— Mais qu'est-ce qui vous prend de célébrer avec tant d'enthousiasme les mérites de Dorange?... Je vous assure que je ne les ai pas oubliés... pas plus que les services rendus... riposta-t-il avec un peu d'impatience.

"Ouais!... Savoir!..." pensait Mariette, accentuant son sourire ambigu.

Et puis, en voyant Vital s'éloigner d'elle pour poser son front songeur à la vitre de la fenêtre, elle fut griffée d'un remords :

"Mon Dieu... pourquoi ce besoin de persécuter?... Ils ont réussi à me rendre méchante", se dit-elle avec amertume.

Heureusement, l'arrivée du docteur mit fin à ces escarmouches.

Vital se dirigea vers lui comme vers un sauveur, tandis que Mariette, les pupilles soudain élargies, le regardait avancer vers son lit avec une obscure épouvante.

Qu'avait-il décidé?... Quels mots redoutables et qui contenaient son arrêt allaient sortir de cette bouche impassible?

Elle se jugea sévèrement de se cramponner ainsi, par un subterfuge aussi méprisable, à l'homme dont elle avait découvert l'indignité, mais la pensée que Vital pourrait l'abandonner balayait tout courage dans son âme.

"Un an... deux ans!... répétèrent au docteur ses prunelles suppliantes.

Le médecin se détourna. Il rapportait, dit-il, les calques de la radiographie à laquelle on avait soumis la blessée.

— Je les montrerai à M. Sergines avec qui je désire avoir un entretien particulier, déclara-t-il.

Le cœur de Mariette sauta dans sa poitrine. Elle pâlit d'une angoisse qui lui mit soudain une sueur aux tempes.

— Mon père ne peut-il assister à cet entretien, docteur? pria-t-elle d'une voix faible.

— M. Rochetaille est bien trop sensible, bien trop nerveux pour que je discute avec lui, rétorqua sèchement Sandry. Il vaut mieux, pour le moment, le tenir à l'écart de cette conversation.

Mariette se sentit défaillir.

Elle regarda d'un œil mourant sortir les deux hommes, et, quand ils eurent disparu derrière la porte fermée, elle gémit en renversant dans ses oreillers sa tête dolente.

Son destin se jouait à cette minute.

Si Sandry parlait de l'opérer, s'il ne tenait pas la demi-promesse que, la veille, elle lui avait presque arrachée, elle ne pourrait se dérober!... Et, dans quelque temps, son mari, qu'une terrible pitié ne clouerait plus auprès de sa couche d'infirme, pourrait aller vers ses coupables amours.

Indépendamment de sa douleur à elle, l'idée que ce trop faible Vital allait devenir la proie misérable de cette créature sans foi la poignait.

Aussi jeune que fût Mariette, aussi ignorante de la vie, la conversation qu'elle avait surprise le jour de son mariage, dans l'atelier, l'avait édifiée. Elle pressentait l'âme ambitieuse de Micheline et elle se disait que l'amour offert par cette femme à Vital ne pouvait que le diminuer.

Le fait d'oser venir relancer l'homme sur qui elle avait jeté son dévolu, dans la maison même de sa fiancée, alors qu'elle-même était liée à l'ami de cette homme par les liens sacrés du mariage, n'était-il pas convaincant?...

Ah! seul, le mensonge de Sandry pouvait les sauver, l'un et l'autre!... Que faisait-il, si longtemps, dans la pièce proche?... Que disait-il à Vital?

Elle joignit les mains et se mit à prier avec la véhémence de ces pénitentes ingénues qui, dans l'ombre ardente des chapelles espagnoles, font monter vers le ciel leurs souhaits profanes, enveloppés de pieuses implorations...

Dans une simplification candide, elle éleva vers la plus pure des Madones son cœur brûlant d'un terrestre amour :

"Sainte Vierge, gardez-moi mon mari!... Eclairez-le!... Eloignez de sa pensée l'image néfaste de la mauvaise femme!..."

... Enfin, la porte s'ouvrit.

Le docteur Sandry revint, seul... Il n'eut pas un regard pour la malade qui le dévisageait anxieusement, les traits figés par l'attente, mais il se contenta de prononcer, très vite et comme pour en finir avec cette complicité à quoi elle l'avait entraîné et qui, sans doute, l'humiliait :

— J'ai dit à M. Sergines, madame, que je ne voyais pas, pour l'instant, l'urgence de l'opération. Mieux vaut laisser agir la nature qui vous remettra sur pied sans aucun risque.

Il ajouta brusquement :

— Il n'y faudra qu'un peu plus de patience.

— Ah! merci, docteur!

Il feignit d'ignorer l'élan avec lequel elle lui tendait la main. La serrant distraitement, il déclara, désignant la pièce voisine :

— J'ai donné quelques conseils à M. Sergines... Vous pourrez quitter la clinique quand il vous plaira...

Les yeux brillants, elle fixait la porte ouverte. Une ivresse la possédait. Ainsi, Vital lui restait!...

"Dès ce soir, il faut que tout soit terminé entre cette petite et vous..."

C'était bien cela qu'elle avait exigé, cette Micheline qui se croyait si certaine de vaincre, d'écarter délibérément cette enfant encombrante!... Elle ne pouvait pas savoir de quoi était capable une "petite fille" comme Mariette pour défendre son bien menacé.

En vain, une voix, en elle, soufflait :

"Certes, *il* te reste... mais à quel prix?... Furieux contre lui-même et peut-être contre toi, malheureux impatient de cet esclavage moral à quoi tu le condamnes... Belle perspective de demeurer captif d'une intolérable pitié!..."

"Et après? s'insurgeait une autre voix, plus âpre. Il est à moi, je le garde. Par n'importe quel moyen... Cette Micheline l'a affirmé : 'L'amour passe avant tout"... Et c'est elle qui m'a tracé ma conduite!"

Mais elle guettait la venue de Vital avec une indicible émotion. Que faisait-il, dans cette pièce vide, à remâcher sa cruelle déception, son désarroi?...

Sans doute, il pensait à Micheline, cette Micheline momentanément perdue pour lui?...

Enfin, il entra...

Sous son attitude calme, elle crut deviner l'inéluctable crise, mais elle n'en ressentit aucun remords. Qu'il souffrît à son tour! elle avait assez souffert!

— Mon pauvre ami, ce ne sera pas drôle pour vous de demeurer auprès de l'infirme que me voilà devenue!

Il ne répondit pas tout de suite.

Il avait pris un bouquet de marguerites et de bleuets que le fleuriste venait de livrer et il s'appliquait à arranger les fleurs dans une potiche.

— Ma pauvre Mariette, vous dites des sottises!...

Elle le suivit du regard, tandis qu'il allait vers la fenêtre, d'une allure volontairement nonchalante qui dissimulait mal, jugeait-elle, son accablement.

Il feignit de se pencher sur le jardin, dérobant à l'attention de sa femme sa face énigmatique où elle avait en vain cherché cette crispation qu'aurait dû y imprimer l'angoisse de son cœur.

Les yeux de Mariette, sous les paupières meurtries par tant de larmes amères, luisaient d'un humide éclat. A quoi, à *qui* pensait-il?... La même image qui hantait sans doute l'esprit de Vital se dressait dans l'esprit de sa femme, mais c'était une image de vaincue dont Mariette triomphait avec une satisfaction vindicative.

— Je regrette que l'opération n'ait pas été possible, fit tout à coup Vital en se retournant vers elle.

Il s'était composé un visage affable... sinon attendri. Mais elle ne s'y trompait pas !...

Il se hâta d'ajouter :

— Ce n'est qu'un retard... Quelques semaines... quelques mois au plus...

Elle vit quelque chose détendre ses traits : une lueur, un espoir rapide, qui effaça pour une seconde l'ombre à ses yeux.

— Ne soyons pas trop optimistes, protesta-t-elle avec une rage froide. Les médecins se trompent... souvent...

Ainsi, il pensait *déjà* à l'heure où, libéré d'une insupportable entrave, il pourrait rejoindre ses amours ?... Sandry avait-il raison ?... N'aurait-elle fait que retarder l'inéluctable abandon ?...

En un instant, la haine balaya en elle tout autre sentiment. Cet homme pour qui elle avait voulu mourir, cet homme qu'elle s'apprêtait à disputer, au mépris de tout orgueil et de toute dignité, avec des armes presque déloyales, elle se prit à le détester, à désirer sa souffrance comme une revanche.

— Il se pourrait fort que je sois condamnée à l'immobilité jusqu'à la fin de mes jours... Triste perspective !...

Elle le vit pâlir et s'en réjouit. Lui, avait levé les yeux vers elle. Sans doute s'étonnait-il de ce ton léger, presque satisfait, qui avait accompagné l'énoncé d'une pareille calamité...

Aussitôt, elle détourna la tête, affectant de tourmenter, d'un doigt distrait, les franges du couvre-lit.

Depuis un instant, le mal de sa blessure la taraudait. Mais elle n'y prêtait point attention, trop préoccupée par le duel qu'elle livrait.

Pensif, il considérait la nuque gracile que dégageaient les boucles en désordre. Une nuque d'enfant, pensa-t-il... et, tout à l'heure, elle avait un visage de femme... Au reste, depuis l'accident, il ne la reconnaissait pas. Elle avait brusquement mûri, perdu d'un coup cet air jeune fille qui était ce qui l'avait attiré, au moment où il avait consenti à se lier à elle.

Au lendemain de la crise d'âme qu'avait provoquée chez lui la défection de Micheline, il avait apprécié tout ce qui, chez Mariette, était différent de l'autre: cette naïve et fraîche jeunesse, ignorante de son charme, cette absence totale de rouerie féminine, cette spontanéité dans le don de soi.

" Voilà un être reposant ", se disait-il, agité de rancune envers sa défaillante fiancée.

Pourtant, c'était l'Autre qu'il aimait !...

A nouveau, la pensée de Micheline l'obséda, si fortement qu'il en arrivait à oublier cette " présente " pour l'absente. La chambre fut vidée de son occupante; les yeux de Vital virent tout autre chose que ce que leur rétine reflétait.

Le gémissement de Mariette l'arracha à son hallucination.

— Vous souffrez ? interrogea-t-il en s'avançant vivement vers le lit.

Elle se mordait les lèvres, la face plus blême. S'il avait su de quelle nature était le mal qui la torturait et qu'elle n'avait pu supporter davantage de le voir ainsi, tout à coup si loin d'elle, et " hanté " par celle qu'elle n'arrivait pas à chasser de sa vie !...

— Ce n'est rien, murmura-t-elle, le souffle court. L'heure de la crise...

Avec des précautions maladroites, il retapait les oreillers, remontant le buste fléchissant. Une seconde, comme il la soulevait, elle pesa fragilement sur son bras valide.

Il en fut attendri.

— Je n'aurais pas cru, dit-il presque gaiement, que notre voyage de noces commencerait dans une clinique et que j'inaugurerais mes devoirs d'époux en vous servant d'infirmier.

— Un devoir qui est une corvée, rétorqua-t-elle, amère.

— Mais non, mais non !... La corvée est pour vous, mon pauvre petit, qui êtes privée de bouger... Là, un peu de patience.

Il effleurait, d'une caresse pitoyable, les cheveux aux boucles soyeuses. Elle frémit. Qu'il eût été doux d'appuyer sa tête contre cette robuste poitrine, de murmurer les mots de gratitude et d'amour que tant de fois elle avait rêvé lui dire, lorsqu'à l'époque de ses fiançailles elle emportait dans ses heures de solitude la pensée de son bien-aimé.

" Mon époux... Mon bien... Ma tendresse ! "

Mais lui, sans doute, avait encore dans l'oreille les suaves modulations de la voix de Micheline, son accent exotique, son timbre étudié et plaintif :

" Vital... pourquoi ne voulez-vous pas comprendre, mon chéri ?... "

Brusquement, sous la main amicale de son mari, la tête de Mariette se déroba. Elle appuya sa figure brûlante dans ses mains croisées :

— Ah !...

C'est à peine si elle réussi à étouffer sa plainte désespérée.

— Qu'est-ce qu'il y a ?... Vous souffrez davantage ?

Le ton était inquiet, plein de sollicitude... Au fond d'elle-même, Mariette se prit à aimer le mal bienfaisant qui lui donnait un utile prétexte à exhaler sa douleur... cette douleur autrement terrible que celle de sa blessure physique.

— Voulez-vous que j'appelle l'infirmière ?

Elle leva vers lui ses yeux malheureux. Sur ses traits anxieux, elle lut que la hantise de l'autre était effacée; pour le moment, c'est à elle qu'il pensait, et à elle uniquement ! Mais pour quelles brèves minutes ?...

— Tout à l'heure, dit-elle doucement. Elle viendra bien...

Il prit une chaise et s'assit tout près de son chevet. Elle réprima un mouvement de satisfaction.

— Cela ne vous ennuie pas de rester là ? s'enquit-elle timidement.

— Naturellement non... En dehors du plaisir que j'ai à vous tenir compagnie, il y a aussi ceci, c'est que je ne vois guère où je pourrais aller... Je suis encore éclopé, moi aussi...

— Vous me maudissez ?

Il la regarda fixement.

— Quelle question !... Pourquoi vous maudirais-je ?...

— Eh bien, de... d'avoir causé cet accident... qui a interrompu notre " beau " voyage !...

Malgré elle, un peu d'ironie avait percé dans son accent. Elle se hâta de baisser les paupières. Mais lui haussait les épaules :

— Voyons, je ne peux vous rendre responsable. Ces choses-là arrivent... aux meilleurs conducteurs.

— Et aux meilleurs pilotes...

— Comment ?...

Elle le sentit sur la défensive et, imprudente malgré elle, appuya, avec le sauvage désir de se faire mal :

— Vous êtes un pilote excellent... et vous avez failli vous tuer...

Comme il ne répondait pas, elle acheva, avec un petit rire :

— Un vrai miracle...

— Oui... dit-il, pensif... et le miracle s'est renouvelé...

Elle eut sur les lèvres :

" Peut-être plus que vous ne pensez ! "

Car elle songeait aux raisons de la catastrophe... Mais elle ravala la dangereuse phrase; elle aurait eu trop à dire là-dessus !... Mieux valait qu'il ignorât toujours ce dont elle avait été capable, dans les affres de son premier désespoir !...

Au surplus, maintenant qu'il était auprès d'elle, que, pour le moment du moins, tout danger de le perdre était écarté, maintenant qu'il prenait, pour se courber sur son lit de malade, cet air de sollicitude, cette voix presque tendre, elle se sentait remuée.

Elle eût voulu lui dire, suppliante : " Essaie de l'oublier, veux-tu ?... Elle n'est pas digne de toi... Elle t'entraînait à commettre une odieuse lâcheté, à semer derrière toi des ruines, des vilenies, qui t'auraient sali à jamais... Nous deux, ce serait si bon d'être heureux !... "

Mais elle refoulait les paroles apaisantes.

Et elle se contenta de répéter la question à laquelle il n'avait point répondu tout de suite :

— Alors, que vous a-t-il dit, ce docteur ?

— Qu'il fallait pour vous l'air des sommets. L'altitude, l'air pur, sont nécessaires à votre rétablissement.

Tout de suite soupçonneuse, elle s'insurgea :

— Vous avez décidé de m'envoyer dans un sanatorium ?

Il rectifia calmement :

— Pas de vous envoyer... de vous accompagner en quelque station de montagne où nous passerons l'été.

— Vous resterez... seul avec moi?

Un éclair de joie traversa ses yeux bruns, y rallumant ces paillettes d'or qui, depuis une semaine, s'étaient ternies.

— Naturellement, fit-il... Je ne me déroberai pas à mon devoir...

Son devoir... Le mot tomba comme un jet d'eau froide. En elle, toute allégresse s'éteignit...

CHAPITRE IX

La petite sœur trottina vers la terrasse où la forme blanche de Mariette s'allongeait à l'ombre du parasol.

De la fenêtre où elle guettait, elle avait vu une silhouette masculine disparaître dans le chemin.

— M. Sergines est parti ? dit-elle, en r'approchant de la chaise longue une des chaises de fer.

— Oui... déjà ! soupira Mariette, amère.

— Déjà !... déjà ! gronda la sœur d'un ton amical. Vous le poussez à ces promenades quotidiennes — ce qui est assez rationnel, en somme — et, dès qu'il vous a obéi, vous devenez chagrine. Ce n'est pas raisonnable !

Elle menaçait gentiment sa malade d'un geste puéril de son doigt levé.

Mariette secoua ses épaules lasses.

— Il n'attend que cela : que je l'encourage à s'en aller. Dès que le repas est terminé, je lis dans ses yeux son désir d'évasion...

— La montagne est si belle et attirante par ces jours d'été !... Il est naturel que M. Sergines, qui est un sportif, soit tenté par les ascensions.

" Quand il rentre, vous n'avez pas remarqué que son visage est tout autre ?

Ah ! elle ne le savait que trop. Elle haïssait cette expression sereine qu'il rapportait de là-haut.

Il y avait trois mois qu'ils étaient venus s'installer dans un chalet de

PETIT DRAME — No 6
avec **Les BÉBÉS JOHNSON**

Une idylle enfantine



SCÈNE 1 — ANXIÉTÉ

" Elle m'aime !... Elle ne m'aime pas !... j'ignore si c'est le bon moyen de le savoir mais ces fleurs me diront peut-être si nous sommes les préférés de Maman ! "



SCÈNE 2 — OBJECTIONS

" Voyons ! voyons !... ne sois pas si modeste... les fleurs ont dit : " Oui ". Alors donne-moi un bon baiser ! Quoi ?... tu as eu trop chaud ?... moi aussi, mais j'arrangerai ça ! "



SCÈNE 3 — VICTOIRE

" Et voilà !... cette douce Poudre Johnson pour les Bébés ne t'a-t-elle pas fait du bien ? N'est-ce pas que l'irritation est vite disparue! Et ça sent si bon ! Maintenant, Maman ne peut faire autrement que nous préférer à tous ! "

5 RAISONS qui font préférer la Poudre Johnson pour Bébés par les médecins, gardes-malades et mamans, partout.

1. Antiseptique boraté, cicatrisant et doux.
2. Sans stéréate de zinc — n'irrite pas.
3. Sans racine d'iris — pores non obstrués.
4. Grains très doux, tendres pour la peau.
5. Poudre lubrifiante, pure, sans danger.

Le Savon, la Crème et l'Huile Johnson pour Bébés sont trois produits indispensables au bien-être de Bébé.



Johnson & Johnson Limited MONTREAL CANADA

POUDRE JOHNSON
pour Bébés

Sa douceur soyeuse et calmante arrête l'irritation

ECHANTILLONS SUR DEMANDE

de produits Johnson pour Bébés — Poudre, Savon et Crème. Ecrivez à Johnson & Johnson Limited, Dépt. P-10, 2155, boulevard Pie IX, Montréal, Canada.

FABRIQUÉE AU CANADA

Soyez Chic Tout en Economisant!



Pourquoi jalouser la voisine? Grâce à la *Magie des Couleurs*, vous pourrez être tout aussi élégante! Un peu de jugeote — et un paquet de Teinture Diamond—voilà tout ce qu'il vous faut pour obtenir, facilement, à coup sûr et à peu de frais, des couleurs d'une richesse et d'un éclat qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les tissus neufs. Des milliers de femmes ingénieuses, auxquelles leurs moyens ne permettent pas de renouveler leur garde-robe, donnent, grâce aux Teintures Diamond, un charme et un chic nouveaux à leurs toilettes et aux accessoires décoratifs de leur foyer!

TEINTURES DIAMOND
FABRICATION CANADIENNE

Une plus haute teneur en aniline pure est le secret de leur supériorité!





NETTOIE BIEN LE REIN

Depuis votre enfance vous avez nettoyé votre intestin par une purgation une fois l'an, et vous avez négligé votre **rein** à tel point qu'il ne peut plus remplir ses fonctions d'éliminateur des poisons et des acides qui causent: **rhumatisme, urination** fréquente et difficile, **mal de dos, maux de tête, vertige, fatigue,** etc.

Allez dès maintenant vous acheter une boîte de pilules **REINOL.**

2 *En vente partout—50¢ la boîte.*

REINOL

Coupon d'abonnement
LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov.* .....
POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

ce petit village dauphinois que Vital avait loué pour elle, emmenant Bertrand comme unique domestique.

Tout d'abord, la douleur vive de Mariette avait été bercée au spectacle enchanteur qui accueillait tous les matins ses réveils.

Devant elle, les montagnes sciaient l'azur... Le soleil faisait scintiller la neige qui s'attardait en écume brillante près des sommets... et il montait de la vallée des odeurs saines de vaches avec le bruit de leurs sonnailles.

Sur les pentes, c'était la grande vague noire de sapins, plus sombre de se masser au-dessous de toute cette clarté.

Avec sa gaieté retrouvée de petite fille insoucieuse, Mariette, le premier jour, avait battu des mains.

— Cela vous plaît?... avait demandé Vital avec une espèce de tendresse dans l'accent qui avait fait fondre en douceur l'âme de Mariette.

Pourquoi avait-il fallu qu'il ajoutât, tandis qu'elle levait vers lui des yeux reconaissants :

— Vous serez heureuse, ici?

Aussitôt, le masque joyeux de Mariette s'était rembruni.

Heureuse!... Pouvait-elle être heureuse avec ce mal qui la tenait aux racines du cœur?...

... La petite sœur Saint-François avait défait un ouvrage et, déjà, la laine trottait, dans ses doigts menus, au bout des aiguiles agiles.

— Bientôt, déclara-t-elle en secouant sa cornette d'un air convaincu, vous pourrez presque le suivre... en tout cas, l'accompagner, car les progrès sont plus rapides tous les jours...

Elle pencha son sourire malicieux vers la jeune femme qui, la tête appuyée sur un coude, laissait son regard rêveur se perdre sur les remous verts qui montaient jusqu'aux bois :

— Qu'a-t-il dit, quand il a su que vous aviez fait, hier, sans le secours de mon bras, le tour du jardin?

—Il ne l'a pas su, répondit brièvement Mariette.

— Comment? Vous ne lui avez pas annoncé cette bonne nouvelle?

— Pas encore...

— Je comprends!... Vous voulez lui préparer une surprise!

— C'est ça même!... Une surprise!...

Sœur Saint-François eut un rire léger.

— Et, un de ces matins, vous dégringolerez l'escalier au-devant de lui... J'entends d'ici ses cris de joie!...

" La joie d'un prisonnier qui voit s'ouvrir devant lui les portes de sa prison ", pensa la jeune femme, qui sentit soudain un froid terrible la glacer.

Pourtant, autour d'elle, à cette heure méridienne, la montagne étincelait, noyée de lumières... cette montagne bienfaisante qui, en avance sur les pronostics pessimistes de Sandry, lui avait, en trois mois, presque apporté la guérison.

A la vérité, de ces trois mois passés presque en tête à tête avec Vital, elle n'avait retiré aucune satisfaction. Leur intimité n'avait pas fait de progrès.

Non qu'elle eût quelque chose à reprocher à son mari : elle l'avait toujours trouvé auprès d'elle, dévoué, attentif, patient, souriant même. Mais ce sourire semblait si contraint!

Parfois, elle sentait son regard s'appuyer sur elle: un regard où il y avait des choses qui lui échappaient. On eût dit qu'il allait lui parler... qu'il cherchait le moyen d'amorcer une confidence.

Alors, elle s'affolait :

" Il en a assez... Il n'y tient plus... Il va me dire qu'il s'en va... Il va m'avouer la misérable passion qui lui ronge l'âme. "

Et cela lui était intolérable.

Aussi, elle se hâtait de parler, vite, pour qu'il ne pût placer un mot de cette confession qu'elle repoussait de tout son vouloir.

Il est des silences qu'il ne faut pas rompre...

Pourtant, elle se rendait compte que cette situation ne pouvait s'éterniser. Vital supportait mal son inaction. Un jour, il avait dit, en regardant se perdre dans l'azur un avion qui traversait l'espace au-dessus de la terrasse :

— Comme il a de la chance!...

Une folle convoitise faisait frémir sa voix.

— Vous m'avez donné votre parole de ne plus jamais voler, jeta-t-elle, alarmée.

Alors, avec un peu d'humeur, il avait riposté, ironique et amer :

— Oh! soyez tranquille... je ne vous échapperai pas...

Cette réponse la plongea dans le désarroi le plus grand. Folle qu'elle avait été de vouloir forcer un cœur qui se dérobait...

Au début, elle put croire que sa haine satisfaite lui tiendrait lieu du bonheur qu'elle n'avait pas.

" *Elle* ne l'a pas... Il est à moi, malgré lui... mais il est à moi!... "

A la longue, elle s'aperçut que même cela ne la contentait point. Elle avait l'âme trop généreuse pour que, chez elle, les mauvais sentiments puissent persister.

La nostalgie visible de Vital la décourageait. Elle lui disait, avec un peu d'impatience :

— Sortez... Ne vous croyez pas obligé de me tenir compagnie... Vous avez besoin de mouvement, vous qui pouvez bouger...

Mais, dès qu'il n'était plus là, elle se sentait malheureuse. Reviendrait-il? N'allait-il pas, en une heure de révolte, secouer le joug de ce devoir insoutenable?...

Il revenait, avec, sur le visage, une expression de détente heureuse.

" Naturellement, il a pensé à *elle* en toute liberté... "

Et elle se mordait les poings.

Ainsi, la détresse de Mariette s'accentuait. Sa victoire, qui, tout d'abord, l'avait enivrée, lui apparaissait précaire et décevante.

Fort heureusement, la présence auprès d'eux de la garde-malade réconfortait la jeune femme.

Le docteur Sandry la lui avait imposée et elle avait mal supporté, au début, cette intruse. Accueillie avec contrainte, la religieuse avait su gagner sa sympathie. Discrète et délicate, elle savait se taire et s'éloigner quand il fallait, pour revenir aux heures où Mariette se sentait vraiment le cœur trop lourd.

Avait-elle compris le drame qui séparait ces deux êtres dont elle partageait la vie depuis plusieurs semaines?... Mariette se le demandait parfois, tant les paroles de la sœur tombaient à propos pour l'apaiser et verser le calme sur ses tourments intimes.

♠

— Voulez-vous que je vous fasse la lecture? proposa sœur Saint-François, en voyant sa malade prolonger cette rêverie dont elle n'augurait rien de bon.

Mariette avisa, sur la table ronde où, tout à l'heure, on avait servi le café, une revue qui traînait.

— Mon mari a reçu ça, ce matin. Il s'y est plongé aussitôt... à tel point qu'il n'entendait même pas le guide l'appeler sur la route. Qu'y a-t-il de si intéressant?

Sœur Saint-François s'empara de la brochure. C'était une revue de sport...

— ... Ouverte à la page où il est question d'aviation, ce qui est assez naturel de la part de M. Sergines! s'exclama la petite sœur.

— Vous croyez qu'il regrette sa carrière? s'informa vivement Mariette.

— Sans doute... Mais j'imagine qu'il vous l'a sacrifiée avec allégresse.

" Il m'a sacrifié d'autres choses plus précieuses... " songeait Mariette.

Une exclamation de sa compagne l'interrompit :

— Mais il est question de lui!...

— Comment? s'informa Mariette en se redressant.

— Voyez plutôt...

L'aviateur Vital Sergines, qui avait été pressenti par le ministère de l'Air pour inaugurer une de nos nouvelles lignes aériennes, sur le nouveau moteur Michel Béchet, décline l'offre qu'on lui fait. Le constructeur Michel Béchet, dont Sergines a déjà fait triompher la marque en deux raids fameux, va tenter une démarche personnelle auprès du célèbre pilote...

— Voilà donc pourquoi il était si nerveux, ces temps-ci, proféra Mariette, pensive.

Elle avait pris la revue et la feuilletait... mais les mots dansaient devant ses yeux.

Elle songeait que Vital ne lui avait pas parlé de cette démarche du constructeur. Mais, deux jours auparavant, il s'était absenté toute la journée sous le prétexte de rejoindre à Chamonis un camarade de passage. Quand il était rentré, elle lui avait trouvé un visage plus creusé que d'habitude... avec, pourtant, une espèce de lumière insolite au fond des yeux.

Soupçonneuse, à son habitude, elle avait conclu :

" Il est allé chercher du courrier de... là-bas... "

— Je me demande, dit la sœur, dont les yeux pâles suivaient le vol léger des nuages dans le grand ciel montagnard, je me demande si vous avez raison de ne pas encourager M. Sergines à accepter les propositions qu'on lui fait.

— Mais vous n'y pensez pas, ma sœur!...

Le ton manquait de conviction.

Est-ce que, déjà, Mariette entrevoyait sa défaite?...

Elle s'en aperçut sans doute et prit un air farouche pour ajouter :

— Il m'a donné sa parole, au temps de nos fiançailles, de ne plus monter en avion. Je ne le délierai pas de cette promesse.

— Est-ce bien généreux à vous? Ne vous insurgez pas, mon enfant, dit sœur Saint-François, prévenant une geste de révolte de la part de la jeune femme, mais, sans me mêler de vos affaires, je puis me permettre de constater — depuis plus de trois mois que je suis le témoin quotidien de votre vie conjugale — que M. Sergines vous a sacrifié tous ses goûts. On voit bien que l'inaction lui pèse...

— C'est la contrainte qu'il s'impose qui lui pèse, jette Mariette, qui n'en peut plus de garder son secret. Il n'attend que l'heure de pouvoir la secouer!...

— Vous êtes injuste...

— Ah ! ma sœur, comme on voit que vous ne savez pas ! . . .

Tout à trac, en phrases hachées, elle conte le misérable roman. Libérant d'un coup, pour cette auditoire bénévole, tout ce qui bout dans son cœur meurtri depuis tant de semaines, tout ce qu'elle a ressassé durant les longues nuits sans sommeil, elle dit sa révolte, son angoisse, ses haines et ses rancœurs :

— Oui . . . je l'aimais assez pour avoir voulu mourir ! . . .

Dans son exaltation, elle s'empare des mains de la religieuse, interdite, et son visage en feu rapproché de la face paisible, elle articule, d'un ton concentré, véhément :

— Cet accident, ma sœur, un suicide . . . un suicide qui l'entraînait avec moi dans la mort ! . . . Un suicide dont il m'avait donné l'idée, puisqu'il avait cherché la mort à cause de cette femme. Ainsi, pensais-je, *elle* ne l'aura pas ! . . . Et elle verra comment la " petite fille " qu'elle dédaigne sait réagir pour défendre son bien . . . et se venger ! . . .

La petite sœur était devenue toute pâle, sous la blancheur de la cornette. Elle contemplait son interlocutrice avec des prunelles effarées.

— Mais ce que vous avez fait là, mon enfant, c'est criminel ! . . .

— Je sais . . . dit sombrement Mariette. Ah ! ma sœur, est-ce que je pouvais, à cet instant, distinguer le bien du mal ? . . . Dieu me pardonne! je n'étais plus moi-même . . . Il me semblait qu'un orage venait de passer, bouleversant tout en moi dans sa force de cyclone . . . Et le pire . . . le pire, vous entendez, ma sœur, c'est que je l'avais préméditè, ce crime . . . La preuve, c'est que je n'ai pas voulu emmener avec moi ma chienne Quenee pour qu'elle ne soit pas victime, la pauvre bête ! . . .

Cette fois, la sœur baisse la tête pour ne point laisser voir à sa jeune malade le sourire qui a effleuré sa bouche débonnaire.

Tant d'enfantillage mêlé à ce pathétique drame ! . . . Tant de candeur unie, dans l'esprit de cette enfant, à une véhémente rancune !

— Et vous avez eu le triste courage de provoquer vous-même cet accident . . . de lancer votre voiture aveuglément dans le fossé où elle s'est abîmée ? . . .

La jeune femme passe sur son front une main égarée.

— Je ne sais pas si j'ai vraiment fait le geste, soupire-t-elle . . . J'avais la tête perdue . . . Je sais que j'ai hésité longtemps . . . Je me débattais contre la tentation . . . Oh ! non que j'aie eu peur de mourir . . . A cette heure, la mort m'apparaissait belle comme la délivrance . . . Mais, tout de même . . . je savais bien que je n'avais pas le droit d'accomplir ce geste horrible ! . . .

" Et puis . . . et puis . . . je ne sais pas ce qui s'est produit. Mes nerfs étaient à bout . . . Depuis, j'ai cherché évidemment à évoquer dans ma mémoire les minutes qui ont précédé la catastrophe. Je n'ai pas pu les retrouver. Il y a un trou noir dans ma conscience . . .

" Quoi qu'il en soit, ajoute-t-elle en se frappant la poitrine avec véhémence, j'ai *voulu* cet accident . . . Je l'ai voulu, de toutes mes forces ! Et même, si je n'ai pas esquissé le geste . . . si cela s'est produit en dehors de moi et simplement parce que je n'étais pas maîtresse de mes réflexes, l'intention y était ! . . .

— C'est très mal, dit doucement la sœur.

— Oh ! je n'ignore pas que je suis une grande coupable . . . Depuis, je me suis repentie . . . J'ai vu plus clair . . . heureusement ! . . .

— Allons . . . c'est déjà un palliatif ! . . . Le repentir efface bien des fautes . . .

— Mais je ne me repentirai jamais de ma haine contre cette femme . . . riposte Mariette, le visage enflammé. Cela, c'est au-dessus de mes forces ! . . . Ah ! je lui veux du mal, si vous saviez ! . . . La nuit, je rêve qu'elle souffre . . . que je l'écrase de mon talon . . . que . . . Tenez, l'autre nuit, j'ai prié pour qu'elle ait la petite vérole . . . une bien vilaine maladie qui la défigure !

— Voilà une prière que Dieu n'exaucera pas, soyez-en persuadée!

La jeune femme a une plainte désespérée :

— Mais je l'aime, lui, ma sœur, comprenez-vous ? . . .

Les aiguilles vont plus vite aux doigts de la petite sœur. Quand elles sont au bout de leur course, leur propriétaire s'arrête et relève vers son interlocutrice son ovale uni où l'éclat de la jeunesse persiste entre les candides bandeaux.

— Etes-vous bien sûre, Mariette, de la qualité de cet amour ?

Les yeux orageux de l'interpellée se fixent sur la religieuse avec un étonnement plein de méfiance.

— Estimez-vous que je n'en ai pas donné assez de preuves ? jette-t-elle, indignée.

Du geste, la petite sœur apaise cette colère naissante.

— Vous m'avez surtout parlé de votre haine, de *votre* désir de revanche, de *votre* cœur ulcéré. Il entre beaucoup de dépit et d'amour-propre blessé dans un sentiment de cette sorte. Ce n'est pas cela que j'appelle de l'amour . . .

Mariette est demeurée une seconde interloquée.

Elle regarde avec surprise le doux et placide visage si rayonnant sous la cornette aux blanches ailes, le front uni, les yeux bleus, innocents et clairs, qui semblent n'avoir jamais connu les meurtrières douleurs qui vous font l'âme sombre.

Elle hausse les épaules :

— Ma sœur, est-ce que vous pouvez comprendre quelque chose à l'amour ? exhale-t-elle avec une sorte de dédaigneuse pitié.

La sœur a un chaud sourire qui semble émaner de l'intérieur, de son âme même, et qui l'illumine toute.

— Croyez-vous ?

— Naturellement, déclare Mariette, un peu confuse de sa brusquerie, mais qui ne peut se défendre d'une certaine compassion à l'endroit de cette femme ignorante. Vous pratiquez l'amour divin, qui est sur un tout autre plan . . . Oh ! un plan bien supérieur, évidemment . . . Un amour humain ne peut se dégager des passions qui l'enveloppent . . . qui se mêlent à lui, quoi qu'on fasse . . .

— Un amour qui vous diminue, un amour pétri d'égoïsme et d'orgueil, un amour qui ne vous rehausse pas, moralement, ne mérite pas le nom d'amour . . . prononce la voix grave de sœur Saint-François.

Mariette tourne les yeux vers elle.

Les paupières levées, la religieuse regarde le ciel tendre, au-dessus des sommets, sa grande paix miséricordieuse. Il y a, dans son attitude, tant de noblesse, sur sa face un tel rayonnement, que la jeune femme, soudain honteuse d'elle-même, baisse la tête.

— Ah ! ma sœur, vous êtes si loin de nous ! . . . Comment pourriez-vous comprendre nos pauvres misères humaines ?

Maintenant, sœur Saint-François la contemple d'un œil profond.

— Avez-vous entendu parler du capitaine pilote aviateur François Lestrange ? demanda-t-elle tout à coup.

Mariette a vivement relevé le front.

— L'as de la Grande Guerre ?

La religieuse incline la tête.

— Qui ne le connaît ? . . . s'enthousiasme Mariette. Tout jeune . . . Il avait vingt-sept ans, je crois . . .

— Vingt-six, rectifie sœur Saint-François . . .

— Il a abattu je ne sais combien d'avions ennemis, avant de se faire abattre à son tour. L'émule de Guynemer et de Fonck . . . J'étais une enfant, à cette époque . . . Mais comment aurais-je pu oublier ce nom que tous les Français répétaient avec ferveur ? . . . J'ai lu le récit de ses exploits . . . Tant de fois, par sa bravoure, la rapidité de ses attaques, il a sauvé, en donnant la chasse aux avions pirates, des villes entières menacées ! . . . Aujourd'hui, quand un aviateur parle de Lestrange, — c'est Vital qui me l'a dit, — c'est comme s'il prononçait le nom d'un saint ou d'un martyr . . .

" Ainsi, vous l'avez connu ?

— Oui, dit sœur Saint-François.

Une flamme s'allume aux yeux enthousiastes de Mariette.

— On m'a raconté comment il est mort . . . Je ne l'ai jamais oublié. C'est plus beau qu'un beau poème ! . . . Blessé par un des avions ennemis qu'il avait pris en chasse, il avait pu atterrir . . . On l'a transporté dans une ambulance du front . . .

" Il paraît que sa jeune femme — car il était marié tout nouvellement au moment de la déclaration de la guerre — s'était engagée comme infirmière et elle se trouvait là au moment du drame. C'est elle qui lui a donné les premiers soins . . .

" Mais le danger se précisait : les adversaires, pensant avoir mis hors de combat le plus vaillant des nôtres, revenaient à la charge. L'un d'entr eux, dont l'adresse et l'audace étaient redoutées à juste titre, — je ne me rappelle plus son nom, mais je sais qu'il a abattu quelques-uns de nos meilleurs pilotes, — fut signalé au-dessus des lignes . . .

" Seul, Lestrange était capable de se mesurer avec lui, de le poursuivre, de venger les camarades et d'empêcher d'autres funestes exploits . . .

" Alors, malgré ses blessures, Lestrange est parti . . . Il a quitté son matelas de blessé pour la carlingue. Ceux qui l'on vu s'envoler jugeaient que c'était là une héroïque folie . . .

— Ils avaient raison, dit songeusement sœur Saint-Françoise, Lestrange n'est pas revenu. L'escadrille ennemie l'a encerclé . . . mais il avait réussi, avant de rattraper l'avion pirate à supprimer un de nos plus implacables adversaires . . . Après quoi, épuisé, il n'a pu regagner nos lignes . . .

— On a ramassé son avion de l'autre côté. Je sais tout cela ! s'enfièvre Mariette, chaleureuse . . . Et aussi que les ennemis, s'inclinant devant le courage, ont acclamé son héroïsme dans un ordre du jour qui est le plus éclatant hommage qu'on puisse rendre à un brave . . .

Comme il brille, le jeune visage de Mariette ! Comme elle est loin de ses peines personnelles, de ses âpres calculs ! . . .

— Mais je pense à sa jeune femme, ajoute-t-elle d'un ton plein de pitié. Quel coup pour elle ! . . . Vous l'avez connue aussi, ma sœur ?

Le sourire de sœur Saint-François éclaire à nouveau ses traits graves.

— Oui, dit-elle, très bien . . .

Une sympathique curiosité s'allume aux prunelles de Mariette.

un autre

Miracle NuBone



● La Corsetière NuBone opère chaque jour dans son domaine de véritables miracles de style. C'est qu'elle sait découvrir et corriger les défauts de votre silhouette et faire valoir ensuite votre beauté . . . Songez que, sans qu'il vous en coûte un sou, une experte en maintien NuBone fera chez vous l'examen du corset qu'il vous faut. Lors de sa visite, elle vous indiquera aussi pourquoi la Gaine NuBone, avec ses célèbres baleines faites de fils d'acier entre-croisés, vous assure un maintien, un confort et une ligne impeccables.

Une situation avantageuse offerte aux femmes capables et ambitieuses. Ecrivez-nous pour plus de détails.

THE NuBONE CORSET CO.

of

CANADA, LTD.

ST. CATHARINES, ONTARIO, CANADA

Après 3 mois d'étude chez-vous - vous parlerez couramment

L'ANGLAIS

l'espagnol, l'italien, l'allemand ou toute autre langue par le

LINGUAPHONE

méthode rapide, simple et pratique pour apprendre

CHEZ-SOI A PARLER

n'importe quelle langue étrangère—comme une chanson — en écoutant !

DEMANDEZ NOTRE LIVRET GRATUIT No. 21-L

LINGUAPHONE
INSTITUTE OF CANADA
430 St. Gabriel St. Montreal

— L'avez-vous revue depuis son veuvage ? Comment a-t-elle supporté cet irréparable malheur ?

— Depuis que François Lestrange n'est plus, Mme Lestrange est morte au monde.

Elle ajoute avec simplicité, tandis que son intercolutrice réprime un mouvement de stupeur :

— Elle est devenue sœur Saint-François . . .

— Vous ! . . . Ma sœur . . . vous seriez ? . . .

— La femme de l'aviateur François Lestrange, mort au champ d'honneur . . .

Pour prononcer ces paroles, la voix de la religieuse n'a pas haussé le ton; elle n'a pas quitté sa posture droite, mains croisées dans les larges manches, qui donne à toute sa personne cette simplicité monacale qui fait d'elle une de ces femmes austères, anonymes, dont la robe efface la personnalité. Pourtant, il semble à Mariette que, dans le silence qui suit, un grand souffle a passé, qui magnifie soudain cette menue silhouette perdue dans sa robe de bure.

Avec des yeux tout autres, maintenant, Mariette, muette, considère ce visage émacié, où la cornette met une liliale auréole, ces claires prunelles où habite, perpétuelle, la flamme du sacrifice consenti à une grande cause.

Elle a un cri frémissant :

— Oh ! ma sœur, comment avez-vous pu vivre ?

Une indicible expression de fierté efface l'habituelle placidité sur la face de la religieuse. Les paupières levées, sœur Saint-François réplique:

— Pour être plus digne . . . de l'amour qu'il m'avait donné, de celui que je lui garde . . .

Transfigurée, elle semble suivre dans l'azur une invisible trace. Tous ses traits portent la marque d'une exaltation intérieure qui, aux regards troublés de Mariette, la fait tout à coup plus humaine et plus grande.

Elle prononce, comme pour elle-même — mais chacune de ses paroles entre dans le cœur tourmenté de celle qui l'écoute pour y apporter ses germes purifiants :

— Dieu a permis que j'assiste à *son* envol . . . Mes yeux ont suivi dans l'azur, jusqu'à ce qu'elles s'évanouissent, ses ailes éployées . . . et la dernière image que j'ai eue de lui est cette vision qui, pour moi, a gardé une valeur de symbole . . . Il semble qu'il ait voulu que je sois obligée, à jamais, pour le chercher, de lever le front . . . toujours plus haut.

Elle répète, abaissant les paupières vers le visage pensif de son auditrice :

— Toujours plus haut ! . . . Un amour qui n'est pas capable de vous inspirer de grands sacrifices ou une grande résignation, un amour qui ne vous exalte pas au delà de vous-même porte en lui des germes de mort. C'est un amour avorté.

Pour la première fois, sa voix douce a eu une sorte de bref éclat. Mariette l'écoute, chavirée, ébranlée, déjà, et peut-être conquise.

— Mais, ma sœur, gémit-elle, encore déchirée de perplexité, si je consens à ce qu'*il parte* . . . à ce qu'il s'éloigne de moi . . . c'est probablement mon arrêt que je signe ? . . . Il ne reviendra pas ! . . .

La sœur ouvre les bras :

— Alors, c'est qu'il ne vous méritait pas. Vous devez envisager cette éventualité et en courir le risque. Mieux vaut la souffrance d'un abandon qui nous permet de garder notre âme intacte que de la voir empoisonnée par un mauvais amour que tourmentent le doute, la suspicion et la haine. Soyez une amoureuse, blessée peut-être, mais soucieuse de ne pas laisser ternir le beau sentiment qui a fleuri en elle . . . Ce n'est pas l'objet de votre amour qui compte . . . mais votre amour lui-même ! . . .

— Il arrive donc que l'amour puisse se séparer de l'être aimé ? . . . murmure songeusement Mariette.

Son interlocutrice hoche la tête.

— Quelquefois . . . Mais, ajoute-t-elle, en reprenant son doux sourire, il arrive beaucoup plus souvent qu'un grand amour, comme une flamme rayonnante, réchauffe tout ce qu'il approche, même le cœur en apparence le plus glacé . . .

. . . Silencieuse, Mariette regardait le chemin par où Vital allait revenir . . .

CHAPITRE X

Ce jour-là, Vital eut quelque surprise à trouver à sa femme, en revenant de son excursion montagnarde, cet air enjoué qu'elle avait à l'époque de leurs fiançailles et que son accident semblait lui avoir complètement enlevé.

— On dirait que vous allez mieux? fit-il en déposant sur la main brune un de ces baisers sans chaleur qu'il était accoutumé à lui donner à chacun de ses retours.

— Certainement, je vais mieux . . . Je me sens pleine de forces . . . et sœur Saint-François est satisfaite de moi. N'est-ce pas, ma sœur ?

La religieuse, qui tricotait au coin de la fenêtre ouverte, eut un sourire d'acquiescement.

La voix de Mariette était toute changée . . . Légère, elle sonnait, presque joyeuse. Pourtant, il y avait, autour des orbites, un large cerne que Vital ne remarqua pas.

Il était passé dans sa chambre pour se débarrasser de ses souliers d'excursion et de sa veste inélégante. Il revint, correct, froid et net à son habitude.

Depuis qu'ils vivaient ensemble, il avait toujours cette allure " d'invité " . . . Et Mariette, qui avait toujours pensé que le laisser-aller est un des pires écueils de la vie conjugale, s'irritait secrètement, parfois, que Vital n'en montrât jamais.

Il semblait tellement signifier qu'il n'était dans sa vie qu'en passant . . . qu'il n'y pouvait " s'installer " ! . . .

Il se dirigeait vers le piano.

— Voulez-vous un peu de Bach, Mariette ?

Mais elle l'arrêta du geste :

— Pas ce soir . . . s'il vous plaît. Je voudrais vous parler . . .

Surpris, il revint vers elle. Il y avait une interrogation et peut-être un peu d'anxiété sur sa face contrainte.

— Je vous écoute, dit-il, en s'asseyant auprès d'elle, poli et presque déférent.

Ah ! comme elle aimait mieux les manières " camarades " qu'ils avaient au Manoir, durant leurs brèves fiançailles. A présent, on eût toujours cru qu'il avait peur qu'elle interprêtât le moindre de ses gestes comme une preuve de tendresse et qu'il tenait à la prémunir contre cette erreur.

La religieuse se levait, dans le doux bruissement de sa robe, esquissant un mouvement discret de retraite.

— Mais restez donc, ma sœur, ce que j'ai à dire à mon mari ne comporte aucun secret . . .

Il respira, comme allégé, et ce soupir augmenta la détresse intime de Mariette. Il craignait donc tellement que la lumière se fît entre eux ? . . .

Ah ! oui, sœur Saint-François avait raison . . . Il fallait en finir avec cette situation trouble, indigne d'eux . . . indigne d'un amour qui veut garder sa beauté.

— J'ai su, commença Mariette, en faisant un grand effort sur elle-même pour raffermir sa voix et prendre le ton désinvolte qu'elle voulait donner à l'entretien, j'ai su — oh ! tout à fait indirectement, par cette revue qui traînait là — que vous aviez été pressenti pour un nouveau raid.

— Il ne s'agit pas de raid, rectifia-t-il, mais de l'inauguration d'une nouvelle ligne aérienne.

— Et comme on veut un pilote fameux pour cette inauguration officielle, on a pensé à vous, acheva-t-elle avec enjouement.

Il haussa les épaules.

— Il s'agit de nouveaux appareils de la maison Béchet . . . Naturellement, Béchet m'a fait désigner . . . C'est très gentil à lui, mais j'ai refusé, déclara-t-il, net.

Il se leva et se mit à marcher de la table à la fenêtre, s'intéressant au coucher du soleil qui teignait de pourpre les montagnes.

— Pourquoi ? . . .

Comme si la question le surprenait, il se tourna brusquement vers elle.

— Comment, pourquoi ? M'avez-vous assez manifesté que cela vous déplaisait ? . . . Je me suis souvenu que vous m'aviez un jour arraché une promesse. Je la tiendrai . . . tout le temps que . . .

Il s'interrompit, se mordit les lèvres . . .

" Tout le temps que les circonstances m'obligeront à demeurer auprès de vous ", compléta mentalement Mariette . . .

Elle ne put réprimer un geste de découragement.

— Ne me parlez donc pas comme à une ennemie ! . . .

Il la considéra une seconde en silence, parut se reprocher sa brusquerie et revint vers elle.

— Je ne suis pas votre ennemie, Vital, achevait-elle en relevant les paupières.

Vital se radoucit :

— Mais, mon petit, je n'ai jamais prétendu . . .

— J'ai souvent pensé, interrompit-elle doucement, à ce que je vous avais promis au temps de nos fiançailles, alors que . . . alors que mon bonheur tout neuf me gonflait l'âme, ajoute-t-elle d'une voix un peu tremblée . . . Je vous avais dit . . .

Elle baisse le ton, module, d'un accent étouffé, en détournant de lui son regard :

— " Vital, je ferai tout pour que vous soyez heureux . . . " Non ! . . . ma sœur, ne vous en allez pas, prie-t-elle avec un vif regard vers la religieuse qui plie son ouvrage. J'ai fini, et je tiens à dire devant vous, ce qui n'a rien de confidentiel, que je reconnais avoir été tous ces mois-ci terriblement égoïste et exigeante ! . . . Mais si . . . mais si, Vital, je vous ai retenu auprès de mon lit de malade. J'ai abusé de ma situation d'infirme . . .

— Allons, Mariette . . . je ne pouvais songer à vous abandonner en de telles circonstances. Certes, je ne dis pas, ajouta-t-il, tandis qu'une ombre passait sur son front, que je renonce sans regret aux propositions qu'on m'a faites . . . Les hommes qui, comme moi, ont adopté cette carrière dangereuse et grisante de pilote, gardent toujours la nostalgie des routes de . . . là-haut ! . . . Mais, enfin, je vous ai donné ma parole de ne plus voler. De plus, tant que vous serez clouée dans cette immobilité, le devoir le plus humain me commande de demeurer auprès de vous . . .

Elle le regarda.

— Je ne suis plus infirme, Vital . . . je marche . . .

— Comment ? . . . fit-il, incompréhensif.

— Depuis quelques jours, j'ai fait d'énormes progrès . . . Vous savez que, le mois dernier, on m'a débarrassée de cette affreuse gangue de plâtre . . . Depuis, chaque jour m'apporte une force nouvelle . . .

— Mais vous ne m'en aviez rien dit ? . . .

— J'attendais . . . Je ne sais quoi ! dit-elle avec lassitude.

La sœur vient à son secours :

— Vous attendiez de marcher assez bien pour faire une surprise à M. Sergines . . . Car il est vrai, monsieur, que la guérison a été incroyablement rapide ! . . . Le docteur lui-même est très étonné . . .

Sur la face de Vital, la surprise a fait place à l'incrédulité.

— Alors, profère-t-il, comme s'il ne voulait pas y croire, vous auriez tout à fait récupéré l'usage de vos jambes ? . . . Vous êtes redevenue . . .

— Une femme valide . . . qui pourra, dans quelques semaines, aller et venir comme tout le monde et . . . *affronter* la vie . . .

Elle n'a pas trop longuement appuyé sur le mot qui a pu passer inaperçu à l'attention stupéfaite de Vital.

— Donc, je m'en voudrais de vous garder ici inactif et vous rongeant les poings d'impatience . . .

— Mais, Mariette, je vous assure . . .

— Avez-vous vu Michel Béchet ? interroge-t-elle pour lui éviter ces pâles protestations qui la blessent plus que le silence.

Il avoue, du bout des lèvres :

— Avant-hier, à Chamonix. Nous avons dîné ensemble . . .

— Et le résultat de votre entretien ?

— C'est qu'il n'avait pas à compter sur moi . . .

Mariette avance la main vers Vital :

— Je vous remercie de ce sacrifice que vous faisiez . . . au devoir, sourit-elle faiblement . . . Mais je ne l'accepte pas. Désormais, les circonstance sont tout autres; ma santé est presque rétablie. Je n'ai plus besoin de vous, Vital . . . au moins un besoin aussi . . . féroce . . .

Les yeux aigus de Vital la dévisagent. Elle sent sur elle ce regard et ne se hasarde pas à tourner la tête vers lui. A-t-elle besoin de lire, sur ses traits changés, la folle espérance qui vient d'y naître et d'y voir sa propre condamnation ? . . .

— Il faut écrire à Michel Béchet que vous acceptez . . .

Un silence souligne cette déclaration de Mariette. Vital n'a pas protesté. C'est donc que, déjà, il accepte . . . avec quel soulagement ! . . .

Pourtant, il objecte, d'un autre ton, déjà repris par cette vie à laquelle il avait si malaisément échappé :

— C'est qu'il ne s'agit pas d'une petite aventure, Mariette. Je serai absent plusieurs semaines . . . certainement un mois . . .

" Certainement davantage ! " pense Mariette, que l'angoisse a empoignée.

— Vous me retrouverez, conclut-elle d'un ton léger, tout à fait rétablie et aussi alerte qu'avant l'accident.

Vital se taisait à nouveau. Depuis un instant, profitant de cette autorisation de fumer que lui a donnée sa femme, il allume cigarette sur cigarette.

— Il y a une chose que vous ne savez peut-être pas, dit-il soudain.

(Lire la suite page 56)

LES SOUPES DOIVENT ÊTRE "CAJOLEÉS"

● Le goût distinctif de chaque Soupe Heinz est basé sur un fait bien connu — on sait qu'il est rare de réussir à *ajouter* à une soupe une saveur quelconque ; cette saveur doit, en quelque sorte, être " cajolée " pour se dégager des ingrédients mêmes. Chaque soupe doit être comme " brassée " . . . elle doit cuire très lentement . . . elle doit mijoter longuement . . . un petit peu à la fois. C'est ce procédé qui assure à chaque Soupe Heinz ce goût différent et particulier.

● Toute la saveur de la viande, des légumes, de la crème et des épices qui entrent dans la marmite à Soupe Heinz se retrouve dans la boîte de Soupe Heinz que vous achetez au magasin. Si vous achetez la Soupe Crème d'Asperges Heinz, vous retrouvez, dans chaque délicieuse gorgée, la véritable et inimitable saveur des petites pointes d'asperges vertes et croquantes. Chaque Soupe Heinz possède le goût particulier des ingrédients qui la composent.

● Dès qu'elles goûtent à une Soupe Heinz, les femmes qui faisaient elles-mêmes des soupes, y retrouvent cette qualité de soupe faite comme chez soi. Voilà pourquoi, dans tant de familles, la Soupe Heinz est servie au moins une fois par jour.

● Les Soupes Heinz font aussi épargner du temps. Vous n'avez qu'à chauffer et à servir. Rien à ajouter — ce sont des soupes *complètes*. Les chefs de Heinz font *tout* le travail. Il y en a une grande variété — ayez-en une provision sous la main. Demandez-les aujourd'hui à votre épicier.

Livre Heinz avec Recettes de Salades et de Viandes — nouveau, superbement imprimé, envoyé contre la réception de 25 cents. Ou bien, envoyez 10 cents et 3 étiquettes de Soupes Heinz. Adressez à H. J. Heinz Company, Dépt. LR23, Montréal, P. Q.



QUELQUES-UNES DES

57

Crème de Tomates
Crème de Champignons
Crème d'Huitres
Crème de Céleri
Crème d'Asperges
Crème de Pois Verts
Crème d'Epinards
Soupe aux Légumes
Soupe au Bœuf avec Légumes
Soupe au Poulet avec Riz
Soupe au Poulet avec Nouilles
Soupe aux Fèves
Soupe à la Queue de Bœuf
Bouillon Ecossais
Soupe à l'Oignon

SOUPES *comme chez soi* **HEINZ**



SERVEZ SOUVENT DU POISSON

Facile à digérer . . . le Poisson est un aliment sain et savoureux . . . qui peut être servi de mainte et mainte façon

IL n'y a pas aujourd'hui une seule femme au Canada qui ne se soit pas parfois trouvée à court d'idées . . . se demandant que servir au prochain repas Cependant, le Poisson, si elle y pensait plus souvent, serait la solution de ses problèmes.

Le Poisson accroît au centuple vos ressources culinaires. Le Poisson égale, comme nourriture, les autres variétés d'aliments . . . il possède même d'autres facteurs qui en font un aliment sain et bien équilibré . . . et pourtant il se digère plus facilement . . . sa saveur est plus variée . . . et il convient mieux à un grand nombre de recettes délicieuses et économiques.

Achetez du poisson de mer ou de rivière . . . des coquillages . . . ce que vous préférez . . . vous et votre famille bénéficierez de leur richesse en protéines . . . de leur précieux contenu en iode . . . de leurs vitamines et de leurs sels minéraux . . . et de leur capacité d'enrichir le sang.

Et la santé n'est qu'un des avantages qui dérivent du Poisson. Il y a le plaisir que vous éprouvez à manger sa chair délicate et ferme . . . la saveur exquise et inimitable qui varie suivant le genre de Poisson que vous achetez . . . le parfait état du Poisson sous toutes les formes qu'il vous est possible de vous le procurer . . . qu'il soit frais, frigorifié, en conserves, mariné, fumé ou séché.

Des milliers de personnes, dans les autres pays, se régalent de Poisson Canadien et le préfèrent . . . car plus de 80% de la production totale de poisson au Canada est exportée. Servez du Poisson Canadien plus souvent *chez vous*. Rappelez-vous que "Le Poisson se sert tous les jours", et que cet aliment est sain, facilement digestible et d'une saveur exquise.

MINISTÈRE *des* PÊCHERIES

Honorable J. E. MICHAUD, M.P., *Ministre*

et voici la RECETTE

FILETS DE POISSON CUITS AU FOUR

(On peut se servir de morue, d'aiglefin, de flétan, de poisson blanc, de sole, etc.)

Le poisson peut être coupé en morceaux d'une grandeur convenable pour le service ou les filets peuvent rester entiers. Trempez chaque morceau dans du lait salé (une demi-cuillerée à soupe de sel dans une demi-tasse de lait évaporé complet ou de lait évaporé dilué) recouvrez-les bien de chapelure et placez-les dans un plat bien huilé allant au four. Arrosez d'huile et placez dans un four très chaud — 500 deg. F. Faites cuire jusqu'à ce que le poisson soit tendre et que la chapelure soit bien dorée (environ 10 minutes). Servez avec une sauce Tomate, Hollandaise, aux Câpres, ou Tartare.

TRANCHES DE SAUMON GRILLÉES

Faites couper des tranches de saumon d'une épaisseur d'un pouce. Saupoudrez de sel et recouvrez d'une couche d'huile ou de beurre fondu. Ayez un gril très chaud et huilez-le afin d'empêcher le poisson de s'y coller. Faites-le cuire à une température très élevée, le retournant jusqu'à ce qu'il soit d'un beau brun doré et tendre (de 15 à 20 minutes environ selon l'épaisseur). Servez avec une sauce Maître d'Hôtel (au beurre) ou avec des tranches de citron.

Ecrivez

Pour Cette Brochure

Une brochure gratuite qui est, littéralement parlant, un vrai trésor de Recettes de Poisson économiques et exquises. Vous y trouverez tous les renseignements voulus sur cet aliment sain et varié . . . les façons de le choisir . . . les façons de le préparer . . . et toutes les suggestions capables de vous inspirer et vous permettre de vous régaler toute l'année. Envoyez le coupon MAINTENANT.



Ministère des Pêcheries, Ottawa

Veuillez m'envoyer votre brochure gratuite de 52 pages contenant plus de 100 recettes de Poisson délicieuses et économiques, et intitulée "Le Poisson se sert tous les jours".

LRP

Nom.....

Adresse.....

NMIF

.....

LE POISSON EST TOUJOURS DE SAISON

LE POISSON, mets de tous les jours

par Mlle Helène Chagnon

Directrice de l'Ecole Moderne des Sciences Domestiques



Mlle Hélène Chagnon

Le poisson constitue un des aliments les plus précieux mis à notre disposition et nous devrions en généraliser la consommation à cause de ses propriétés nutritives, de sa valeur au point de vue santé et au point de vue économique. Le poisson devrait donc occuper une place importante non pas *uniquement* sur le menu du vendredi mais sur le menu *journalier*.

Comme il y a au Canada une très grande variété de poissons et qu'il y a de multiples façons de le faire cuire, il est relativement facile pour la ménagère de varier les menus de poisson. Voici quelques recettes qui pourront lui aider en ce sens :

MORUE AU FOUR AVEC POMMES DE TERRE

2 livres de morue
1 livre de pommes de terre
Oignons hachés
Sauce béchamelle
Fromage râpé
Chapelure
Sel et poivre

Nettoyez et dessalez la morue, coupez-la en tronçons et faites-la cuire à l'eau froide. Laissez refroidir. Coupez les pommes de terre en tranches, faites-les cuire à l'eau salée ensuite placez-les avec le poisson dans un plat à gratin en couches successives en intercalant entre elles les oignons cuits, un peu de poivre et la sauce béchamelle très crémeuse. Couvrez le tout avec du fromage râpé, de la chapelure et du beurre fondu. Faies cuire ½ heure à four modéré.

SAUCE BECHAMELLE

2 cuillerées à table de beurre
2 cuillerées à table de farine
1 tasse de lait chaud

Faites fondre le beurre, incorporez la farine et liez parfaitement. Ajoutez graduellement le lait chaud ayant soin de brasser sans interruption pour obtenir un démêlé lisse. Laissez cuire jusqu'à ce que le mélange épaississe.

BROCHET FRIT

Nettoyez soigneusement le brochet et coupez-le en tranches. Plongez-les dans du lait et assaisonnez. Roulez ensuite dans de la farine et faites frire dans beaucoup de graisse brûlante. Décorez avec des tranches de citron ou, servez à part, une sauce mayonnaise. (Les fritures de poisson sont meilleures à l'huile.)

SAUMON A LA BELEAU

2 tasses de saumon rouge, en conserve ou du saumon cuit puis déchiqueté
¾ cuillerées à table de gélatine
2 cuillerées à table d'eau froide
½ cuillerée à table de sel
½ cuillerée à table de farine
1 cuillerée à thé de moutarde
1½ cuillerée à table de sucre
2 jaunes d'œufs
1½ cuillerée à table de beurre fondu
¾ tasse de lait
¼ tasse vinaigre

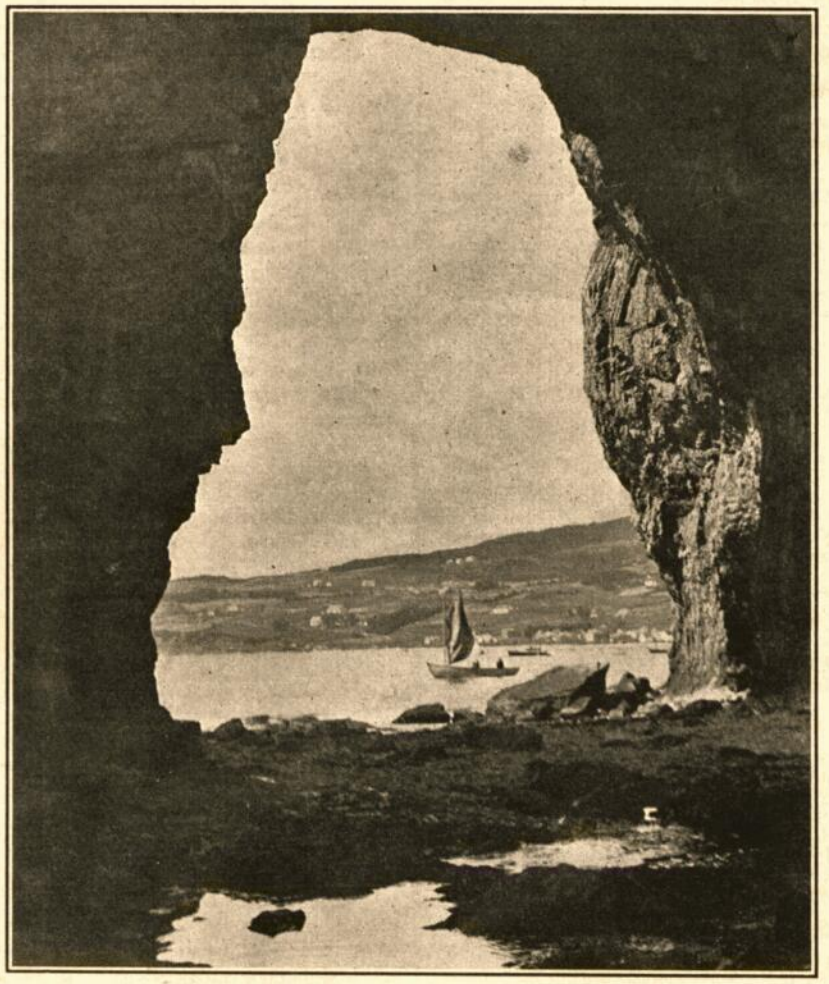
Désossez le saumon et émiettez-le. Mélangez les ingrédients secs, plus haut mentionnés, ajoutez les jaunes d'œufs battus, beurre, lait et vinaigre et faites cuire au bain-marie, brassant constamment jusqu'à ce que le mélange épaississe. Faites tremper la gélatine dans l'eau froide pendant 5 minutes et faites-la dissoudre dans le liquide chaud. Brassez jusqu'à complète dissolution de la gélatine, ajoutez le saumon et versez dans un grand moule, ou de petits moules individuels, préalablement passés à l'eau froide. Placez au froid. Démoulez et servez avec une sauce au concombres.

SAUCE AUX CONCOMBRES

½ tasse de crème fouettée
¼ cuillerée à thé de sel
Quelques grains de poivre
2 cuillerées à table de vinaigre
½ tasse de concombre coupés en dés

Ajoutez le sel et le poivre à la crème, fouettée ferme, puis versez graduellement le vinaigre. Juste au moment de servir ajoutez les concombres bien égouttés, dans un coton à fromage.

C'EST DE LA GASPESIE ET DE LA COTE NORD QUE NOUS VIENT NOTRE POISSON



PERCÉ, PORT DE PÊCHE DE LA GASPÉSIE, VU DU CÉLÈBRE ROCHER PERCÉ.
Photo C.N.R.

EPERLANS A L'ANGLAISE

3 livres d'éperlans
1 œuf
Farine
Chapelure
Jus de citron
Beurre ou huile

Ouvrez le poisson sur le dos et désossez-le. Assaisonnez, passez dans la farine. l'œuf battu et la chapelure. Faites frire dans la poêle avec de l'huile ou du beurre. Faites brunir des deux côtés et servez avec des tranches de citron.

FLETAN AU FOUR

2 tranches de flétan
6 tranches de lard
1 oignon
3 cuillerées à table de beurre
Sel et poivre
2 cuillerées à table de farine
Persil
Citron
Eau

Foncez une lèchefrite avec quelques tranches de lard, ajoutez le beurre, la farine, l'oignon tranché, le flétan, le sel, le poivre et un peu d'eau. Faites cuire à four modéré environ 30 minutes. Servez sur un plat. Décorez avec du persil et des tranches de citron.

CROQUETTES DE POISSON

Reste de poisson
2 cuillerées à table de farine
1 cuillerée à table de beurre
3 œufs
Chapelure
Muscade
2 cuillerées à table de jus de citron
Sel et poivre

Faites fondre le beurre, ajoutez la farine et liez bien. Versez lentement du lait chaud et brassez constamment afin d'obtenir un mélange sans grumeaux. Faites cuire jusqu'à épaississement et versez cette sauce sur le poisson haché sur lequel vous avez versé le jus de citron. Ajoutez 1 jaune d'œuf et mélangez bien le tout. Laissez refroidir pour faire prendre et préparez ensuite avec cette pâte des croquettes que vous roulez dans la farine, dans les œufs battus et dans la chapelure. Faites-les frire ensuite dans beaucoup de graisse. Garnissez de persil et servez avec une sauce tomate ou une sauce de poisson.

On dirait qu'il y a un trouble dans sa voix.

Mariette regarde dans la direction de la fenêtre où la menue silhouette de la petite sœur se profile à contre-jour, sur l'atmosphère sereine du soir.

De Vital, elle ne voit plus, maintenant, dans l'ombre commençante, que la grande forme déliée, un visage grisaillant dont elle ne peut distinguer les traits, et ce geste de jeter la cigarette inachevée dans le cendrier pour en rallumer une aussitôt.

Une affreuse peine lui serre le cœur; il lui semble que, déjà, Vital s'est éloigné . . . sans espoir de retour.

Et elle se dit, cependant, courageuse, les dents serrées :

" L'épreuve est nécessaire ! . . . "

— Qu'est-ce que je ne sais pas ? émet-elle, après un petit temps.

— . . . Que la ligne aérienne que je dois inaugurer est Paris-Madagascar . . .

La phrase ne trouve pas tout de suite un écho . . .

Vital est à présent plongé dans une profonde songerie. Il semble remuer en son cerveau des choses lourdes . . . Puis il dit, sans que ses yeux aient quitté leur expression vague :

— Dorange était allé là-bas pour étudier l'établissement de cette ligne, Mais Béchet lui a coupé l'herbe sous le pied . . . Je pense qu'il ne m'en voudra pas . . . commence-t-il.

Et il laisse la phrase en suspens, abandonnant à sa pensée le soin de la terminer.

— De quoi vous en voudrait-il ?

Les yeux de Mariette sont revenus vers lui. Ils scrutent ce masque volontairement fermé où les lèvres se serrent sur leur terrible secret. Ah ! Vital ne se donnerait pas tant de mal s'il savait qu'elle le possède, ce secret, qu'il est en elle depuis des mois et la ronge comme un cancer ! . . .

— De quoi Dorange vous en voudrait-il ? répète-t-elle, plus sèche, acharnée à le harceler.

— Mais . . . de servir les intérêts de son concurrent . . .

— Oh ! ne vous mettez pas en peine pour ce détail . . . Votre ami a les idées larges . . . et le cœur magnanime, exhale Mariette avec une amère ironie.

Elle n'a pu s'en défendre. L'ancienne Mariette, vindicative et jalouse, et gonflée de rancune, n'est pas encore tout à fat morte . . .

Dans le silence, le visage de la petite sœur s'est tourné légèrement vers Mariette. Celle-ci aperçoit le profil pensif; elle voit luire les doux yeux bleus de celle qui fut la femme de François Lestrange.

— Un but intéressant à un tel voyage, dit enfin la voix calme de Mariette. Il me semble que c'est une raison de plus pour accepter . . . puisque, là-bas, vos amis Dorange pourront vous accueillir et vous fêter . . .

Elle n'ajoute pas d'autres paroles. Elle est au bout de son effort . . . Maintenant, rien ne dépend plus d'elle.

— Il faudrait partir demain, dit Vital, un peu hésitant. Si vraiment j'étais certain que votre état soit aussi satisfaisant que vous l'affirmez et vos progrès aussi réels . . .

Alors, elle se redresse sur sa chaise, repousse d'un geste brusque la couverture, s'assied délibérément, par un grand prodige de volonté, et, tendant la main vers son mari :

— Je crois que si vous m'offriez votre bras, je ferais très bien le tour des allées sans fatigue. Le crépuscule est si tiède, ce soir . . .

Un Mari Tombé du Ciel

(Suite de la page 52)

Et comme, précipitamment, pour lui épargner un plus grand effort, il incline vers elle sa haute taille :

— Ce serait notre première promenade de nouveaux époux . . . exprime-t-elle, avec un rire courageux . . .

Mais, tandis qu'il l'emmène, grave et doux, vers le jardin, sous le ciel montagnard où montent les premières étoiles, les larmes du sacrifice lui coulent dans l'âme.

CHAPITRE XI

Le train roulait à travers le paysage vert et blond d'une Beauce de fin d'été tout gonflée de richesses et calme et souriante comme une opulente fermière envers qui le sort s'est montré généreux.

Août, abondant et prolifique, avait magnifiquement tenu les promesses de mai : la terre heureuse s'étalait sous les rayons du complaisant soleil qui distribuait son or à profusion, en richard insoucieux de son inépuisable fortune.

Et tout cela, l'orgueil épanoui de la terre, la joie limpide du ciel dont pas un nuage ne troublait la sérénité, le placide bonheur de cette nature trop comblée, blessait la mélancolie de Mariette qui, derrière la portière aux vitres ouvertes, regardait venir à elle les paysages familiers.

Elle eût aimé, pour retourner vers ces aîtres qui avaient été les témoins, quatre mois plus tôt, de son allégresse triomphante, un de ces jours à la grisaillante douceur, au charme voilé que cette campagne revêtait quelquefois et qui eût été en harmonie avec son âme.

Pourtant, aujourd'hui, il faudrait bien l'avertir et lui annoncer que ce mariage qui l'avait comblée de joie allait finir dans l'inéluctable séparation. Car Mariette, déjà, savait à quoi s'en tenir sur sa misère.

Obéissant aux suggestions de sœur Saint-François, elle avait voulu mettre de la clarté dans sa vie. Imprudente, elle avait appelé la vérité ! . . . L'expérience avait été concluante.

De Vital, durant plusieurs semaines, elle n'avait pu avoir, étant donnée la distance qu'il avait mise entre eux, que de brefs messages télégraphiques, terribles dans leur laconisme.

Mais les journaux l'avaient abondamment renseignée sur les faits et gestes de l'aviateur et les réceptions qui lui avaient été faites par delà la mer.

Quelques-uns de ces articles l'avaient crucifiée, notamment celui qui dépeignait la réception au palais du gouverneur général et qu'accompagnait un belinogramme reproduisant le banquet. Or, parmi les figures inconnues que le photographe avait prises, près du triomphateur de la journée, Mariette, aux aguets, avait reconnu les traits charmants et trompeurs de Micheline.

Au surplus, on mentionnait son nom, dans la liste des personnalités présentes, et un reporter, mieux renseigné que les autres, vantait l'amitié et le dévouement de René Dorange grâce à qui le pilote avait pu effectuer son premier vol.

Lorsqu'elle eut ces lignes sous les yeux, Mariette manqua défaillir.

Eh ! quoi, elle avait tant aimé un homme capable de devenir ainsi traître à l'amitié, à la reconnaissance ?

Ce jour-là, elle pleura longuement sur son amour avili :

" Ah ! j'arriverai bien à l'arracher de mon cœur comme une herbe mauvaise . . . "

En vain, sœur Saint-François multipliait-elle les objurgations :

— Vous n'avez pas le droit de le condamner encore ! . . .

— Mais tout le condamne ! protestait Mariette, véhémente . . . Le fait même d'avoir accepté — avec quelle ardeur satisfaite ! — de partir pour ce pays où il savait qu'il la trouverait n'est-il pas significatif ? . . .

— Il avait tout d'abord refusé, sans même vous en avertir . . . Il est parti sur votre insistance . . .

— Pour cette fois, il n'aurait pas dû accéder à mes désirs. Quand je lui ai conseillé de prendre part à ce vol, je ne savais pas exactement dans quelles conditions il l'accomplirait.

— Regrettez-vous votre détermination ? demanda doucement sa compagne.

Mariette secoua la tête.

— Je ne peux pas regretter d'avoir voulu la lumière . . . même si cette lumière me blesse. Vous aviez raison, ma sœur . . . un amour qui ne nous emmène pas très haut ne peut pas satisfaire longtemps une âme fière . . . Mais quelle chute affreuse, quand on a cru en lui ! . . .

Enfin, est arrivé ce message de Vital annonçant son retour . . . un message qui, si la jeune femme gardait encore quelque espoir au plus secret d'elle-même, la fixait entièrement, *définitivement*, sur son malheur.

C'étaient les seules lignes qu'il lui eût écrites de là-bas . . . Elles lui étaient parvenues deux jours avant son départ de la villa.

Mariette, j'aurais voulu avoir avec vous, avant de vous quitter, une grave conversation. La précipitation de ce départ, auquel vous m'avez encouragé, — ce dont je vous remercie, — m'en a empêché. Et puis, j'ai pensé que ni vous ni moi n'étions peut-être encore tout à fait mûrs pour certaines confidences . . .

A cet endroit de sa lecture, Mariette, amère, avait haussé les épaules. S'il se doutait que, ces confidences, elle les craignait depuis de longs mois, qu'elles avaient été son cauchemar, sa misérable lâcheté ! . . .

Au surplus, avant de vous parler à cœur ouvert, j'avais besoin de ce voyage qui a réglé définitivement pour moi et pour vous certaines choses, que je vous dirai.

Maintenant, je viens vers vous, tout frémissant d'un immense espoir, car mon bonheur est entre vos mains . . .

. . . " Mon bonheur est entre vos mains " . . . Longtemps, Mariette avait médité sur cette cruelle petite phrase, lourde pour elle d'un sens impitoyable . . .

Ah ! cette fois, il ne cachait pas ses intentions . . . Même, pour être plus certain de ne pas flancher quand il se trouverait en face de l'épouse à qui il allait signifier sa répudiation, il l'avertissait à l'avance, afin de se mettre dans l'impossibilité de reculer.

Comme une tempête, la révolte secoua cette âme encore mal armée.

" Eh bien ! non . . . cette liberté qu'il va réclamer, il ne l'aura pas . . . Je connais mes droits; je suis sa femme et tout ce qu'il pourra dire n'y changera rien. "

Et puis, les paroles de la veuve de François Lestrange lui étaient revenues en mémoire : " Un amour qui n'est pas capable de vous ennoblir est un amour avorté . . . "

Alors, elle avait cédé . . . Qu'il s'éloignât de sa vie et elle triompherait de ce misérable amour qui lui abîmait le bel idéal qu'elle s'était fait de l'Amour . . .

" Mais je ne veux pas le revoir ! " s'écria-t-elle après avoir déchiré en petits morceaux la lettre accablante de ses doigts qui tremblaient.

Et aussitôt, pour en finir à son tour, elle lui écrivit, à Marseille, afin que son message le touchât à la première étape.

Je sais, Vital, ce que vous venez me dire, et j'estime ces paroles inutiles. Il y a longtemps que j'essaie de me débattre pour lutter contre cette vérité que la malchance ou, si vous préférez, un pitoyable destin, m'a fait découvrir, dès le matin de mon mariage . . . à la minute, où, devant l'autel, vous veniez de me faire le serment de protection et d'éternelle fidélité.

J'ai appris de la même manière que l'homme que j'admirais si fort et à qui je venais de confier mon existence n'était digne ni de mon amour ni de mon estime . . . et je ne sais si j'ai le plus souffert de voir mourir celle-ci ou de savoir celui-là sans espoir. A ce moment, et je m'en accuse, puisque nous en sommes à l'ère des confessions, j'avoue que ma haine et mon égoïsme seuls ont parlé. J'ai cru que l'amour pourrait survivre à l'estime et que je pourrais vous garder à mes côtés, d'abord malgré vous, plus tard, le temps aidant, avec votre assentiment . . . Pour en arriver à ce but, j'ai usé de moyens déloyaux dont j'ai honte aujourd'hui . . . J'étais aveuglée ! . . .

Maintenant, je me suis reprise. J'ai ouvert les yeux sur des vérités nécessaires. Je ne veux pas que, avec mes espoirs de bonheur, ma dignité sombre en cette aventure sans grandeur.

Allez vers votre destin, Vital. Je ne ferai rien pour vous retenir. Aussi bien, ce n'est pas vous que j'aimais, mais l'illusion qui vous parait à mes yeux de tant de qualités chevaleresques . . . L'illusion est morte; l'amour ne saurait longtemps lui survivre.

Pourtant, ce qui reste en moi de plus amer, c'est que je demeure, quoi que vous fassiez, votre femme. Le Divorce n'y changera rien. Rupture, séparation, divorce, ce sont des mots dont vous vous contentez, vous autres, hommes. Nous, nous savons qu'il est des liens sacrés qu'il n'est pas donné à un pouvoir humain de dénouer délibérément, au gré de sa fantaisie coupable, et qu'au surplus il est des expériences qu'on ne recommence pas deux fois . . .

Et aussitôt, fièvreusement, Mariette a fait ses malles.

Elle a houspillé Bernard, dont les yeux malheureux, depuis le départ de son maître, la suivent avec une étrange expression d'anxiété; elle a supplié sœur Saint-François pour que cette dernière consente à la ramener au Manoir.

Elle voulait éviter à tout prix que Vital, la sachant seule dans cette maison qui avait accueilli les premiers jours de leur vie d'époux, ne s'avisât de vouloir une explication, ou ne tînt à s'assurer par lui-même de sa complète guérison avant de l'abandonner à son sort.

. . . A la gare de Voisin, le petit train, essoufflé, s'est arrêté. Voici le jardin, tout orgueilleux de ses tournesols rutilants, et les fenêtres de la femme du chef, aux blancs rideaux empesés, derrière les corbeilles de géraniums qui ornent le balcon. Et voilà, au delà des barrières blanches

que le soleil d'été a patinées, la " familiale " de M. Rochetaille.

Lui est déjà sur le quai, les yeux inquiets, sa bouche de brave homme esquissant un sourire qui s'élargit à l'apparition de Mariette. De la portière ouverte, la voyageuse lui fait signe.

Il s'est précipité, tout ému, tout agité.

— Enfin, te voilà, petiote ! . . . Ma sœur, est-ce vrai qu'elle est tout à fait bien ? . . . Quelle mine pâlotte, seigneur ! . . . Il va falloir me remplumer ces joues ! . . . Attention . . . Appuie-toi bien. . . Laisse là ta béquille . . . Là ! . . . je suis solide . . . Mais tu marches comme un troupier ! . . . Ces médecins sont des ânes . . . Deux ans ! . . . Ils parlaient de deux ans . . . Non, non, ma sœur, donnez donc ces valises à Jean. Il est là pour ça . . .

Il avait passé le bras autour de la taille de Mariette, l'étourdissant d'embrassades, de paroles et d'exclamations.

Hein, ma sœur, elle vous a épatée, ma fille . . . Elle a carrément mis en défaut tous les pronostics de la Faculté . . . Voilà comment nous sommes, dans la famille ! . . .

Il riait, heureux, un épanouissement sur toute sa large face.

— Dis donc, ton mari . . .

— Je vous en prie, père, tout à l'heure . . .

Elle lui avait posé les doigts sur la bouche, le considérant d'un œil suppliant.

— Mais, fit-il, se dégageant, il faut bien que . . .

— Chut ! . . . nous parlerons de lui plus tard. Laissez-moi un peu vous interroger . . . Qu'avez-vous fait, pendant tous ces mois ? . . .

— . . . Où tu n'as même pas voulu que j'aille te pousser une courte visite ! rétorqua-t-il avec un air de reproche.

Elle eut sa moue enfantine de fillette trop gâtée :

— Je voudrais guérir . . . J'étais humiliée de mon infériorité physique. Et vous auriez éprouvé de la peine en me voyant immobilisée sur ma chaise longue.

— Toi, si vivante ! . . . C'est vrai ! Mais tu n'y es pas restée . . . heureusement! Le malheur, c'est que tu n'aies pu accompagner Vital là-bas . . . Tu as lu les journaux ? Il a eu les honneurs des manchettes ! . . . Peste ! tu peux être fière . . . " Mme Vital Sergines ", proféra-t-il joyeusement en la serrant contre lui, avec un peu d'émotion qui enrouait sa voix sonore.

Comme on montait dans la voiture, cette émotion se dissipa. Occupé de la religieuse, le père Rochetaille s'affairait, et, quand le véhicule démarra, Mariette se hâta d'amorcer un autre sujet de conversation.

" Pauvre père ! . . . pensait-elle, angoissée . . . Quel chagrin pour lui quand il saura ! . . . "

On atteignait le Manoir. Le parfum des tilleuls en fleurs accueillit les arrivants. Devant le bâtiment, Mariette aperçut un long cabriolet noir.

Elle fronça le sourcil.

— Il y a donc quelqu'un, à la maison ? . . .

Etonné, le père se retourna vers elle.

— Mais, naturellement . . . Je me suis tué à t'expliquer . . .

Il vit pâlir la jeune femme à qui il offrait la main pour descendre, et suivit son regard.

— . . . Que ton mari venait d'arriver, au moment où je suis parti te chercher, et qu'il t'attendait ici, acheva-t-il en manière d'explication.

Avec un geste d'effroi, Mariette se rencognait au fond de la voiture.

M. Rochetaille tapa sur l'épaule de son gendre qui s'avançait :

— Mon vieux, croyez-vous que lorsque j'ai voulu lui annoncer que vous étiez là elle m'a empêché de parler ? . . . Voilà pourquoi elle est pâle de saisissement ! . . . Eh bien, mes enfants, je vous laisse . . . Voici un gaillard, petiote, qui saura mieux que moi ramener les couleurs à tes joues ! . . .

" Ma sœur, je vais vous montrer votre chambre . . . Ces jeunes gens n'ont plus besoin, j'imagine, ni de vous ni de moi ! . . .

Il entraîna gaiement la petite sœur dont l'ombre menue trottinait dans son ombre. Ils avaient disparu derrière la porte d'entrée que Mariette les suivait toujours des yeux, incapable de ramener son regard vers Vital . . .

— Mariette ? . . .

L'expression, à la fois grave et tendre, la frappa. Elle abaissa les paupières.

— Pourquoi êtes-vous venu ? s'enquit-elle, la voix sèche, car sa gorge était contractée et les mots sortaient difficilement.

— J'avais à vous parler . . .

Il avait posé son pied sur le marchepied et ainsi, le menton appuyé sur sa main, il avait presque l'air d'être dans une posture de suppliant.

— Je vous ai écrit à Marseille . . . N'avez-vous donc pas eu ma lettre?

— Je l'ai eue, puisque, au lieu d'aller vous retrouver dans les Alpes, je suis accouru ici . . .

— A quoi bon ? . . . Tout ce que nous pourrions dire maintenant serait pénible. Je voudrais éviter cela.

— Il y a des situations qui ne peuvent pas s'éclaircir par lettre : cette entrevue était indispensable.

— Nos hommes d'affaires auraient fort bien pu s'entendre entre eux.

Sans lui répondre, il s'informa, avec une sollicitude dont elle s'émut:

— Ainsi, vous êtes tout à fait guérie ?

— Ah ! oui, jeta-t-elle, perdant tout à coup son calme, c'est ce qui vous tourmente ? Vous avez besoin de savoir que le monde ne vous accusera pas de délaisser une femme infirme . . . Vous avez de ces susceptibilités, vous autres, hommes ! . . . Eh bien ! soyez sans inquiétude . . . Le mieux qui vous avait surpris l'autre jour n'a fait que s'accentuer . . . Vous voyez bien que j'ai pu venir jusqu'ici, voyager avec le seul appui de la sœur . . . Au surplus, je n'en ai même plus besoin . . .

Délibérément, elle l'écartait . . . Elle posa le pied sur le sol . . . Alors, elle se sentit brusquement soulever . . . Avant que, revenue de sa stupéfaction, elle ait eu le temps de s'y opposer, de se débattre, les bras de Vital l'enserraient, l'emportaient comme une petit fille au poids fragile . . .

— Mais . . . mais . . . balbutia-t-elle . . .

D'un baiser en plein visage, il la faisait taire :

— Chut . . . tout à l'heure . . . lorsque nous serons seuls . . . Une carrosserie d'auto n'est pas un lieu propice pour les explications . . .

Dans l'escalier, Vital, portant son fardeau, croisa son beau-père :

—Père, voulez-vous nous ouvrir, s'il vous plaît?. . .

— Je crois bien . . .

Le brave homme rebroussait chemin. Il poussa un battant. Mariette, encore étourdie, avant d'avoir pu faire " ouf ", était déposée sur un divan dont les moelleux coussins épousèrent son corps.

— Ça va mieux ? s'informa M. Rochetaille, mi-goguenard, mi-sérieux.

POULET AVEC BISCUITS AUX PATATES SUCREES



Recette-Surprise "MAGIC" pour Octobre

Ces biscuits aux patates sucrées à la Poudre à Pâte "Magic" se préparent en un tournemain. Servez-les avec une fricassée de poulet, dans une sauce dorée, et vous aurez un vrai régal.

Fricassée de Poulet

1 volaille de 5 liv.
1½ pinte eau bouillante
1 oignon tranché
2 c. à thé de sel
6 c. à soupe farine
½ tasse eau froide

Préparez, nettoyez et découpez la volaille. Cuisez lentement dans l'eau bouillante avec l'oignon. Ajoutez le sel quand à demi cuite. Retirez-la du bouillon lorsque tendre. Epaississez la sauce avec de la farine, dont vous aurez fait une pâte claire à l'eau froide. Amenez à ébullition et ajoutez le poulet. Servez avec biscuits aux patates sucrées déposés sur la sauce. 6 portions.

Biscuits aux Patates Sucrées

¾ tasse patates sucrées pilées
⅔ tasse lait
4 c. à soupe beurre fondu
1½ tasse farine
4 c. à thé Poudre à Pâte "Magic"
1 c. à soupe sucre
½ c. à thé sel

Mélangez patates pilées, lait et beurre. Ajoutez les autres ingrédients, tamisés ensemble, pour faire une pâte molle. Versez sur planche enfarinée et tapotez légèrement jusqu'à ce que l'extérieur paraisse lisse. Abaissez à ½ pouce d'épaisseur et découpez avec coupe-biscuits enfariné. Cuisez environ 15 min. sur un plat graissé, à four chaud (450° F.).

Ne manquez pas d'employer la Poudre à Pâte "Magic" si vous voulez avoir des biscuits tendres, floconneux et savoureux. Utilisée et recommandée par les autorités culinaires du Canada, la "Magic" est une poudre qui assure toujours une parfaite levée.



NE CONTIENT PAS D'ALUN—Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun, ni aucun ingrédient nuisible.

GRATIS—Livre de Cuisine "Magic"—Ecrivez à Gillett Products, Fraser Ave., Toronto 2, Dépt. LP-10

FABRIQUEE AU CANADA

QUAND DE BONS AMIS



SE RENCONTRENT

● Dites-vous bien que les Sodas grillés McCormick sont le clou de leur festin. Excellents avec fromage. hors-d'œuvre, assaisonnements, ils relèvent agréablement le goût des mets familiers.

Votre famille saura également apprécier ces jolis biscuits d'un brun doré. Servez-en au dîner avec des salades . . . au souper avec le potage. Vous ne vous en lasserez jamais.



UN PRODUIT DE

McCormick's, Limited

Fabricants des

Sodas à la Crème Jersey

célèbres au Canada depuis plus de 77 ans

Comment maman aide

à EVITER BIEN des RHUMES



Au Moindre Reniflement

—ou éternuement—signalant l'approche d'un rhume . . .



Vite! Quelques Gouttes

de Vicks Va-tro-nol dans chaque narine



IL SE *RÉPAND* . . .

Son action médicamenteuse scientifique se répand rapidement dans le nez et la gorge—où les trois-quarts des rhumes débutent

La maman s'en rapporte aussi au Va-tro-nol pour aider à éviter ses propres rhumes. Elle peut *sentir* le picotement qui se produit lorsque ce médicament scientifique se répand dans la région sensible du nez et de l'arrière-gorge.

Le Va-tro-nol est préparé spécialement pour stimuler les défenses de la Nature dans cette région. Employé à temps, le Va-tro-nol aide à éviter bien des rhumes . . . et à se débarrasser des rhumes de cerveau dans leurs phases de début.

Dégage rapidement la tête

VICKS VA-TRO-NOL

Vous trouverez dans votre paquet de Va-tro-nol l'intéressante histoire du Système Vicks Pour Mieux Maîtriser les Rhumes chez soi. Au cours d'essais cliniques pratiqués sur 17,353 personnes, ce Système a réduit de *plus de moitié* les malaises causés par les rhumes.

Suivez le Système Vicks Pour Mieux Maîtriser les Rhumes

Coupon d'abonnement

LA REVUE POPULAIRE

Ci-inclus $1.50 pour 1 an ou 75c pour 6 mois (Etats-Unis : $1.75 pour 1 an ou 80c pour 6 mois) d'abonnement à LA REVUE POPULAIRE.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... Prov. .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LTÉE.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada

Les yeux surpris de Mariette se reposaient sur le décor.

— Mais . . . où suis-je ?

Le père s'esclaffa :

— Dans *ton* . . . dans *votre* appartement ! . . . C'est une surprise !

Tout joyeux, il allait soulever une tenture, montrait une chambre dont le grand lit se devinait au fond de l'alcôve fleurie.

— A côté, la salle de bains . . . un petit cabinet où Vital pourra écrire ou travailler, et cette grande terrasse où tu prendras le soleil sans quitter ton époux du regard. Avec ce petit salon qui t'est spécialement réservé, c'est ici le logis particulier de *Monsieur et Madame Sergines*, quand ils me feront le grand plaisir d'être mes hôtes . . .

—Cela te plaît-il ?

Mariette ouvrait tout grands ses yeux sombres. Que fallait-il croire ? Son père était fou . . . Pourvu que Vital n'allât pas s'imaginer qu'elle était de connivence avec lui . . .

Elle commença, presque brusque :

— Ecoutez, père . . .

Mais, d'un geste familier, le papa Rochetaille envoyait à son gendre une bourrade amicale :

— Non . . . C'est lui qu'il faut remercier . . . Je voulais te faire une surprise . . . mais c'est lui qui, de là-bas, tandis qu'il te tenait compagnie, m'a envoyé les plans, afin que tout soit à ta fantaisie. Il a choisi le tissu des tentures . . . et ce mobilier rustique que tu aimes . . . Il a même prévu, ajouta-t-il d'un air finaud, une grande pièce qu'on pourra ajouter à celle-ci . . . quand le besoin d'une nursery se fera sentir . . .

Mariette rougit violemment et, baissa la tête avec un : " Oh ! papa " confus et gêné.

— Mais c'est Vital qui me l'a dit ! . . . s'excusa le brave homme en riant. Et, moi, je me sens déjà un cœur de grand-père . . .

Sur ce dernier trait, décoché avec toute la malice dont il était capable, M. Rochetaille s'esquiva.

Mariette leva vers Vital son visage bouleversé :

— Enfin, m'expliquerez-vous ? . . .

Très tendrement, il prit ce petit visage entre ses paumes :

— Est-il besoin que je t'explique ? . . .

Les lèvres de Mariette se mirent à trembler. Cette voix si douce, et cette face grave qu'elle ne lui connaissait pas . . . et, dans les yeux, cette si nouvelle lumière ! . . .

— Peut-on expliquer comment on cesse d'être fou pour redevenir soi-même ? . . . J'avais été fou pendant des mois, avant de tomber dans ta vie comme un oiseau qui s'est cassé les ailes . . . Tu as recueilli l'oiseau blessé. Tu ignorais le mal dont il souffrait, mais tu t'es penchée sur cette blessure dont ta pureté ignorait la cause, avec une telle tendresse, une telle confiance que j'ai senti que toi seule pouvais me sauver . . . Voilà pourquoi j'ai voulu t'épouser, Mariette . . .

Aux cils de Mariette, des larmes s'amorcent et restent suspendues. Est-ce qu'elle ne va pas s'éveiller d'un rêve insensé ?

— Puis, cette femme est revenue, brusquement. A nouveau, en moi, les puissances du mal se sont déchaînées.

D'une voix suppliante, Mariette interrompt :

— Chez moi aussi, Vital, car je vous dois un aveu. Je ne peux pas vous laisser croire que je suis une sainte : j'ai voulu mourir, Vital ! . . . quand j'ai su . . . Mourir de jalousie et de haine et, par vengeance, vous entraîner avec moi . . . Je ne voulais pas qu'*elle* puisse vous avoir, vous comprenez ? . . . J'étais folle ! . . . Et j'ai commis ce crime ! . . . C'est si mal . . . Je ne peux rien vous reprocher, après cela . . . Est-ce que vous pourrez me pardonner ?

Elle a parlé tout d'une haleine, les tempes battantes, d'une voix convulsive et qu'étranglent les sanglots.

Pour finir, elle se cache sur son épaule, dans un vif mouvement de honte et d'émoi.

Alors, il dégage la face éplorée des petites mains de Mariette.

— Mariette, regardez-moi . . .

Elle lui offre son regard humide, dans lequel il plonge la lumière de ses yeux gris qui semblent vouloir la transpercer. Il dit, profondément:

— Cela, je le savais, Mariette . . .

Un cri étouffé échappe à la jeune femme.

— Oui . . . je le savais . . . Depuis le jour où votre médecin, qui connaissait mieux que vous son devoir, m'avait révélé le sujet de vos entretiens secrets . . .

— Oh ! . . .

Vital sourit.

— Ne lui en veuillez pas . . . Il a une grande psychologie, cet homme. Il travaillait ainsi à sauver deux existences, à éclairer deux cœurs qui ne voyaient pas très bien en eux et qui, sans doute, allaient s'égarer . . .

Les traits de Vital sont redevenus graves. Ses prunelles quittent un instant le visage tendu de Mariette pour suivre dans le vague de sérieuses pensées.

— Ce qu'a été pour moi cette révélation, je ne peux pas vous le dire. Il m'a semblé que ma conscience engourdie se réveillait. J'ai été bouleversé . . . Le docteur a ordonné, autant pour moi que pour vous, ce séjour solitaire au milieu des montagnes purificatrices . . . Il a placé à nos côtés cette femme admirable qu'est sœur Saint-François . . .

— Brave docteur Sandry ! murmure le timbre frémissant de Mariette.

— Il connaît les hommes . . . Il savait ce qu'il faisait et quelle élément bienfaisant nous retirerions tous deux de cette cure. Quand vous vous morfondiez de me voir m'en aller pour des excursions vers les sommets, ce n'est pas votre présence que je fuyais . . . Non, je cherchais à me mettre en face de moi-même, pour distinguer plus clairement en moi . . .

' Et quand j'ai accepté de partir, achève-t-il en ramenant ses yeux débordants de tendresse vers sa femme, c'est que je savais que ni vous ni moi nous ne risquions plus rien . . . Contre cet amour que ton amour avait créé, les forces du mal seraient désormais impuissantes ! . . .

— Mon chéri . . . balbutie la petite épouse qui prononce avec ravissement les mots tant de fois répétés en secret . . . mon bien . . . ma tendresse ! . . .

Contre lui, Vital presse la forme frêle que les mois de souffrance ont amenuisée . . .

— Seulement . . . prononce-t-il en s'interrompant tout à coup d'effleurer les doux cheveux de soie où ses lèvres s'égarent.

— Seulement ? . . . s'enquiert-elle, relevant la tête.

— Il fallait l'épreuve définitive qui effacerait entre nous, pour l'avenir que je voulais sans nuage, toute équivoque. Il fallait que tu saches bien que je venais à toi sans aucune arrière-pensée, sans regret, et dépouillé de tout ce qui m'avait fait l'âme trouble . . . C'est pourquoi j'ai accepté de partir là-bas.

Il a pris les deux mains brûlantes de Mariette. Il la regarde profondément et affirme, d'une voix où se devine sa secrète émotion :

— Grâce à toi, ma femme, j'ai pu l'autre jour serrer loyalement la main d'un ami . . .

Dans l'âme émerveillée de Mariette, résonnent les paroles que prononça un jour la veuve du héros François Lestrange : " Il arrive souvent qu'un grand amour, comme une flamme rayonnante, purifie et réchauffe tout ce qu'il approche, même le cœur en apparence le plus glacé . . . "

FIN

Le Livre Parlant

Voilà qui semble un conte de fées ou une de ces " Anticipations " comme en invente l'imagination féconde de H. G. Wells. Rien n'est plus vrai cependant et si cette découverte, ou plutôt cette nouvelle utilisation pratique d'une découverte, n'a pas causé plus d'émoi c'est que rien ne nous étonne plus ou encore parce que nous n'en avons pas compris toute l'importance.

Il s'agit d'un appareil à peu près identique au gramophone et sur les disques duquel les meilleurs livres classiques et modernes ont été enregistrés. Les textes sont lus d'une façon très agréable par des spécialistes : acteurs ou professeurs de diction. Chaque disque fournit une lecture de trente à quarante minutes, selon que l'on emploie l'une ou l'autre des deux vitesses. Un roman de longueur moyenne est reproduit en entier sur douze à quinze disques.

Ces livres sont choisis par la Bibliothèque du Congrès de Washington. On peut se les procurer dans vingt-huit bibliothèques américaines et, au Canada, à la Bibliothèque de Toronto. L'achat d'un appareil, nommé livre parlant, confère à l'aveugle le privilège d'un abonnement pour une période de temps illimitée. Il reçoit donc gratuitement et même sans aucun frais de port tous les livres qu'il demande. Il peut les emprunter pour quinze jours. De plus, ces disques sont en vente à l'American Association for the Blind de New-York, pour tous ceux qui désirent les conserver.

Il est évident que le livre parlant est surtout utile aux aveugles pour lesquels cet appareil a été fabriqué. On oublie trop souvent que bien des gens perdent la vue à un âge assez avancé et qu'il est alors trop tard pour se mettre à l'étude du braille et que, d'ailleurs, tous n'ont pas les aptitudes voulues pour le faire. Le Livre parlant peut être aussi d'un grand secours à toute personne obligée de s'interdire la lecture afin de ménager le peu de vision qui lui reste. Il en est de même pour celui qui possède assez bien la langue anglaise pour goûter les bons auteurs, que les leçons monotones d'un linguaphone ennuieraient et qui désire améliorer sa prononciation défectueuse.

Des disques de gramophones peuvent être adaptés sur ceux de ces appareils qui sont de fabrication toute récente. On peut aussi se procurer le livre parlant avec radio combiné. Une légère modification permettra d'employer les disques de fabrication anglaise sur les appareils américains. Pour les livres français c'est actuellement impossible parce qu'en France ils ont été enregistrés sur pellicules. Tout fait prévoir, cependant, que d'ici peu de temps on adoptera un système international uniforme.



PHOTO M. G. M.

ROBERT TAYLOR

Nouvelle Idole

Robert Taylor est le fils de feu le docteur S. A. Brough, de Filley, dans le Nebraska. Son nom véritable est Arlington Brough. Il se préparait à la médecine quand il fut découvert par un directeur de la Metro, alors qu'il jouait au collège dans *Journey's End*.

Après un entraînement de six mois à l'école de cinéma de Culver City, on lui fait tourner un bout d'essai aux côtés de Evalyn Knapp. Quelques jours plus tard, on le " loue " à la Fox pour un petit rôle dans *Handy Andy* dont la vedette est le regretté Will Rogers. C'est alors qu'il prend le nom de Robert Taylor, plus " spectaculaire " que celui de Brough. C'était en 1934.

La même année, il tourne dans quatre films, dont *West Point of the Air*. Puis en 1935, il joue des rôles de plus en plus importants dans *Society Doctor, Times Square Lady, Murder in the Fleet,* et *Broadway Melody of 1936,* pour la Metro. En 1936, vinrent *The Magnificent Obsession, Small Town Girl, The Gorgeous Hussy, Private Number,* et surtout *Camille* qu'il a terminé récemment avec Greta Garbo.

Partenaire de la super-vedette, Robert Taylor est du coup classé au rang des vedettes. Le public, d'ailleurs, a depuis plus d'un an rendu un verdict sans appel. Taylor reçoit de cinq à sept mille lettres par semaine ! Au cours de son premier voyage à New-York, son appartement du Waldorf-Astoria a été littéralement assiégé par des hordes de jeunes filles désireuses de voir leur idole.

Robert Taylor est un grand gaillard de six pieds, aux cheveux châtain et yeux bleus. Cultivé, pondéré, très intelligent, il ne s'emballe pas de sa gloire soudaine. A ceux qui lui demandent ce qu'il pense du mariage, il répond : " Je crois que le mariage est la plus belle chose au monde. Je réprouve le divorce, qui est un prétexte aux mariage d'aventure ! "

Voilà Clark Gable relégué au second plan. Vive Robert Taylor !

(*Le Film* d'octobre publie un article très documenté sur Robert Taylor et de fort belles photos.)

HOLLYWOOD APPROUVE

POTTER & MOORE'S Crémpact

POUDRE ET CREME EN UN



MARGARET SULLAVAN

Etoile de l'Universal, dit :

" L'emploi du Crémpact de Potter & Moore est des plus agréables. Vous n'avez qu'à le faire pénétrer dans la peau en le tapotant légèrement et uniformément, et vous obtenez un teint superbe et velouté qui dure des heures ".

POUDRE *et* CREME *en* UN—

Ce " Compact " de poudre et crème en un — avec miroir à l'extérieur — est, en toute occasion, "le maquillage complet". S'applique comme une crème faciale et donne un fini parfait de poudre mate — ce teint frais et jeune que toutes les femmes désirent. Parfumé à la Lavande de Mitcham, et dans toutes les nuances de poudre.



Le Crémpact est muni d'un miroir à l'extérieur — 50c.

Employez le Rouge P & M (Blush Cream)

PARFUMÉ À LA LAVANDE ORIGINALE

Potter & Moore's MITCHAM LAVENDER

Agents : N. S. Wright & Co., Ltd., Toronto

SOS

En cas d'accidents ou de malaises, ayez toujours chez vous une bouteille de

Cognac COURVOISIER

"The Brandy of Napoléon"



Aux magasins de la C.L.Q. 26 oz. $3.65

5-36

De milliers d'essayages nous avons tiré des

MODELES NuBack
CAN. PAT. 341.001

pour TOUTES *les tailles*



Modèle 7671. Superbe corselette légère Nu-Back. Souple satin rose thé et fine dentelle, avec buste de dentelle. Particulièrement destinée à la taille jeune moyenne. Jupe de 14". Grandeurs 32-33-34 à 40.





Modèle 6885. Corset Nu-Back lacé en avant pour taille moyenne ou forte, avec hanches longues et fortes. Brocart; haut du devant en élastique de 3", insertion d'élastique en avant et en arrière et jupe de 16". Fort baleinage assurant contrôle parfait. Rose thé. Tailles 24 à 40.

Modèle 2286. Brassière soutien Gothic. Grandeurs 34 à 42.

Modèle 6631. Ceinture Nu-Back bien baleinée, pour petite taille et hanches fortes. Sa longueur assure le contrôle parfait du siège. Batiste à dessins, avec panneaux d'élastique français. Rose thé. Grandeurs 24 à 36.

Modèle 2225. Bandeau Gothic descendant à la taille. Grandeurs 32 à 42.

N'ALLEZ pas croire que vous avez une "taille dispendieuse": parmi les nombreux modèles Nu-Back vous trouverez, à des prix agréablement *amincis*, le corset qui convient exactement à votre taille. Nu-Back est, dans la corseterie, le dernier mot de l'élégance et de l'hygiène. Sa confection scientifique en fait un vêtement incomparable.

Le "dos télescopique" breveté assure un contrôle à la fois ferme et incroyablement léger de la taille, dont il épouse tous les mouvements et qu'il laisse souple et sans contrainte. Le corset ne remonte plus, les jarretelles ne déchirent plus les bas et votre robe conserve sa ligne élégante et sinueuse.

De confection impeccable, Nu-Back est fait de tissus rétrécis au préalable, et de Lastex durable. Les jarretelles sont plates et bien finies. Un essayage vous convaincra.



GRATIS

Dans notre livret *La Fondation du Charme*, Françoise Patou fait une revue de la mode et dit comment les élégantes obtiennent la silhouette du jour au moyen de la corseterie. Ecrivez aujourd'hui à

LA COMPAGNIE LIMITEE DOMINION CORSET
DEPT. RP3 **QUEBEC, P.Q.**

*Nom*_____

*Adresse*_____

LE SAVOIR-VIVRE

Tout le monde, et surtout toutes les femmes, savent écrire une lettre ordinaire d'une façon à peu près convenable. Il y a cependant certaines lettres, celles par exemple écrites à la troisième personne, qui nous mettent en face d'un problème un peu différent qui parfois, ne laisse pas de nous embarrasser. Quelle formule faut-il adopter pour rédiger sa réponse et comment doit-elle être signée ?

Supposons que vous recevez une invitation pour assister à un mariage, à des noces d'or ou à une réunion d'anciennes élèves et que cette dernière soit ainsi conçue : " L'Association des Anciennes Elèves de tel couvent vous invite à prendre part à sa convention annuelle qui aura lieu, etc. " On peut répondre de la manière suivante ou d'une autre analogue, car il n'y a pas de formule fixe : " Mme Romuald Sansoucy remercie l'Association des Anciennes Elèves de tel couvent de son aimable invitation à laquelle elle se rendra avec plaisir, ou, remercie l'Association des Anciennes Elèves de son aimable invitation qu'elle regrette de ne pouvoir accepter. " Il n'est pas nécessaire de motiver son refus. Cependant, si on tient à insister sur le fait qu'il ne s'agit d'aucune mauvaise volonté de notre part et que l'on a une raison de force majeure, comme une maladie grave ou un voyage, on peut la mentionner sans entrer dans aucun détail. Cette lettre, écrite à la troisième personne, ne doit pas être signée.

Pour en revenir aux lettres à la troisième personne dont je vous parlais tout à l'heure, elles me rappellent une anecdote assez amusante :

Une jeune débutante de la meilleure société avait reçu une invitation à une soirée dansante. Elle demande à sa mère de quelle manière elle doit y répondre. Celle-ci, un peu pressée, lui dit : " C'est bien simple, tu n'as qu'à lire la formule qui est sur ta carte et à rédiger ta lettre dans les mêmes termes. " Et notre débutante trop docile, ceci se passait il y a vingt-cinq ans, de copier si bien ce qui était sur l'invitation qu'elle écrivit même dans sa réponse le traditionnel : on dansera. Rassurez-vous, cette bévue ne l'a pas empêchée de faire son chemin dans le monde : elle est aujourd'hui millionnaire.

Pendant longtemps nous avons eu, au Canada, la manie de donner à la femme le titre de son mari. On entendait couramment ou on lisait dans nos journaux : Mme juge Liboiron ou Mme docteur Thibault. Fort heureusement cette coutume tend à disparaître de plus en plus. En France, il n'y a qu'un cas où une femme se pare du titre de son mari, c'est quand il est général. On dit alors : la Générale Bertin, mais jamais, au grand jamais : Mme général Bertin.

Une déplorable habitude qui a la vie dure c'est de parler de son propre mari en l'appelant *le docteur* ou *monsieur* Gélineau. Ceci est incontestablement de très mauvais goût. Il n'y a qu'une circonstance où l'on doive donner du monsieur à son mari, c'est quand on parle de lui à un domestique et alors on dit : monsieur, tout court, pour indiquer qu'il s'agit du seigneur et maître de la maison.

Il ne faudrait pas répondre comme certain monsieur de la haute finance le fit à une dame qui dînait chez lui et qui avait été la camarade de jeux de son frère. Son éloignement du pays avait empêché cette dame de se tenir au courant de bien des changements, politiques et autres. Elle s'informait aimablement de son ami d'enfance : " Combien M. Auguste a-t-il d'enfants ? " demanda-t-elle. Quelle ne fut pas sa surprise de s'entendre répondre d'un ton piqué : " Le sénateur a cinq enfants ".

LE MEUBLE MODERNE

Nos lecteurs et lectrices savent l'importance que nous accordons à l'art moderne et la place que nous lui donnons depuis plusieurs années dans notre revue.

C'est donc avec plaisir que nous reproduirons dans *La Revue Populaire* les photos d'intérieurs modernes que nous enverront nos lecteurs, si ces photos en valent la peine, bien entendu.

Si donc vous avez chez vous un ensemble quelconque *art moderne :* boudoir, atelier, salle à manger, salon, chambre à coucher, bar, etc., faites-en une bonne photo d'amateur, sur papier glacé, et envoyez-la-nous avec vos nom et adresse.

Ajoutez à votre envoi quelques notes explicatives sur le sujet représenté : ensemble ou mobilier.

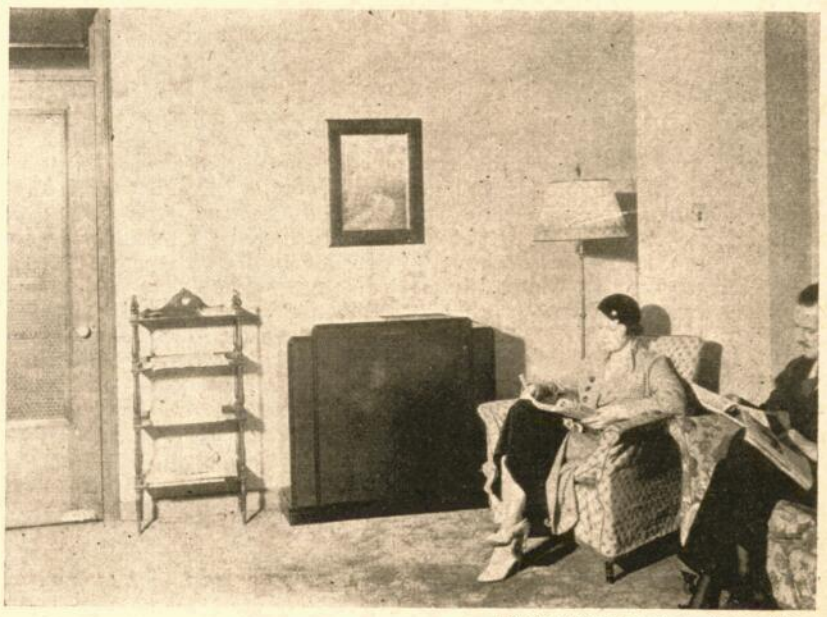


Photo Canadian Laco Lamp Ltd

SOYONS PRATIQUES

Parmi les multiples usages du savon n'oublions pas qu'il peut, en certaines circonstances, remplacer avantageusement bien d'autres choses. En voici quelques exemples. Si une porte grince sur ses gonds, si vos tiroirs s'ouvrent difficilement, si les anneaux de vos baguettes à rideaux glissent mal, si pour fermer la porte d'entrée il faut la tirer si fort que la vitre en est tout ébranlée, frottez gonds, tiroirs, baguettes et serrure avec du savon mou. Si le miroir de votre salle de bain reste tout embué de vapeur, nettoyez-le en le frottant avec un linge humide et savonné, puis polissez-le avec un linge sec. Si vos fenêtres collent et refusent de s'ouvrir, enduisez de savon les coulisses. Vous pouvez en faire autant aux roulettes des tables et des fauteuils, si vous craignez que la graisse salisse vos tapis. Mais le plus simple et le plus pratique est encore d'adopter une bonne huile lubrifiante annoncée dans les meilleurs journaux et magazines.

Pour que votre fourneau à gaz ou à charbon soit plus vite chaud, enlevez les plateaux lorsque vous l'allumez. Il atteindra ainsi plus rapidement la température que vous désirez et donnera une chaleur plus égale. Vous replacerez ensuite les plateaux à la hauteur convenable.

Utilisez les miettes de céréales qui restent au fond de votre boîte de Corn Flakes pour cuire, en les mêlant à du jaune d'œuf, poisson, veau ou croquettes. Conservez-les dans un bocal. Elles seront toujours prêtes à être employées et remplaceront la panure ou les biscuits soda.

Vous tricotez sans doute des chaussettes pour votre mari et il se plaint peut-être que les talons ne tiennent jamais en place ? Voici un moyen de remédier à cet inconvénient. La prochaine fois que vous confectionnerez une chaussette, quand vous serez arrivée au talon, tricotez avec votre laine du coton à repriser et vous constaterez que votre tricot sera beaucoup plus solide. Une carte de coton mercerisé suffit pour deux paires de bas ou de chaussettes.

Ayez toujours de bons ciseaux, pointus et bien aiguisés, suspendus à un clou dans votre cuisine. Ils vous serviront à déboucher les bouteilles de lait, à enlever la couenne du bacon, à couper le persil, les épinards, la laitue et autres légumes verts, ainsi que têtes et queues de poissons. Quand vient la saison de fabriquer la marmelade, si vous n'avez pas d'instrument spécial pour trancher les pelures d'oranges et de citrons, de bons ciseaux vous en tiendront lieu. Ils peuvent aussi servir à détacher le fruit du pamplemousse de sa pelure.

Pour empêcher les couteaux de se tacher au contact des fruits acides, il suffit de les frotter légèrement avec du beurre avant de s'en servir.

Ce qui se passe en-dehors de la Province de Québec

La Suisse semble vraiment être le pays de la liberté. Comme chacun sait, trois langues y sont officielles et personne ne songe à s'en plaindre. Les Suisses ayant assez de sens pratique pour comprendre que les écoles publiques qui leur enseignent gratuitement le français, l'italien et l'allemand, leur mettent entre les mains un triple outil dont ils se serviront plus tard avec fruit.

On trouve chez les libraires suisses des livres interdits dans leurs pays d'origine. Les autobiographies de Hitler ou de Mussolini y voisinent avec les livres des auteurs que ces deux dictateurs ont exilés.

Leurs vacances d'été sont beaucoup plus courtes que les nôtres : quatre semaines en tout. En revanche, les élèves ont l'occasion de prendre un long repos à Noël et à Pâques. A cause du ski et de la luge beaucoup d'écoliers préfèrent les vacances d'hiver à celles d'été.

Proportionnellement à sa population, la Suisse est le pays qui possède le plus grand nombre de machines automatiques. Elles vous pèsent et vous renseignent sur votre force musculaire. Elles vous offrent, en échange d'une somme modique : papier à lettres, cartes postales, timbres, paquets de tabac, cigares, cigarettes, bonbons et gobelets. Mais il y a mieux, et voici une entreprise coûteuse et humanitaire dont la Suisse est à bon droit fière d'avoir pris l'initiative :

Sur les Alpes, on a installé un système téléphonique. A chaque mille et demi on rencontre un téléphone dont l'usage est gratuit et qui permet aux voyageurs de communiquer avec les agents de la Sûreté ou avec le médecin. On ne saurait calculer combien de vies ont été sauvées grâce à ces providentielles téléphones !

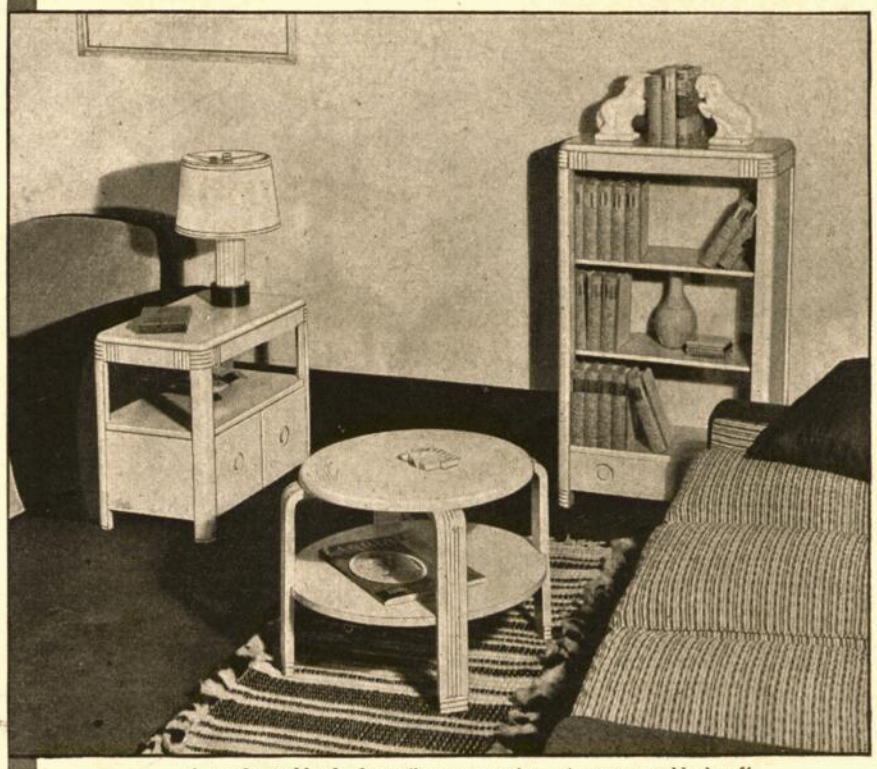
♣

Il y a quatre ans environ, les Japonais inventaient un nouveau genre de grève qui est aujourd'hui très à la mode au pays des mousmés. Voici comment on procéda :

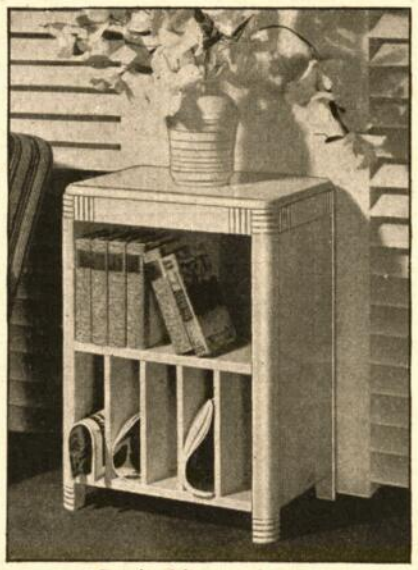
Les ouvriers d'une filature s'étaient mis en grève. Pour donner plus de publicité et de retentissement à leurs revendications, ils choisirent un de leurs jeunes camarades et, s'étant cotisés, lui proposèrent, moyennant une modique somme quotidienne, de grimper jusqu'en haut de l'usine en question, de s'y installer sur une étroite plateforme entourée d'un filet et d'attendre là la fin de la grève. De temps à autre on lui montait un panier de provisions. Malgré un froid glacial de février, ce stylite d'un nouveau genre resta quinze jours entre ciel et terre. Une circonstance imprévue l'en fit descendre, ainsi que nous le raconte une Française, Mme Andrée Viollis qui visita le Japon, en qualité de journaliste :

" L'empereur allait assister à une cérémonie religieuse dans quelque sanctuaire du Nord, et la gare par laquelle il devait s'embarquer était voisine de la filature en grève. Or une tradition sacrée interdit à tout être humain de voir l'empereur d'en haut. Et Dieu sait si le gréviste était haut perché ! Que faire ? Les autorités intervinrent auprès des propriétaires de l'usine. Ceux-ci durent capituler. Le stylite descendit de sa colonne avec tous les honneurs de la grève. " Il faillit, dans la suite, mourir d'une broncho-pneumonie, mais qu'importe pareil détail au fatalisme japonais ?

blonds et charmants !



A gauche—table de fauteuil avec armoire. *Au centre*—table à café. *A droite*—étagère à tablettes amovibles et tiroir.



Etagère à livres et à revues

L'ERABLE blond Gibbard est d'un fini poli, très pâle, d'une magnifique transparence, ajoutant une note de fraîcheur là où l'ameublement est de bois plus sombre. Oui, vraiment, ils sont beaux et pratiques ces meubles de vivoir fabriqués pour le bien-être de la vie quotidienne. Le bois: érable solide. La construction: excellence Gibbard. Tout comme nos mobiliers de chambre à coucher et de salle à manger, les meubles de vivoir sont construits pour des années et sont à la portée de tous les budgets. Vendus en série ou séparément. Votre fournisseur les garde en magasin; écrivez-nous s'il n'a pas les meubles que vous désirez. (Les meubles de vivoir Gibbard se font également en noyer massif, érable antique et Lynnwood).

Les meubles Gibbard sont garantis. Cherchez toujours le nom Gibbard gravé sous chaque pièce.

L'ébéniste expert C. Lowry est un artiste Gibbard qui participe depuis 51 ans à notre tradition de tout un siècle.

Gibbard MEUBLES GARANTIS



GIBBARD FURNITURE SHOPS • NAPANEE, ONT.



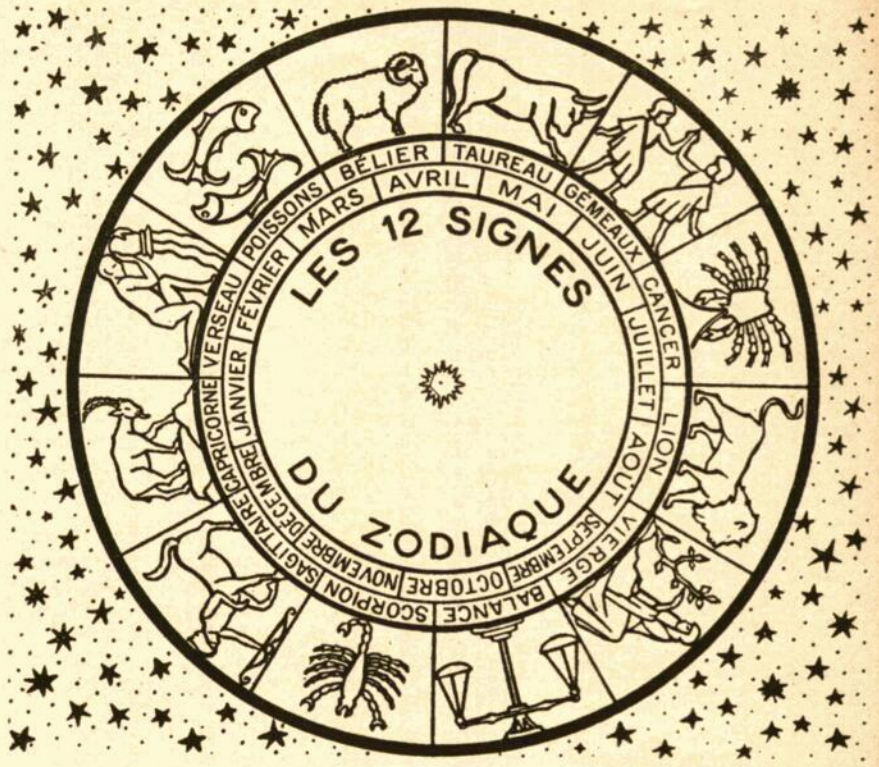
Vous pouvez faire briller comme de la vaisselle un bol de cabinet qui a été sali. Et cela sans frottage ni récurage ! Sani-Flush rend ce travail des plus facile. Saupoudrez-en seulement un peu le bol. (Mode d'emploi sur la boîte). Tirez la chasse-d'eau et c'est tout.

Cette poudre inodore est fabriquée spécialement pour le nettoyage des bols de cabinet. Sani-Flush purifie parfaitement les endroits inaccessibles. Microbes et mauvaises odeurs disparaissent. Il n'affecte pas la tuyauterie. *Sani-Flush nettoie aussi les radiateurs d'autos (mode d'emploi sur la boîte).* En vente dans les épiceries, pharmacies, quincailleries et grands magasins — 25c et 15c. Fabriqué au Canada. Concessionnaires : Harold F. Ritchie & Company, Ltd., Toronto, Ontario.

Sani-Flush

NETTOIE SANS FROTTAGE LES BOLS DE CABINETS

Dis-moi quelle est ta planète et je te dirai qui tu es !



PÉRIODE ZODIACALE		Planète influente	Élément influent	Pierre de naissance	Couleur favorable	CARACTÈRE Qualités	CARACTÈRE Défauts	Jour favorable	Années favorables	Années défavorables
BELIER	mars 21 – avril 21	Mars	Feu	Diamant	Ecarlate	Entreprenant Courageux Loyal	Egoïste Orgueilleux Exigeant	Mardi	1940	1937-38
TAUREAU	avril 22 – mai 21	Vénus	Terre	Emeraude	Jaune	Généreux Honnête Affectueux	Négligent Peu fiable Têtu	Vendredi	1945	1940-41
GEMEAUX	mai 22 – juin 21	Mercure	Air	Aigue-marine	Violet	Séduisant Plein d'entrain Cultivé	Superficiel Hésitant Bavard	Mercredi	1941	1942-43
CANCER	juin 22 – juillet 23	Lune	Eau	Pierre de lune	Vert	Patient Tenace Dévot	Sans imagination Têtu Fanatique	Lundi	1942-43	1945-46
LION	juillet 24 – août 23	Soleil	Feu	Rubis	Orange	Acteur Généreux Bienveillant	Dépensier Pédant Ambitieux	Dimanche	1936	1947-48
VIERGE	août 24 – sept. 23	Mercure	Terre	Saphir	Pourpre	Fiable Franc Studieux	Obtus Peu actif Coureur	Mercredi	1937-38	1936
BALANCE	sept. 24 – oct. 23	Vénus	Air	Opale	Rose	Artiste Romanesque Sociable	Paresseux Indécis Egoïste	Vendredi	1941-42	1937-38
SCORPION	oct. 24 – nov. 22	Mars	Eau	Topaze	Rouge foncé	Diplomate Esprit positif Habile	Jaloux Bizarre Rancunier	Mardi	1936	1940-41
SAGITTAIRE	nov. 23 – déc. 21	Jupiter	Feu	Turquoise	Bleu	Obéissant Equilibré Voyageur	Violent Déplaisant Grossier	Jeudi	1936	1943-44
CAPRICORNE	déc. 22 – janv. 21	Saturne	Terre	Onyx	Gris	Charitable Paisible Ferme	Ennuyeux Avaricieux Peu sociable	Samedi	1937-38	1945-46
VERSEAU	janv. 22 – fév. 19	Uranus	Air	Cristal	Indigo	Original Indépendant Chercheur	Léger Capricieux Cupide	Samedi	1938	1940-41
POISSONS	fév. 20 – mars 20	Neptune	Eau	Perle	Teintes pastel	Mystique Intuitif Sentimental	Faible Craintif Impulsif	Jeudi	1939	1936-37



Une Seule capsule
ANTALGINE
Soulage Toujours
Maux de Tête,
de Dents—avant et après l'extraction—
Rhumes,
La Grippe,
Douleurs Périodiques.
Antalgine n'affecte pas le coeur.
20
ANTALGINE
MAÎTRISE
DOULEURS

ASTROLOGIE :

GRAPHOLOGIE CELESTE

On peut améliorer son sort si on connaît ses moyens d'action et si on sait utiliser les forces qui sont en soi et autour de soi.

CONDITIONS INDISPENSABLES

Il sera répondu à 1 question, par voie de la Revue, moyennant 25 sous pour frais de recherches. — Mentionnez années, mois et jour de naissance, mariage, veuvage, de chacune des personnes en cause.

Les 3 questions à 50 sous ainsi que le tableau complet des influences d'une année, à $1.00 seront envoyés directement. Une enveloppe adressée et affranchie est exigée. — Nos prévisions ne dépassent pas l'année.

Nous continuons aussi notre service graphologique (étude du caractère par l'écriture) aux prix réduits de l'été, soit 10 sous pour un abrégé publié dans la Revue et 50 sous pour analyse détaillée.

Toute consultation et remise d'argent doit être faite à

LAURE DE PALMA
La Revue Populaire
975, de Bullion, Montréal.

Clairette : Aurai-je un ami cette année ? Comment m'y prendre ? — Les personnes nées sous le signe de Mercure, comme vous, doivent s'attendre, vers septembre et octobre, à des pensées sentimentales toutes particulières. A cette époque, vous aurez donc l'occasion d'une aventure tout à fait inattendue qui aura son prolongement durant les mois suivants. Fin de février vous sera peu propice, cependant, et vous devrez jouer serré pour garder votre conquête.

*Polaire : Réussirai-je en pharmacie?—*Tout commerce fluide (chimisterie, liqueurs, marine) est celui qui, justement rencontre vos dispositions astrologiques; le succès vous sera donc plus facile qu'en aucun autre domaine. Septembre vous apportera complication à ce sujet : vous serez sollicité en dehors de vos études, par quelque chose qui concerne invention ou mécanique. Vous ne devrez pas dévier du présent programme.

Sioux : Dois-je prendre au sérieux les menaces que je reçois ? — Votre " dominante " Mars, (qui symbolise la guerre) est mal balancée; vos influences vous livrent, de temps en temps, à vos ennemis invisibles. Les autres que vous connaissez, vous les combattez. C'est l'étaanger, l'inconnu; et aussi les gens âgés qui vous sont défavorables. Evitez réunions en fin de septembre et première semaine de novembre. Ne parlez pas trop de vos opinions ouvertement.

Fleur sauvage : Dois-je vendre ma propriété ? — Les Sagittaires auront tout avantage de se défaire de leurs propriétés, car ces prochains mois et une partie de 1937, toutes sortes d'embarras viendront des locataires ou hypothécaires. Vente ou pas vente, ce qui concerne terrains ou papiers signés, est mal "aspecté". Février 1937, par contre est très bon pour qui pourra tenir.

Georges C. : Quel est pour moi, le plus sûr moyen de devenir riche ? — C'est de ne pas dépenser au delà de vos moyens, de ne pas forcer la main du Destin, que vous soyez caissier, banquier, constructeur ou fermier. Ces divers emplois, étant de ceux qui vont avec vos dispositions, vous conduiront au confort vers votre 35e année, qui sera pour vous, la meilleure de votre vie. Gains sur-

prenants en décembre, ou don de livres ou peintures d'un parent.

Tom Boy : (graphologie). — Trop de mets dans votre assiette. Energie amoindrie; esprit capricieux, inconstant. Aimez à vous raconter. Du goût. Timidité avec les étrangers. Prétend ne pas aimer les femmes, tout de même a des préférences marquées. Très aimable, et un peu menteur.

Jacqueline : Mon mari travaillant hors de la ville, y aura-t-il bientôt changement ? — (L'année de naissance me manquant, je ne puis vous donner que des données générales, je le regrette). Le travail venant de l'étranger ou se faisant à l'étranger, est ce qui avantage le plus votre mari, en ce moment. S'il obtient promotion ou changement, ce sera tout probablement encore hors de la ville, quoique la fin d'octobre le rapproche de vous. Décembre sera plein d'allées et venues, de hauts et bas.

P. M. : Voulez-vous me dire mes nombres chanceux ? — N'hésitez pas à adopter les chiffres 13 comme fiches de chance en affaires sentimentales, car tout ce qui est douteux, sera avantageux, pour vous cette année. Tout multiple de 13 (195 ou 169, etc.,) ainsi que toute somme dont les chiffres additionnés (8,500 en exemple) sont les chiffres qui, en affaires, transaction, etc., vous réservent d'heureuses surprises.

Cœur brisé : (graphologie) — Se laisse aisément impressionner, même par la température. Nature craintive. Qualités intérieures et méconnues. Imagination terrible qui sera la cause de nombreuses désillusions. Aime les bibelots, bijoux, hommages, et aussi le brio chez les amis. Trouvera sympathies plutôt dans son milieu.

Phoébé — Je regrette; en août, c'étaient les conditions de la Graphologie qui furent publiées en tête de notre courrier, non celle de l'astrologie. Comme ceci a prêté à confusion, nous donnerons dorénavant les prix pour analyse de l'écriture (graphologie) et pour lecture et interprètation des influences astrales, tous deux ensemble, ainsi que vous pouvez le constater dès aujourd'hui. Il faudra donc s'y faire, n'est-ce pas ? . . .

Jeanne R. : Me marierai-je ? — Septembre et octobre seront propices aux engagements et les mariages décidés en l'un ou l'autre de ces deux mois, sont assurés d'être heureux. Si rien ne se décide, aucun imprévu sentimental n'est à prévoir d'ici juin prochain. (Pour ce genre d'horoscope, nos prévisions ne dépassent pas l'année, de même que nous ne pouvons pas vous certifier que tel événement arrivera; ce sont vos chances que nous établissons : vous devez travailler votre destinée d'après notre énoncé.) Fin de décembre et premières semaines de janvier seront excitantes et apporteront joies dans amitiés déjà établies.

G. T. B. : Y aura-t-il changement dans la maladie de mon mari ? — Jusqu'en octobre, aucune sensible amélioration; mais rien de grave ne se déclarera. Derniers jours de novembre apporteront grand soulagement pour vous deux. Ce mieux se fera sentir après probablement le passage d'un étranger, ou après conseils venant d'en dehors de votre famille. Les 3 premiers jours de 1937 seront favorables en tout ce qui concerne votre maison.

Louison : Suis-je destinée pour les hommes de 30 à 40 ans ? — Pas uniquement. Les femmes lunaires sont attirées par l'un ou l'autre genre : trop jeunes ou trop vieux; ce qui risque parfois l'équilibre domestique. Vous ne vous marierez pas jeune, et vous aurez plusieurs aventures amoureuses. Un seul type s'harmonise complètement avec les femmes nées sous votre signe, d'autant plus que vous êtes sous la dominance d'un autre signe qui tend à rendre vos influences capricieuses. Si vous désirez en connaître la description, de ce type que vous complètez, je suis à votre disposition.

Henri D. : Les choses se compliqueront-elles (en position) ? Pour préciser il m'eut fallu savoir quel genre de position vous occupez. Toutefois je puis vous dire les genres qui sont bien " aspectés ". D'ici la fin de l'année, toute transaction immobilière, spéculation est un risque (faite pour vous personnellement ou pour une maison d'affaires). De même la machinerie et tout commerce extérieur, avec l'étranger. Ecrits, comptabilité, travail mental ne sont pas sujets à changer.

Armand : Cette personne a-t-elle les qualités pour me rendre heureux? (dates des 2 incluses). — Les émotions des Uranisiens sont toujours contrôlées par leur raison, et le cœur ne se livre qu'avec réflexion. Heureusement pour vous. Cette personne est impulsive plutôt qu'impéroeuse, elle vous contredit sans doute, mais elle doit s'entêter d'une façon charmante. Elle se fiera sur votre force de concentration, et vous sur son habilité ainsi que sur sa vivacité. Elle est une de celles qui travaillera harmonieusement de concert avec vous. Les enfants seront forts physiquement.

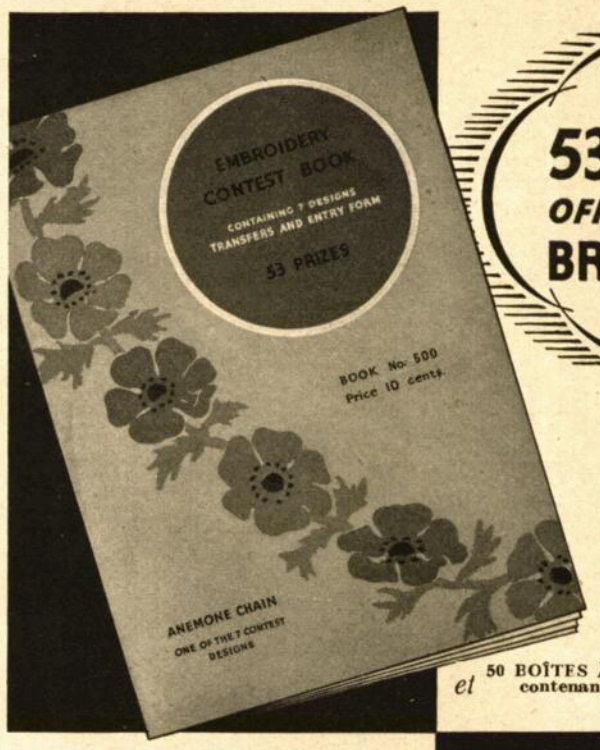
Andrée B. : Pourquoi mon mariage retarde-t-il ? — Mois et quantième de naissance sont insuffisants; il faut aussi tous les détails signalés dans l'annonce de la Revue. Cependant d'une façon générale, je puis vous dire que, sous roche, il est plus que probable qu'il y a des difficultés occasionnées par des personnes âgées dans la famille de votre fiancé (finance ou autre considération). Ce sont des raisons particulières qui dureront encore jusqu'en novembre. Gardez-vous d'intervenir en quoi que ce soit en ces prochains mois; laissez le temps revenir au normal. Avril et mai 1937 fort rassurants et heureux.

Seize ans : Irai-je bientôt en Californie avec mes parents ? — Je ne peux rien faire sans avoir vos dates de naissance et celles de vos parents, qui sont aussi intéressés dans ce voyage, ne croyez-vous pas ? Si vous voulez réponse dans le numéro prochain de la Revue, veuillez s.v.p. les envoyer avant le dix du mois.

Margot : Mon correspondant m'aime-t-il ? — (Dates insuffisantes). Je ne puis vous donner alors que des " données " générales. Vous devez vous efforcer de voir le bon côté des choses. Vous êtes sous des influences magnétiques qui vous font vous inquiéter inutilement. Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, voguez en paix. Quant à ses sentiments à lui, je n'en peux rien déduire, n'ayant aucune indication pour me diriger. Voulez-vous lire les conditions attentivement ?

Soupçonneuse : Me trahit-il et m'aime-t-il ? — Les dates de naissance sont fort incomplètes. Cependant il est facile de conclure d'après vos " données astrologiques " générales que l'horizon est brumeux. Votre ami est sous la dominance de Mars depuis avril, il est encore surprenant que vous ne vous soyez pas querellés. Aucune question d'infidélité; seulement, par vos influences personnelles vous êtes tenue en garde, et lui, sent le besoin de casser quelque chose. Tout rentrera dans l'ordre vers la fin d'octobre. Si par hasard

(Lire la suite page 69)



53 PRIX
OFFERTS POUR
BRODERIE

1er PRIX
$50
2ème PRIX
$40
3ème PRIX
$30

et **50 BOÎTES À COUTURE DE FANTAISIE, contenant un assortiment de Fils Coats et Clark.**

Procurez-vous tous les détails et le blanc d'entrée dans le nouvel et beau Livre No 500, qui contient 7 dessins de broderie des plus modernes et des plus charmants, avec instructions quant au travail et patrons au fer chaud. Montrez-nous ce que vous êtes capable de faire!

Employez les Aiguilles Milwards — les meilleures pour tout travail de broderie.

Procurez-vous ce livre à votre magasin habituel ou demandez-le par lettre à

COTON EN BRINS
COTON PERLÉ STRANDSHEEN
***"Anchor" de* CLARK**

THE CANADIAN SPOOL COTTON COMPANY
Fabricants du COTON À 6 BRINS, EN BOBINES, Coats et Clark

Dépt. V-58, — Case postale 519, Montréal, P.Q.

J'inclus 10c. Veuillez m'envoyer le Livre No 500, contenant les détails du concours ainsi que 7 nouveaux dessins de broderie, avec patrons au fer chaud.

NOM .....

ADRESSE .....

LE CONCOURS SE CLÔT LE 15 NOVEMBRE 1936.

COMMENT POUVEZ-VOUS DIRE
. . . si un Diamant est Parfait?



Le moyen de s'en assurer est d'aller chez un bijoutier qui vend les *Diaments Bluebird* . . . puisque les Bagues à Diamants Bluebird sont *garanties* parfaites . . . les *seuls* diamants portant un certificat signé avec une double garantie sans réserve de perfection. Toute Bague à Diamants Bluebird est enrégistrée . . le numéro sur votre certificat correspond au numéro dans votre bague.

VALEUR EN VEDETTE
Or Blanc ou Jaune
Bague de fiançailles $75.00
Anneau de mariage $27.50

Les prix des Bagues à Diamants Bluebird sont les mêmes partout — de $15 à $1500. Demandez à votre bijoutier Bluebird un moyen facile d'acheter un Diamant Bluebird.

BAGUES ET ANNEAUX A DIAMANTS ENRÉGISTRÉS
BLUEBIRD

Un Revenu pour Vous et votre Famille

Tout chef de famille a un problème à résoudre: c'est celui de pourvoir un revenu suffisant, pour lui et sa famille, contre les incertitudes de la vie. La Mutual Life of Canada offre un plan *sûr* et *certain* qui assurera, à vous et à votre famille, une PROTECTION COMPLETE.

Un Revenu Mutual Life pour *Vous:*

Des rentes qui vous seront payées régulièrement, à vous et à votre femme si vous vivez tous les deux jusqu'à 60 ou 65 ans, ou à celui de vous deux qui survivra l'autre.

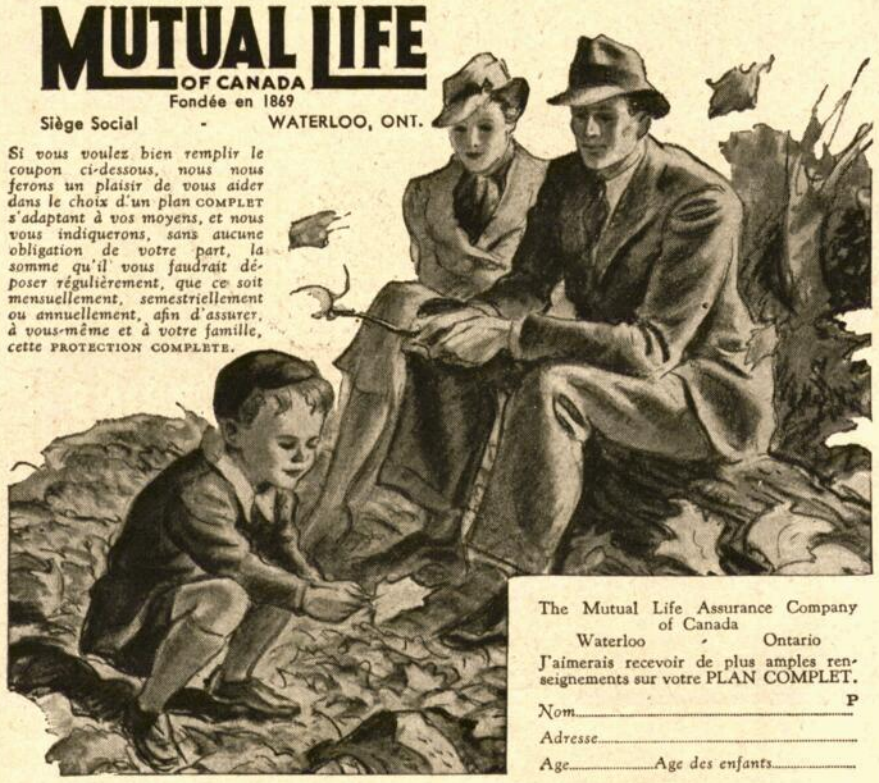
En cas de circonstance imprévue, durant l'accomplissement de ce Plan, vous pouvez avoir recours aux fonds déjà versés.

Un Revenu Mutual Life pour Votre Famille:

Si vous ne vivez pas jusqu'à l'accomplissement de ce plan—un versement en espèces pour payer les factures dues, l'hypothèque sur la maison, etc.; un revenu mensuel à votre femme pour le reste de ses jours; un revenu supplémentaire pendant les années que les enfants sont à sa charge. (La dépense occasionnée par une instruction plus complète peut être garantie, que vous soyez là ou non pour voir vos enfants s'inscrire à une Université.)

MUTUAL LIFE
OF CANADA
Fondée en 1869
Siège Social - WATERLOO, ONT.

Si vous voulez bien remplir le coupon ci-dessous, nous nous ferons un plaisir de vous aider dans le choix d'un plan COMPLET *s'adaptant à vos moyens, et nous vous indiquerons, sans aucune obligation de votre part, la somme qu'il vous faudrait déposer régulièrement, que ce soit mensuellement, semestriellement ou annuellement, afin d'assurer, à vous-même et à votre famille, cette* PROTECTION COMPLETE.



The Mutual Life Assurance Company of Canada
Waterloo - Ontario
J'aimerais recevoir de plus amples renseignements sur votre PLAN COMPLET.
P
Nom.....
Adresse.....
Age.....Age des enfants.....



NOUVELLE EDITION PLUS COMPLETE
LE CHIEN
Son élevage, dressage du chien de garde, d'attaque, de défense et de police.
Dressage du chien de traîneau. Traitement de ses maladies.
175 ILLUSTRATIONS Prix : $1.25
En vente partout ou chez l'auteur
ALBERT PLEAU, Saint-Vincent-de-Paul, (comté de Laval), P. Q.

DÉBILITÉ
FAIBLESSE
ANÉMIE
SIROP
Deschiens
Hémoglobine. — Régénérateur du Sang, prescrit par l'élite médicale.
Supérieur à la viande crue et aux ferrugineux. — Admis dans les Hôpitaux de Paris.

COUPON D'ABONNEMENT *"LE SAMEDI"*
Ci-inclus la somme de $3.50 pour 1 an, $2.00 pour 6 mois ou $1.00 pour 3 mois (Etats-Unis : $5.00 pour 1 an, $2.50 pour 6 mois ou $1.25 pour 3 mois) d'abonnement au *Samedi.*
Nom .....
Adresse .....
Ville ..... *Prov* .....
POIRIER, BESSETTE & CIE, Limitée, 975, rue de Bullion, Montréal, Can.



Les Armes de la Province de Québec sont-elles Véridiques?

Par Maurice BRODEUR

A son origine la Confédération canadienne ne comprenait que quatre provinces : Québec, Ontario, Nouveau-Brunswick et Nouvelle-Ecosse. A chacune d'elles le gouvernement britannique octroya des *armes*. Elles leur furent accordées par mandat de Sa Majesté la Reine Victoria, le 26 mai 1868. Celles-ci réunies en un seul emblème figurèrent, par la suite, sur les documents officiels du gouvernement fédéral de même que sur le premier drapeau " canadien " que l'on venait de créer en souvenir de l'établissement de la Confédération et parce que le Canada devenait un pays d'importance, malgré son étiquette coloniale.

D'autre part, le premier drapeau " canadien ", pas plus que les autres qui ont été imaginés ultérieurement, n'a jamais été officiellement reconnu comme emblème de notre pays.

En dépit de notre évolution politique et du traité de Westminster nous sommes toujours considérés comme des *coloniaux,* puisque le Canada depuis 1867 ne possède pas encore le cachet officiel de son individualité; l'Union Jack demeurant un drapeau d'emprunt pour proclamer la fierté légitime de tout un peuple. Le Canada est une *nation* sans emblème national !

Le blason officiel du Canada de 1868 fut modifié à mesure que d'autres provinces entrèrent dans le giron de la Confédération. L'écu national fut, définitivement, chargé des armes des neufs provinces canadiennes. La complication héraldique de cet assemblage força les autorité fédérales à adopter des armes nationales plus simples qui ont été octroyées par proclamation royale le 21 novembre 1921 et publiées dans la gazette du Canada de 1922. Il est à remarquer que ces nouvelles armes sont chargées des trois *fleurs de lis d'or* pour représenter le vieil élément français du pays.

Voici la description héraldique des armes de la province de Québec suivant le texte du mandat de 1868; " d'or, à fasce de gueules, chargé d'un lion passant regardant, accompagné en chef de deux fleurs de lis d'azur et en pointe de trois feuilles d'érable sinople tigées ".

Lors de la construction du Palais législatif de Québec, M. Eugène Taché, alors architecte et sous-ministre des Terres et Forêts, en dressant le projet de la façade de cet édifice imposant, ajouta au bas des armes de la province la devise : " Je me souviens " dont il est l'auteur. Dans son dessin M. Taché a ornementé les armes d'un rinceau (branches recourbées) de feuilles d'érable et d'un listel (ruban) sur lequel est inscrit la devise du Souvenir. Tous les plans de l'édifice, notamment celui de la façade extérieure, furent approuvés par un arrêté de Son Excellence le lieutenant-gouverneur en conseil, portant la date du 22 janvier 1883. Malgré que cette devise n'a jamais été adoptée explicitement par mandat royal, l'adoption que le gouvernement provincial en a faite, par l'arrêté ministériel que nous venons de mentionner, lui donne un titre officiel facultatif.

Il en est de même de la couronne impériale britannique que l'on place quelquefois au-dessus de nos armes provinciales, elle n'en fait pas partie officiellement, d'après le texte de la proclamation.

C'est à M. Taché, artiste éminent, que l'on doit la savante décoration héraldique extérieure et intérieure du Palais Législatif de Québec.

Les trois principaux éléments des armes de la province de Québec, tel qu'elles ont été composées, sont : les deux fleurs de lis qui, apparemment, signifient que le territoire de notre province a été découvert et fondé par la France monarchique, le lion, pour démontrer que ce domaine fut plus tard *cédé* à l'Angleterre, et les trois feuilles d'érable, emblème national des franco-canadiens. Disons, immédiatement, que la partition centrale, un lion d'or sur fond rouge (gueules) symbolisant l'Angleterre, est conforme, en diminutif, aux armes de cette nation. Egalement, la partition du bas de l'écu, c'est-à-dire, en pointe, représente convenablement notre emblème national. Tant qu'à la couleur verte (sinople) de ces trois feuilles d'érable et à l'émail du champ ou fond or (jaune) sur lequel elles sont posées, il n'y a rien à redire, car il n'y a pas eu dans le passé, comme pour les fleurs de lis monarchiques françaises, de règle, de convention ou de proclamation relative à la couleur ou à l'émail à donner, invariablement dans tous les cas, à la feuille d'érable et au fond, sur lequel elle est appliquée, pour représenter officiellement l'emblème des canadiens. Par exemple, dans nos armes fédérales, l'on a représenté les trois feuilles d'érable vertes sur fond blanc (argent), et dans les armes de la province d'Ontario les trois feuilles d'érable sont d'or sur fond vert (sinople). Les armes des autres provinces ne portent pas de feuilles d'érable.

Considérons maintenant les fleurs de lis qui figurent dans nos armes provinciales. Nous pouvons supposer théoriquement, *au point de vue numéral seulement, exception faite des couleurs,* que l'une des deux fleurs de lis représente la vieille France, notre ancienne Mère-patrie, et que l'autre est symbolique de la Nouvelle-France. Il n'y a rien à redire sur le *nombre* de lis, quoiqu'il eut été préférable que nos armes provinciales eussent montré les trois lis des anciennes armes royales française. Sous ce rapport, nos autorités canadiennes ont été plus logiques et plus fidèles à l'histoire dans la composition de nos armoiries fédérales, créées en 1921.

En quoi pèche exactement la composition de nos armes provinciales ? Sans autre préambule voici ce qu'il s'agit de prouver. En examinant ces armes l'on constate que les deux fleurs de lis placées en chef, ou à la partie supérieure de l'écu, sont d'azur (couleur bleue) sur champ ou fond d'or (couleur jaune); cette composition est fausse suivant les faits historiques et héraldiques irréfutablement établis. C'est l'inverse qui aurait dû être représenté, c'est-à-dire *le champ d'azur (bleu) chargé de deux fleurs de lis d'or.*

Logiquement, il n'y a aucune raison plausible pour que ces lis soient bleus au provincial et d'or au fédéral, alors qu'ils devraient être identiques. Les héraldistes officiels ont été plus scrupuleux dans le second cas que dans le premier.

Les fleurs de lis des armes de la province de Québec et celles du gouvernement fédéral devraient repré-

senter historiquement et héraldiquement le même symbole, qui est celui de l'ancienne autorité monarchique, sous le premier régime politique au Canada. Par extension, ce symbole rappelle l'origine nationale des premiers occupants de notre pays. La représentation des fleurs de lis dans les armes provinciales et fédérales ne peut avoir aucune autre signification ni rappeler un tout autre souvenir historique. C'est pourquoi, dans l'un comme dans l'autre cas, ces lis doivent être d'or. Des fleurs de lis parées d'un tout autre émail ou couleur, n'ont et ne peuvent avoir aucune expression à nos yeux au point de vue historique, qui est le seul d'ailleurs à être envisagé lorsqu'il s'agit des armes de notre nationalité.

Nos armes provinciales sont erronées autant que le seraient les armoiries de la maison d'Angleterre si la couronne royale était remplacée par une couronne de prince, de duc, de marquis, de comte, de vicomte ou de baron !

L'art héraldique possède des règles propres et l'on ne peut arbitrairement modifier ses éléments sans en même temps en altérer le sens et la propriété des titulaires. L'on peut établir la comparaison entre les armoiries et les marques de commerce au point de vue de l'inviolabilité de leur authenticité et du droit de propriété. Conséquemment, il est important de rappeler que les fleurs de *lis d'or sur azur* ont été pendant des siècles la propriété de la Maison de France.

Dans la France ancienne, les fleurs de lis d'or furent consacrées essentiellement comme emblème de la féodalité et de la royauté; ces lis sont les plus nobles des armoiries françaises. Les fleurs de lis d'argent (blanc) ou azur (bleu) se trouvent dans des armoiries de familles nobles ou anoblies, héréditaires ou non, de villes, d'institutions, etc., mais elles ne figurent nulle part dans les anciennes armes royales françaises.

Depuis la venue des premiers découvreurs et explorateurs français en Amérique, jusqu'au jour infortuné ou s'évanouit pour la France le rêve de posséder un nouvel empire colonial en ce Nouveau-Monde, *tous les drapeaux fleurdelisés qui avaient été déployés sur notre continent ne portaient que des lis d'or.*

On fait souvent allusion à l'un des traits mémorables de la vie de Sainte-Jeanne d'Arc, lorsqu'elle répondit fièrement à ceux qui lui demandaient pourquoi elle avait porté son étendard à l'église, au sacre du roi Charles VII, à Reims : " Il avait été à la peine, il était juste qu'il fût à l'honneur ! "

Après l'analyse qui vient d'être faite sur les figures principales, les fleurs de lis, que *meublent* nos armes provinciales, la conclusion est manifeste qu'elles ne sont pas en rapport avec la tradition historique !

En certains milieux officiels l'on est très chatouilleux sur la représentation et la disposition exacte des éléments de composition de l'Union Jack, de même que du nombre de perles qui sertissent la couronne impériale des souverains britanniques. Pourquoi le serions nous moins en ce qui concerne nos armes provinciales qui devraient être la synthèse héraldique de l'histoire du Canada français?

Les explications et les remarques précédentes n'ont été présentées, au cours de cet article, qu'en vue de prouver une fois de plus, " comment l'on écrit l'histoire". Il est à prévoir et à souhaiter que le jour où, suivant l'évolution de notre politique nationale, les armes actuelles des provinces seront remplacées par de nouveaux emblèmes, l'on traite *la vérité historique* avec tous les égards de respect et de fidélité qui lui sont dus.

Notre Prochain Roman

■■■

NOUS tenons à prévenir nos lecteurs et lectrices que le roman qu'ils liront le mois prochain, dans *La Revue Populaire,* est un de ceux qui méritent quatre étoiles (****). C'est par ce signe que nous désignons nos romans d'amour *vraiment exceptionnels.* Faites-vous donc un devoir de recommander à vos amies et amis d'acheter *La Revue Populaire* de novembre.

Autre chose que nous tenons à vous dire depuis longtemps. Au lieu de prêter le numéro de la revue que vous avez acheté, recommandez donc plutôt à vos amis ou amies de l'acheter eux-mêmes.

Pourquoi pas ?

C'est un service que vous vous rendrez à vous-même et que vous nous rendrez à nous.

Vous devez tenir, comme nous-mêmes, à ce que rien n'entrave la hausse du tirage de votre revue préférée. Plus elle aura de lecteurs, plus nous pourrons lui apporter d'améliorations. C'est donc vous-même, en fin de compte, qui en bénéficierez !

LA DIRECTION

Ne rangez pas votre Kodak dès qu'il FAIT NUIT



Il est facile de prendre des photos LA NUIT

UNE bonne nouvelle pour les appareils toujours à l'affût, et du plaisir pour tout le monde—ce nouveau "sport national" qui consiste à prendre des photos la nuit. Et attendez de voir comme elles sont faciles à faire. De nouveaux films rapides et de nouvelles ampoules font l'affaire.

Vous pouvez prendre des photos la nuit avec votre appareil actuel si celui-ci peut prendre les poses; et, s'il a un objectif *f*.6.3 ou un plus rapide, il vous est même possible de prendre des *instantanés* la nuit. Chargez simplement avec un Film "SS" Kodak ou un Verichrome Kodak, et employez des lampes Mazda Photoflood ou Photoflash.

Tous ceux qui savent, dehors, se servir d'un appareil photographique, peuvent maintenant prendre, à l'intérieur, le côté si important de la vie—celui qui est vécu après la tombée de la nuit.

LIVRET GRATUIT—Procurez-vous d'abord, chez votre marchand, le livret GRATUIT sur les Photos Prises la Nuit . . . et alors vous serez prêt à en prendre. Il explique tout ce qui concerne les photos prises la nuit . . . le film à employer . . . le réglage de l'appareil . . . et suggère des sujets à prendre.

Au Canada, "Kodak" est la marque de commerce déposée et la propriété exclusive de la Canadian Kodak Co., Limited, Toronto, Ontario.



N'acceptez rien autre que le film dans la boîte jaune si connue.



Inséparables— Etui RONSON et vos cigarettes

Fumeurs élégants et RONSON

LE MEILLEUR BRIQUET DU MONDE

$4 et plus
Joli!
Pratique!
Durable!
Indispensable!

Voyez nos divers modeles (Briquets de poche, Briquets avec Etuis à cigarettes—Crayons—Vanities, etc.), chez votre bijoutier, dans les grands magasins, partout où se vendent de jolis articles de fumeurs.

Gratis Catalogue illustré "Ce que RONSON a de nouveau" Commandez-le en donnant le nom du marchand

Fabriqué au Canada par
DOMINION ART METAL WORKS, Ltd.
4 Commodore Building
Toronto, Ontario
RONSON PRODUCTS Limited
London, W. C. 2, Ang.
W. G. WATSON & CO., Ltd.
Sydney, Australie

L'Inoubliable Cadeau



SVELTA

vous conservera ces lignes élégantes et sveltes, qui constituent votre principal charme, sans diète, sans fatigue, sans altérer votre santé.

Dans les cas de malnutrition, lourdeur, essoufflement, etc., demandez-le CHEZ VOTRE PHARMACIEN
$1.25 le tube de 30 capsules. Ou en format économique de 150 à $4.50.

AROLAB CASIER 52 Station "T" MONTRÉAL Téléphone : HA. 5641

JOUEZ LA GUITARE HAWAIENNE

GAGNEZ DE L'ARGENT DANS VOS SOIREES



APPRENEZ A JOUER la guitare hawaienne, par correspondance. Cours complet, Méthode facile, Examens, diplôme, etc. Superbe guitare hawaienne fournie GRATIS avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Ecrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAIENNE
251-E RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.

Coupon d'abonnement

LE FILM

Ci-inclus le montant d'un abonnement au magazine de vues animées LE FILM. 50c pour 6 mois ou $1.00 pour 1 an.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.* .....

POIRIER, BESSETTE & CIE, Ltée.
975, rue de Bullion, Montréal, Canada.

CONSEILS DESINTERESSES de FRANCINE

AUX EMPLOYEES DE BUREAU

Par ce temps de crise on se plaint avec raison que les situations sont rares. Les personnes les mieux qualifiées, les plus compétentes, ont beaucoup de mal à trouver un emploi. Vous avouerai-je que ce qui m'étonne bien davantage, c'est de voir des jeunes filles sembler faire exprès pour perdre le leur et malgré tout le conserver ? Admettons tout d'abord qu'il s'agit d'employées dont le travail est satisfaisant et non pas de celles dont l'ignorance tenace est pratiquement incorrigible. Pour celles-là, donc, rien à faire. Mais il en est d'autres qui pourraient si facilement corriger leurs légers défauts, ou si elles préfèrent les appeler ainsi, leurs imperfections. Ces défauts, considérés individuellement, sont insignifiants. Quand ils se trouvent réunis, ils ont le don de mettre les patrons de mauvaise humeur. Je ne suis pas opposée au travail des femmes, certes, car j'en connais trop pour lesquelles la misère des temps et l'égoïsme masculin l'ont rendu nécessaire. Je sais aussi que, dans certains cas que je pourrais citer, une femme fait l'ouvrage de deux hommes et touche la moitié du salaire de l'un d'eux. Si je me permets les remarques suivantes, c'est précisément dans l'espoir d'aider les employées de bureau à conserver leur situation, en attirant leur attention sur certains points, insignifiants en apparence, mais qui sont susceptibles de mécontenter leurs chefs.

C'est pourquoi je leur dis : soyez plus ponctuelles à l'arrivée et moins au départ. Je connais une jeune fille qui, chaque matin, arrive de vingt à trente minutes en retard, qui perd ensuite un bon cinq minutes à maugréer contre la rareté et la lenteur des tramways. Elle trouve cependant tout naturel, quand quatre heures sonnent, de partir sans achever une lettre qu'il serait important de mettre à la poste le soir même. Je l'ai entendue dire avec aplomb : " C'est l'heure de m'en aller, je la finirai demain. "

Il y en a d'autres qui perdent un temps considérable, soit à causer, soit à téléphoner ou à écouter les conversations téléphoniques des autres, soit encore à se coiffer ou à se manucurer les ongles, et cela dans le bureau même.

Il y a des jeunes filles qui se croient tenues de changer de toilette tous les jours, quand il est tellement plus pratique et plus convenable d'user leurs vieilles robes pour venir à leur travail et de les recouvrir d'un joli tablier rose, vert ou bleu. Qu'elles ne s'étonnent pas si on leur refuse une augmentation de salaire, car elles ont elles-même fourni à leur employeur le motif de son refus : " C'est une jeune fille qui n'aide pas ses parents, " se dit-il, " elle travaille seulement pour s'habiller; elle se met tout son salaire sur le dos. "

Une autre chose qui est de nature à vexer le patron, c'est d'entendre des récriminations, des plaintes continuelles et aussi des comparaisons entre le travail facile et l'énorme salaire de tel bureau, l'ouvrage écrasant et la maigre rétribution qu'on a chez lui.

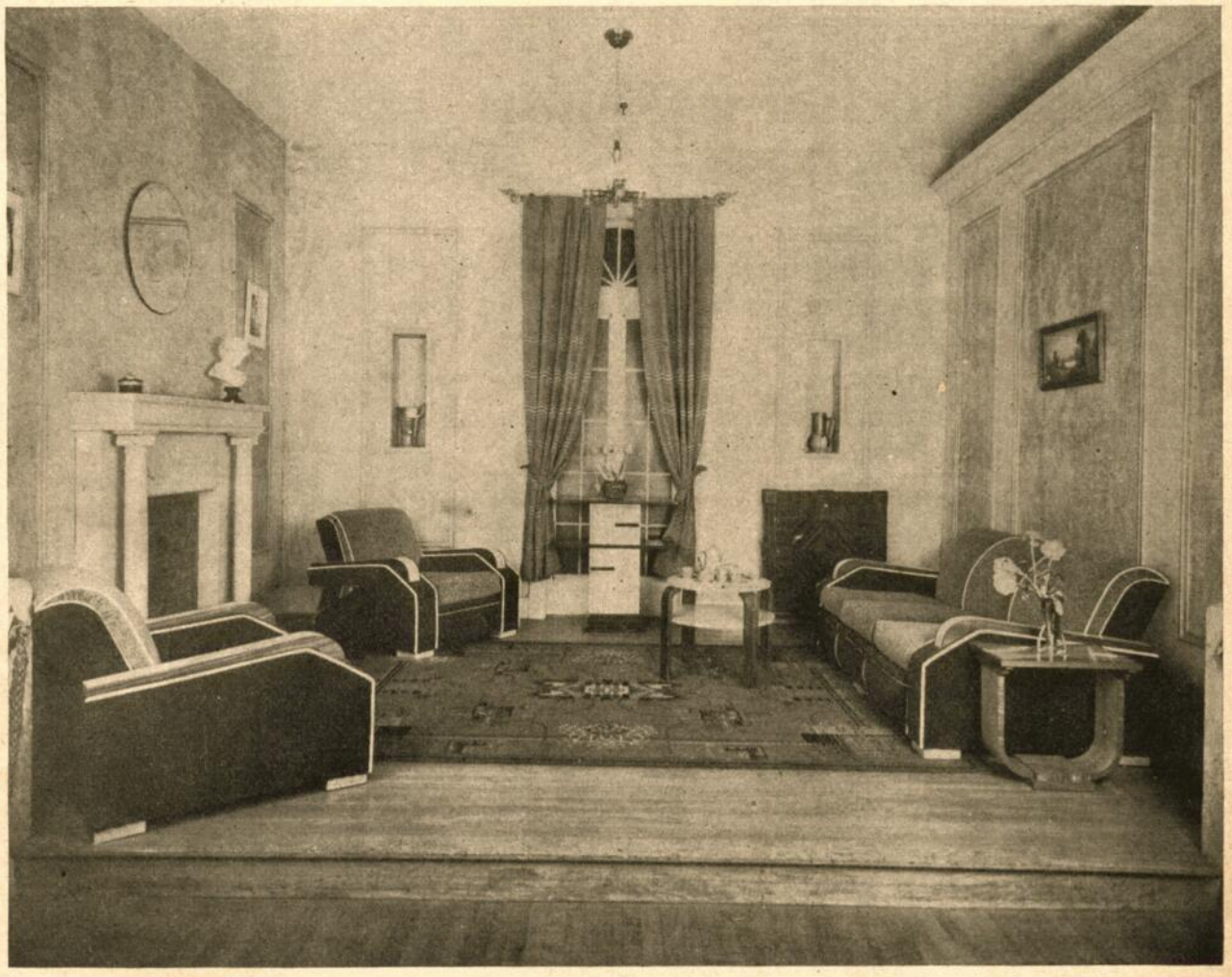
Rien ne contribue autant à aigrir une employée, à lui faire prendre son ouvrage en grippe, que ce genre de réflexions, car, et c'est là où je veux en venir, pour bien faire un travail il faut s'y intéresser, il faut même l'aimer, et croire que rien au monde n'est plus important. Il est entendu qu'une jeune fille ne compte pas passer sa vie à clavigraphier des lettres ou à aligner des chiffres. Son rêve légitime est d'avoir un jour un foyer où elle travaillera, sans doute, mais non plus pour des étrangers. En attendant que ce rêve se réalise, ce qu'elle a de mieux à faire pour sa propre satisfaction et l'agrément de ceux qui vivent avec elle, c'est d'accomplir sa tâche quotidienne avec conscience et même avec gaîté. Qu'elle ne risque pas de perdre par de petites négligences une situation qu'elle est tout à fait en mesure d'occuper. Si parfois elle se sent mécontente ou découragée, qu'elle songe à toutes celles qui seraient enchantées d'être à sa place. Cela la rendra plus satisfaite et aussi plus prudente.

NOUVEAU CHAMPIONNAT POUR " OVALTINE "

En Angletere, et même à l'étranger, les troupeaux de la compagnie Ovaltine se sont acquis une réputation insurpassable. A la dernière exposition de Tunbridge Wells, le troupeau de vaches Jersey a surpassé son record de l'an dernier en obtenant plus de 120 récompenses. Citons seulement le grand championnat et trois premiers prix !

Les triomphes successifs du troupeau d'Ovaltine sont dûs aux conditions hygiéniques et aux soins constants en vigueur dans la ferme laitière d'Abbot's Langley.

C'est le lait — des milliers de gallons — provenant de ces vaches de première qualité qui est employé dans la fabrication de ce merveilleux breuvage tonique qui s'appelle " Ovaltine ". Seul le lait de la journée est employé; on est donc sûr que le produit sera toujours frais !



UN BOUDOIR OÙ L'ANCIEN S'ALLIE HEUREUSEMENT AU MODERNE. CETTE PIÈCE EST EXPOSÉE ACTUELLEMENT AUX GRANDS MAGASINS DUPUIS FRÈRES, À MONTRÉAL.

Les Lettres que nous Recevons

Pour M. Rodolphe Mathieu

PIANISTE et COMPOSITEUR

(En marge d'un article de M. Rodolphe Mathieu sur le Prix Lallemand, paru dans " La Revue Populaire " d'août)

C'est trop fort tout de même !

Un stimulant magnifique est offert aux compositeurs canadiens : le " Prix Lallemand ". Le geste provoque une efflorescence de compositions symphoniques intéressantes, détermine une manifestation artistique sans beaucoup de précédents à Montréal, soulève l'enthousiasme chez les critiques de la métropole, suscite chez le public la foi dans nos possibilités, et puis . . . et puis, Monsieur Rodolphe Mathieu, *pianiste et compositeur*, s'en vient écrire ce qu'il pense de ce concours de composition musicale.

Dans son article, Monsieur Mathieu envisage trois points : a) celui qui donne le prix, b) ceux qui jugent le concours, c) le vainqueur.

Pour ce qui est du premier point, qu'on me permette d'ajouter que l'exemple de Monsieur Lallemand a été immédiatement suivi à New-York cette année, par l'attribution d'un double prix pour compositeurs symphonistes. Je pense que cette fondation new-yorkaise constitue un très bel et très compréhensif hommage à la générosité de notre jeune Mécène canadien.

Quant au jury, il est permis de différer d'opinion, n'est-ce pas ?

J'ai l'audace de soutenir contre Monsieur Mathieu, et malgré son livre publié aux éditions Albert Lévesque, que le travail éliminatoire du premier jury s'imposait de toute nécessité, et que l'institution du second donnait à la fête le caractère national qui lui convient. On me permettra peut-être d'ajouter que a) le double jury et b) l'émission radiophonique des trois meilleures compositions, constituant deux des conditions imposées par le donateur du prix, un concurrent . . . possible (M. Rodolphe Mathieu, en effet, s'intitule lui-même pianiste et compositeur) a bien mauvaise grâce à rechigner de la sorte. Que Monsieur Mathieu soit tranquille, si jamais il fonde un prix annuel de $500, en aussi bon argent que celui de Monsieur Lallemand, il s'en trouvera bien peu, — et les bénéficiaires possibles de sa générosité, moins que les autres, — pour le chicaner sur les conditions qu'il y stipulerait !

En terminant qu'on me permettre de regretter qu'une œuvre aussi splendide que les Concerts Symphoniques de Montréal et une contribution aussi généreuse à la cause de l'Art que celle de M. Lallemand aient pu trouver dans Montréal un seul homme qui ait eu l'outrecuidance de s'ingénier à y trouver des défauts.

Et le pauvre homme ne sait même pas qu'Hellmut Baerwald n'est pas Amércain mais bien Danois. Peut-on le blâmer alors d'ignorer la stipulation disant que les services d'un pianiste étranger avaient été requis dans le but d'assurer un rendement plus impartial à l'œuvre de Monsieur Descarries ?

Un rapprochement entre l'article de monsieur Rodolphe Mathieu, *pianiste et compositeur*, et la composition avec laquelle le jeune Guy Bertrand a gagné le Prix Archambault causerait probablement d'amusantes comparaisons. A dix-sept ans Monsieur Bertrand sait ce qu'il nous faut dans le domaine musical et il a confiance en MM. Pelletier, David, Archambault, Lallemand, etc., pour nous permettre d'atteindre notre but. Il a foi dans l'œuvre des Concerts Symphoniques de Montréal.

LUC BENOIT

Fantaisies au Crochet

(Suite de la page 34)

au point de tige. Voyez le diagramme pour la position des couleurs. Une bordure de tissu uni de ½" de largeur est laissée tout le tour du chemin, et les deux côtés plus longs ont un bord tourné à l'envers.

Ce modèle peut être adapté à un chemin plus grand ou plus petit en augmentant ou en diminuant les répétitions.

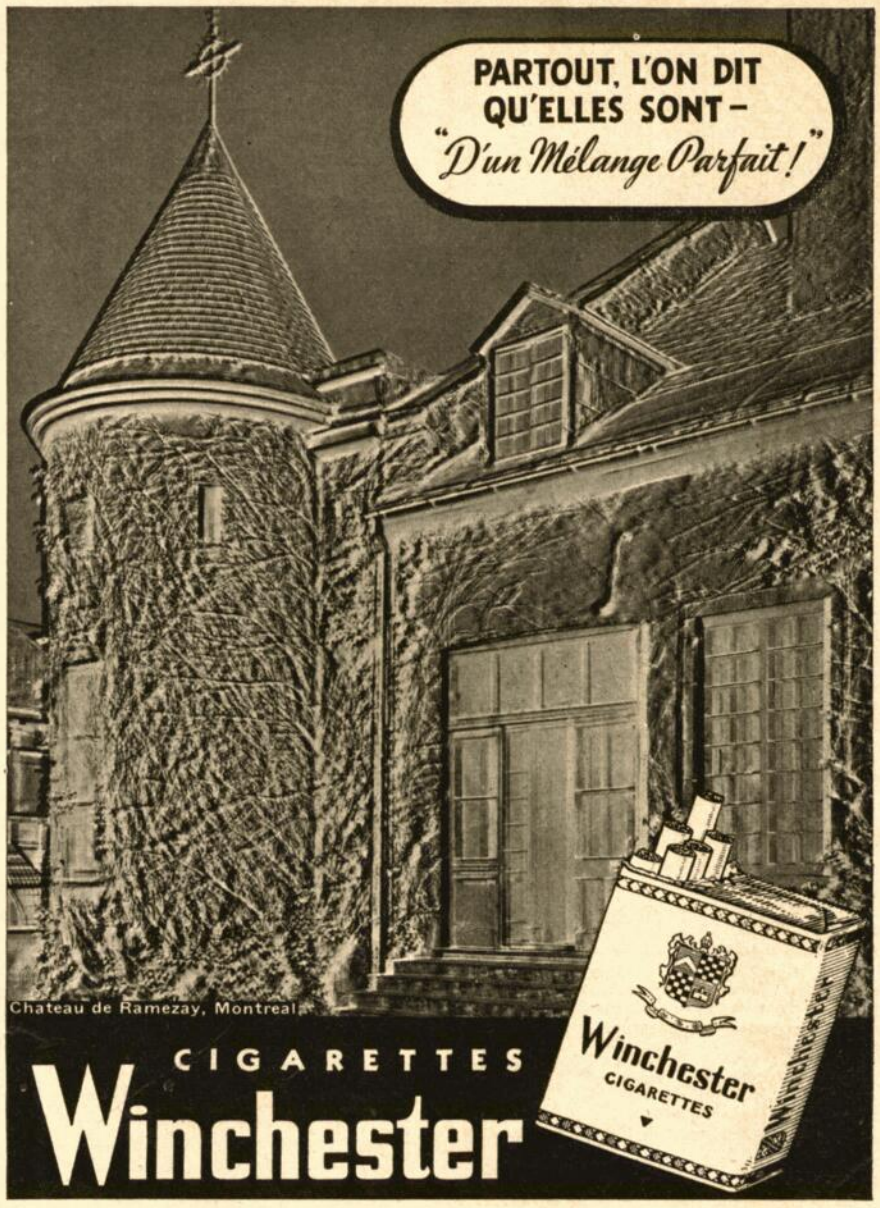
POUR FRANGER LES BOUTS : Faites un rang de point d'ourlet à jour, employant 2 brins de F. 476, groupant les paires de fils dans chaque point. Tirez maintenant un fil à ½" de la ligne brodée extérieure et continuez à tirer des fils jusqu'à une frange de 1". On introduit la couleur dans la frange de cette façon : — Dans le centre de la frange et sous le remplissage vert au point de tige, faites une bride de 2¼" de longueur de Coton en Brins vert dans le bord frangé. Continuez ainsi avec le fil vert le long de la distance du remplissage au point de tige vert, faites de même sous les remplissages bleus, jeunes et rouges. Entre chaque couleur, employez F.476.

MATÉRIEL REQUIS

(Coton en Brins " Anchor ")

11 écheveaux — F.476 Brun foncé
3 " — F.594 Bleu
3 " — F.444 Jaune Serin
3 " — F.598 Géranium
3 " — F.499 Emeraude
1 morceau de tissu beige à maille unie, 23" x 15" (22 fils au pouce)

Matériel requis en Coton Perlé " Anchor " No 5 (balles).
2 balles de F.52
1 balle de chacune des couleurs F.35, F.43, F.57, F.48.





JAMAÏQUE

Ce piquant dans l'air annonce l'hiver ! Laissez-le derrière vous et venez dans ce superbe pays tropical de Jamaïque où les montagnes se dressent sur des plages que caresse la mer, où l'été est éternel.

Jouez au golf, au tennis, faites du yachting, de la natation, de l'automobilisme : 4,000 milles de belles routes vous invitent à visiter des sites évocateurs d'histoire et de roman. Danse et divertissements le soir. Beaux hôtels et cottages à prix modérés.

Pour brochurettes et renseignements complets, consultez votre Agent de Voyages ou écrivez au

Dépt. R, P, Canadian West Indian League, Immeuble Sun Life, Montréal

ou au

Dépt. R, P, Tourist Trade Development Board, Kingston, Jamaïque.



Maman, as-tu préparé notre Fry?

Ils ont l'estomac dans les talons quand ils rentrent de l'école et leurs petits corps ont besoin de quelque chose de nourrissant. Servez-leur alors une bonne tasse bien chaude de Cacao Fry, si délicieux et si fortifiant.

Exigez toujours le FRY, le Cacao dont la réputation de *qualité* remonte à plus de 200 ans.

Demandez le Livre de Recettes gratuit

Fry-Cadbury Ltd.
Montréal, P.Q.





ENSEIGNEMENT PAR CORRESPONDANCE

ECOLE DE DESSIN POUR TOUS
59-G rue St.Joseph,
Québec



— NETTOIE —
LUBRIFIE — POLIT

idéalement machines à coudre et à laver, aspirateurs (vacuums), pentures, jouets mécaniques, etc. Nettoie et polit les meubles, conserve au cuir sa souplesse. Bidons-huileurs commodes de 4 oz et de 1 oz. U-OIL se trouve dans tous les bons magasins.

Ecrivez et demandez pour échantillon gratuit.

U-OIL LACHINE QUE.

Propos sur la Langue Française

par PAUL MORIN

autre, dévorée par l'incendie — un troisième, consumé par le feu — un

Mes chers auditeurs, je tiens à remercier tous ceux d'entre vous dont les lettres, signées ou anonymes (ce qui, ma foi, est un peu puéril), m'encouragent à continuer ces commentaires, et j'assure particulièrement la diserte épistolière de Québec qu'horripile l'emploi, hors de propos, du mot "effrayant" — *C'est beau c't'effrayant... c'est triste c't'effrayant... c'est grand c't'effrayant...* — que ses utiles réflexions trouveront leur place dans l'étude que je consacrerai bientôt à la justesse de l'épithète.

Plus mes propos ont chance d'être sérieux, parfois même sévères, plus je souhaiterais d'y introduire mes auditeurs par une voie tout unie et tout aisée. Il n'y faudra, du reste, qu'un peu de cette métaphysique élémentaire et fondée en expérience, qui s'appelle le bon sens réfléchi. Je voudrais dégager et mettre en pleine lumière les règles vraies, profondes, naturelles, du bien parler et du bien écrire, et je vous ai dit, la semaine dernière, que je m'efforcerais d'y parvenir par des exemples, aussi amusants que possible.

Qu'est-ce que faire *bien* chose quelconque? Il est évident, répond le Père Longhaye, savant jésuite auquel nous devons une lumineuse *Théorie des Belles-Lettres*, que c'est la faire conformément à sa nature et à sa fin, aux éléments qui la constituent, et au résultat qu'on en veut obtenir. Je ne serai pas porté à respecter l'avis qui m'enjoint, dans une langue obscure et bouffonne, de faire, ou de ne pas faire, ceci ou cela — tel cet avertissement, dans un véhicule public, qui m'apprend que "traverser devant (ou derrière... je ne sais plus) un tramway est *perfide*". Mon argent n'ira certes pas dans la caisse du commerçant qui m'invite à "combattre le blasphème en me servant des crayons Sainte-Thérèse", ni dans le gousset de cet autre qui croit m'allécher en m'apprenant que "son bonbon... a une surface lisse qui dégage une saveur instantanée", et encore moins dans les coffres de ce troisième, qui "porte en stock toutes les lignes *enrôlées* ci-dessus : toile cirée à derrière *peindu*, toile cirée pour escaliers à derrière de canevas, et toile cirée pour planches à derrière de mousseline".

Non — bien parler, bien écrire, sera donc parler, écrire, conformément à la nature et à la fin de la parole, du mot parlé ou écrit, et au résultat qu'on en veut obtenir. L'homme de guerre qui médite un plan, l'ingénieur qui construit une machine, l'artisan qui fabrique un meuble, règlent tous leurs calculs et tous leurs efforts d'après les agents ou les matériaux à mettre en œuvre, mais, surtout, d'après l'objet qu'ils en attendent.

Voilà, me direz-vous, qui est banal, et je m'excuserais en effet de le dire, si, pour arriver à coup sûr, il ne me fallait prendre mon parti de cheminer pas à pas. Quelle est cette nature, et qu'y a-t-il dans la parole même? Sans partager les naïves extases de M. Jourdain à propos des beautés du langage, étudions de concert cet instrument magnifique dont nous usons si médiocrement, faute de songer même à le bien connaître.

Bon nombre de mes bénévoles correspondants m'ont demandé : "Sur quoi appuyez-vous vos assertions? Sûrement, le journaliste, le nouvelliste, le publiciste, le traducteur d'annonces ou de dépêches, la fine plume que l'on charge de rédiger la réclame qui provoquera des millions d'achats — bref, tous ceux dont les services sont retenus par un journal, par une revue littéraire (aïe! aïe!), par une agence de publicité, par une riche société commerciale... tous ceux-là ont dû d'abord prouver à qui les emploie *qu'ils savaient écrire?*" Mon Dieu, faut-il répondre que, de toute évidence, le patron — le plus souvent — n'en sait pas plus long que son scribe. Là comme ailleurs, au foyer comme à l'école ou au collège, dans le prétoire comme dans les ministères ou les palais administratifs, ont régné trop longtemps l'incohérence, l'emphase, le néfaste anglicisme, la traduction à la 6-4-2 par le pauvre diable qui ne comprend même pas le sens des textes qu'on lui donne à traduire. Ah, quel universel et sinistre manque de goût, quelle impardonnable indifférence envers l'ordre, la discipline linguistique et syntaxique qui est le principe vital, essentiel, de la langue française!

Exemple d'incohérence — voici, dans un journal, la photo d'un mannequin se drapant dans un manteau fastueux... renards ou zibelines, peu importe. C'est fort beau. Cela éveille mon attention et me fait regretter — pour ma femme — d'avoir choisi le barreau pour carrière. Or, que m'apprend la légende jointe à cette image? Dit-elle (non sans élégance) : "Cette magnifique création de la Maison X évoque les somptuosités de la Russie impériale..."? Non. Sidéré, je lis : "Ce superbe manteau, composé de 342 peaux de lapin (ou tout autre mammifère qui vous plaira), rappelle les riches costumes jadis portés à Saint-Pétersbourg.." et, jusqu'ici, passe encore. Mais notre journaliste, ou plutôt notre traducteur, s'arrête-t-il là? Non, hélas! Il est lancé. Et je lis cet appendice, cette amplification inattendue : "... rappelle les riches costumes jadis portés à Saint-Pétersbourg *qui ne s'appelait pas encore Leningrad.*" Et voilà. Ce courriériste de la mode oublie soudain ses attributions et devient *ab abrupto* géographe, historien, encyclopédiste. Tel un train, mal aiguillé, s'engage dangereusement dans une bifurcation de la voie, son esprit, mal discipliné, quitte la ligne droite pour musarder par la tangente. Quel rapport, en effet, peut-il exister entre ces petites bêtes à poil et cette ville débaptisée? Vous me direz : Mais... ça n'est pas du mauvais français. Mais oui, puisque c'est du français *incohérent* — donc *inexcusable* sous une plume française.

Autre exemple, dont je regrette le sombre caractère, mais qui illustre parfaitement ma thèse. Il y a quelques années, dans un village, disons, américain, une maison brûle, et cet incendie cause la mort de huit personnes. S'est-on borné à rapporter, en quelques mots, ce triste événement? Non pas. Un journal m'offre les photographies des victimes, avec ces explications bien superflues : Un tel, calciné par les flammes — une autre encore, décédé dans le sinistre — un cinquième, réduit en cendres — la sixième, asphyxiée... Ici, comme l'ont déjà sans doute constaté mes aimables lecteurs, l'inspiration du nouvelliste commence à flancher et il conclut, assez languissamment : un septième, brûlé, et le dernier — "aussi mort".

Le papa de ces qualificatifs a dû se donner bien du mal et tout laisse croire qu'il se soit félicité d'avoir, victorieusement, su éviter ces répétitions dont on nous enseigna l'horreur et dont M. Georges Duhamel a si finement analysé les périls. Nonobstant, il n'a produit, dans le domaine de l'écriture, que de la pure incohérence et — conséquemment — ce baragouin *n'est pas du français*. Joubert a eu raison d'écrire : "Jamais les mots ne manquent aux idées, ce sont les idées qui manquent aux mots". Je vois, dans ma funèbre citation, le summun du frivole, de l'incertain, du factice. Que vaut ma pensée si je ne l'énonce que par des mots confus, indécis et flottants?

J'entends un grincheux grommeler : Ces reproches sont immérités, partant irrecevables. Le reporter, aiguillonné par son chef de service, et un œil braqué sur la pendule, doit écrire tambour battant. Peut-on s'attendre à ce qu'il cisèle sa phrase et polisse ses propositions?... Hé, pourquoi pas? On le faisait bien, en France, il y a quelques années, et certaines feuilles ont toujours refusé de vicier élégamment la langue française, au point de la faire louche et tortueuse. N'oublions jamais qu'elle a, cette langue admirable, selon l'heureuse expression de Rivarol, "une probité attachée à son génie". Certes, le brouhaha des salles de rédaction peut faire pardonner bien des fourvoiements, mais que dire, alors, de nos pages littéraires — hé! hé! — et de nos chroniques féminines? Je vous réserve pour ma troisième chronique, mes chers lecteurs, cueillie dans un de ces jardins réservés aux dames, une interminable phrase, signée, Dieu me pardonne, par une de nos femmes de lettres les plus estimées — et les plus estimables. Ce



M. PAUL MORIN
AVOCAT DE MONTRÉAL ET DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS.

ERRATA

Lire, dans les *Propos* de M. Paul Morin (livraison **d'août**) :

Ligne 67 — *dame* pour *âme*
Ligne 101 — *écouté* pour *interloqué*

GRAPHOLOGIE CELESTE

(Suite de la page 63)

vos rapports amicaux ont bien marché, vous pouvez vous dire que vous pourrez supporter beaucoup d'autres épreuves sans avaries.

Joséphine M. H.: Les obstacles à mes projets d'avenir s'aplaniront-ils? — Vous n'avez droit qu'à une question à ce prix, je le regrette. Si l'opposition vient de votre famille ou si ce sont raisons personnelles, l'automne n'apportera pas grand changement à votre état. Quant au promis, s'il est né vers le soleil couchant, ses influences renforciront d'ici peu et la victoire est proche, car ses chances entraîneront les vôtres. Vous devrez compter et avoir confiance aux intermédiaires de qui viendra le... salut.

Francine: Me serait-il avantageux de quitter mon sol natal? — Si vous vous éloignez en vue d'enseignement ou s'il s'agit de poursuivre des études musicales, vous êtes sur la bonne voie. Votre étoile dominante en ascendance des prochains mois, mais allant s'affaiblissant jusqu'en mars, quant à ce qui a relation avec voyage. Si c'est par caprice, craignez de le regretter.

——o——

CE QUE NOS ANNONCEURS PENSENT DE LEURS PRODUITS



" L'agréable parfum " est désormais l'expression employée au Canada pour le Parfum de Lavande de Yardley (Yardley's English Lavender Perfume) que l'on trouve maintenant dans toutes les maisons.

Il y a des prix à la portée de tout le monde. De 40c à $12. Les quelques personnes qui n'ont pas encore essayé la Lavande peuvent d'abord en acheter un petit flacon; quant à celles qui depuis longtemps en font usage, elles ne manquent pas de se procurer un flacon de luxe, le plus bel ornement de leur table de toilette.

En plus de sa qualité, ce qui fait le charme du Parfum de Lavande de Yardley, c'est qu'on peut l'acheter en boutelle vieux-style et en flacons; il y a un bon choix. D'abord, la simple bouteille à bouchon doré, portant la belle étiquette des " Marchandes de Lavande sur le pont de Londres ". Pour ceux et celles qui aiment le cristal taillé, il y a les bouteilles de luxe aux lignes gracieuses, présentées dans des boîtes artistiques. Les personnes originales préfèrent peut-être une bouteille clissée; cette bouteille est commode pour le voyage car elle est incassable.

Il n'est pas une femme vraiment distinguée qui n'estime pas le Parfum de Lavande pour les sorties et les réceptions. Quand il fait chaud ou qu'on est fatigué, la femme soucieuse de son bien-être ne peut se dispenser de ce parfum rafraîchissant et chic.

LES LIVRES DU MOIS

(Suite de la page 8)

UNE REVOLTE AU PAYS DES FEES

par Mlle Marie-Claire Daveluy

Une fois de plus, et pour l'enchantement de son jeune public, Mademoiselle Marie-Claire Daveluy reprend sa plume ailée pour décrire le monde merveilleux des gnomes et des lutins. Dans *Une Révolte au Pays des Fées,* qu'elle vient de publier aux Editions Albert Lévesque, se poursuivent les aventures dont un premier volume, *Sous les Ailes de l'Oiseau Bleu,* racontait les péripéties.

On retrouve dans ce volume des personnages que connaissent bien tous les enfants, depuis Don Quichotte, Polichinelle et le petit Poucet, jusqu'aux héros des légendes canadiennes qui ne peuvent être, on le comprend, indifférents aux graves événements qui ont pour cadre le Canada. En effet, une étrange agitation s'est produite dans ce monde paisible et bientôt les autorités séculares se voient obligées de faire face à une giganteste offensive des mauvaises têtes de la Société des Nations merveilleuses.

Les Bonnes Fées se devaient de rétablir l'ordre dans un pays qui l'abritait depuis si longtemps. Mais cela ne se fait pas sans de nombreux incidents qui réjouiront nos banbins canadiens.

Inutile de dire que la brillante imagination de Mlle Daveluy s'est donné ici libre cours. Les événements se suivent avec rapidité et la conteuse en saisit toujours le côté piquant et pittoresque. Ce livre est à la hauteur de ceux qui ont depuis longtemps conquis à Mlle Daveluy une place de premier choix dans la littérature enfantine.

Une Révolte au Pays des Fées, de même que l'ouvrage précédent, *Sur les Ailes de l'Oiseau Bleu,* est publié dans la série des " Oeuvres de Marie-Claire Daveluy ", aux Editions Albert Lévesque. Le prix est de $0.90 l'unité. Remise spéciale aux abonnés de la Société des Mécènes. En vente chez l'éditeur, 1735, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les librairies bien assorties.

♣

INSECTES

par Jean Rostand

(Ernest Flammarion, éditeur)

En confiant le nouveau titre de la collection " Voir... et... Savoir " à l'un des grands biologistes contemporains, la librairie Flammarion a marqué de nouveau son souci de donner aux personnes cultivées les livres qu'elles désirent. Sollicités par trop de livres, de revues, de journaux, nous éparpillons souvent nos lectures au hasard et sans grand profit. Ces cahiers de collection " Voir... et... Savoir ", écrits par des maîtres de la pensée et illustrés à profusion, rencontrent un besoin de l'heure et satisfont une curiosité louable. Qui ne désire connaître, par exemple, l'essentiel du rôle que joue, par rapport à nous, le monde merveilleux des insectes où " l'instinct touche à ses sommets, comme l'intelligence chez l'homme " ? Jean Rostand est un guide sûr et savant parmi ce monde dont les méfaits semblent l'emporter sur les services, mais qui n'a pas moins sa place dans le magistral cycle de la Création. Il nous en découvre quelque mystères et quelques splendeurs afin sans doute de nous donner le goût de pénétrer à sa suite dans un domaine que le biologue explique, mais où le poète et le simple observateur trouvent aussi leur miel.

C. M.

♣

LA MORT DE L'AIGLON

par Octave Aubry

(Ernest Flammarion, éditeur)

Continuant, avec sa maîtrise ordinaire, sa magnifique série d'ouvrages sur l'épopée impériale, M. Aubry nous donne ici l'un de ses plus beaux chapitres. La vie de ce petit Roi de Rome qui disait de lui-même : " Ma naissance et ma mort, voilà toute mon histoire ", était déjà passée dans la légende : M. Aubry la reconstitue dans sa vérité, mais il la reconstitue en poète, inspiré en quelque sorte par ce " mysticisme de gloire " qui brûla le faible corps de l'Aiglon. Toutes les âmes sensibles qui, depuis Edmond Rostand, se sont éprises du pâle fils de Napoléon, voudront lire ces pages où leur héros apparaît auréolé de son malheur et grand d'être si humain.

C. M.

♣

COMMENT VIVENT LES CHARTREUX

par Emile Beaumann

(Ernest Flammarion, éditeur)

Dans le tumulte de ce siècle dont le haut-parleur et le panneau-réclame peuvent être les symboles il y a des hommes qui choisissent de fuir le monde afin de mieux prier à son intention. Dans de vastes cloîtres nus ils cachent leur idéal mystique et s'enfoncent, tout vivants, dans le silence des cellules, en quête de leur âme et du salut de leurs frères. Ce sont les Chartreux auxquels Emile Beaumann a consacré ces pages simples et fortes, dont l'intérêt principal repose sur le très simple exposé d'une vie qui nous semble extraordinaire, pour ne pas dire hors nature. Au premier abord, en effet, les murs qui abritent ces fantômes d'hommes nous paraissent plus sévères encore que ceux d'une prison, et nous sommes portés à nous demander par quelle aberration un être humain songe à s'y enfermer. Mais avec le concours de l'auteur nous découvrons bientôt que c'est une élite qui peuple ces cloîtres et y cultive les plus hautes qualités qui soient le partage de l'homme. Le Chartreux se perd dans la nuit du silence afin de mieux se retrouver lui-même. Son aventure spirituelle vaut d'être connue et méditée.

C. M.

♣

SARAH BERNARDT

par Binet-Walmer

(Ernest Flammarion, éditeur)

Une petite fille qui rêvait d'être religieuse fut vouée au théâtre sur l'avis du duc de Morny. Elle devint l'une des plus célèbres actrices de tous les temps, une artiste d'une activité étonnante et une femme aussi remarquable par ses idées que par son talent. Binet-Walmer a réussi à nous tracer un portrait de la Grande Sarah qui justifie et embellit le souvenir qu'en conservent tous ceux qui l'ont vue sur la scène et pour qui elle fut une sorte de prêtresse de la beauté et de l'art.

C. M.

DANSE LA GIGUE ÉCOSSAISE A 72

——

UNE VIEILLE DAME CONFIE LE SECRET DE SA VIGUEUR

L'auteur de la lettre ci-dessous souffrit déjà de rhumatisme, maux de tête et dépression. Une vieille dame bien alerte lui confia un jour le secret de sa robuste santé. Voici comment cette personne fut soulagée par Kruschen :

"Kruschen me fut recommandé par une vieille dame de soixante-douze ans qui, grâce à Kruschen qu'elle prit pendant trente ans, danse encore la gigue écossaise. Elle me conseilla de prendre des Sels Kruschen pour me soulager des maux de tête dont je souffrais tous les matins au réveil et de rhumatisme aux deux épaules. Les Sels Kruschen firent disparaître si bien les deux que je continue d'en prendre pour me tenir en bonne santé."—(Mme) F. B. W.

Kruschen est une combinaison de sels minéraux qui aident à régulariser le fonctionnement du foie, des reins et de l'appareil digestif. Ces sels nettoient les organes et gardent ainsi le sang pur.

Ne souffrez plus !

Le

Traitement Médical F. GUY

C'est le meilleur remède connu contre toutes les maladies féminines; des milliers de femmes ont, grâce à lui, victorieusement combattu les *déplacements, inflammations, périodes douloureuses, douleurs dans la tête, les reins ou les aines, etc.*

Envoyez cinq (5) cents en timbres et nous vous enverrons GRATIS une brochure illustrée de trente-deux pages avec échantillon du Traitement Médical F. Guy.

CONSULTATION:
Jeudi et Samedi, de 2 heures à 5 heures p. m.

Mme MYRRIAM DUBREUIL
Boîte Postale 2353 — Dépt. 2
5920, rue Durocher, près Bernard
MONTREAL, P. Q.



Améliorez votre apparence, **jouissez** vous aussi d'une **belle taille** aux lignes harmonieuses. Les **PILULES PERSANES** donneront à **votre poitrine** cette **rondeur** et cette **fermeté** si recherchées.

PILULES PERSANES

$1.00 la boîte, 6 boîtes pour $5.00. Dans toutes les bonnes pharmacies ou **expédiées franco par la malle,** sur réception du prix. 1

Société des Produits Persans
406, rue Notre-Dame, Est, Montréal

Pilules Persanes

Conseils Pratiques à la Ménagère

UNE BATTERIE DE CUISINE ELEMENTAIRE

Que doit comprendre la batterie de cuisine élémentaire lorsque vous montez votre ménage ? Voici ce qu'en France, pays de la bonne cuisine, s'achète toute bonne ménagère. L'énumération qui suit peut vous servir en même temps de leçon de français:

Six casseroles en aluminium, deux casseroles en fer battu, un filtre à café, une bouillote émaillée, un plat à broche, une poissonnière étamée, un presse-purée, deux grils, deux passoires, un passe-bouillon, quatre plats à œufs, une écumoire à friture, une écumoire, une cuiller à arroser, un batteur à œufs, une cuiller à pot, un panier à salade, un panier à bouteilles, une boîte à allumettes, une série de boîtes pour les épices, un porte-savon, une bassine à friture, un fait-tout, un moulin à café, des couverts, six cuillers à métal, trois petits couteaux pointus, un entonnoir, un égouttoir, une râpe, une boîte à ordures, une palle à poussière, une pelle à charbon, un seau à charbon, une bassine à vaisselle, une paire de ciseaux, une roulette à pâte, un couperet, un tisonnier, une planche à hacher, une planche à pâtisserie, un couteau à conserve, une planche à couteau, trois poêles, un filet à provision, un débouchoir et un tire-bouchon.

COMMENT ENLEVER LES TACHES DE GRAISSE

Il faut opérer loin du feu et de la lumière. On pose à plat sur une table la partie tachée, en l'étendant sur un linge blanc. On imbibe ensuite une éponge fine ou un tampon d'ouate de benzoléine ou d'essence minérale, avec lequel on frotte d'abord autour de la tache, à une certaine distance, et on revient jusqu'au centre de la tache en frottant toujours en rond. La graisse se dépose sur le linge, que l'on change pour remettre la partie tachée sur une surface propre et l'on recommence plusieurs fois.

On laisse sécher six ou sept heures, on secoue, on brosse et, pour enlever toute trace, on frotte avec un peu de mie de pain rassis.

Pour éviter les cernes, on répand de la terre ou du plâtre gris sur la partie imprégnée de benzine ou d'essence.

La benzoléine s'emploie pour les tissus blancs. Pour les tissus de couleur fragile, on frottera la tache avec un tampon d'ouate imbibé d'alcali volatile étendu d'eau. On convrira ensuite d'une couche de magnésie la partie mouillée d'alcali. On frottera avec le doigt pendant quelques instants, puis on laissera sécher complètement, enfin on brossera avec soin.

Si l'étoffe est de soie, on la posera sur un linge plié en plusieurs doubles, on couvrira de talc sur lequel on placera un papier brouillard, puis sur ce papier on posera un fer légèrement chaud.

TIREZ PARTI D'UNE GLACE BRISEE

S'il vous arrive de briser une glace, conjurez le sort en utilisant les morceaux, à condition qu'ils soient de dimensions suffisantes naturellement.

On pense d'abord à en faire des miroirs, mais on ne saurait les multiplier. Voyez donc si vous n'en pourrez pas orner quelque porte d'armoire dans un cabinet de toilette; deux morceaux rectangulaires appliqués en haut des panneaux leur donnent tout de suite un agréable aspect.

Vous pouvez aussi en faire des glaces de table; entendez par là ces plateaux ronds entourés d'un cercle argenté qui placés en surtout, mettent en valeur, en les reflétant, un compotier de fruits, un vase de fleurs, etc. Si le bris de la glace vous a donné des morceaux étroits et longs, vous pouvez en faire le fond de petits plateaux en les entourant d'une moulure de bois; ils serviront à mettre des objets de bureaux : crayons, porte-plumes, coupe-papier ou, dans un autre ordre d'idées, des objets de toilette : limes, ciseaux, pinces à ongles.

C'est aussi comme fond de plateau, mais de plateau beaucoup plus grand, que les morceaux peuvent être employés : un plateau à thé. Si vous en possédez un qui soit un peu défraîchi, vous lui donnerez une nouvelle fraîcheur en y collant à la colle forte les morceaux de votre glace, à la manière d'une mosaïque, après les avoir fait tailler à cette intention. Mastiquez les fissures avec la colle encore liquide et, quand elle sera sèche et solide, marquez-la d'un trait de couleur. Vous aurez un plateau très original pour servir non seulement le thé, mais aussi des rafraîchissements.

•

N'employez pas de l'eau très chaude pour les soins quotidiens du visage. Au contact de l'eau chaude, les pores du visage se dilatent, les rides apparaissent plus vite. L'eau froide, au contraire, retarde l'apparition des rides, resserre les pores et entretient la fermeté des chairs.

•

Il est très désagréable d'avoir les mains moites. Pour prévenir cet inconvénient, lavez-les fréquemment avec une infusion de noyer.

LE NETTOYAGE DES VITRES

Pour nettoyer vitres et glaces, on a recourt le plus souvent à un tampon imbibé d'alcool à brûler.

A défaut d'alcool, ou simplement par économie, prenez un oignon, qui peut rendre le même service.

Coupez-en un gros en deux et frottez glaces et vitres avec la partie sectionnée; le suc qui s'en dégage permet d'effectuer un nettoyage excellent.

Pour rincer, trempez une peau de chamois dans l'eau claire et passez-la à plusieurs reprises sur le verre. Laissez séchez sans essuyer.

POUR PROTEGER VOS LIVRES CONTRE LES INSECTES

Voici d'abord un moyen préventif : Quand arrive le printemps, frottez le dos des reliures avec un chiffon de flanelle légèrement humecté d'essence de térébenthine; ou encore, vaporisez sur les rayons, entre les volumes, une solution de 10 grammes de poudre de pyrèthre dans 100 grammes d'alcool à 90°.

Si vous constatez des dégâts, placez dans le haut de la bibliothèque un demi-verre de sulfure de carbone.

Ecartez un peu les livres les uns des autres pour que les lourdes vapeurs se répandent plus facilement et fermez le meuble pendant plusieurs heures. (Ne pas oublier que le sulfure de carbone est inflammable).

Quand les vapeurs auront dû produire leur effet toxique, ouvrez les fenêtres en même temps que la bibliothèque pour aérer la pièce.

LA NOURRITURE DU BEBE

Il faut plus qu'une sorte de légume pour le bébé. C'est l'avis d'un célèbre pédiâtre et l'expérience le confirme.

Il est évident, en effet, qu'un seul légume ne peut contenir tous les éléments indispensables à la croissance du bébé. Dès lors se pose pour la maman un problème vraiment difficile à résoudre. Le bébé est un homme en formation : des soins qu'il aura reçus dans son enfance dépendra sa santé future. Et peut-être aussi son bonheur car la santé n'est-elle pas le plus grand des biens ?

Toutes les mères se réjouiront donc d'apprendre qu'elles peuvent se procurer un aliment complet pour bébé. C'est une boîte contenant les trois légumes principaux, et homogénéisés, c'est-à-dire se digérant encore mieux que les légumes pressurés à la maison.

Un grand nombre de médecins ont approuvé cette création qui rendra de si grands services aux mamans et surtout aux bébés. Tous les légumes de chacun des mélanges sont choisis avec les plus grands soins.

Un des mélanges contient des épinards, des carottes et des pois; un autre se compose de haricots, de citrouille et de tomates; enfin un troisième est fait d'asperges, de bettes et de pois. Ils sont vendus prêts à servir, après avoir été réchauffés.

LA MAITRESSE DE MAISON A SA TOILETTE



L'ÉPOUSE, TOUTE MODÈLE ET SI PRISE SOIT-ELLE PAR SES DEVOIRS DOMESTIQUES, NE DOIT PAS POUR CELA NÉGLIGER SA TOILETTE ET SES SOINS DE BEAUTÉ.

POUDING GLACE AUX FRUITS

En France, la célèbre maison "Courvoisier" collectionne depuis très longtemps les meilleures des recettes qui prescrivent l'emploi du Brandy.

La suivante promet certainement un dessert exquis:

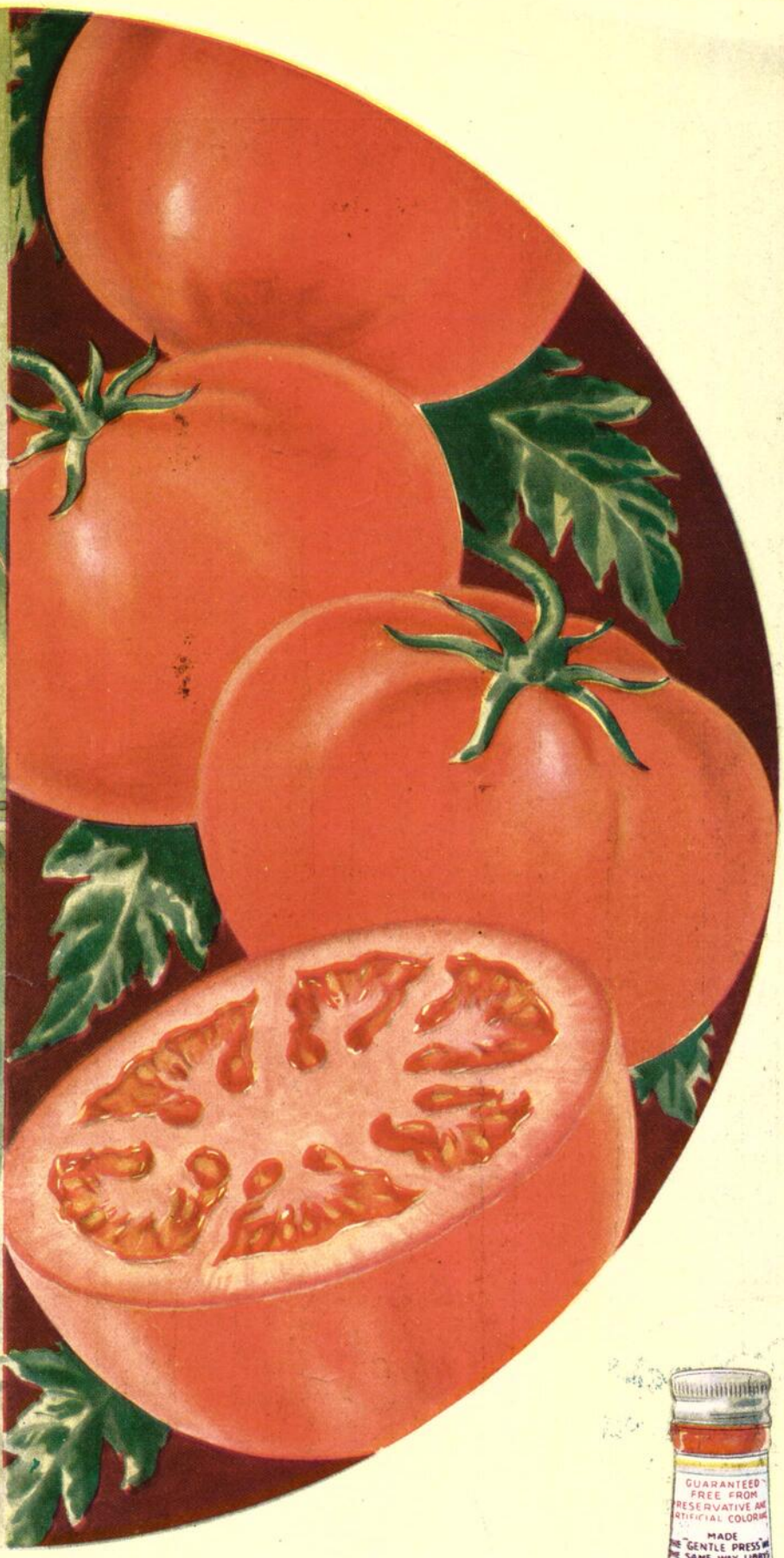
TUTTI FRUTTI

POUDING FROID OU GELÉ, AUX FRUITS

1½ chopine lait, 1 œuf, 1 oz de pistaches, 1 oz chocolat, 1 oz citron, 5 jaunes d'œuf, ¼ lb. sucre, 2 oz cerises confites, 1 oz prunes, 1 verre à vin de sirop maraschino, ½ verre à vin de bon brandy (Courvoisier est excellent) ½ chopine de crème fouettée.

Faites une cossetarde avec le lait et les jaunes d'œufs, ajoutez le sucre. Tamisez et refroidissez, puis faites geler. Quand c'est bien gelé, ajoutez les fruits, coupés en dés; mélangez bien, ajoutez le brandy et en dernier lieu la crème fouettée. Quand le pouding est complètement gelé, pressez dans le moule et laissez geler pendant environ 2½ heures.





Le Toucher Léger du Maître fait ressortir les Tons les plus Exquis de la Musique

Les Produits de Tomates

Libby's

à "*Pression Douce*"

font ressortir la Saveur la plus Exquise

SEUL le toucher d'un maître peut rendre à leur mieux les tonalités les plus exquises de la musique ; et seul le procédé breveté Libby's à "Pression Douce" vous donne cette saveur exquise et fraîche dont vous vous régalez en mangeant des tomates. Des grosses tomates de race, sur des plantes cultivées d'une façon experte, sont cueillies au moment où elles atteignent leur pleine maturité ; puis, grâce à cette méthode brevetée à "Pression Douce", que seul Libby's peut employer, elles sont pressées si doucement et si soigneusement que seul le jus pur et doux en est extrait.

Chaque jour, plus de personnes découvrent cette qualité gustative supplémentaire que la méthode à "Pression Douce" fait ressortir dans les Produits de Tomates Libby's. Accordez-vous cette nouvelle sensation gustative. Essayez ces produits Libby's — Jus de Tomates à "Pression Douce", Catchup à "Pression Douce", et Soupe aux Tomates à "Pression Douce".

LIBBY, McNEILL & LIBBY OF CANADA, LIMITED

LES QUINTUPLETTES DIONNE

ont profité avec les Aliments Homogénéisés Libby pour Bébés. Ecrivez pour demander le nouveau livre gratuit pour les mères, intitulé "Alimentation plus efficace pour Votre Bébé" et donnant des conseils sur les soins et sur l'alimentation des bébés.



Veuillez m'envoyer franco le nouveau livre intitulé "Alimentation plus efficace pour Votre Bébé".

Dépt. RP, Chatham, Ont.

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Prov.*

Nom de votre Epicier .....

Le Double de Votre Argent Remboursé

Si vous ne trouvez pas que les Produits de Tomates Libby's à "Pression Douce" sont les meilleurs que vous ayez jamais goûtés, Libby's vous remboursera le double de votre argent. Ecrivez simplement, en lettres moulées, vos nom et adresse, le prix d'achat et le nom de l'épicier, au dos d'une ou au dos des trois étiquettes, et envoyez cela à Libby, McNeill & Libby, Chatham, Ontario.

**Libby fait aussi quatre autres Soupes délicieuses — aux Asperges, aux Pois, aux Légumes et aux Epinards.*



Presenting

CORONATION

a New Design





Ciselée avec tout l'art des précieuses orfèvreries anciennes, CORONATION est une des plus belles réalisations Community. C'est la plus chic coutellerie du monde aux prix les plus bas en dix-neuf ans. Un service pour six personnes à $24.75 ou plus . . . dans tous les bons magasins.

Pour faire connaître CORONATION

votre fournisseur vous offre un article tout nouveau, une PETITE CUILLER À SERVIR comme celle-ci, pour 25c *(prix régulier $1.25)*

Cette offre n'est que temporaire. Voyez votre marchand *aujourd'hui.*



Environ la moitié de la grandeur véritable

COMMUNITY PLATE

Leadership in Design Authority